LES CAPTIFS

PREMIÈRE PARTIE

I

Ce n'est pas une question de semaines, mais une question de jours, pas une question de semaines, mais de jours... semaines, jours... semaines... jours... semaines.

Tout à coup, Octilé surprit le travail imbécile de son cerveau. Une faible et fugitive rougeur vint colorer son visage précis qui, à l'ordinaire, se refusait à livrer toute émotion. Mais la conscience qu'il avait prise de son désarroi lui était, sur l'instant, plus pénible à supporter que le coup même dont l'avait atteint la parole du docteur.

Que sa poitrine fût touchée au point qu'il lui fallût quitter Paris sans délai, voilà qui, déjà, suffisait à le meurtrir dans l'orgueil qu'il avait de son corps, jusque-là invulnérable. Mais que, par surcroît, son esprit, si bien agencé, si solide et rapide en ses détours, se mit à répéter la même phrase, comme l'aurait fait un vieillard ou un homme de faible trempe, quelle honte! Il serra les mâchoires, ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il voulait triompher des autres ou de lui-même, puis appela un chauffeur.

— Un tour au Bois, dit-il.

On était en décembre. Sur les allées solitaires, de tristes perspectives s'ouvraient largement à travers les arbres nus. Quand le vent soufflait, il se faisait dans les taillis un bruit

Copyright by J. Kessel, 1926.

gémissant de branches et de gouttes secouées. Mais Oetilé prétendait échapper aux influences de la nature.

Les yeux ouverts, mais aussi aveugles que s'ils étaient clos, il réfléchissait, puisant dans le calme de sa décision, une sorte de joie hautaine. « Ainsi, pensait-il, le poumon droit est touché. Pas dangereusement encore, mais il ne faut pas attendre. Une cure est nécessaire. Le docteur a raison. Ce n'est même pas une question de jours, mais d'heures. »

Il alluma une cigarette, mais dès les premières bouffées, la retira de sa bouche d'un mouvement brusque, considéra le bout embrasé, en sentit l'odeur de fumée et de miel.

— Ce sera sans doute le plus dur, murmura-t-il en la jetant.

Alors, comme stimulé par le premier sacrifice, il ordonna dans son esprit ce qu'il voulait liquider.

Pendant deux jours, il fut la proie d'une fièvre lucide. Son temps se trouva réglé minute par minute. Visites, achats et signatures emplirent mécaniquement ses heures. Tandis qu'il agissait avec un soin minutieux, un raidissement intérieur anesthésiait son être sensible et ne laissait vivre en lui que ces régions superficielles, où tout est commandé par la seule intelligence et la volonté. Il ne voulait point de l'attitude ordinaire des malades. Il acceptait un combat dont il entendait sortir victorieux.

Quand il eut achevé tous ses préparatifs, Oetilé se rendit aux ateliers de carrosserie automobile qu'il dirigeait avec Lunelle, son associé.

Marc appréciait beaucoup cet homme confit de bonne graisse, de bonne humeur, et qui avait des affaires un sens aigu. Ne le trouvant pas à leur bureau, Oetilé examina le plus récent courrier, passa des commandes.

A l'écouter, à le voir, aucun de ses employés ne devina que Marc était sur le point de partir, tant sa figure semblait faite pour cette pièce meublée nettement et sa voix pour donner des ordres au téléphone. Mais lui, tout à coup, se sentit, à ces hommes, à ces choses, horriblement étranger. Il chercha une cigarette et, ne trouvant pas son étui, se rappela sa décision. Une flexion amère qu'il ne contrôla point tordit ses lèvres. Lunelle, qui entrait, la surprit, et dit jovialement :

— L'affaire du garage n'a pas marché, je parie. N'im-

porte! je viens de vendre les deux châssis Buick, tu sais.

Il se frotta les mains, avala une gorgée d'eau minérale qui ne quittait jamais son bureau et qui le reposait des alcools qu'il absorbait chaque nuit. Puis, compulsant des papiers :

— A part cela, ça boulotte? demanda-t-il.

Oetilé répondit machinalement :

— Mais oui.

Devant l'activité, la bonne humeur de son ami, il était pris d'une lassitude profonde. Que lui importaient maintenant les affaires qui avaient été jusque-là le noyau même de sa vie? Il regarda les murs, la fenêtre par où l'on voyait les branches les plus hautes d'un arbre, cherchant dans ces choses familières ses yeux un point d'appui qui le retînt. Mais rien ici ne l'intéressait plus, et la tête de Lunelle, avec sa calvitie précoce, penchée sur des papiers, moins que le reste.

— J'ai vu le médecin, dit tout à coup Oetilé.

Lunelle releva le front pour demander :

— Et alors?

— Alors il faut que je parte pour six mois, un an peut-être. Je suis très ennuyé de te laisser au moment de l'échéance, mais j'y suis forcé, sinon...

Il n'acheva pas et Lunelle, forçant avec difficulté son visage au sérieux, murmura :

— Ah! bon, bon! je comprends.

Et tapant sur l'épaule de Marc :

— Hé bien, mon vieux, c'est entendu, prends le repos qu'il te faut. On est là pour se rendre service, pas vrai? Rien n'est changé dans l'affaire, tu toucheras comme si tu étais là.

Et, sans qu'il le voulût, Lunelle se reprit à sourire.

— Merci et au revoir, dit sèchement Oetilé. Mon adresse nouvelle : Sanatorium *le Pelvoux*, aux Aiguilles Bleues. Je prends le train cette nuit.

Pour quitter l'agence, il fallait traverser un garage. A l'accoutumée, Marc s'y attardait quelques secondes malgré lui. C'était le meilleur instant de sa journée. Il aimait le vernis sobre des voitures, leur forme rigoureusement établie et leur silence de bêtes au repos. La chaude odeur d'huile, de graisse et d'essence comme celle d'une tanière de fauves en métal; les mécaniciens en cottes bleues, leurs voix éraillées, la sorte de cynique amour qui les unissait aux machines, tout cela don-

nait à Marc un plaisir qui tenait en même temps de l'ordre volontaire, intelligent et sensuel.

Cette fois encore, Oetilé s'arrêta. Malgré l'heure tardive, quelques ombres travaillaient dans des coins éclairés crûment. Ces hommes connaissaient Oetilé. Ils le savaient peu loquace, assez distant, mais l'aimaient pour le goût qu'il avait de leur métier. Un ajusteur lui cria :

— Ah! vous savez, M. Marc, elle m'en donne de l'ouvrage cette charogne d'Américaine. Mais je saurai bien ce qu'elle a dans le ventre.

Oetilé fut sensible à ce que cette voix contenait d'amitié pour la machine et pour lui-même.

— Avec vous, Julien, dit-il, je suis tranquille.

Mais aussitôt cette pensée lui vint :

— Moi, je ne le saurai pas.

Alors, les voitures luisantes, la voûte du hall immense, le faible éclat des moteurs démontés, les hommes penchés sur eux, furent isolés de Marc par une sorte de cristal infranchissable. Il eut besoin de chaleur humaine et, avant de sortir, d'un geste qu'il feignit distrait, tendit la main à Julien étonné.

A peine dans la rue, il eut honte de ce mouvement. Allait-il demander qu'on le plaignît, qu'on le consolât? Déjà, le sourire de Lunelle lui avait été si odieux qu'il avait eu envie d'abattre son poing sur cette figure trop réjouie. Maintenant encore, il se découvrit plein de dégoût et presque de haine pour l'éclat des devantures, la démarche équivoque des femmes. Il trouvait trop de joie aux avenues. Mais fallait-il que toute vie cessât parce que la sienne était menacée?

Il fut frappé de la similitude qu'avait cette impression avec une autre qu'il avait déjà ressentie; il chercha, se souvint : les départs pour le front. Oui c'était bien le même sentiment d'hostilité pour la ville, de départ anticipé. Sa honte s'accrut. Alors du moins il risquait son existence; aujourd'hui, son retour ne dépendait que de lui. Il partait gagnant, sa mollesse n'avait pas d'excuse.

Aussi, quand Gisèle qu'il avait priée de venir entra dans sa chambre, Oetilé, avant même qu'elle l'embrassât, dit posément :

— Mon chéri, je m'en vais. Comme tu as toujours été parfaite, je voulais te dire adieu.

Il se tut, estimant que la séparation était consommée.

Gisèle était mannequin. Il aimait sortir avec elle, parce qu'elle portait admirablement les robes qu'il lui offrait et qu'elle savait danser. Comme les sentiments qu'elle avait envers lui ne l'intéressaient guère, il ne lui en prêtait pas. Mais, à voir brusquement fléchir ses belles épaules, il comprit que le lien ne serait pas dénoué aussi aisément qu'il l'avait cru. Il en conçut un ennui profond.

Comme Gisèle ne disait rien, se bornant à fixer sur lui de grands yeux clairs où il n'avait jamais cherché à lire, Marc lui prit le poignet et passa une bague sur un doigt nu.

— Voici le cadeau d'adieu, dit-il en souriant.

Elle eut un mouvement de recul comme pour refuser, mais Oetilé avait un bras robuste et Gisèle l'avait toujours aimé avec une crainte qui étouffait la joie. Une fois de plus elle n'osa rien montrer ni de sa tristesse, ni de son élan, mais ce fut d'une voix enrouée qu'elle demanda :

— Alors, on ne se reverra plus, Marc ?

— Je crois que non, chérie, je m'en vais pour longtemps.

— Ah ! bien, je comprends...

Elle se tint debout au milieu de la pièce, gauche, désemparée, enchaînée par la peur et l'amour qu'elle avait.

— Je sentais bien, dit-elle enfin, que je ne t'ai jamais donné de bonheur.

Oetilé eut envie de hausser les épaules. Ce mot faisait partie de ceux qu'il trouvait inutiles et que les hommes faibles avaient posé, comme des masques sans forme, sur les angles nets de la vie. Bonheur, rêve, amour, nostalgie, nature, autant de syllabes vides. Il y avait la faim, la soif, le désir, l'amusement, les affaires, le sommeil. Cela ne suffisait-il pas à remplir l'existence ? Et surtout la santé qui permettait d'en jouir.

— Excuse-moi de te bousculer, dit-il fermement, mais j'ai beaucoup de choses à faire avant mon départ. Disons-nous adieu, mon petit.

Elle se laissa embrasser, froide et douce, conduire vers la porte. Là, elle se retourna, murmurant :

— Tu ne veux pas que je t'accompagne au train.

Oetilé eut la vision de larmes, d'un mouchoir agité, d'une minute ridicule.

— Pour quoi faire ? répondit-il avec le sentiment de rendre

service à Gisèle... Je ne peux plus rien pour toi, il vaut mieux que tu m'oublies vite.

Quand elle fut partie, il pensa : « Ce qui m'a fait le plus de peine à quitter, c'est le garage. »

II

Les grands trains s'arrêtent à peine à la gare d'où l'on monte vers les Aiguilles Bleues. Ils arrivent d'une cité vivante, soufflent un instant, repartent pour une autre cité vivante, jalonnant de bruit, de fumée et de feu la route infinie des hommes libres.

Les rails luisent. Leur acier toujours neuf mène vers les richesses et les beautés du monde.

La petite gare n'a qu'un porteur, un vieil homme à moustaches épaisses, tout couvert de rides. Celles qui rayonnent autour de ses yeux sont pleines à la fois de simplicité et de malice. Il n'attend pas que les voyageurs l'appellent. Il entasse leurs valises sur un chariot qu'il fait rouler jusqu'au funiculaire.

Le vieil homme sait que les voyageurs des grands trains ne viennent pas visiter la petite ville dont la gare porte le nom, qu'ils vont plus haut, vers le morceau de ciel durement cerné par les montagnes.

Et le funiculaire s'ébranle. Les deux voitures étroites, longues, propres, suivent d'abord les rues de la petite ville. Ces rues ont un silence profond, mais dépouillé de mystère. Les passants s'y croisent parfois. Leurs yeux sont clairs, sans dessous, leurs gestes et leurs silhouettes quelconques. Dans les rares cafés on n'entend pas de bruit. Un ordre parfait règne sur les maisons ni hautes ni basses, sur les gens ni tristes ni gais, sous un ciel sans éclat, sur une terre sans beauté ni laideur. Mais c'est encore, quoique réduite à sa plus transparente fadeur, de la vie saine.

Du funiculaire on la regarde.

Voici que les toits disparaissent, que les voitures se cabrent. La montée commence. La voie unique déchire de son tracé brutal le flanc de la montagne. Entre les pâturages d'abord, puis parmi les sapins moroses, elle va tout droit, plus haut.

Accroché à sa crémaillère, le petit train grimpe comme un

terne insecte articulé. Rien de plus régulier que sa marche. L'une après l'autre, il mord aux dents qui l'entraînent. Les saccades se fondent en un battement équilibré, monotone et dur, comme ceux d'un métronome.

Ni précipitation, ni mollesse. Une lenteur implacable, invincible. Il semble que le funiculaire soit attiré vers les cimes par une force au-dessus de l'impatience humaine. Dans sa marche sans hâte, si ferme et si longue, se marque le pas du destin.

Le paysage, à cette cadence, bouge si peu que le voyageur ne s'aperçoit pas de sa fuite. Le regard, parfois, s'arrête sur un buisson pauvre, sur une trouée plus large où paraît un profil de rivière, où scintille un pic tout neigeux. Puis la forêt de sapins accueille le funiculaire et l'escorte de ses troncs gercés, rugueux comme des peaux de pachydermes. Les ramures bruissent faiblement. Lorsque le vent souffle, il apporte un écho de clochettes.

C'est ainsi que, sans heurt, insensiblement, se détache la terre et que les premières maisons de santé apparaissent. D'elles, on ne voit que les terrasses. Chaque étage a les siennes, couvertes et séparées par des cloisons, étranges ruches aux rayons blancs. Là, sur leurs lits et presque nus, des hommes et des femmes s'offrent au soleil. Ils reposent sans mouvement, si brûlés que l'on dirait des sanguines. Au passage du train, des visages se lèvent. Sur les uns éclate un rire puéril, d'autres ne montrent qu'une morne curiosité. D'autres semblent ne pas regarder, mais ce sont les plus attentifs : incapables de tourner la tête, ils épient dans un miroir les reflets de la vie. De l'une à l'autre de ces maisons le funiculaire monte toujours plus haut jusqu'au tunnel où des portiers galonnés viennent recevoir les malades. Puis, à la même allure, il redescend vers la petite ville.

Au printemps, en été, le long de la voie, poussent des boutons d'or, des pervenches, des soldanelles. L'herbe est très grasse et très verte. Des petits champs de roses éclatent soudain. L'odeur des sapins chauffés entre dans les voitures.

Mais, dès l'automne, tout s'attriste. A mi-chemin, des nuages capturent le funiculaire et c'est à travers eux qu'il avance. La brume glacée couvre les champs, estompe les arbres. Elle dérobe le monde aux regards, enferme les corps dans son inconsistante prison. A mesure que monte le funiculaire, elle

se fait plus serrée et plus froide. Il semble qu'elle ne permettra point de retour.

Quelquefois, avant de toucher à son terme, le train perce la couche de brouillard. Alors le ciel, le soleil resplendissent sur le cirque de montagnes qui enferme la ville des malades. C'est un monde lumineux et clos entre la blancheur des nuages et celle des cimes.

Ce fut par un de ces matins magnifiques et désolés que Marc arriva.

III

Mlle Alice, infirmière suédoise, frappa deux coups à la chambre de Thérèse Géranne. Sans attendre qu'on lui répondît, elle entra d'un pas net et qui suffisait à faire deviner la longue habitude qu'elle avait des malades, la conscience que ses instants étaient comptés, une virilité naturelle.

Au bruit de la porte poussée, Thérèse se redressa brusquement, promena un regard alourdi sur sa chambre et, distinguant dans le fond la blouse blanche tendue sur un corps sec, comprit que le matin était venu.

— Je vous ai réveillée? demanda l'infirmière d'une voix sans souplesse. Excusez-moi, mais vous n'avez pas l'habitude de dormir si tard.

— Oh! je ne vous en veux pas, mademoiselle Alice, au contraire, vous m'avez délivrée de mauvais rêves.

Elle releva un peu ses lourds cheveux châtains et frissonna.

— Elles sont terribles, dit-elle, ces minutes de sommeil où toute la vie pèse sur vous.

Sans répondre à cette plainte, l'infirmière avait fermé la fenêtre. Thérèse vit que dehors la vallée était blême et que le brouillard fumait jusque sur la terrasse.

— Encore une journée grise, murmura-t-elle avec accablement.

— Non, il fera très beau, répondit l'infirmière.

— Vous croyez?

Il y avait tant d'espoir et d'angoisse dans sa voix que Mlle Alice ne put s'empêcher de sourire. Du coup, sa bouche morte devint très puérile.

— Comme vous êtes impressionnable ! dit-elle. Vous aurez du soleil, je vous le promets.

Elle avait déjà imbibé d'alcool un gant de crin, défait les couvertures; ces gestes professionnels avaient ramené sur ses traits une singulière inertie.

Thérèse souffrait de ce visage glacé, anguleux, à qui même des yeux myopes n'arrivaient point à donner de douceur. Thérèse avait besoin de la tendresse universelle, un besoin exigeant et craintif à la fois. Qui ne lui était pas accueillant lui paraissait hostile, et vivre dans l'indifférence l'offensait comme un malaise physique. Pour forcer l'amitié, elle était prête à toutes les violences, à toutes les ruses. Or, il n'était de ressource pour rendre vivante la figure de Mlle Alice que la curiosité, Thérèse le savait.

— On s'est encore amusé tard chez Stream, dit-elle.

— Vraiment, demanda vivement l'infirmière, quel monde y avait-il chez lui ?

— Je ne sais pas au juste. Il m'avait dit de venir, mais j'étais trop fatiguée. J'ai reconnu quelques voix, les murs sont si minces. Celle d'Antoinette de Verneuil...

— Cette petite a tort, dit sentencieusement l'infirmière, ses imprudences la mèneront à une rechute. Je vous demande un peu si l'on est ici pour s'amuser ! Quant à Stream, c'est un bien gentil garçon, mais il finira mal, vous pouvez m'en croire. Voici quatre ans qu'il revient, il n'avait presque rien en arrivant; aujourd'hui, l'autre côté se prend. La boisson ! Ces Anglais sont terribles. Et ils entraînent les autres.

Mlle Alice était tout animée. Sa vie serrée entre les murs du sanatorium, réduite aux conversations des malades, à leur guérison ou leur mort, ne lui laissait qu'un plaisir : connaître jusque dans les plus petits détails les actes de tous et les juger.

Trois coups de sonnette vinrent l'interrompre.

— C'est pour moi, dit-elle ; je reviens vous frictionner tout de suite.

Thérèse attendit sans impatience. Maintenant elle avait pris contact avec la journée nouvelle. Ce qu'elle redoutait le plus, c'était le réveil et le passage du sommeil à la vie qui se faisait toujours mal, comme s'il y avait eu là une place vide où elle trébuchait.

Elle écouta les premiers bruits du sanatorium, la course des

femmes de chambre dans les corridors, le choc des fenêtres fermées, la toux matinale. A la pensée qu'elle n'avait pas encore toussé, un sentiment de bien-être lui vint. Elle allait mieux, beaucoup mieux. Elle s'étira, murmurant avec joie :

— Le soleil !

Au fond du brouillard plus léger se montrait en effet une tache ronde et d'une pâleur éblouissante. Il sembla qu'une pression invisible refoulait les bancs de brume et que celle-ci, vaincue, allait amasser plus bas ses lambeaux en déroute. Ainsi, elle cédait la place aux montagnes. D'abord apparurent les blocs de neige vierge, puis les noires murailles de sapins où des clairières portaient des maisons minuscules, et Thérèse eut devant les yeux une arène étincelante qui soutenait de ces cimes bleuies par la lumière l'horizon immaculé.

Elle avait de la beauté un sentiment si vif que cette harmonie la pénétra tout entière. Le matin fut en elle comme un chant frais, comme un fruit miraculeux. Elle se sentit emportée au plus haut de ces monts qui surgissaient comme d'inaccessibles et blanches fiancées. Mais le ravissement dura peu. Cette splendeur était glacée. On ne la pouvait soutenir sans défaillance qu'un instant, ou alors il y fallait une âme toute dépouillée et qu'elle savait ne point avoir.

Thérèse était de terre, charnellement, chaudement, avec un appétit de bonheur humain qui venait se briser contre ces témoins des âges.

Elle sentit, comme à chaque réveil, un déchirant besoin d'un cœur d'homme près du sien, d'une vie forte, attentive, penchée sur elle, d'une douce domination à laquelle elle se soumettait d'avance. Quelle solitude affreuse devant ces chaînes sans mouvement ! Où trouver l'évasion d'une âme trop pleine d'elle-même et trop violente et trop humble à la fois ? Thérèse se raidissait contre le désespoir familier dont elle devinait l'approche avec une morne épouvante, quand l'infirmière revint

— Ce sont les Japonais, dit Mlle Alice. Le mari a 39 ce matin. Et figurez-vous qu'il est impossible de les séparer. Le docteur a eu beau leur répéter ce matin encore qu'ils se font du mal l'un à l'autre, ils ne veulent rien entendre. Mais, dites-moi, il me semble que vous avez engraissé.

Tout en parlant, Mlle Alice avait commencé sa friction. Le long corps de Thérèse était nu sous le gant qui touchait tour à

tour les seins pleins et doux, le dos lisse, les jambes charnues, mais de ligne noble. Et, malgré sa détresse, la jeune femme ne pouvait empêcher que de sa chair plus chaude et de son sang plus vif lui vînt une volupté qui, légèrement, élargissait sa bouche.

Elle déjeuna sur sa galerie, étant de celles qui mettaient à se soigner le plus d'application.

Le froid qui régnait sur la terrasse était tout traversé de soleil. L'air entrait dans la gorge comme une flèche glacée, si dense et si pur qu'il semblait une liqueur de vie.

Le balcon de Thérèse était pareil à tous ceux du *Pelvoux*, meublé simplement d'une chaise longue et séparé des autres par des cloisons métalliques, montant à hauteur d'homme. Aussi, lorsqu'elle vit apparaître au-dessus de l'une d'elles le visage de Stream, Thérèse éprouva le saisissement que lui donnait chaque fois la taille de cet immense garçon. Il avait posé son menton sur le rebord de fer ouvragé et souriait. Tout dans son visage était aigu, les mâchoires, le nez et les pommettes, les yeux. D'épais cheveux blancs rendaient plus vive la jeunesse qui éclairait son front.

— Bonjour, madame, dit-il. Je viens m'excuser de la petite fête de cette nuit. Nous avons fait marcher le phono assez tard, je crois. Cela ne vous a pas trop gênée, j'espère ?

Il parlait avec lenteur un français choisi. D'un accent britannique à peine perceptible, ses phrases tiraient une politesse mesurée et charmante.

— Mais non, répondit la jeune femme, je me suis endormie en musique. Ce n'est pas désagréable. Mais vous, comment faites-vous pour être déjà debout ?

— Vous savez, je dors peu. Alors, que je me couche tôt ou tard, quelle importance ?

— Et pas de fièvre, ce matin ?

— Pas plus qu'à l'ordinaire.

Avec un rire d'écolier dont la fraude a réussi, il ajouta :

— Vous verrez que le docteur me fera compliment de ma température. Et n'ai-je pas bonne mine ce matin, madame, vraiment ?

Thérèse considéra ses joues fraîches qui paraissaient rasées sous la peau même, mais le ton cuivre, qu'y avait répandu le soleil, cachait mal, aux tempes trop fragiles, une funeste usure. Stream poursuivit :

— Pourtant, j'ai bien bu hier soir, je me serais cru encore en escadrille.

Thérèse hocha la tête. Cet orgueil puéril lui faisait à la fois mal et envie. Était-il possible que Stream songeât si peu à la maladie, qu'il ne sentît pas l'interdiction qu'elle posait sur toute action libre ?

Elle essaya de le convaincre, mais elle savait d'avance son effort inutile, ce qui donnait à ses paroles de la mollesse et une sorte de complicité.

— Ne buvez pas tant, Stream, dit-elle; cela ne peut vous faire du bien : vous le payerez cher un jour.

— Chère madame, la maladie comme la guerre est un jeu. J'ai toujours eu de la chance aux cartes. Pourquoi ne continuerais-je pas? Mais, puisque vous y croyez, je vous laisse à votre cure.

La tête aux cheveux blancs disparue soudain comme tranchée, Thérèse entendit le bruit d'un liquide versé dans un verre. « Son whisky du matin », pensa-t-elle avec indifférence.

Que Stream cessât ou non de boire lui importait peu. Elle appréciait le pilote anglais comme un compagnon de captivité toujours courtois et joyeux. Son amitié n'allait pas plus loin. Elle ne se rendait pas compte que, pour l'émouvoir, il fallait qu'un homme fût susceptible de lui inspirer un sentiment profond. Or, Stream, cloîtré dans l'enchantement de l'alcool, n'avait pour toutes les femmes qu'une attention sans chaleur. Il était comme transparent. Rien en lui de cette ardeur ténébreuse et massive par où s'établit le contact des corps qui mène à celui des âmes. « Comment peut-il vivre ainsi ? » se demandait Thérèse.

De l'amour le plus pur et le plus chaud Thérèse se savait riche et sûre, mais à quel corps, à quel visage l'appliquer? Elle en connaissait bien, — et ici même, — qui s'étaient offerts à elle. Mais que leurs charmes étaient vulgaires ou quel vide sonnait dans leurs voix !

Sur la terrasse de l'hôtel décoré de massifs couverts de neige et plantés d'arbres dépouillés, passaient des silhouettes brunes. Thérèse n'y prêtait aucune attention et retournait sans cesse à son obsession. Valide, elle se fût étourdie, mais là, sur le balcon nu, face au ciel et aux montagnes, elle était sans armes contre un désir de douceur, d'abandon et de joie.

Incapable d'en tolérer plus longtemps l'angoisse, elle regarda

sa montre : il était onze heures. Elle avait fait son devoir de plein air. Alors elle se dirigea vers la chambre de Madeleine Armont.

Sur cette chambre régnait une limpide et fragile douceur. A la différence des autres, simples lieux de passage que l'on espère toujours quitter, celle-ci était pleine, habitée. On sentait en elle un refuge suprême. La table ronde avec ses rayons dissimulés, ses étagères laquées à portée du lit, un divan bas, des gravures, la profusion de fleurs, tout y portait la trace d'un arrangement patient et ingénieux conduit avec amour.

Quand Thérèse entra, Madeleine Armont examinait avec une jeune femme un livre colorié. Ses longs cheveux, étalés sur les coussins, formaient une masse magnifique, mais leur couleur était étrange : d'un blond foncé, comme artificiel, sans vie et pareil à celui des chevelures coupées, souvenirs que l'on voit parfois sous verre. Sur le visage naïf, aminci et charmant, deux taches mauves cernaient les pommettes d'un dessin si précis, qu'elles semblaient peintes.

— Je ne vous gêne pas, demanda Thérèse.

— Pas du tout, chérie, répondit Madeleine Armont de sa voix exténuée de petite fille souffrante. Connaissez-vous mon amie Syngie? Non? Venez faire connaissance. Vous vous aimerez, j'en suis sûre.

Une grande lumière animait ses yeux clairs, lumière qu'il était bienfaisant de regarder, car il y vivait une candeur sans mélange. Et Thérèse comprit qu'elle était venue uniquement pour cette lumière.

Elle n'en eut point honte cependant, tellement cette jeune fille semblait faite pour dispenser la joie de son regard.

L'amie de Madeleine Armont s'était levée. Thérèse l'avait vue souvent dans la salle à manger du *Pelvoux*, mais elle ne semblait connaître personne et s'éloignait, son repas à peine achevé. Elle portait un châle noir à ramages d'où s'élevait, délicate et pure comme sur les vases antiques, une nuque couleur d'ambre. Tout le visage avait ce ton. Les yeux brillants et légèrement bridés en prenaient plus de profondeur, la bouche longue plus de vie. Sous les cheveux coupés courts, un front très haut chargeait d'un charme grave, clos, le visage, mais sa jeunesse était si grande qu'un sourire suffisait pour qu'elle seule triomphât.

— Nous regardions des images d'Italie, dit Madeleine.

— Et comment allez-vous ce matin? demanda Thérèse en s'asseyant près du lit.

— Mieux, beaucoup mieux. J'ai passé une excellente nuit. Je me lèverai sûrement bientôt. Je pense aller à Florence l'automne prochain. Syngie, qui connaît bien cette ville, dit que le mois de septembre y est merveilleux. N'est-ce pas, Syngie?

— Merveilleux, chérie, tout à fait pour nous.

Elle avait une voix étouffée où la timidité perçait clairement et un accent indéfinissable qui allongeait un peu les syllabes, donnant à chaque mot une grâce molle.

— Oui, sûrement c'est là que j'irai, reprit avec animation Madeleine. Regardez, Thérèse, quel ciel, quelles petites rues! D'y penser seulement me fait du bien. J'ai déjà l'indicateur et je combine le voyage.

Par-dessus les cheveux sans vie pareils aux souvenirs que l'on voit sous verre, les yeux de Thérèse et de Syngie se croisèrent pour se fuir aussitôt... Puis elles se penchèrent sur le guide que Madeleine feuilletait avidement d'une main transparente.

Soudain, les trois jeunes femmes levèrent la tête. Sans frapper, un homme avait ouvert brutalement la porte. Il demeura quelques secondes sur le seuil, comme pour laisser le temps d'admirer le costume de sport havane qui serrait étroitement son corps bien fait.

La vanité la plus crue éclatait sur son visage d'un rose crémeux.

— Bonjour, mesdames, dit-il, j'espère que vous vous portez aussi bien que moi.

Il avait enlevé son chapeau, mais parlait sans toucher à la cigarette collée au coin de ses lèvres impudentes.

— Quel temps, hein! poursuivit-il. Sur moto de course et plein les gaz!

Madeleine le suivait d'un regard gêné et ravi à la fois. Il était visible qu'elle était habituée à ses éclats de voix et que seule la présence de ses amies lui faisait saisir leur vulgarité.

— Victor, dit-elle, très doucement, je crois que vous ne connaissez pas Mme Oetilé.

— Mes hommages, madame, dit le jeune homme avec fatuité en baisant la main de Syngie. J'espère que nous

deviendrons bons, — il allait dire copains, mais il rencontra un regard si fermé qu'il acheva : bons amis.

Sa cigarette étant consumée, il en alluma une autre. Madeleine se mit à tousser :

— Vous avez tort de fumer ici, dit Thérèse.

— Mais, non, mais non. Je la pratique plus que vous, allez. N'est-ce pas, Madeleine, que cela ne vous gêne pas?

La jeune fille lui sourit.

— Ce n'est pas pour moi, dit-elle, mais pour vous que la cigarette est mauvaise.

Il haussa les épaules.

— Des visions! Le tabac anglais n'a jamais fait de mal à personne. Les docteurs ne savent plus quoi inventer. J'ai fait deux ans d'hôpital comme externe. On ne me bluffe pas.

Il mit les mains dans ses poches, alla examiner les livres qui chargeaient les étagères, en prit un.

— J'emporte ce bouquin sur Raspoutine, dit-il. Il m'intéresse, ce gars-là, il faisait l'amour nuit et jour. Quelle carrosserie!

— Madeleine, dit soudain Syngie, je vais faire un tour; cela me donnera peut-être faim pour le déjeuner.

— Voulez-vous que je vous accompagne? proposa Thérèse.

— Mais, avec plaisir.

La neige, dehors, était si bien prise par le gel que la trace des pas s'y marquait à peine. Les ombrelles dont Thérèse et Syngie protégeaient leur torse fragile faisaient derrière elles de larges fleurs d'ombre.

Les jeunes femmes marchèrent quelque temps sans parler. Enfin Syngie demanda avec étonnement :

— Mais qu'est-ce que c'est que ce garçon?

Thérèse haussa légèrement les épaules, sourit.

— Victor est le fils d'un industriel trop riche, dit-elle. Je connais un peu sa famille et j'ai vu Victor tout enfant. Il a fréquenté les mécaniciens de son père.

— Cela se voit.

— On l'a flatté, il s'est cru supérieur à tout le monde. De plus, il a la maladie du mensonge. Il nous a dit qu'il avait été externe. Je crois qu'il a juste une inscription de médecine. Et tout est à l'avenant.

— Ce que je ne comprends pas, dit Syngie à mi-voix et

comme pour elle-même, c'est l'indulgence de Madeleine. Elle est si fine!

Thérèse considéra sa compagne avec surprise, puis, animée ainsi qu'elle le devenait chaque fois qu'elle parlait d'événements touchant à l'amour :

— Vous ne savez donc pas qu'ils sont presque fiancés? Et encore je dis presque, parce que Madeleine ne m'en a pas parlé.

Syngie sourit faiblement.

— Je ne suis pas au courant, je vois très peu de monde.

— C'est vrai, on ne vous rencontre guère, ni dans le hall, ni dans le jardin d'hiver. Et vous ne vous ennuyez pas?

— Non pas du tout, vraiment.

— Mais que faites-vous toute la journée?

La jeune femme eut un geste imprécis, mais qui, malgré elle, dessinait la courbe nonchalante de ses heures.

— Vous savez : le lit, la cure, les livres, les pensées, la nuit arrive vite.

Tout en parlant, elle s'était légèrement éloignée de Thérèse. On eût dit que toute question sur sa vie blessait un repliement volontaire et qu'elle cherchait à se protéger. Thérèse sentit qu'un grand charme venait de cette réserve sérieuse.

Un instant, elle voulut l'imiter, mais sa nature trop expansive, ennemie de la solitude aussi bien morale que physique, ne put durablement contenir l'élan qui la poussait à se livrer à qui lui paraissait digne de confidence.

C'est ainsi que, sans s'en apercevoir, croyant parler de Madeleine Armont, elle parla d'elle-même.

— Il se sont connus depuis longtemps, dit Thérèse. A Davos. Madeleine était presque guérie, lui malade. Elle l'a soigné, et vous devinez avec quel dévouement. Ce dévouement, je pense, a pris une autre forme plus profonde. Elle s'est terriblement fatiguée. Comme Victor a voulu venir ici où il avait des camarades, elle l'a suivi. A peine arrivée, rechute. Et ce n'est pas Victor qui la guérira. Quel avenir se prépare-t-elle? Vous l'avez vu, lui, n'est-ce pas! Mais tout de même elle n'est pas à plaindre. Non. Elle aime. Elle a pour qui vivre tant qu'elle vivra. Qu'importe l'objet de son sentiment! C'est le sentiment seul qui compte, Ah! ne pas sentir tout ce qu'on a de meilleur rester inemployé, inefficace. Ne pas être tendre à vide...

— Mais vous êtes mariée, je crois, dit Syngie timidement et comme gênée par cette ardeur trop ouvertement étalée.

— Oh! si peu, si mal! et puis...

Elle s'arrêta net, se rendant compte soudain qu'elle surprenait cette inconnue par tant d'abandon. Une expression inquiète crispa ses traits construits pour la gaîté. Elle souffrait une fois de plus d'avoir à se contenir dans les effusions que lui inspiraient certains visages, du déséquilibre entre sa confiance spontanée et les règles qui exigent un délai pour la manifester.

Comment faire comprendre à ceux qui l'écoutaient pour la première fois que ce besoin venait du désert où elle avait grandi, d'une enfance sans parents, d'un mariage sans tendresse et qu'un front charitable, des yeux attentifs faisaient jaillir d'un seul coup toute la misère et l'appel de son cœur?

Elle ne dit plus rien, allongea le pas.

Syngie, quelques instants, tâcha de la suivre; une fierté commune à tous les malades l'empêchait d'avouer qu'elle s'essoufflait. Bientôt pourtant elle dut s'arrêter. Thérèse se retournant la vit haletante. Par délicatesse, elle fit semblant de ne pas remarquer la belle figure devenue soudain pitoyable, et le mouvement trop précipité des épaules.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je marche trop vite, je crois.

— Oui, un peu, répondit Syngie en essayant vainement de sourire, car sa respiration heurtée brisait la ligne de ses lèvres. C'est que j'ai le poumon droit comprimé.

— Reposez-vous. Nous avons tout le temps.

Mais la promenade n'offrait plus aucun plaisir pour Syngie. Elle se sentait le corps mou, la nuque humide et n'aspirait qu'à s'étendre. La désolation de sentir son mal si vif amplifiait sa fatigue.

— Merci, je vais rentrer, dit-elle, s'efforçant à un ton léger. Assez d'exercice pour ce matin. D'ailleurs, il faut que je me repose, car mon beau-frère arrive par le train de midi, et comme il ne m'a pas vue depuis que je suis ici, je ne veux pas lui faire peur.

Thérèse prit le sentier qui s'élevait vers les sapins. A voir l'aisance et la vivacité de sa démarche, Syngie, malgré la qualité de son âme, ne put retenir un sentiment d'envie.

Rentrée dans sa chambre, elle prit avidement le courrier qu'on venait d'apporter, mais ce n'était que lettres indiffé-

rentes. Aucune enveloppe ne portait la grande écriture droite et simple qui faisait la journée plus chaude. Syngie était habituée à ne recevoir de son mari que des nouvelles irrégulières. Elle savait que ses messages étaient soumis au gré des escales, mais ce jour-là elle en avait un tel besoin qu'elle avait espéré.

Passant devant une glace, elle pensa :

— Comme la moindre fatigue dévoile la maladie!

Sa chaise longue l'attendait sur le balcon. D'un mouvement devenu aussi machinal que de respirer, elle se glissa dans le sac de fourrure, et se mit à rêver. C'était à la fois son refuge et sa faiblesse. Aussitôt que les exigences immédiates de la réalité ne sollicitaient pas son attention, il s'opérait en elle un travail rapide et singulier. Les choses n'existaient plus que par une forme vide de consistance. Son corps lui devenait étranger et des songes plus vivants que la vie, beaux souvent, parfois monstrueux, l'emportaient vers des rivages imprécis.

Toute son enfance aux Antilles avait été la proie de ces images dangereuses. Lorsqu'elle avait connu et aimé Philippe Oetilé, qu'elle était venue épouser en France, Syngie avait voulu s'affranchir d'une domination qui l'empêchait de vivre, mais le mal qui rapidement l'avait obligée à rester inactive la replongea dans les troubles délices où elle avait grandi.

Comme l'on s'intoxique, elle rêvait.

Que lui importaient alors le ciel dur de l'hiver, les montagnes odieuses dans leur immobilité, l'angoisse de la mort qui la quittait peu, sa solitude d'oiseau des îles? Il faisait chaud, elle était saine. De merveilleux visages s'inclinaient sur ses pas. Des heures coulaient ainsi sur son large front d'ambre, sur ses yeux ouverts qui ne voyaient point.

Quand l'infirmière ou le docteur entrait, ils étaient parfois surpris de lui trouver une expression doucement hagarde, et, au coin de la bouche, une inexplicable fatigue. C'était la rançon d'un plaisir trop cérébral. Elle s'en éveillait lasse à pleurer, sans goût à vivre. Le sachant, elle tâchait à l'ordinaire, par la lecture ou par quelques précises et sérieuses méditations, d'éviter cette épuisante torpeur. Mais dès que l'inquiétude la saisissait trop rudement, elle se laissait porter vers sa suprême et malsaine retraite.

Il en fut ainsi ce matin-là encore, jusqu'au moment où les

feux du soleil jouant sur une sorte de chenille cirée ramenèrent en elle une idée qui s'imposa, chassant toutes les autres images : c'était le funiculaire qui amenait son beau-frère Marc.

Elle se dressa, agitée comme s'il eût été déjà devant elle. Cette arrivée troublait beaucoup Syngie. Elle connaissait peu le frère de Philippe et ne l'aimait guère. Il n'avait avec son mari que la ressemblance indélébile du sang. Pour le reste, ils étaient tout différents.

Marc effrayait la jeune femme par la tension perpétuelle de ses traits, par son regard de ravageur. Il était d'une autre race qu'elle, active, dévorante.

— Combien de temps va-t-il rester ? se demanda Syngie.

Marc ne lui ayant annoncé que son arrivée, elle croyait qu'il venait la voir simplement. Mais cela suffisait à rompre son équilibre fait d'isolement, de timidité et de repli sur elle-même.

Dans le hall, Oetilé n'aperçut pas tout de suite Syngie. Il y avait beaucoup de monde. Marc, étonné, regardait cette foule élégante et qui semblait joyeuse. La sinistre ascension ne pouvait lui faire prévoir ni le ciel éclatant, ni cette réunion d'hommes et de femmes animés et vêtus de maillots vifs.

C'était lui, qui, les traits et les vêtements froissés par le voyage, avait l'air d'un malade triste au milieu d'une station d'hiver en fête.

— Marc, vous ne me reconnaissez pas? demanda Syngie en s'avançant vers lui.

Il lui baisa la main, s'excusa en plaisantant de son désarroi. Elle reprit :

— Vous êtes vraiment gentil d'être venu me voir, malgré toutes vos affaires.

Oetilé la considéra un instant sans comprendre. Mais comme elle insistait, il devina que Syngie le croyait simplement en visite. Il se souvint alors que, dans sa lettre, il avait omis de parler de sa maladie. Mais outre qu'il lui répugnait d'en prononcer et surtout d'en écrire le nom, il n'avait pu supposer un instant que l'on se trompât sur la cause de son voyage. Certes, il se sentait envers sa famille des devoirs stricts et que rien au monde ne l'aurait empêché d'accomplir, mais il n'était pas homme à dissiper quelques journées pour venir voir une

femme qu'il connaissait mal et qui, matériellement, n'avait pas besoin de sa présence.

Pourtant, devant la gratitude de Syngie, il se trouva gêné. Comme à l'ordinaire, il essaya de s'en tirer par une brusquerie.

— Ma chère Syngie, dit-il, ne me remerciez pas, c'est en collègue que je viens.

— Quoi ? Vous aussi touché ?

Il inclina un peu la tête comme pour acquiescer, mais surtout pour qu'elle ne vît point l'amertume et l'espèce de honte qu'il avait encore d'avouer son mal. Cependant, deux réactions contraires se disputaient la sensibilité de Syngie. L'une la poussait à plaindre cet homme jeune, orgueilleux et fort, frappé en plein travail, en pleine marche dans la vie. L'autre lui représentait, trop crûment pour qu'elle n'en souffrît pas, la rupture d'une solitude qu'elle défendait avec passion. Elle se reprocha ce mouvement égoïste et, de sa voix la plus attentive, demanda :

— Est-ce grave ?

Marc redressa son front dur.

— Non, presque rien, répondit-il avec défi. Je ne pense pas moisir ici.

Cette brutalité blessa profondément la jeune femme. Elle dit avec effort :

— Allons déjeuner, voulez-vous... J'ai demandé qu'aujourd'hui, on mette votre couvert à ma table.

Oetilé sentit la restriction, mais n'en fut point touché. Il préférait, au contraire, qu'une situation nettement établie dès le début lui permît de conserver sa liberté. Il en conçut même du respect pour sa belle-sœur.

Dans la salle à manger, il eut un sentiment d'aise. Elle était vaste, revêtue de boiseries luisantes et si pleine de lumière qu'elle semblait donner sur l'Océan. Toutes les tables portaient des vases minces où plongeaient des tiges d'œillets. Des serveurs en veste blanche glissaient avec discrétion sur le parquet qui sentait la cire fraîche. Les sons atténués d'un orchestre arrivaient jusqu'à la salle.

« Ce sera supportable », pensa Marc en s'asseyant.

Il ne voulait pas s'avouer que ce qu'il redoutait surtout, c'était de voir à chaque instant le rappel de la maladie.

— Le menu est bon, dit-il après avoir consulté la carte. Quel vin préférez-vous?

— Merci. Je ne prends que de l'eau, une goutte d'alcool me congestionne.

Alors seulement Oetilé se rappela qu'il ne s'était pas encore informé de la santé de Syngie.

— Excusez-moi, dit-il, de ne vous avoir point demandé comment vous alliez, mais vous avez si bonne mine que l'on n'y songe pas.

Elle hocha la tête et répondit simplement :

— C'est long, il faut de la patience.

La bonne humeur de Marc disparut. Syngie venait de prononcer les mots qu'il redoutait le plus. Avec une attention crispée il examina les gens autour de lui. C'étaient tous des malades, ses compagnons pour des semaines, peut-être pour des mois. Il tâcha de lire sur leur visage leurs sentiments, leurs espérances. Mais comme il était peu expert en ces sortes d'investigations, il ne put rien découvrir qu'une tranquillité uniforme.

On ne toussait point. Les traits pour la plupart étaient reposés. Ceux que marquait la fatigue, il en avait rencontré de pareils dans toutes les grandes villes. Il se sentit rassuré. Mais tout à coup Syngie le vit saisir son verre d'une main trop pressée. Elle suivit la direction de son regard.

Là-bas, dans le fond de la salle, un jeune homme mangeait dont on ne voyait que le dos. Les épaules étaient celles d'un enfant malingre, le veston serrait de trop près les chétives omoplates, et la colonne vertébrale perçait d'une arête aiguë l'étoffe bleue.

— C'est le pauvre petit Aldo, murmura Syngie, un Italien de dix-huit ans. Il ne descend que très rarement aux repas. Les deux poumons sont pris, mais si le pneumo-thorax bilatéral réussit, on espère le sauver.

— Comme vous êtes savante! dit Marc avec une surprise qui cachait mal son ironie.

— Vous le deviendrez vite aussi, je vous l'assure. C'est le sujet principal de nos conversations. Quelques semaines ici et les médecins n'ont plus rien à nous apprendre.

Il ne voulut point la détromper, mais il était décidé à ignorer toute cette science. Son cas était des plus simples. Il

n'irait pas fouiller dans une terminologie odieuse par on ne sait quel morbide plaisir. Il venait se guérir, lui. Les autres n'avaient qu'à l'imiter.

Pour changer le cours d'un entretien qui lui devenait pénible, il demanda :

— Avez-vous reçu récemment des nouvelles de Philippe ?

— Pas depuis deux semaines, et vous ?

— Oh ! moi, il m'écrit une fois par voyage. Nous nous aimons beaucoup, mais sans littérature, quoiqu'il soit officier de marine.

Ils parlèrent longuement de Philippe Oetilé. Comme ils avaient tous deux une tendresse qui, bien que différente, était très forte, leur conversation eut un ton plus chaud. Marc subissait avec étonnement la tranquillité de la jeune femme, la mesure de ses paroles et la plénitude intérieure dont chacune d'elles était gonflée. Il n'avait conservé d'elle qu'un souvenir assez défavorable, celui de son mariage où, enlaidie par ses voiles blancs et sa timidité, elle lui avait paru une créole insignifiante.

Une idée lui vint : « Se pourrait-il que la maladie lui eût fait du bien ? » Mais il la chassa aussitôt, car elle était de celles qu'il estimait détestables et dictées aux faibles par un désir de méprisable consolation. Et puis, malgré lui, ses yeux venaient de se poser sur le dos du jeune Italien.

— Vous m'excuserez de vous abandonner, dit Syngie, le repas fini ; je monte dans ma chambre.

— Si vite ?

— Oui, toujours. La cure d'abord. En outre, je ne veux pas me mêler aux gens, cela me fatigue trop.

— Alors, vous ne connaissez personne ?

— A peu près. Sauf quelques grands malades qui s'ennuient trop et que je vais voir chez eux.

Devant le geste de Marc, elle ajouta :

— Mais vous n'êtes pas forcé de m'imiter. Tout dépend des tempéraments et, si j'ai un conseil à vous donner, profitez de cette dernière journée où vous êtes encore libre ; demain sans doute, le docteur vous internera.

Resté seul, Oetilé se promena quelques secondes dans le hall. Il y vit des jeunes femmes gaies, dont beaucoup lui parurent jolies, des hommes empressés. Il nota qu'on le consi-

dérait avec curiosité, surprit à son passage quelques paroles qui évidemment avaient trait à sa personne.

— Son mari?

— Un amant?

Puis, quelques pas plus loin, il entendit une voix assurée :

— Mais non, c'est son beau-frère, elle me l'a dit

Il regarda plus attentivement celle qui parlait ainsi. C'était une haute et mince jeune femme aux traits agréables.

IV

Tous les matins, au *Pelvoux*, le docteur Albert passe chez les malades.

Un autre suivrait une à une les chambres dont les numéros s'alignent le long des corridors du vaste bâtiment. Lui dédaigne cet ordre mécanique. Il sait qu'en ce moment, telle jeune femme s'éveille très tôt, couverte de sueur, et que déjà l'angoisse est à son chevet. C'est par elle qu'il commencera. Puis, même s'il lui faut descendre quatre étages, il ira voir ce garçon, trop nerveux, qui ne peut manger utilement sans l'avoir entendu. Mais il évitera jusqu'à une heure avancée la pièce voisine où repose longuement une nouvelle arrivée qui souffre d'insomnie.

Le docteur ne raisonne point le sens de ses démarches, ni ne mesure la tension de son effort. Plus que sa science, il écoute sa charité. Mais celle-ci a pris la précise acuité d'une machine vivante. Depuis des années le docteur se penche sur l'usure des poitrines, sur les épaules délicates comme un bois intérieurement rongé. Il y ausculte, en même temps que les signes du mal, le souffle de la peur, le tremblement fragile de l'espoir. Quand il se relève, rien ne peut être discerné sur sa figure : ni l'inquiétude, ni le désappointement, ni la satisfaction. Il interroge d'une voix grave et si calme, si calme que la confiance ranime le sein le plus ravagé.

Pourrait-il en effet parler avec tant d'assurance, s'il se trouvait impuissant devant la maladie? Il est sûr de la vaincre, il ne peut en douter : il est vraiment, avec le destin, maître des vies dans cette immense nef blanche où chaque matin des yeux, par dizaines, l'interrogent en silence avec effroi.

Puisqu'il en supporte le feu d'un regard si tranquille, c'est qu'il veut, qu'il sait et qu'il doit sauver. Il ne parle jamais de

guérison, ne fait pas de promesses, mais toutes les possibilités, tous les miracles ne sont-ils pas en puissance dans les recommandations minutieuses qu'il fait? Lutterait-il avec tant de sérénité, s'il prévoyait ses soins inutiles? Et ne sourirait-il, en partant, d'un sourire où s'éveillent toute la bonté et la vaillance humaines, ne sourirait-il ainsi que pour tromper?

Comme on l'attend dans les chambres encore pleines de bruits nocturnes et déjà riches du soleil levant! Il semble que la journée, commencée sans lui, serait intolérable. Après, viendront les distractions, les calculs, les intrigues, les heures de rire et de plaisir. Pour l'instant, avec peine et crainte, chargée encore des chaînes de la nuit, éclôt la vie menacée.

Il lui faut l'élixir matinal qui fortifie, qui permet d'oublier, jusqu'à l'aube suivante, la mort et son cortège. De porte en porte, le docteur le dispense.

Il va par les corridors interminables. Sur le miroir sombre du linoléum, son pas menu ne fait aucun bruit. La blouse blanche, boutonnée jusqu'au menton, déplace un jeu d'ombres très douces. Il va, pressé, sérieux, ainsi qu'un ouvrier se rendant au labeur. De grosses moustaches dissimulent sa bouche, peut-être tendre; des lorgnons épais ses yeux, peut-être apitoyés. Pour le reste, le visage est figé, comme de bois. Il n'y aura tout à l'heure que le sourire qui trahira quelques lueurs de cette âme close.

Mais comment ne pas sentir tout son tourment dans le geste attentif, pieux, dont il écarte les étoffes pour écouter le son des poitrines? Et ne sait-on point qu'il est là, à son bord, chaque jour, du matin au soir, sans une heure de repos tout le long de l'année? Pas une défaillance, pas une plainte.

Son existence entière est scellée entre ces murs de souffrance. Captif volontaire parmi d'autres qui ne le sont que malgré eux, il ne vit que de leur salut. Sa maison, que l'on voit de l'autre côté de la route, sa femme, ses fils, lui sont-ils aussi proches que ces inconnus du monde entier, qui viennent, plus naïfs que des enfants et plus abandonnés qu'eux, remettre entre ses mains tout ce qui leur reste sur cette terre?

Est-ce la fierté d'une si grave mission qui lui donne tant de force et tant de résistance? Mais peut-être est-ce de la sentir si lourde et, au fond, si hasardeuse, qui lui fait porter la tête toujours inclinée? Nul ne pourrait le dire et lui-même non

plus. Qu'importe! Bien des jeunes visages ont refleuri plus vite de l'avoir vu chaque matin, bien d'autres se sont détendus dans la suprême sérénité qui, sans lui, n'auraient pas connu, jusqu'au bout, l'espoir.

V

Suivant la méthode invariable de la cure, Oetilé gardait le lit depuis quatre jours. Il s'était soumis difficilement à un ordre dont son organisme n'éprouvait pas la nécessité. Il aimait la lutte, mais véritable, faite d'attaques, de mouvements. Quand il songeait à la maladie, il serrait les mâchoires comme devant un adversaire. Quelle dérision de ne la combattre que par l'immobilité!

Autour de lui, tout, également, était comme enchaîné : les lignes rigides de la maison, les arbres chargés de neige cotonneuse, les grands monts arrêtés dans leur élan de vague, l'air même, fixe et pur. Cette torpeur était pour Marc la pire épreuve.

Combien eût-il préféré la table d'opération où, par trois fois, la guerre l'avait étendu! Les muscles déchirés, les nuits de feu, toute souffrance était plus facile à supporter que celle de ne ressentir aucun malaise et d'attendre indéfiniment sur une chaise longue.

Il avait besoin de toute sa volonté pour vaincre l'impatience de son corps actif. Il lui fallait le maîtriser sans cesse, le forcer à la molle et insipide station dont on lui promettait tant de bienfaits. Mais n'était-il pas au *Pelvoux* pour guérir et guérir vite?

Extrême et obstiné dans ses résolutions, il demeurait, quel que fût le temps, la journée entière sur la terrasse. Il vit ainsi défiler les visages de la montagne. Tantôt, c'était la neige dans la brume. Le cirque rocheux avait disparu, les maisons étaient effacées. On n'apercevait qu'une masse grise rayée de traits blanchâtres. Un tremblement indécis régnait sur la terre et son balcon semblait à Marc la proue d'un bâtiment perdu en mer obscure. Il arrivait que les nuages se mêlaient si bien aux neiges des cimes qu'elles en changeaient la forme et que les montagnes se déployaient soudain comme d'immenses fleurs blanches. Dans les heures très pures, on apercevait, à des centaines de mètres plus bas, la plaine. Elle apparaissait ocre et

bleuâtre, libre de neige. Une rivière y peignait de douces teintes glauques. Des fumées légères flottaient toujours sur des maisons dont on ne distinguait ni la forme ni le nombre. Mais que c'était loin, inaccessible pour tous ceux qui, allongés sur les terrasses, regardaient le jeu des nuages et de la brume couvrir et dévoiler tour à tour la vie active des hommes.

Pour Oetilé, plus que pour quiconque, ce spectacle était pénible. Il avait toujours fait profession de négliger la nature. Que lui importaient les couchers de soleil qui faisaient de la neige des eaux miraculeuses ou le feu de la première étoile tremblant entre deux pics de soufre et de corail? La mer de nuages, ses ondes mêlées d'écume et de lumière, pouvait-elle remplacer la joie des villes, du travail, de l'adversaire vaincu, de la femme prise, dans l'intégrité des muscles et le triomphe de la décision? Les sommets n'étaient que les sentinelles de sa geôle. Tout ce que le vent et l'eau condensée y faisaient vivre de mirages, il n'en avait nul besoin. Il prenait l'air que donnait la montagne et le payait son prix. Le reste, il l'abandonnait aux cœurs moins fortement trempés que le sien.

A ceux-là, la pensée de Marc revenait sans arrêt. Il ne pouvait accepter encore de faire partie de ce troupeau débile, qui, invisible à ses côtés, nourrissait pourtant les mêmes espérances. Comme ils s'étaient tous installés dans leur mal! Marc ne les avait aperçus qu'en passant, le premier jour, mais un coup d'œil lui avait suffi. Leur rire forcé, leur tranquillité, leurs promenades qu'il pouvait suivre de sa terrasse, les conversations sur leur température, leurs désirs, ne trahissaient-ils point une défaite dont ils vivaient paisiblement?

Oetilé se rappelait avec un sourire crispé la première question de Syngie entrant chez lui :

— Comment allez-vous arranger votre chambre? Voulez-vous quelques étoffes?

Aménager cette pièce! Marc s'interdisait même d'y songer, comme à une première défaillance. Apporter quelque adoucissement à son austérité, n'était-ce point déjà consentir d'y vivre? Non, il la voulait telle qu'elle était, nue, froide, blanche et lisse, comme une tente que l'on dresse sommairement avec la certitude de la quitter vite.

C'est à faire le tour de ces pensées qu'Oetilé usa ces premiers jours. Il lisait peu, n'aimant que les journaux, ne fumait

pas, tenace dans sa décision première, et ne voyait personne. Syngie, ayant de la fièvre, gardait la chambre. Le docteur, sachant Oetilé atteint légèrement, ne faisait que montrer chez lui son visage immobile. Quant à l'infirmière, Marc, que les soins irritaient, l'avait priée de le laisser seul.

Cette solitude, il avait cru la supporter facilement. Grâce à la stupeur fébrile où il vivait, il le croyait encore. Mais le mouvement de joie qu'il eut en entendant frapper et l'empressement avec lequel il accepta les soins du coiffeur Portin lui firent comprendre que sa résistance à l'ennui touchait à sa fin.

Comme il s'apprêtait à quitter la terrasse, Portin lui dit :

— Ne vous dérangez pas, monsieur. Je peux aussi bien travailler à l'air.

— Par ce froid?

— Je suis bien couvert, monsieur, j'ai l'habitude, et puis cela me fait du bien aussi.

Le coiffeur tira des ustensiles d'une énorme valise toute rongée d'usure qu'il avait déposée près de la porte. Ce mouvement fit ressortir la faiblesse de son échine et un cou très pâle, très long qui dépassait de beaucoup le faux-col. Sa maigreur frappa Marc.

Portin était un petit homme, vêtu avec propreté et pauvreté. Une intelligence douce veillait dans ses yeux presque entièrement dépouillés de cils. Malgré lui, Oetilé demanda :

— Vous êtes depuis longtemps ici?

— Deux ans, monsieur, j'y suis venu pour ma femme et pour moi.

— Malades tous les deux?

— Oh! moi, ça ne va pas trop mal, mais c'est elle, la pauvre...

Il avait parlé sans émotion apparente, avec beaucoup de simplicité, tout en commençant son travail. La voix était retenue, prudente, comme si Portin en mesurait les forces. A l'entendre, Marc ne put se défendre d'un vif malaise. Celui-là aussi était malade. Quel endroit maudit! Partout la débilité, l'usure, pas un visage que l'on pût considérer avec le plaisir franc que donne la santé.

Il décida de ne plus poser de questions, pressé de voir partir cet homme qui, de temps en temps, se détournait pour libérer une toux que, malgré de visibles efforts, il ne parvenait pas à contenir. Mais le coiffeur racontait avec une confiance ingénue :

— Je ne sais pas au juste comment cela a commencé, mais je suis sûr que c'est venu des gaz.

Il suffit de ce mot pour changer les sentiments de Marc. Les gaz! Il vit sa propre tranchée, les masques, groins affreux sur la face des hommes. En lui refluait toute la guerre. Or, il l'aimait d'une inconsciente et robuste tendresse. Non qu'il en souhaitât le retour, ni qu'il eût une âme de reître, mais le souvenir des années rudes au milieu de la mort, de la boue, des camarades et de la peur était ce qu'il y avait eu de plus profond et de plus propre dans sa vie. Il le sentait obscurément, et vers tous ceux qui avaient trempé leur jeunesse dans ce bain de force et de sang, il se trouvait porté par une irréductible fraternité. Il s'étonna lui-même de la douceur qui passa dans sa voix lorsqu'il demanda :

— Comment avez-vous été pris?

Portin secoua sa tondeuse et répondit :

— Bêtement. J'avais un copain qui avait perdu son masque. Il avait femme et enfant; moi, je n'étais pas encore marié. Alors je lui ai passé le mien et j'ai tout avalé.

— Quelle prise, hein! dit Marc, sans s'apercevoir que l'argot des soldats lui revenait à la bouche.

— Oh! sur le moment, ça n'a pas été terrible. J'en ai même été content pour les mois d'hôpital et la convalo, mais, ensuite, ça m'a défait toute l'existence. Pensez donc, après la guerre je me marie et je me marie bien : une belle femme et plus courageuse encore. Nous installons un magasin dans l'Isère. Comme nous connaissions le métier tous les deux, l'affaire est bien partie tout de suite. C'est alors que ça m'a pris la première fois. Le docteur a dit qu'il fallait me reposer. Je ne voulais pas me laisser aller, mais ma femme n'a rien voulu savoir. Elle m'a soigné comme dans un sana et en même temps elle tenait le magasin toute la journée. La chose a marché ainsi deux, trois mois. J'allais mieux, mais c'est elle qui est tombée d'un seul coup. Je lui avais passé le germe. Alors pour elle nous sommes venus ici où l'air est meilleur. On a vendu à perte, on a réinstallé une boutique avec de l'argent emprunté.

— Elle va mieux, votre femme?

De sa voix unie, tout en continuant à égaliser soigneusement les cheveux de Marc, Portin répondit :

— Elle est perdue. Tous les médecins me l'ont dit, celui du

village comme celui de chez vous, qui est un homme, un vrai. Il n'y a que lui qui la remonte un peu. Car, vous savez, on a beau lui dire qu'elle guérira bientôt, c'est une femme qui a trop de tête et qui voit les choses.

— Mon pauvre vieux, dit Marc avec une sympathie profonde.

— Oui, ce n'est pas juste. Une femme si courageuse, et par ma faute encore!

Portin s'arrêta, car on frappait. Une tête rougeaude passa dans l'entrebâillement de la porte.

— C'est Verrard, le marchand de fleurs, expliqua le coiffeur.

— Qu'il entre, je voulais justement envoyer une gerbe à ma belle-sœur.

— Mme Oetilé? je connais, c'est une de mes clientes et si gentille que tout le monde ici espère qu'elle guérira.

Cependant, Verrard s'était avancé sur la terrasse où ses gros sabots claquaient durement. Il avait dans ses orbites à peine creusées un regard craintif. Marc examina les bottes fraîches dans un panier que le fleuriste tenait gauchement.

— Je prends le bouquet de chrysanthèmes, dit Marc.

Comme Verrard ne semblait pas avoir entendu, il répéta plus fort.

— Des chrysanthèmes.

L'homme ne remuait toujours pas, avec une peur confuse dans les yeux.

— Êtes-vous sourd? cria Marc. Allons, donnez-moi ça.

Il prit lui-même le bouquet et paya le fleuriste qui remerciait humblement.

— Quel crétin! dit Oetilé au coiffeur, quand Verrard fut parti.

— Il ne faut pas trop lui en vouloir, monsieur. Il ne sait pas très bien son métier encore.

— Qu'il fasse autre chose!

— C'est que ça n'est pas commode pour un malade.

— Comment, lui aussi?

— Il n'en a pas l'air, mais ça ne veut rien dire. Il était chanteur avant.

— Avec cette figure-là?

— La voix était bonne, paraît-il. Maintenant, il ne peut presque plus parler, c'est la gorge qui est prise. Il croit qu'il a attrappé cette infection au camp où il était prisonnier en Allemagne.

Oetilé ne répondit rien. D'ailleurs, Portin se dépêchait, il avait encore beaucoup de travail.

Le coiffeur et Verrard revenaient vers le village. La nuit était froide, claire. Les deux hommes prenaient des sentiers glissants pour arriver plus vite. Le souci de ne pas tomber les rendit d'abord silencieux. Quand ils aperçurent les clartés des maisons, Portin demanda :

— Bonne journée ?

— Tu vois, dit le fleuriste, en agitant son panier vide. Tout est parti.

— Les fêtes approchent.

— Si j'avais un peu d'argent, je ferais certainement des affaires à l'heure qu'il est... Le pire, c'est que je ne connais même pas le nom des fleurs, je ne peux pas les mettre dans ma tête. Alors... Toi, c'est différent, tu as un magasin, un métier sûr, une affaire qui marche...

— Pas toute seule. Et mes dettes ! Il ne faut pas perdre de temps...

Il hésita avant de poursuivre.

— Et je te le dis à toi, entre nous, hein ! Je crois que ça recommence ici (il indiqua son poumon gauche), chaque fois que je monte avec ma malle là-haut, ça ne va pas.

Ils se retournèrent pour regarder la pente roide qu'ils venaient de descendre. Au-dessus, couronnant le flanc de la montagne, le *Pelvoux* étincelait de mille feux comme un grand paquebot de luxe. Portin soupira.

— Et dire, mon vieux, reprit-il, que là-haut il y a des gens qui ne veulent pas se soigner. Il y en a qui boivent, d'autres qui dansent en cachette. Tiens, j'ai coiffé ce soir une pauvre petite dame, — tu dois la connaître, — c'est toujours plein de fleurs chez elle : Mme de Verneuil. Rien qu'en lui mettant le peignoir, je lui sens les os. Penses-tu qu'elle fait sa cure ? Toujours dehors avec les bien portants et fumant plus qu'eux. Si gentille, si triste, ça fait mal à voir. Elle n'a donc personne pour lui dire.

Ils s'étaient remis en marche.

— Et ta femme ? demanda Verrard.

— Elle se soigne, mais ça ne sert à rien.

Ils firent quelques pas en silence et Portin reprit :

— Tu sais, quand elle ne sera plus là, je vais agrandir le magasin. J'installerai la parfumerie en haut.

— C'est une bonne idée, approuva le fleuriste.

Il ne trouvait pas que Portin manquât de cœur en prévoyant ce qu'il ferait après la mort de sa femme. Il le savait déchiré par cette attente, mais il savait aussi que, malgré tout, il faut vivre.

Arrivés aux premières maisons du village, le fleuriste serra la main de Portin.

— Je m'en vais par là, dit-il, chez Hallier.

— Le *procureur* ? Je t'aurais bien accompagné, car j'aime bien les gens instruits, mais vraiment ma valise est trop lourde.

Verrard s'engagea dans une ruelle au fond de laquelle une vitre éclairée jetait une ombre jaune. Par cette vitre, le fleuriste, regardant à l'intérieur, vit un homme brun, en bourgeron maculé, qui buvait au goulot d'une bouteille. Verrard haussa les épaules et entra.

La pièce était basse, sordide. Il y régnait une odeur corrompue de cuir et de saleté humaine. Partout, des souliers éculés, de grosses bottes, des pantoufles, des boîtes de cirage.

— Bonjour, monsieur Étienne, dit le fleuriste, je viens pour mes chaussures.

L'homme leva un visage tout souillé de graisse. La peau en était flasque, blême, mais tout au fond des yeux bouffis vacillait une lueur trop intense. Il grommela :

— Pas prêtes encore.

— Mais vous m'aviez bien promis...

— On fait ce qu'on peut. Tout ce matin, j'ai été sur le flanc.

Il reprit la bouteille, l'appliqua à ses lèvres. Verrard, qui avait détourné les yeux, aperçut sur l'établi du cordonnier un livre. Il en regarda machinalement le titre qui ne lui apprit rien : *Alfred de Vigny : les Destinées.*

VI

Oetilé venait de dépasser le grand terre-plein du *Pelvoux*, planté d'arbres en tutelle et géométriquement découpé de sentiers domestiques. Derrière, une route libre et blanche montait hardiment vers le ciel.

Marc souriait d'aise. Il sortait pour la première fois et le matin magnifique emplissait sa poitrine.

Délivré de ses pensées moroses, de la présence des malades qui l'assaillait de toutes parts et qui, malgré qu'il en eût, rongeait sa volonté, il marchait d'un pas plus jeune. Des deux côtés de la route, s'étendaient des champs de neige profonde, douce au regard. Plus haut, des sapins frappés par le soleil.

Que de fraîcheur mâle, que de santé dans ce paysage ! L'air était du cristal liquide et se mêlait comme un baume au sang plus chaud de Marc. Comment douter d'une guérison prompte, quand il sentait si moelleux le jeu de ses muscles, quand toute sa peau n'était que bien-être et vigueur?

Des enfants du pays, déjà trapus et de chair dure, glissaient en luge devant lui. Des parcelles de neige lui sautaient alors au visage; sans les essuyer, il suivait des yeux la course violente et silencieuse qui emportait ces gamins.

Un bruit de grelots le fit se ranger sur le bord de la route. De petits chevaux halaient sans peine une théorie de traîneaux pesamment chargés de sapins coupés. Les grands troncs lisses avaient la fauve couleur du bois vierge. Derrière, marchaient des hommes de même consistance. Raides, hauts, les épaules grossièrement, mais rudement taillées, ils étaient tout ligneux. Leur peau semblait de l'écorce.

Marc avait toujours admiré les bûcherons : la cadence de leurs mouvements, le bel éclair de la hache qui s'enlève et s'abat, remuaient en lui une adhésion profonde.

Ceux-là venaient des pentes abruptes, glacées. Ils portaient encore sur leurs vêtements, l'odeur de la solitude et de la force. Marc les regardait passer, massifs, muets, indestructibles, avec un respect presque religieux.

Mais quand ils eurent disparu, il se sentit brusquement las. On eût dit que ces hommes lui inspiraient une comparaison inconsciente qui l'accablait. Il crut qu'il enviait leur solidité, mais un malaise persistait en lui, une tristesse, qui ne pouvait venir de son infériorité physique seulement. Il n'était pas habile à s'analyser et ne put découvrir que c'était toute sa règle de vie qui sortait diminuée de cette confrontation. Il ne pouvait savoir encore que sa nouvelle existence, faite d'immobilité, que les souffrances invisibles par lesquelles, toute une semaine, il s'était vu cerné, creusaient en lui des fissures dangereuses, mais il sentit que son équilibre était menacé.

Les dents serrées, il appliqua toute son énergie à établir en

lui un vide artificiel. C'était la méthode qu'il employait chaque fois qu'un appel confus montait de ces troubles régions de son être dont il se refusait à reconnaître la réalité, mais que parfois il sentait vivre avec effroi et dégoût. Son système réussit une fois encore, le refoulement s'opéra. Libre, Marc se remit en marche.

Il avait fixé comme borne à sa première promenade une faille entre deux monts qu'il apercevait de sa terrasse et qui s'appelait le Trou des Diables. Son pas régulier l'y mena assez vite.

Une sauvage déesse régnait sur cet endroit. Entre trois murs arides se voyait le lit d'un torrent. Des pierres gelées en semaient le parcours comme des ossements. Le pont jeté sur la crevasse glissait et gémissait sous le poids des corps. Comme le soleil ne pouvait pénétrer dans ce réduit de granit, il y faisait froid et sombre. Les sapins, noirs, en étaient les gardiens funèbres. De l'autre côté du pont, un grand calvaire. Oetilé regarda la date grossièrement gravée sur le socle : 1685.

Et de nouveau, il éprouva le malaise qui l'avait effleuré au passage des bûcherons, mais plus mordant; des questions se pressèrent dans son cerveau qu'il sentit ne plus pouvoir empêcher de se formuler. Mais un pas se fit entendre derrière la muraille sur laquelle s'appuyait le calvaire. Une femme parut.

Elle avançait vite, la figure rose, et dans l'étroit passage, se heurta presque à Oetilé. Marc la reconnut tout de suite pour celle qui avait parlé de lui, dans le hall, lors de son arrivée. Il se découvrit machinalement. Thérèse Géranne, qui s'était arrêtée, répondit à ce salut d'une légère inclinaison de la tête.

Un instant, ils restèrent face à face, interdits de cette brusque rencontre et se dévisageant. Marc fut le premier à se reprendre, s'effaça.

Tandis que Thérèse continuait son chemin, il l'accompagna du regard. Dans le port de la tête, dans la démarche, il retrouva les lignes qu'il aimait. La taille se creusait à peine au-dessus des hanches vigoureuses. Sur des jambes fermes le grand corps se tenait droit sans raideur. Cette jeune femme rappelait Gisèle. Marc sentit ses genoux faiblir légèrement et distingua à ce signe la force de son désir. Et n'était-ce pas le meilleur moyen d'échapper à l'inquiétude qui s'était levée en lui devant le vieux calvaire de la crevasse ?

En quelques foulées rapides, Oetilé eut rejoint Thérèse. Elle

avait deviné cette sorte de poursuite et, instinctivement, pressait le pas, mais une attente obscure faisait trembler ses paupières. Quand Marc fut à sa hauteur, il demanda sans trouble:

— Me permettrez-vous, madame, de vous accompagner jusqu'au sanatorium ?

Puis, s'étant présenté :

— Je crois que nous sommes de la même maison.

Pour paraître naturelle, la jeune femme parla très vite.

— Il me semble, en effet, dit-elle, que je vous ai aperçu le jour où vous êtes venu au *Pelvoux*, mais depuis, vous avez disparu.

— Le docteur m'avait cloîtré.

— C'est son système. Il est bon, je vous assure, quoi que vous sembliez en penser.

Elle se mit à rire, sans savoir pourquoi, mais avec une joie qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps. Cette gaîté plut à Marc. C'était, avec le plaisir qu'elles procuraient, le seul trait qui lui parût aimable chez les femmes.

— Vous rentrez au *Pelvoux*? demanda-t-il.

— Oh! non, pas encore. J'ai maintenant droit à deux heures de marche et ne veux pas en perdre une minute. Je vais faire quelques courses au village. Quel beau jour, n'est-ce pas? Il console presque d'être ici.

Elle parla avec enthousiasme de la montagne, de la fierté des cimes, des jeux du soleil et de l'ombre sur la neige, du sentiment de vie éternelle qui naissait à ce spectacle. Au fond de lui, Oetilé dédaignait cette exaltation qu'il estimait factice et sans objet, mais il était sensible au feu dont elle animait tout le visage de la jeune femme, et surtout aux mouvements qui faisaient battre plus vite sa belle gorge sous le sweater.

Aussi approuvait-il sans écouter, connaissant l'art des paroles brèves qui admirent et des regards qui promettent le bonheur. Thérèse, elle, était reconnaissante au sort de voir enfin le reflet des belles choses terrestres sur un front ardent et dur, que portait un corps élancé aux fières épaules. Cela lui donnait un étourdissement dont elle s'étonnait elle-même.

Ainsi s'établissaient entre eux de fausses images. Elle lui croyait ses propres goûts et certaines qualités de son âme, alors qu'il ne cherchait en elle qu'un élément physique. Et Marc supposait à Thérèse une gaieté naturelle qui, en réalité, venait seulement de sa présence et de ce que, par erreur, elle lui

prêtait d'elle-même. Mais ce malentendu les avait déjà liés mieux qu'un accord, et lorsqu'ils furent arrivés devant le *Pelvoux*, Oetilé ne songea pas à quitter la jeune femme. Voyant qu'il s'apprêtait à la suivre, elle demanda :

— Le docteur vous permet déjà de si longues promenades?

— Je n'en sais rien, mais je m'en donne l'autorisation.

Elle aima ce ton ferme après la délicatesse qu'il lui avait semblé découvrir.

— Vous n'êtes pas très touché, n'est-ce pas? dit-elle.

— Pas plus que vous, je pense.

— Moi, ce n'était presque rien. Une lésion au sommet droit.

— Tiens, j'ai la même chose.

Ils parlèrent de leur mal commun, et si Marc avait été tout à fait le même homme que lors de son déjeuner avec Syngie, il se fût étonné de l'intérêt qu'il prenait à cette conversation et qu'il pût entendre une femme discourir de cavernes, de tissus fibreux, de température, et de bacilles sans concevoir pour elle la moindre répulsion.

Au village, des cris d'enfants, chaussés de raquettes, les accueillirent.

— Nous ferons du ski ensemble, dit Marc.

— Mais, je n'ai jamais essayé.

— Ce n'est pas difficile, et si vous tombez, je vous relèverai.

Thérèse ne fut pas surprise de le voir décider pour elle sans la consulter. N'était-ce pas naturel de la part d'un homme qui avait des traits taillés au burin et un regard qui ne se détournait jamais? Et pour elle son pire tourment n'avait-il pas été jusque-là d'ignorer la joie de se soumettre?

« Comme il s'intéresse à moi! » pensait-elle, tandis que Marc ne songeait qu'à son corps plus nu sous le costume de sport.

— Mais où allons-nous? demanda-t-il, comme elle évitait le hameau et prenait un chemin qui en suivait le contour.

— J'ai donné un sac à recoudre dans un endroit..., mais non, vous verrez vous-même. Nous y voilà.

Ils étaient devant une vieille ferme. Dans un mur lépreux s'encastrait étroitement une porte cintrée. Comme Oetilé attendait que Thérèse passât, elle lui dit :

— Non, entrez le premier,

Il la regarda étonné, puis avec une ironie amicale :

— Je devine, dit-il. Il y a un chien derrière qui vous fait peur.

Thérèse rit de ce rire enfantin et sensuel qui plaisait à Marc.

— C'est cela même, s'écria-t-elle. Un chien. Allons, entrez.

Oetilé ouvrit la porte et aussitôt recula, craignant de s'être trompé. Mais il lui suffit de regarder Thérèse pour comprendre et il dit gaîment :

— Mes compliments, vous avez bien ménagé votre effet.

— N'est-ce pas, qui croirait cela possible ici? demanda-t-elle en franchissant le seuil et montrant la pièce.

Sans l'armature solide des vieilles pierres, Marc eût cru découvrir un souk marocain. Aux murs couverts de tapis lisses, pendaient des fusils à longue crosse ouvragée, des lanternes peintes. Partout éclataient les couleurs vives : des cuirs oranges, bleus, cramoisis; des sacs tissés d'or, des étoffes crues. Marc admirait le goût qui avait choisi et disposé les objets, sans que rien rappelât le bazar oriental. Comme il examinait le damasquinage d'un pistolet d'arçon, Thérèse cria :

— Mademoiselle Françoise, mademoiselle Françoise.

— Décidément, c'est une boîte à surprise, murmura Oetilé.

Au lieu de la femme qu'il s'attendait à voir paraître, un homme venait d'entrer. Sa barbe blanche ne vieillissait point un visage ouvert qui portait ce hâle indélébile qui trahit les voyages, les terres chaudes.

— Ah! c'est vous, monsieur Ludovic, dit Thérèse.

L'homme salua avec une courtoisie raffinée.

— Oui, je garde le magasin, répondit-il. Mademoiselle Françoise est au chevet d'une malade qu'elle ne peut quitter.

Oetilé ne put s'empêcher de tressaillir au son de cette voix. Il était impossible de s'y méprendre : fière et douce, elle était riche d'un beau passé. Comment l'accorder aux sabots grossiers, à la blouse du personnage?

Celui-ci cependant poursuivait :

— Voici votre sac, madame. Je vous souhaite de le porter avec bonheur et bonne santé.

Pour ne pas montrer sa surprise, Marc examinait les objets répandus dans la pièce. Ses yeux s'arrêtèrent sur un coussin de cuir blanc, orné de motifs sombres.

— Voulez-vous joindre cela au sac? dit Oetilé.

Il avait obéi au réflexe ordinaire qui lui faisait offrir des cadeaux aux femmes qu'il courtisait. C'était chez lui générosité

naturelle et aussi sentiment inavoué de se libérer par là d'autres devoirs.

Quand ils furent dehors, Marc demanda tout de suite :

— Mais qu'est-ce que ces gens-là ?

— Personne ici ne le sait, dit Thérèse avec animation. Lui, vous l'avez vu, entendu. Quant à Mlle Françoise, c'est une infirmière privée, une grosse femme qui ne quitte jamais une expression réjouie et qui peut veiller un mois sans dormir. Elle parle parfois des voyages qu'elle a faits à Madagascar et en Guinée, c'est tout.

— Mais enfin, on connaît la vie des gens dans un village.

— D'eux rien, vous dis-je. On suppose que Ludovic est un ancien malade ruiné, qu'elle le soigne, qu'il ne veut pas qu'on sache son nom, peut-être illustre. Ne haussez pas les épaules. Je ne fais pas du roman. Il y a ici des épaves bien plus lamentables. Si cela vous intéresse, je peux vous mener chez le cordonnier, qu'on appelle ici le *procureur*, parce qu'il est fils de magistrat. Vous verrez.

— Non, merci, j'ai tout le temps, dit Marc qui se souvint de Portin.

Pour revenir, ils prirent le funiculaire. Beaucoup de malades du *Pelvoux* s'y trouvaient. Quand Thérèse leur parlait, Marc détournait la tête avec une sorte de rancune. Au sanatorium, il dit à la jeune femme :

— Voulez-vous venir prendre un peu de porto chez moi ?

Elle hésita, décida de refuser et, sous la pression de son regard, accepta.

— Dieu ! que votre chambre est laide, sans rien ! dit-elle.

— C'est vrai, il faudra que je fasse venir des étoffes et des gravures que j'ai à Paris. Mais asseyez-vous donc.

Elle prit une chaise et, instinctivement, pour ne pas voir la pièce désolée, la plaça face à la baie vitrée qui donnait sur la terrasse. Un groom apporta deux verres. Thérèse n'y toucha pas, mais Oetilé avala le sien d'un trait sans s'en apercevoir, tellement il vibrait d'une nervosité contenue.

Depuis qu'il l'avait rencontrée, il voulait cette femme.

Maintenant que la lumière de midi la frappait en plein visage faisant saillir sa grande bouche, le désir devenait furieux. Entre ces murs nus, livrée à sa force, elle était à lui. L'habitude qu'il avait de vaincre, le sentiment obscur qu'il

défiait ainsi son mal, le goût profond qu'il nourrissait pour les femmes, tout poussait Oetilé.

Il avança vers Thérèse sans que rien dénonçât sa volonté, mais décidé à tout. Pourtant, un regard si heureux toucha le sien qu'il s'arrêta.

— Elle est tout de même bien belle, notre prison, dit Thérèse.

Elle se retourna vers le paysage qu'elle connaissait si bien, mais que le soleil et les nuages renouvelaient chaque jour. Marc se tenait debout derrière la chaise de la jeune femme, les mains posées sur le dossier. Un instant, il contempla aussi les montagnes et au fond, lumineuse, la vallée. Puis ses yeux se portèrent sur la nuque de Thérèse.

En entrant, elle avait enlevé l'écharpe qui l'enveloppait et maintenant son cou était plus nu d'avoir été recouvert. Le regard de Marc en suivait la flexion, plongeait plus loin, vers des ombres secrètes. Oetilé se mit à trembler doucement.

Ce tremblement descendait vers Thérèse, l'enveloppait. Elle n'osait tourner la tête. De cet homme inconnu ce matin encore elle n'apercevait que les doigts longs et durs, mais noués tout près d'elle au niveau de ses épaules. Par le bois qu'il serrait à le rompre, se propageait en elle une force trouble dont elle devinait chargé tout le corps invisible qui la dominait.

Thérèse comprit qu'il ne fallait pas que se prolongeât, — fût-ce une seconde, — cet étrange magnétisme. Elle devait se lever. Alors elle n'aurait plus personne à craindre, ni lui, ni surtout elle-même.

Pendant une fraction infime du temps, elle crut la chose possible. Mais les doigts crispés, les effluves de leurs articulations avaient une puissance qu'elle ne put vaincre. Son corps ne bougea pas d'une ligne. Malgré son immobilité, Marc sentit et cette résistance et cet abandon. Il la saisit contre lui et, tandis qu'elle fermait les yeux, la regarda longuement comme si la profonde possession qu'il se promettait n'était rien auprès du spectacle de cette défaite.

VII

— Jouez-vous un poker? demanda Stream à voix basse.

Oetilé répondit avec étonnement :

— Mais d'où savez-vous que je connais le jeu?

Le grand Anglais pencha encore plus près sa mince tête blanche.

— Et même vous le connaissez bien, dit-il.

Puis, se redressant et frappant avec sympathie Oetilé sur l'épaule :

— Vous avez une figure à ça.

Marc admira cette pénétration chez un garçon qu'il avait eu le temps de juger plus loyal que perspicace. Il y reconnut la complicité que noue entre deux hommes un vice commun, et, comme il distinguait, lui aussi, les caractères d'un joueur de classe sur le visage de Stream, il fut flatté de son estime.

— Je ferai volontiers une partie, dit-il.

— Alors, venez chez Lemerre.

— Je ne le connais pas.

— Pas d'importance, je vous introduirai.

Oetilé hésita une seconde : il attendait Thérèse pour sortir avec elle. Mais l'attrait de cette promenade lui parut tout à coup décoloré. Était-ce qu'il se fatiguait déjà de la jeune femme ou que le plaisir du jeu diminuait pour lui tous les autres, — il ne voulut pas l'approfondir, mais, avant même qu'il en eût conscience, sa décision était prise : il suivrait Stream. Déjà, il sentait dans ses mains la joie électrique des cartes.

— Entendu, dit-il, je viendrai dans un quart d'heure environ.

— Chambre 76, au deuxième, renseigna Stream, et il se dirigea vers l'ascenseur.

Subitement il revint vers Oetilé, murmurant :

— Ne le dites à personne surtout. Le docteur ne permet pas.

Et il s'éloigna avec l'air d'un conspirateur enfantin.

Marc déplia un journal. Autour de lui s'agitaient les groupes. Il était quatre heures et l'on venait au jardin d'hiver écouter l'orchestre.

En quelques jours, Oetilé, il ne savait comment et malgré lui, avait été présenté à tout le monde. Le *Pelvoux* était une manière de grand paquebot sur lequel on s'embarquait pour une destination et une durée inconnues. Il y régnait, pour les relations, l'humeur facile des traversées.

L'ennui, un sort commun, rapprochaient les gens que la maladie avait drainés du monde entier. Une curiosité aiguë et une propension à la confidence, venues du désœuvrement et de la tristesse, renseignaient vite les nouveaux. Les infirmières

véhiculaient de chambre en chambre et en secret ce qu'elles pouvaient apprendre. Pour boire, pour jouer et pour danser, les malades se cachaient d'elles, mais, le lendemain, tout était révélé. Ainsi, Marc savait que sur ce canapé deux Roumains pauvres faisaient la cour à une petite Colombienne frivole et presque guérie, que l'homme au front de taureau, qui se tenait près de la grande baie, le regard perdu vers l'horizon comme sur la mer, achetait des bois précieux sur la Côte d'Ivoire et qu'un fauve pris au piège était moins prisonnier que lui ; que cet Espagnol ravagé, qui parlait à voix basse au violoniste, était le meneur d'une bande de jeunes gens et de jeunes filles acharnés à danser au prix de leur vie ; que ce vieillard immobile et d'apparence insensible, qui écoutait si bien la musique, venait voir, dans ce même sanatorium, mourir son troisième enfant.

La puérilité des intérêts, les intrigues ingénues, les souffrances désespérées, et la présence de la mort faisaient que le *Pelvoux* tenait à la fois du collège, de l'hôtel de luxe et de l'hôpital. Plongé tout neuf dans cette atmosphère, Oetilé crut d'abord qu'elle devait étouffer toute vivacité de sentiments. Mais il s'aperçut bientôt qu'elle en développait, au contraire, l'acuité.

Un plaisir, ailleurs insignifiant, prenait, ici, une ampleur singulière. La brume apportait la détresse, le soleil rayonnait la confiance et la fête. Les femmes et les jeunes filles mettaient à s'habiller un souci dévorant. Une lettre suffisait à détruire l'équilibre de la journée. Une humeur instable, faite de brusques secousses, d'abattements imprévus, de rires trop nerveux, régissait les âmes.

Tout cela, Marc l'avait vu reflété en Thérèse, et un sourd malaise lui en était venu. Déjà, de légers heurts lui avaient fait pressentir l'élément passionné d'une liaison qu'il avait crue telle qu'il les aimait, facile et sans complications. Mais l'agrément du corps de la jeune femme et de son esprit, qu'elle avait vif, l'empêchait de préciser ses craintes.

Pourtant, lorsqu'il vit s'avancer vers lui Thérèse, il les sentit renaître : elle avait trop de joie.

Quoi ! marcher sur un chemin neigeux, comment l'attente de cela pouvait-elle rendre à ce point radieux un visage? Loin de se réjouir que ce bonheur vînt de lui, Marc éprouva une hostilité inconsciente. Il ne voulut pas y reconnaître un signe de lâcheté devant une confiance à laquelle il se savait impuissant

à répondre et l'attribua à cette exagération sentimentale qu'il détestait chez les femmes.

Ce fut avec froideur qu'il baisa la main que Thérèse lui tendait. Elle ne s'en aperçut point et dit :

— Je suis furieuse d'être en retard, une amie m'a retenue. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir fait perdre quelques minutes de marche avec vous.

Trop chargée de tendresses, elle ajouta très vite :

— Avec toi.

Comme si, dans ce tutoiement, elle prenait la revanche d'être obligée de tenir caché son amour. Malgré lui, Oetilé fut ému, mais sensuellement : cet accent, haletant et pressé, lui en rappelait un autre. Ce souvenir adoucit sa rudesse ordinaire.

— Ne regrettez rien ! dit-il. Je crois que je ne sortirai pas, je suis un peu fatigué.

Des images d'un paradis perdu se suivirent sous le front de Thérèse : le beau couchant contemplé ensemble, son chapeau qui lui allait si bien, la joie de se serrer contre Marc dans le froid du soir, le calvaire vers lequel elle voulait le ramener en souvenir de leur première rencontre.

Mais, aussitôt, une autre et douce vision se présenta à son esprit, acharné au bonheur : sa chambre, la terrasse teintée de crépuscule, Marc dans la pénombre. Elle s'écria :

— Eh bien ! reposons-nous, cela me fera du bien aussi, car je m'agite trop. Je vais faire porter du thé chez moi.

Oetilé eut un mouvement d'impatience. Thérèse ne voulait donc pas comprendre que toute sa journée n'était pas faite pour elle !

— Excusez-moi ! dit-il, j'ai disposé de mon temps.

— Quoi ? vous avez pu. Vous ne voulez pas vous dégager ?

— Impossible ! j'ai promis de faire un poker et, sans moi, tout serait désorganisé.

Elle voulut s'indigner, mais, regardant ce visage, se tut, comprenant qu'elle aimait en lui ce qui la faisait souffrir.

— Je sortirai seule, dit-elle affectueusement. Gagnez.

Elle laissa Marc content d'avoir évité une discussion mais en même temps un peu irrité contre elle, sans qu'il sût pourquoi.

J. KESSEL.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LE ROMAN
D'AURORE DUDEVANT
ET D'AURÉLIEN DE SÈZE

LETTRES INÉDITES

En publiant les documents qu'on va lire, nous nous proposons de n'y ajouter aucun commentaire personnel, aucun ornement littéraire. Il nous a semblé, d'accord avec M. D. de Sèze, qu'il appartient aux petits-enfants des héros de ce roman vécu de le présenter au lecteur, estimant la vérité plus belle que les légendes ou les histoires dont s'emparent ceux qui l'ignorent.

Il n'y avait pas encore deux ans qu'Aurore Dupin était mariée à Casimir Dudevant, et cependant la future George Sand s'était rendu compte de la profonde différence qui existait entre leurs caractères et leurs goûts. Casimir, aimable et bon enfant au premier abord, était un homme sans culture et de médiocre intelligence. Bien avant que de graves défauts l'eussent rendu insupportable à sa femme, il était incapable de comprendre ce qui faisait d'elle un être d'élite. Dès le début, l'incompréhension de Casimir s'était manifestée : la naissance de Maurice avait amené une trève qui dura peu; puis Aurore retomba dans la tristesse.

1825 commença par une phase de dépression morale que la jeune femme chercha courageusement à combattre, mais la déception et le chagrin qui la rongeaient la jetèrent dans la

Copyright by Mme Lauth-Sand, 1926.

dévotion aux approches du Carême; elle demanda aide et conseils à son ancien confesseur du couvent des Dames Anglaises : l'abbé de Premord l'exhorta à veiller sur elle-même, lui dépeignant sa mélancolie comme un état de l'âme extrêmement dangereux. Aurore retrouva quelque calme, mais sa santé très ébranlée lui fit croire qu'elle était phtisique.

C'est au cours de l'été que ses amies de couvent Jane et Aimée Bazouin, accompagnées de leur père, se rendant à Cauterets, s'arrêtèrent à Nohant. L'amical intérêt des jeunes filles, inquiètes de la santé d'Aurore, et le désir de celle-ci de guérir furent les causes déterminantes du voyage aux Pyrénées.

Le 5 juillet 1825, — elle avait vingt et un ans, — Mme Dudevant partait de Nohant pour Cauterets, accompagnée de son mari, de son fils Maurice, âgé de deux ans, et des domestiques Vincent et Fanchon. Le voyage en chaise de poste fut long et désagréable. Casimir s'impatientait et grognait : à Périgueux, il fit à sa femme une scène très violente; Aurore, fatiguée, malade et triste, avait hâte d'arriver.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'elle descendit à Cauterets. Le spectacle de la montagne, presque nouveau pour elle, peut-être conservé au fond de vagues souvenirs d'enfance depuis l'époque lointaine où sa mère et elle avaient été rejoindre Maurice Dupin, aide de camp de Murat, à Madrid, réveilla un tel enthousiasme chez Aurore qu'elle oublia ses peines et ses souffrances, au moins pendant quelques jours. Son admiration pour la beauté des Pyrénées ne trouvait pas la même façon de s'exprimer chez Casimir : celui-ci, grand chasseur, poursuivait les isards dans la montagne en d'interminables courses.

Les Bazouin, jeunes filles d'une bourgeoisie un peu guindée, effrayées de la désinvolture de leur amie, toute primesautière, ne lui témoignaient pas une confiance assez large, une entente morale assez complète pour consoler Aurore. Celle-ci, cependant, eut la joie de rencontrer, dans un groupe de Bordelais, des amitiés nouvelles et inattendues.

Un négociant de Bordeaux, M. Leroy, était là avec sa femme et ses filles, dont l'une, Zoé, fit tout de suite la conquête d'Aurore par son caractère ouvert et gai, par sa nature sensible et enthousiaste.

Un juge suppléant au tribunal de Bordeaux, M. Rayet, qui allait devenir le fiancé de Zoé Leroy, et enfin Aurélien de Sèze,

apparenté, dit-on, à Casimir Dudevant. Neveu du défenseur de Louis XVI, il appartenait à une famille qui conservait les anciennes traditions et dont chaque génération comptait des illustrations dans l'ordre judiciaire, Aurélien avait lui-même débuté au barreau de Bordeaux, en 1820. En 1823, il était devenu substitut au tribunal de Bordeaux, et il allait être nommé substitut du procureur général de cette même ville en 1826, puis avocat général l'année suivante. Il donna sa démission en 1830 et redevint avocat à Bordeaux de 1830 à 1848. Il fut représentant du peuple en 1848 et vice-président de la Chambre, et en outre, député de la Gironde; il siégea successivement à la Constituante et à la Législative jusqu'au coup d'État du 2 décembre; il fut alors arrêté et emprisonné le 2 décembre 1851. Aux premiers jours du second Empire, Delangle, devenu premier président de la Cour d'appel, lui céda sa clientèle à Paris, charge qu'il devait conserver jusqu'en 1865. Il mourut à Bordeaux où il s'était retiré, le 23 janvier 1870.

A l'époque où Aurélien rencontra Aurore, il avait vingt-six ans. D'une éducation parfaite, d'une grande élévation de sentiments, avec un mélange d'enjouement et de raison, il devait attirer la sympathie de tous. Il était alors presque fiancé à une demoiselle L. qui séjournait aussi à Cauterets avec sa famille.

De simples relations mondaines, habituelles aux villes d'eaux, s'établirent donc entre Zoé, Aurore, Aurélien et Rayet; mais le charme d'Aurore, vive, très brune, très mince et pâle, captivante par sa beauté et par son intelligence, par sa gaieté aussi qui faisait brusquement irruption à travers sa mélancolie foncière, attirèrent puissamment Aurélien. Un jour, à Saint-Savin, Aurore dut renvoyer plaisamment celui-ci à sa fiancée, mais il déclara « qu'il n'avait aucun goût pour une femme fort belle, mais sans esprit ». Les confidences avaient commencé et la journée se termina par une demi-déclaration qui fut écoutée avec une apparente froideur. Le lendemain, sur le bord du lac de Gaube, Aurélien fit une déclaration explicite qu'Aurore repoussa durement. Il s'ensuivit une brouille qui dura trois jours, aussi douloureuse pour les deux amis. Désespérée, Aurore se détermina à faire l'excursion de Gavarnie où elle savait devoir rencontrer Aurélien.

Il faut dire tout de suite que, dès le début de cet amour, les deux amoureux prirent la ferme résolution de ne pas céder

à la passion qu'ils ressentaient vivement; qu'ils eurent l'un et l'autre le sentiment de n'être pas des âmes vulgaires, et se promirent de ne pas tomber dans une liaison commune. Ils s'expliquent à Saint-Sauveur, heureux de si bien se comprendre; mais dans sa joie, Aurélien presse son amie dans ses bras et lui dérobe un baiser. Dès cet instant, l'exaltation fait naître le trouble. Ils redoutent de succomber, ils se donnent les noms de frère et de sœur, et craignant un élan trop passionné, Aurélien crie à Aurore : « Repousse-moi si je manquais à nos serments. Résiste-moi. »

C'est aux grottes de Lourdes, le 28 août, au retour de Cauterets, pendant un arrêt à Bagnères, où Aurore, Casimir et Aurélien sont en excursion, que les deux amoureux, un instant isolés, se font leurs adieux et se jurent un éternel amour idéal, sans faiblesses. En quittant ce pays, où elle laissait tant de beaux souvenirs, Aurore retourna avec Casimir à Guillery, près de Nérac, chez le colonel baron Dudevant, son beau-père, mais dans un état d'esprit bien différent de celui où elle était en arrivant à Cauterets. C'est alors que les lettres de Zoé Leroy, devenue son amie et la confidente d'Aurélien, combleront seules l'intervalle.

AURORE SAND.

LETTRES D'AURORE DUDEVANT A ZOÉ LEROY

Guillery, 5 septembre 1825.

Je me flattais presque, ma bonne et chère Zoé, de trouver de vos nouvelles en arrivant ici. J'ai demandé à tout le monde ce que vous étiez devenue en passant dans ce pays-ci. On m'a bien dit que vous aviez suivi la route d'Agen (comme nous l'avons fait aussi). Mais je ne sais si ma lettre vous trouvera à Bordeaux. Je ne sais même pas votre adresse. Ainsi, je me décide à en charger M. de Sèze qui est un homme connu pour ne pas dire célèbre dans votre grande ville. Aussi bien, j'aime mieux n'être lue que de vous; quelque insignifiante que soit ma lettre, l'idée qu'une autre personne que *vous* la verrait m'ôterait tout le plaisir que j'éprouve à l'écrire. Il me semble que nous nous entendions si bien! que nous nous comprenions mutuellement presque sans nous expliquer. J'aime à penser

qu'il y a beaucoup de rapport dans notre manière de sentir quelle que soit la différence extérieure de nos humeurs et de nos caractères. Je regrette vivement, ma chère Zoé, d'être restée si peu de temps près de vous. Je me sentais toute portée à vous aimer. Une heure de conversation sur la route de Barèges nous avait, ce me semble, *découvert* pour ainsi dire l'une à l'autre. J'avais à Cauterets de charmantes amies (1), mais je ne sais si j'étais payée de retour avec autant d'expansion de cœur que j'en mettais à les aimer. D'ailleurs, je n'ai pas toujours trouvé chez elles autant d'indulgence pour mes folies que j'en aurais eu besoin pour ces moments de découragement de la vie, que vous connaissez, puisque vous avez lu le plus sot petit ouvrage que j'aie jamais écrit. Il m'a fallu vraiment bien compter sur votre bonté à mon égard, pour vous livrer ce recueil d'idées décousues et presque toujours absurdes. Mais j'ai été si peu gâtée depuis que je suis au monde! Je n'ai jamais eu de mère ni de sœur pour sécher mes larmes. L'amitié compatissante que vous m'avez témoignée me faisait tant de bien! Nous sommes vraiment des enfants qui ne demandons qu'à être plaints, pour nous attendrir. Il m'est arrivé de supporter sans verser une larme les peines les plus rudes, et de ne pleurer qu'en entendant raconter mes malheurs par des gens qui n'y prenaient pas beaucoup de part. Ah! la nature reprend souvent ses droits sur le stoïque le plus courageux : quel charme doivent donc trouver deux femmes à gémir ensemble?

Écrivez-moi, je vous en prie, ma chère Zoé, donnez-moi des détails de votre voyage. Dites-moi que vous êtes arrivée chez vous sans encombre et que vous avez quelquefois pensé à moi, que vous en avez *parlé* quelquefois. Promettez-moi de me conserver autant d'intérêt et d'amitié que vous m'en accordiez dans les Pyrénées. Oh! je n'oublierai jamais les Pyrénées! C'est là le plus beau pays du monde. Il m'a semblé en le quittant que j'abandonnais un pays enchanté, pour retrouver les plaines nues et uniformes des autres pays, toutes les tristes réalités de la vie.

Adieu, ma bonne et aimable amie. J'attends de vos nouvelles avec impatience. Je suis, pour ma part, fort malade depuis quelques jours et je crois qu'il faut songer à faire une

(1) Jane et Aimée Bazouin.

fin. Je désire que cela n'arrive pas avant que j'aie le bonheur de vous embrasser.

Guillery, 18 septembre 1825.

Que de remerciements n'ai-je pas à vous faire, ma bonne, mon aimable Zoé, de votre obligeance, mais surtout de votre amitié et de vos bonnes lettres : que vous êtes bonne et indulgente, mon amie, de ne pas me trouver indiscrète ! Je ne puis vous dire quel plaisir m'ont fait les assurances de votre amitié et combien vivement elle est partagée. Cette confiance qui s'est établie entre nous me rend si heureuse et me fait tant de bien ! Vous m'avez jugée peut-être plus favorablement que je ne le mérite; mais au moins vous ne vous êtes point trompée en me croyant une âme sensible. Je puis être légère en apparence, mais mon cœur n'est ni froid ni frivole. Il est capable d'apprécier toutes les qualités du vôtre, de comprendre son langage et d'éprouver pour vous la plus sincère affection.

Vous êtes heureuse, ma chère amie, de pouvoir calmer votre tête dans un agréable séjour, des fatigues et des émotions des Pyrénées. Pour moi, s'il faut l'avouer, j'y suis toujours. Mon imagination m'y promène sans cesse et je pourrais dire que je n'en suis pas sortie. Quelle différence avec le pays que j'habite! Imaginez-vous, chère, un désert affreux, une lande désolée couverte d'arbres-lièges, le plus beau revenu rural de France, mais l'arbre le plus triste et le plus sombre, toujours couvert d'une mousse desséchée : son feuillage noirâtre ne change jamais, les frimas ne l'attristent pas, le printemps ne le fait pas reverdir. N'est-ce pas l'image d'une douleur morne et sans espérance? On fait des lieues entières sans rencontrer une âme, sans voir la fin de ces longues forêts ; on marche dans le sable jusqu'au genou et on a tant de peine à s'en tirer, qu'on perd l'envie et le pouvoir de méditer. D'ailleurs, quelles méditations? Ces forêts ont leur genre de beauté pour ceux qui aiment à se farcir l'esprit de brigands et d'aventures noires. Mais les douces rêveries, *celles* que *nous* aimions, ma chère Zoé, sont agréables dans de riantes prairies comme les vôtres, dans de jolis bois bien frais et bien coupés. Mais dans ces tristes lieux, on ne trouve que des pensées désolantes. Ceux qui n'ont jamais réellement souffert trouveront peut-être un charme à la mélancolie; mais les malheureux connaissent

trop l'amertume de leurs souvenirs, pour aimer à s'y livrer. Aussi je passe mes journées, celles du moins dont je puis disposer sans être excédée d'importuns campagnards, à dessiner ou à écrire dans ma chambre. On me trouve l'être le plus maussade de la terre, et on s'étonne d'entendre dire que j'étais le *boute en train* des Pyrénées. J'ai perdu toute ma vivacité et toutes les grâces de mon esprit. J'en irai chercher auprès de vous, ma bonne amie. Je demanderai un peu de votre égalité d'humeur, de votre douceur inaltérable, à M. du Vignemale (et je ne parle pas si sérieusement qu'à votre égard), un peu de sa pétulante gaieté, de son impétueuse folie et surtout de ses nombreux calembours; à tous ceux que j'ai connus aux Pyrénées, la continuation de leur bienveillance; et, avec tout cela, j'espère redevenir ce que j'étais alors.

On prétend ici qu'un lynx échappé d'une ménagerie de Bordeaux se promène dans nos bois. Un *gentillâtre gascon* (et nous avons ici la quintessence) l'a rencontré et n'a pu se défaire de ses importunités qu'en lui offrant un morceau de pain. Le cher monsieur avait pourtant deux pistolets chargés, mais on est, dans ce pays, pour les moyens doux et non pour les voies de rigueur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on rencontre dans nos bois des troupes de quinze à vingt loups, qui vous sautent quelquefois en croupe. Nous attendons nos chevaux pour leur donner la chasse. Tous les gens des environs sont *chasseurs*. Par ce mot pris dans la force du terme, j'entends un être lourd qui ne fait que manger à table, dormir le soir au salon; et cependant, malgré leur peu de galanterie, ils ont conçu pour moi une forte estime depuis que je leur ai promis de forcer avec eux à cheval. Ils sont si aimables, en vérité, que je ne sais si je leur tiendrai parole.

Il y a cependant dans le nombre quelques gens d'esprit et ceux-là sont assez rares partout ailleurs. Mon beau-père et sa femme sont si bons et me gâtent tant que j'aurais tort de me plaindre de mon séjour chez eux. Mon fils vient comme un champignon, mon mari chasse et moi je vieillis, sans regarder derrière moi, et sans trop oser chercher dans l'avenir.

J'irai peut-être passer quelques jours à Bordeaux, dans les premiers jours d'octobre. Dites-moi si vous y serez à cette époque et où je vous trouverai. Quand mes chevaux seront ici, je vous manderai que je suis prête à partir, et j'attendrai votre

réponse pour que vous décidiez avec madame [Leroy] l'époque où je dois arriver pour trouver à Bordeaux tous mes amis réunis.

Adieu, ma bonne amie. Je vous aime et vous embrasse tendrement. Quittez, je vous prie, l'habitude de m'appeler *Madame*. Ce n'est pas du tout comme cela que je m'appelle avec mes amis. J'ai le plus vif désir de voir votre sœur aînée, et celles que je ne connais pas. Si elles vous ressemblent, Zoé, elles peuvent compter sur mon affection. Adieu, adieu, répondez-moi avec toute confiance, toute amitié. M. du Vignemale me fera parvenir votre lettre à coup sûr.

Guillery, 3 octobre 1825.

Votre aimable invitation me charme, ma chère Zoé, et je ferai certainement tout mon possible pour m'y rendre. Je ne sais encore si cela dépendra de moi, car mes coquins de chevaux n'arrivent pas, malgré mon impatience. Je n'en reçois pas de nouvelles et ne sais quand ils arriveront. J'ai obtenu en quelque sorte de mon mari, que nous irions en *coucou* dans tous les cas. Mais il peut survenir encore des obstacles qui s'opposent à la réussite de ce charmant projet. Je serais au désespoir, s'il fallait y renoncer. Je me fais une fête si grande de vous voir à la campagne, avec cette liberté dont on y jouit, que j'en rêve nuit et jour. Je me berce encore d'espérance et ne renoncerai à ce voyage qu'au dernier moment. Les chagrins et les contrariétés arrivent toujours assez tôt. Si j'étais obligée de retarder l'heureux moment de vous embrasser, je ne renoncerais pas pour cela à cet espoir. J'irais quelques jours plus tard; et je n'attendrais qu'une lettre de vous pour voler à La Brède aussitôt l'arrivée de mes rosses. Vous me faites une guerre à mort, mon amie, et vous vous moquez de moi outrageusement. Il me semble que vous attachez à cette rêverie bien plus d'importance que moi-même (qui y serais bien plus intéressée que personne). M. A. (1) est un bavard que je tancerai vertement. Quant à vous, je ne vous demande qu'un quart d'heure de conversation pour faire ma paix avec vous. Nous remettrons donc cette querelle à la première entrevue et nous la viderons, j'espère, sans effusion de sang. Quant à l'auteur de ce cancan, il n'en sera pas quitte à bon marché. Dites-lui de

(1) Aurélien de Sèze.

s'attendre à une sévère mercuriale. Je ne suis cependant pas fort inquiète de votre courroux. Je suis bien sûre que, puisqu'il vous *dit tout* (et je ne l'en blâme pas, ma bonne Zoé), il vous aura dit que je vous aimais sincèrement et que je faisais très grand cas de ma *petite Chipie*. Enfin j'espère que si nous nous réunissons l'âme pleine de fiel, les uns contre les autres, nous nous séparerons bons amis.

Savez-vous que vous m'avez fait peur un instant avec votre Sacre (1)? J'ai vu le moment où il faudrait me brouiller avec mes amis et compromettre ma fidélité à la bonne cause en paraissant dans une réunion d'*oppresseurs*. Car je vous avoue que fût-ce pour le grand Turc, qui n'est pas l'appui de la liberté, j'aurais été des vôtres. D'ailleurs je me suis aperçue depuis quelque temps qu'on pouvait fort bien vivre en paix avec les *zélés partisans du despotisme* (2) et je me décide à frayer avec eux, quoi qu'en puissent dire mes amis de la Loire et de Waterloo.

Je m'afflige sérieusement de l'absence de M. Vignemale. Je comptais sur lui pour me mettre en train et me faire rire. Je ne sais vraiment comment je m'égayerai sans lui, d'autant plus que j'apporte de mes forêts l'air le plus sauvage. Il faudra que vous vous chargiez de me civiliser. Mais, que dis-je? vous êtes vous-même attaquée, comme moi, de spleen et de mélancolie. Allons, j'espère qu'en nous racontant nos mutuelles douleurs, nous les adoucirons encore, comme nous faisions aux Pyrénées.

Adieu, ma bonne et chère Zoé. Je parle comme s'il était bien certain que je dusse être des vôtres. Et pourtant, je ne puis l'affirmer... J'espère que vous partagerez un peu ma contrariété, s'il me faut rester avec mes loups, et qu'au milieu de votre plaisir vous voudrez bien accorder une pensée *furtive* à votre sincère et véritable amie

AURORE.

C'est le 8 au soir que M. et Mme Dudevant arrivent de Guillery à Bordeaux. Aurélien de Sèze, aussitôt, va les saluer à l'hôtel, mais Aurore, sensible et scrupuleuse, a résolu de rompre, malgré la pureté de son sentiment. Elle éprouve de la

(1) Le sacre de Charles X, qui avait été célébré en mai 1824.

(2) Allusion aux opinions monarchistes d'Aurélien de Sèze et de Zoé Leroy.

gêne à cacher à son mari l'affection que lui inspire Aurélien; et, pendant un instant de solitude, en tête-à-tête avec lui, elle veut saisir l'occasion de lui exprimer son désir. La force de son émotion la fait presque défaillir au moment où entre Casimir qui, surpris de l'expression et de l'évanouissement d'Aurore, l'emmène en laissant Aurélien interdit.

Le lendemain une promenade en voiture devait conduire les trois amis à La Brède, maison de campagne des Leroy, et ils partent sans doute en proie tous les trois aux plus violentes émotions. Aussitôt arrivée, Aurore conte à Zoé la triste scène de la veille, tandis qu'Aurélien, qui n'a pu dormir de la nuit, inquiet des suites de l'incident, fait remettre un billet à Aurore, s'offrant à en prendre toute la responsabilité.

Après une journée d'inquiétude et une nuit très agitée, Aurore veut décidément rompre. Dès le lendemain matin (10 octobre), tandis que Casimir est parti pour la chasse, elle va prier Zoé de l'accompagner pour l'assister auprès d'Aurélien à qui elle veut faire part de sa décision formelle. Zoé, dont l'amitié pour Aurélien est aussi grande que pour Aurore et plus ancienne, manque de courage et refuse.

Aurore se rend donc seule à la recherche d'Aurélien qu'elle rencontre au jardin. C'est alors qu'elle lui avoue sa détermination, lui exprime la peine qu'elle en éprouve et la résolution de ne pas causer plus longtemps d'inquiétude à son mari. Les deux amoureux tombent d'accord encore une fois : ils doivent faire leur devoir et ils se séparent.

Mais le chagrin est si fort, le sacrifice si grand pour leurs cœurs, ils sont dans un état si poignant, que Zoé, pleine de compassion en les retrouvant séparément, essaie de leur inspirer confiance en l'avenir: elle leur conseille de se dire adieu avec moins de désespoir. Le soir même, ils assistent au spectacle à Bordeaux, mais en revenant du théâtre, Aurélien, entraînant Aurore, passe avec elle, devançant Casimir de quelques instants, l'assure encore une fois de son respect, de son renoncement et de son obéissant dévouement.

Le lendemain, 11, les Dudevant retournaient à Guillery : c'est de là qu'Aurore écrivit, sous forme de lettres quotidiennes, le journal pour Aurélien que l'on va lire et qui lui fut envoyé en bloc.

JOURNAL

ÉCRIT PAR AURORE POUR AURÉLIEN

Guillery, le 13 octobre 1825.

Je suis arrivée bien portante, quoique fatiguée, et mon premier soin, aussitôt que je suis libre, c'est de vous écrire, ou pour mieux dire de parler avec vous, mon ami, mon frère bien aimé. J'ai de vous la même promesse. J'y compte tellement que chaque soir, avant de m'endormir, je vous écouterai lire tout haut, ce que vous m'aurez adressé. Comme toutes ces lettres, ou plutôt ces feuilles seront aussi nobles, aussi pures, aussi sensées que celles que je presse maintenant entre mes lèvres, je ne manquerai pas d'éprouver l'émotion la plus douce en me couchant et de goûter un sommeil paisible que je ne devrai *qu'à vous*. Si (sans aucune cause physique) j'éprouvais du trouble et de l'agitation pendant la nuit, je croirais que vous avez été tenté, un instant, de regretter le bonheur que vous m'avez rendu et que votre lettre du soir a été écrite avec agitation, avec trouble. Rappelez-vous donc que, si loin, si enfermé que vous soyez, jamais vous ne vous abandonnerez à une faiblesse coupable, sans que mon cœur n'en soit déchiré et que ma santé n'en souffre. Vous m'avez dit que nous vivrions de la même vie, que nous ne serions jamais un instant du jour séparés. C'est prendre l'engagement de n'avoir que des pensées consolantes et propres à faire mon orgueil et ma joie. Rappelez-vous qu'au retour de La Brède, dans la voiture, et la veille de mon départ, au spectacle, je cessais de vivre en vous voyant rêveur et chagrin. Je cherchais à vous distraire, je vous le demandais comme une grâce, comme un *service*. Et le sourire ne reparaissait sur mon visage que quand je l'avais vu errer sur vos lèvres.

Quand vous serez seul, ne vous dites pas : « Maintenant, je puis me livrer à l'amertume de mes pensées. Elle ne les saura pas, elle sera heureuse, et je lui cacherai mes souffrances. » Non, mon ami, n'espérez pas me tromper. Dans ces sociétés où l'on cherche vainement la distraction qui fuit un cœur souffrant, dans votre cabinet où vous croirez n'être vu de personne, je serai là (si vous m'aimez), toujours là. Toutes les fibres du

mien seront froissées en même temps que celles du vôtre, car vous et moi, c'est le même être, la même vie, c'est une seule âme. Nous serions aux deux extrémités de la terre que cette divine sympathie nous rapprocherait encore. Quand je trouverai la conversation, qui me plaît d'ordinaire, insipide et fatigante; quand au piano je chercherai un thème sans pouvoir le trouver et que mes doigts courront à l'aventure sur le clavier sans que mon âme m'inspire des sons liés et harmonieux; quand je sentirai que ma tête est vide, que mon cœur ne bat plus et que le feu de la vie s'éteint dans mes veines, je dirai : « Il souffre, il est mécontent. Dieu! que cela fait de mal! » Je prendrai un livre, je suivrai de l'œil des pages entières et je fermerai sans avoir rien compris. Je voudrai écrire et je ne trouverai rien à dire. Ah! plutôt que de me causer ce malaise affreux, soyez toujours *vous*! Soyez le plus noble, le plus courageux, le plus *vrai* des hommes, et vous me reverrez fraîche et bien portante.

Quand, au retour de La Brède, vous me lûtes tout haut ce billet que vous veniez d'écrire, je pleurai. Pendant deux heures mes larmes coulèrent en silence. Je n'avais pas de sanglots à étouffer, j'étais attendrie, touchée, je n'étais pas malheureuse, je dormais bien, je me réveillai contente. Je causai avec délices avec Zoé. Il me semblait avoir déjà lu moi-même votre lettre, et quand je l'eus fait, je fus charmée et non étouffée. Ah! je ne le serais qu'en vous voyant hésiter à faire le bien, à tout sacrifier à la vertu. Oh! alors, ce ne serait plus mon ami!

Je vous ai promis le récit de cette soirée. Le voici. Quand vous m'eûtes quittée, je montai dans ma chambre et je lus le billet. Tout ce qu'il renfermait, joint à la délicieuse conversation que nous venions d'avoir ensemble, m'inspira un calme et une douceur de sensations que j'opposai avec fruit au premier mouvement de C. (1) Je m'attendais à le voir agité de soupçons. Je crois que je ne me trompais pas, quoiqu'il ait refusé d'en convenir. Il jeta brusquement la boîte de pastilles sur la table en s'écriant qu'elles *lui coûtaient cher*. Je souris et je lui témoignai du regret de la course inutile qu'il avait faite. J'eus quelque peine de le persuader que j'avais été *constamment* occupée de la crainte de l'inquiéter. Mais je lui expliquai tout ce que nous avions fait pour le joindre, et la vérité porte avec

(1) Casimir Dudevant.

soi une telle conviction, qu'il rit bientôt de bonne foi de sa première exclamation que je lui reprochai en riant.

— J'ai voulu dire que j'étais harassé de fatigue, dit-il, et voilà tout. Je ne sais quel sens tu attaches à ce mot.

Il eût été plus prudent peut-être de s'en tenir à cette réponse. Mais j'étais tellement résolue à le rassurer et je tenais tant à tranquilliser son esprit parfaitement, que je me décidai à essuyer l'humiliation d'une explication.

— Tu me caches ta pensée, lui dis-je, avoue que tu as été un peu tourmenté et que tu ne te serais pas tant pressé de me chercher sans la crainte que je ne revinsse avec *lui* (2)?

— Ai-je tort et n'es-tu pas revenue effectivement avec lui, quand tu pouvais engager M. et Mme L. D... à t'accompagner.

— Il me semble que M. et Mme L. D... auraient pu me le proposer et qu'il eût été indiscret, pour ne pas dire extraordinaire de ma part, à le leur demander.

C..., *avec réflexion.* — C'est possible. Il faut surtout éviter d'attirer l'attention publique sur ce qui s'est passé.

Moi. — As-tu encore quelque crainte? Regarde mon visage.

Casimir. — C'est vrai, il ne sait pas se déguiser. (*Avec tristesse.*) Aussi, lorsque je vous surpris, il était bien altéré, bien coupable. J'y lus aussitôt ma honte et mon malheur.

Moi, *avec douleur.* — Dites mon repentir et mon désespoir, mais votre honneur m'est plus cher que la vie, et *jamais*...

C... — Je le crois, oui, je te crois, car je ne peux m'accoutumer à l'idée que tu saches tromper. Homme cruel qui voulais le lui apprendre, et profiter d'un moment de faiblesse et d'épuisement physique! Car, tu étais malade, n'est-ce pas, Aurore? tu étais déjà égarée, tu m'as dit que dès le matin la tête était faible, tes idées incohérentes. Moi, je t'ai entendu délirer. Peut-être, quand il te pressait, ne le comprenais-tu pas? Réponds, parle, dis-moi quelque chose qui me rassure.

Moi. — Eh bien! non, je ne te tromperai pas, car je n'y saurais parvenir. Mon visage, sur lequel tu sais si bien lire, me démentirait, et je ne parviendrais qu'à rendre tes soupçons plus déchirants. A Dieu ne plaise que j'achète ton pardon par un mensonge, que je rejette le mal sur lui, quand j'étais la plus coupable...

(2) Aurélien de Sèze.

C..., *avec une fureur concentrée.* — La plus coupable? Lui fîtes-vous des avances?

Moi, *avec résignation.* — Vous voulez m'humilier, me désespérer. Je le mérite, et je supporterai cette punition. Je ne sais pas si j'aurais le courage de me défendre, si *ton* honneur et surtout votre repos n'y étaient intéressés. Mais avec ces motifs, je subirai la honte d'un interrogatoire.

C..., *sans m'écouter.* — Ainsi, vous en convenez, vous lui accordiez ces faveurs avec complaisance, avec plaisir?

Mon ami, peu s'en faut que la plume ne me tombe des mains en retraçant cette conversation. Vous jugez de là où j'étais. Mais, rappelant votre pensée à mon secours, la conviction de mon innocence me rendit toute ma force prête à m'abandonner.

— Oui, je te l'avoue, répondis-je avec fermeté. Je le confesse ici. Il ne fit aucune tentative pour me séduire. Il n'en forma certainement pas le dessein. Notre jeunesse et notre imprudence nous égarèrent un instant. Toute la faute est à moi, qui, d'un mot, aurais pu le rappeler à lui-même et qui fus assez étourdie pour ne pas trouver un mot à lui dire. Voilà mon crime et soyez certain que mon repentir et la honte que j'en éprouve sont assez cuisants pour effacer une faute aussi grave que celle d'accorder un baiser.

C... — Calme ton chagrin, car je ne te crois plus coupable... Mais, à l'avenir, tu seras plus en garde contre toi-même. Un instant de plus!... Que sais-je? Le ciel m'a envoyé là pour prévenir un mal irréparable.

Moi. — Continuez, continuez de m'accabler, j'y consens. Mais vous ne le croyez pas.

C... — Dis que je ne le comprends pas, que je ne peux pas l'imaginer. Toi qui repousses mes embrassements, toi dont les sens me semblaient à l'épreuve de tout, tu aurais pu te laisser entraîner!

Moi, *avec un ton de vérité dont aussitôt il fut frappé.* — Regardez-moi bien. Trouvez-vous sur ma figure et dans mes yeux quelque chose qui démente ces paroles? *Jamais*, non, *jamais*, de mon gré ou du sien, notre faute n'eût été plus loin. L'idée nous en eût fait horreur, et si j'eusse formé cet affreux dessein, un instant, je serais déjà *morte*, déchirée par les remords. Me croyez-vous?

C... — Oui, je te crois, je te croirai toujours, *toi*. Mais en même temps que ta franchise me persuade, l'acharnement que tu mets à le défendre me désespère. Pourquoi le mettre toujours de moitié dans ta justification? Pourquoi veux-tu enfin me le faire regarder avec confiance, et presque avec amitié, quand je mets tous mes efforts à contenir mon ressentiment ?

Je sentis alors qu'il fallait frapper un coup néessaire, et je lui déclarai que j'avais eu une explication le soir même avec vous. Je le vis d'abord pâlir de colère, puis se calmer peu à peu quand je lui racontai que vous m'aviez prévenue que, vous étant fort bien aperçu de la cause de mon accident, vous m'aviez humblement et sincèrement demandé pardon de votre égarement, que vous m'aviez juré que jamais le dessein de me séduire ne s'était présenté à votre esprit, que vous étiez tellement repentant du chagrin que vous m'aviez causé et des maux affreux qui pouvaient en résulter pour moi, que jamais vous ne chercheriez l'occasion d'être seul avec moi, que, quelque sûr de vous que vous fussiez désormais, vous m'éviteriez plutôt que de donner le moindre soupçon à mon mari, que vous m'aviez promis un respect à toute épreuve (je n'ai pas osé parler d'amitié encore) ; enfin, que je vous croyais parfaitement honnête et sincère et que je tenais à ce qu'il vous rendît la même justice. Nous causâmes encore longtemps. Il me parut partagé entre le besoin de me croire et une mauvaise honte qui lui faisait craindre d'être trompé, par *vous*, du moins. Tantôt, il était prêt à vous estimer et plus souvent il craignait que ce fût un plan combiné pour me tromper moi-même, et sous un voile spécieux m'amener à vos fins. Je vous défendis avec courage, mais en tâchant d'y mettre le moins de chaleur possible, de peur de l'étonner. En effet, je ne puis exiger qu'il consente tout d'un coup à une amitié qu'il doit croire si nouvelle. Je dois attendre du temps le droit de lui faire remarquer votre conduite droite et noble. Alors, il sera convaincu, soyez-en sûr. Nous lui rendrons le repos et la confiance. Cet hiver, nous réunirons nos soins pour le rendre heureux et tranquille. Il nous a prouvé tant de générosité et de bonté que nous ne pouvons manquer de faire passer dans son âme la noble sécurité de la nôtre.

Bonsoir, mon ami, mon frère. Bonsoir comme avant-hier

dans la rue. Je vais prier Dieu. C'est à vous que je dois ce bonheur, le plus grand qu'une âme sensible puisse éprouver. Mais avant, j'écoute votre lettre de ce soir. Je suis sûre qu'elle est bien. Oui, elle me fait du bien. Je vous remercie, je vais dormir.

Guillery, le 14 octobre 1825.

Je vous ai raconté, mon tendre frère, ce qui s'était passé dans mon cœur pendant la nuit qui suivit cette conversation et qui précéda mon départ. Vous jugez que cette explication, qui m'avait tant de fois fait monter le rouge au visage, était trop délicate pour ne pas m'émouvoir fortement. Je ne pus fermer l'œil qu'une heure environ avant l'entrée de mon amie, de ma chère Zoé, dans ma chambre. J'aurais tellement voulu que vous fussiez présent à cet entretien, que je résolus de vous l'écrire pendant que j'en avais la mémoire toute fraîche. Je vous ai dit que je descendis, que je parcourus la maison comme une ombre, espérant trouver de la lumière. Je remontai d'assez mauvaise humeur et me consolai du chagrin de ne pouvoir vous laisser une lettre de moi, vous disant tout ce qui se passait dans mon âme, et qu'en me regardant, vous sauriez tout le bien que votre billet m'avait fait, lors même que vous ne pourriez m'adresser un mot. Je me mis alors à causer avec vous. Je voulais sonder votre cœur et savoir si votre résolution était aussi forte qu'elle était belle. Il me sembla voir votre esprit assis près de mon lit. Je lui demandai pourquoi vous avez été distrait de temps en temps au spectacle. Il me répondit que la nouveauté de ce sentiment vous étonnait encore un peu, que vous éprouviez un mélange de joie et de *tristesse* en me regardant et que vous aviez de la peine encore à vous habituer à cette fraternité, quand vous me voyiez vivre librement avec vous.

— Mais, lui dis-je, quand je suis triste et malheureuse de ses distractions, ne me les reproche-t-il pas?

— Oui, sans doute, répartit l'esprit. C'est alors qu'il prend la résolution d'être content, et s'il vous voit devenir radieuse, en même temps que son visage s'éclaircit, il est heureux, il est fier de son ouvrage.

Je m'endormis enfin, quand cet aimable sylphe m'eut pleinement rassurée sur le présent et sur l'avenir, et quand je vous

vis entrer dans ma chambre, il me sembla que la nuit ne s'était point passée entre nous, mais que nous ne nous étions pas quittés un instant.

Quand vous m'eûtes embrassée, mon cher frère, et que j'entrai sur le bateau, je ne sentis pas le vide que je m'attendais à éprouver, *avant de vous bien connaître*. J'étais si sûre alors que votre âme courait après moi, de si loin que je pus vous voir, je lus si bien dans vos regards que vous me suiviez, que je fus encore heureuse après que le port, le pont et les derniers sommets des édifices de votre belle ville eurent disparu à mes yeux. Je m'enfonçai dans une rêverie agréable, et je me mis à écrire sur mon album quelques lignes que je veux vous recopier ici. Depuis, je vous ai cent fois répété la même chose. Mais, comme c'est toujours la même chose que j'ai à vous dire, et que tous les jours elle vous paraîtra agréable et nouvelle, je ne doute pas que vous n'ayez de plaisir à me suivre dans tout mon voyage et à voir que partout où j'ai passé, je vous ai parlé et je vous ai raconté des choses niaises et indifférentes pour tout autre que *pour nous*.

Le 11, mardi.

Du bateau à vapeur, neuf heures du matin.

M'expliquerez-vous tout ce que j'éprouve? Me direz-vous d'où vient ce calme délicieux que je respire? Mes pensées me font un bien et cet air frais de la rivière me régénère! Mon âme et mon corps sont dans cet état de bien-être que je ne puis vous dépeindre, mais que vous comprenez, parce que tout ce que je sens, vous le sentez à quelque époque, à quelque heure que ce soit. Dites-moi, mon frère, comment nous pouvons encore être si heureux, quand nous venons de nous quitter pour plus de deux mois? Ah! vous me le dites! Je vous entends! « Nous nous connaissons enfin! Nous sommes purs. Nos sentiments se sont élevés à la perfection. Ils ont acquis un éclat céleste! Nous sommes fiers l'un de l'autre, nous nous sommes unis pour la vie, rien ne peut nous diviser, nous ne faisons plus qu'un! »

Vous avez raison, mon ange protecteur. Il m'a bien semblé, en regardant s'éloigner la terre qui nous portait, que c'était Bordeaux seulement que je quittais. Mais ce n'était pas mon ami. Ses regards, ses pensées voguaient avec moi; je les

emportais. Comme tout est bien, grâce à Dieu et à Zoé! Quel délicieux voyage! Mon mari prétend que dans mon délire je disais : « Que suis-je venue faire ici? Pourquoi m'y a-t-on amenée? Partons, partons! Allons voir Maurice, je ne veux pas mourir loin de lui! » et que je retombais malgré mes efforts pour me lever. Je ne me rappelle nullement tout cela. Mais il fallait bien que je fusse sans raison pour maudire le jour qui nous avait réunis!

Onze heures.

Mon ami, j'ai déjeuné. J'ai mangé bien peu, mais sans répugnance. Vous êtes content, n'est-ce pas? Oui, en mangeant, je songeais que cela vous faisait plaisir et je sentais, avec une sorte de joie, ma santé revenir. C'est vous, Aurélien, oui, c'est vous et Zoé qui m'avez guérie.

Nous avançons lentement. Mon mari dort dans le salon et moi, je jouis avec délices du beau pays que je parcours *avec vous*. Je ne sais si nous arriverons ce soir chez nous. Nous n'allons pas du tout. Le vent et la marée sont contre nous. Il me semble que votre Garonne veuille me retenir, et qu'elle me laisse à regret m'éloigner de vous. Avez-vous quelque nymphe ou quelque dieu des eaux dans vos intérêts?

Il ne me tarderait guère d'arriver, si je ne désirais voir mon fils. Je l'ai quitté avec une peine! Mais il se porte bien, j'en suis sûre, je le sens au calme de mon cœur. Quand je partis pour Bordeaux, je le fis emmener pour qu'il ne me vît pas partir. Si je l'eusse entendu pleurer, je crois que je serais retournée sur mes pas. Mon mari me pressait. Les chevaux frappaient du pied, j'avais tant désiré ce moment et, cependant, j'aurais voulu alors le retarder. Vous savez que je suis faible et superstitieuse. Je crois à tous les pressentiments. Je rentrai dans ma chambre et me jetai à genoux : « Mon Dieu, m'écriai-je en mon âme, prenez pitié de cet enfant! Protégez-le, veillez sur lui. Il est innocent, lui, de tous les égarements de sa mère. Punissez-moi, s'il le faut, mon Dieu, mais conservez cet enfant. Je m'en vais, je vous le laisse, je vous le confie. Je suis bien téméraire de vous invoquer, mais à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous? »

C'est toujours la formule de vos prières, que cette dernière phrase. Je partis un peu rassurée. Vous voyez comme il m'a

exaucée, comme il a tourné en bien ces maux affreux que mon imprudence me préparait? Remercions-le ensemble, mon ami. Bénissons-le tous les jours de notre vie.

De Langon, à une heure.

J'attends le départ d'une diligence à dix sols par place. Je suis dans une cuisine où les servantes me questionnent familièrement. Cela m'amuse, moi. Et je suis bien partout, parce que vous êtes partout où je suis.

Bazas.

Je suis seule pendant qu'on selle mes chevaux. Il est plus de quatre heures. Nos rosses sont fatiguées. Nous n'arriverons pas aujourd'hui. Je veux causer avec vous pour calmer mon impatience. Vous êtes heureux, n'est-ce pas, mon ami? Vous vous dites : « Elle est heureuse et c'est par moi. C'est moi qu'elle a pris pour protecteur et pour soutien. Je suis donc l'appui de cet être faible et reconnaissant. Elle mourra, si je cesse d'être généreux et ce serait cesser de l'être que de regretter ce que j'ai fait pour elle. »

Le 12, sept heures du matin.
A Castel-Jaloux.

Je suis arrivée ici à neuf heures du soir, extrêmement fatiguée d'être à cheval depuis quatre heures de l'après-midi, et toujours au pas, qui est l'allure la plus engourdissante à mon gré. Je ne me suis pourtant pas ennuyée de la longueur du chemin. La nuit était obscure, le chemin détestable. Vous savez que je vous ai dit un jour spirituellement que, dès qu'il faisait nuit, je n'y voyais plus. J'ai donc renoncé à conduire mon cheval. Ma chère Colette (1), qui est bien l'animal le plus adroit et le plus intelligent que je connaisse, ne s'est pas plus tôt senti la bride sur le cou, qu'elle a trouvé d'elle-même le chemin sans faire un faux pas. Moi, qui me fie à elle comme à une amie, je me suis mise à causer avec vous. Vous aimez à voyager la nuit et moi aussi. Le temps était sombre, mais des plus calmes. Ces immenses forêts de pins n'étaient pas ébranlées par le moindre souffle. Le silence et cette solitude avaient quelque chose d'imposant et de solennel, qui me disposait aux réflexions douces et pures. J'ai trouvé votre entretien délicieux.

(1) Jument de selle d'Aurore.

Mon mari, dont le cheval avançait moins, était derrière moi. Tout à coup, il me crie qu'il voit les yeux d'un loup à quelque distance de moi. Mon illusion était si forte que je saisis la bride de mon cheval et que je me rapprochai de vous, croyant me mettre sous votre garde!...

Mais il faut partir Je suis heureuse de penser que je vais revoir Maurice. Je sais qu'il se porte bien. Je suis bien lasse. *Vous allez me donner le bras pour descendre l'escalier.*

Voilà, *mon cher Aurélien*, cette folie qui m'a distraite et occupée délicieusement pendant mon voyage, et qui vous fera plaisir, j'en réponds. Bonsoir, mon ami, je vais reposer et songer à vous!

Guillery, le 15 octobre 1825.

Je ne vous dirai qu'un mot ce soir, mon doux ami. J'ai envie de dormir et je crois vous faire plus de plaisir en allant me coucher tout de suite, qu'en causant avec vous toute la nuit. Je suis si heureuse de penser que c'est à vous que je dois mon sommeil et ma santé. Il me semble que me bien porter, c'est vous prouver mon affection... Je ne me sers ni du mot d'amour, ni de celui d'amitié. Ce que vous m'inspirez n'est ni l'un ni l'autre. Mais c'est plus que tous les deux.

J'ai écrit à Zoé et j'ai fait partir ma lettre ce matin. Je suis sûre qu'elle vous fera plaisir en vous la remettant. Quelle amie, que cette Zoé et quel bonheur pour moi d'être aimée de vous deux!

Bonsoir, ami! Bonsoir, Aurélien.

Guillery, le 16 octobre 1825.

J'ai satisfait aujourd'hui, mon ami, au devoir que je me suis imposé d'écrire à Jane (1). J'ai eu de la peine à m'y décider. Quand on se voit humiliée et qu'on se sent irréprochable, quand on a le bon droit de son côté et qu'il faut se justifier comme si on avait des torts, on est honteux et embarrassé malgré soi. C'est ainsi qu'on rougit en se voyant accuser d'une lâcheté, dont l'idée seule vous fait horreur. Si j'avais écouté ma fierté offensée par la lettre la plus sotte et la plus dédaigneuse, j'aurais pu confondre sa dévotion vaine et intolérante :

(1) Jane Bazouin.

car je n'attribue qu'à une erreur de jugement, ce que d'autres peut-être appelleraient sécheresse de cœur et petitesse d'esprit. Mais je veux ramener Jane et lui faire mieux juger de moi. Elle me refuse obstinément une explication, quand ce serait à elle à justifier sa conduite. Moi, j'expose la mienne, je rejette tous les torts sur moi, et j'implore presque son amitié, quand je devrais la dédaigner désormais. Voici un fragment de ma lettre :

« ... En arrivant de Gavarnie, j'ai appris que vous étiez au pont d'Espagne et je fus voir Mme Bastide. Elle me dit très sérieusement que vous étiez *fâchées* contre moi et que *l'impolitesse* que je vous avais faite, nous brouillerait certainement. Plusieurs autres personnes indifférentes, qui étaient à votre soirée, m'assurèrent la même chose. Je leur répondis constamment que c'était assurément une plaisanterie, que les mots de *fâcherie* et de *brouillerie* étaient vides de sens entre nous, et que si vous aviez quelque reproche à me faire, vous en parleriez à moi seule, et ne vous plaindriez à personne d'autre qu'à moi. Et certes, je le croyais tellement que j'attendis jusqu'à la fin une explication que tu ne daignas pas me donner. Je me figurais, Jane, que la susceptibilité ne pouvait exister entre amis. Jusqu'alors j'aurais scrupuleusement rempli un devoir de société envers des gens que je connaissais à peine, et j'y aurais moins tenu à proportion de mon intimité. Et j'avoue que je suis encore assez neuve pour croire que je puis m'affranchir de cérémonie avec une camarade, que je regardais, qui plus est, comme ma meilleure amie...

« Je sais que vous avez écouté des propos dont je ne m'inquiéterais guère, si leur effet n'eût été aussi cruel pour moi que de m'ôter ton amitié. On peut t'avoir dit ce que je savais déjà, que je suis bizarre, inconséquente, inégale. Je le pardonne de bon cœur à ceux qui ne peuvent lire dans mon âme les causes qui me feraient pardonner les contrastes qu'offre mon caractère. Mais on n'a pas pu te dire et tu n'as pas pu croire que je me fusse plainte de toi à quelqu'un. Penser et dire du bien de vous deux fut toujours un besoin pour moi, autant qu'une habitude. Ce n'est point un mérite de ma part, puisque je n'aurais pu y manquer sans mentir à moi-même. Nous pensions donc bien différemment puisque je sentais augmenter mon estime pour toi à mesure que je perdais la tienne. Je ne m'en prendrai qu'à

moi, Jane, non à mon cœur qui dans tous les temps m'a rendu un bon témoignage, mais à ma destinée qui depuis longtemps a trouvé moyen d'empoisonner mes plus pures jouissances... J'ai d'ailleurs encore un tort. Si j'eusse tenu bon contre ta repoussante froideur, si je l'eusse persécutée par mes prières et ma présence, j'aurais peut-être obtenu les raisons de ta conduite. J'aurais été dédommagée de cette humiliation, si en te quittant j'avais reçu de toi un embrassement cordial au lieu de ce froid adieu (amuse-toi bien !) qui m'a laissé une impression si pénible. J'avoue que j'ai eu de l'amour-propre alors. Je me suis sentie blessée d'être méconnue et mal jugée. J'avais l'exigence de vouloir être devinée et comprise. Il est vrai que je me sentais capable de cette générosité si je t'eusse vue en avoir besoin...

« Je sais, mon amie, que ta sœur Aimée est la plus injuste des deux à mon égard. Elle m'a quelques fois lancé des traits mordants auxquels je ne répondis jamais. J'ajoute à la fin de ma lettre : « Je compte sur le secours d'Aimée, je la sais assez bonne et je la regarde assez comme mon amie pour faire tous ses efforts pour me justifier près de toi. Et, fût-elle convaincue que j'ai eu les plus grands torts, je ne doute pas qu'elle ne t'engage de tout son pouvoir à les oublier. »

Un autre que vous me trouverait *prolixe* et fatigante de vous transcrire une lettre qui doit vous être tout à fait étrangère et indifférente. Mais j'ai l'orgueil de croire que toutes mes actions, toutes mes démarches, sont pour vous d'un puissant intérêt. Elles ne peuvent d'ailleurs vous être étrangères. Mes affaires, mes sensations, mes peines, mes espérances ne sont-elles pas les vôtres ? Tout n'est-il pas commun entre nous ? J'en suis tellement convaincue que je veux vous faire part de toutes mes actions et de toutes mes réflexions. Celles d'aujourd'hui n'étaient pas sans intérêt pour moi, et c'est pour cela que je vous y ai mis de moitié. Vous m'avez écrit que vous me consulteriez comme votre amie, que vous me conteriez vos chagrins, que vous me demanderiez mes avis. Oh ! c'est bien plutôt à moi, être faible et sans lumières, à me mettre sous votre protection, à vous prendre pour guide et pour modèle. Votre âme est si grande et si belle, votre esprit si fort et si juste ! Vous avez plus d'expérience et de connaissances ! Vous êtes à mes yeux un homme supérieur et infaillible, et moi je ne suis plus rien

auprès de vous que ce que vous voulez que je sois. Je ne tiens plus à mes opinions, à mes goûts, à mes habitudes, si vous voulez que j'en change. Soyez, soyez à jamais mon *ange gardien*. Vous l'avez dit, et moi, je le veux de toute mon âme.

Si j'ai éprouvé une sensation de joie après avoir écrit cette lettre sans aigreur et sans amertume, c'est que l'idée d'obtenir votre approbation m'est venue tout de suite. Oui, Aurélien, jusqu'ici, j'ai fait le bien par habitude et par besoin. Je le fais aujourd'hui par plaisir et avec goût. Vous voir fier et content de moi, songer que j'ai fait un pas de plus dans votre estime, et que j'ai acquis un droit de plus à votre cœur, c'est pour moi la récompense suprême, c'est le ciel sur la terre ! Bonsoir.

Guillery, le 17 octobre 1825.

Mon mari a été faire une longue course avec son père et je profite de cette journée de liberté pour m'enfermer avec vous, mon bon ange, et causer sans crainte d'être dérangée. J'avais besoin de relire vos lettres et, cependant, je n'osais le faire. J'ai longtemps hésité. Je craignais l'effet cuisant de cette lecture. Mais, rougissant de ma faiblesse, je me suis décidée à repasser tant de souvenirs ineffaçables !...

J'avais bien tort de me craindre ainsi, mon ami. Comment votre écriture, vos douces paroles pourraient-elles me faire du mal? Oh ! je suis bien tranquille, maintenant. Je n'éprouve pas un regret et, quelque enchanteur qu'ait été pour moi le passé, il n'est pas à beaucoup près comparable au présent. Il me semble, en reposant mes regards sur ce temps d'émotions ardentes et orageuses, être aujourd'hui dans le ciel et contempler la vie que je viens de quitter avec une impassible sérénité. Je me retrace sans troubles et sans regrets ces joies qui épuisaient mon existence, ces battements précipités de mon cœur qui semblaient devoir m'étouffer. Était-ce là le bonheur? Surtout quand je me relevais tout d'un coup au milieu de ces réflexions enivrantes et que je courais avec inquiétude vers le lit de mon fils, frappée de je ne sais quelle crainte, qui, certes, était une voix du ciel ! Non, je n'étais pas heureuse. J'avais cru l'être un instant. Quand je sentis mon cœur se réveiller, je crus que la vie allait devenir pour moi en enchantement. Mais quand mes réflexions vinrent me chercher malgré moi, dans la

solitude, je regrettais presque le triste ouvrage de mon cœur. Quand je vous écrivais, je me sentais ranimée. D'ailleurs je n'aurais pas voulu vous faire partager mes sombres présages. Quand je vous lisais, j'étais enchaînée, ravie. Aucun sacrifice ne me paraissait trop grand pour mériter le bonheur d'être aimée de vous. Mais dans le silence des nuits je regardais avec envie dormir mon mari et mon fils. « Ils sont tranquilles, me disais-je, et moi je ne peux me calmer ! »

Je sortais, espérant que le vent de la nuit rafraîchirait ma tête brûlante. Si j'avais pu trouver une larme dans mes yeux : « O mon Dieu, me disais-je, si la mort, si les souffrances les plus aiguës pouvaient vous apaiser ! Mais sacrifier Aurélien, le rendre malheureux ! Non, il vaut encore mieux sacrifier ce que j'endure ! »

Une crainte plus amère encore que les autres faisait mon supplice. Maintenant, j'oserai vous le dire, je ne vous connaissais pas, mon ami, et désormais, je vous connais *bien*. Vous n'aviez pas trahi ma confiance jusqu'alors, — mais si une ou deux fois vous aviez su vous commander, en serait-il toujours ainsi ? Je regardais en arrière. Je me rappelais des larmes, des prières, des combats !... « J'étais jeune alors, me disais-je, jeune de corps et d'esprit : j'avais de la force pour deux. Mais les aurais-je aujourd'hui que tous les ressorts de ma vie sont usés par le chagrin. Il n'est pas un homme sur la terre, *pas un*, qui se contente à la longue du cœur d'une femme. Aurélien compte sans doute sur la victoire. S'il a su la retarder, c'est qu'il est sûr de l'obtenir. S'il faut la lui accorder j'en mourrai, et, si je la lui refuse, je perdrai son cœur !... »

Ah ! mon ami, dans ces réflexions déchirantes, j'ai été jusqu'à désirer de ne plus vous revoir jamais ! J'aurais voulu mourir tout de suite ou être enlevée par d'autres circonstances impérieuses à l'autre bout de la terre. Vous n'auriez pas eu de reproches à me faire, et j'aurais pu faire pénitence et mourir de chagrin. Plus je voyais arriver le moment de mon départ et plus j'étais agitée. Ce mélange d'impatience, de crainte, de remords et de joie me tuait, m'épuisait. Vingt fois je songeais à vous ouvrir mon cœur, à me remettre à votre générosité.

« Pourquoi ne lui confierais-je pas ce que je souffre ? disais-je en moi-même. N'est-il pas mon ami, mon meilleur ami ? » Mais la crainte de vous désespérer me retenait. Oui,

Aurélien, je me sentais le courage de vivre sans vous, ou, pour mieux dire, de vous quitter et de mourir. Mais je n'avais pas celui de vous affliger et de vous voir malheureux !... Oh! cela seul eût été au-dessus de mes forces ! Dans ce moment où C. [Casimir Dudevant] me vit appuyer ma tête sur votre épaule, je n'étais pas coupable. Non, dans ce moment, mon cœur ne palpitait pas d'amour et de plaisir. Si vous vous rappelez, j'étais tombée dans la tristesse. Vous me pressiez de vous en dire la cause, je ne pouvais m'y décider. Appuyée sur vous, je souffrais moins parce que je souffrais près de vous et pour vous. Je cherchais un consolateur, un soutien. Dès ce moment, vous n'étiez plus mon amant, mais mon Dieu tutélaire. Une circonstance qui faillit me coûter la vie ce jour même nous interrompit. Un instant après que vous vous fûtes retiré, je crus entendre mon arrêt de mort. La colère, mais surtout le chagrin de mon mari, l'idée de ne plus vous revoir !... Bientôt, grâce au Ciel, je ne pensai plus à rien, je ne sentis plus que des douleurs physiques. Mes dents étaient serrées. Je ne voyais plus, je me sentais mourir, et je n'avais plus qu'un besoin, celui de voir encore mon enfant. C'était ma seule idée distincte. Quand vous rentrâtes dans ma chambre et que je vis mon mari vous parler, je n'avais pas encore bien ma tête, car je me figurai un instant que tout ce qui s'était passé n'était qu'un rêve ou un effet de mon délire... Peu à peu, je me sentis renaître. Vous étiez là et je ne sais quelle vague espérance me soutenait encore. Tant que je vous vois, Aurélien, les souffrances les plus amères, les maux les plus désespérés me paraissent supportables.

Le lendemain matin, je lus les lettres que vous m'aviez remises et que, grâce à Dieu, je n'avais pas cachées dans mon sein comme je le fais ordinairement. Oh! que cette lecture me fit du bien, malgré la position critique où j'étais! Dans aucun moment, fût-ce au dernier de ma vie, je ne pouvais entendre, sans une reconnaissance délicieuse, cette promesse que vous me faisiez de me respecter, de ne m'aimer que mieux au milieu des privations! C'est vous, Aurélien, qui m'encouragiez à vous résister, à ne pas craindre de vous affliger! O mon ange, du moment que j'ai lu cette page, je vous ai connu, je vous ai apprécié, je me suis regardée comme la femme la plus injuste, la plus soupçonneuse, et vous reconnaissant pour

l'homme le plus parfait de la terre, je me suis amèrement reproché la lettre insultante que je vous écrivis...

Ah! déchirez mille fois cette lettre! Qu'elle soit anéantie, avec les injurieux soupçons qui me l'ont dictée. Ah! qu'elle a dû vous blesser et vous faire de mal! Dans ce moment, j'aurais, si j'avais pu, embrassé vos genoux, car je sens que la confiance et la vénération de toute ma vie ne seront pas trop pour effacer un pareil crime.

Mais vous m'avez pardonnée. Vous avez voulu que je vous rendisse justice et vous y avez bien réussi. Vous aviez raison de m'écrire : « Votre cœur vous parlera un jour plus haut que moi. » Oui, mon ange, il me reproche amèrement de vous avoir méconnu. Mais aussi, comme il répare ses torts, comme il vous paye avec usure ce qu'il vous refusait ! Sans cette lettre qui a fait passer un baume réparatoire dans mon sang, je n'aurais pas eu la force d'aller à La Brède. Mon corps, privé d'aliment, se soutenait à peine, mais ma tête était à moi. Je comptais sur mon ami, *je croyais en lui*. Alors, l'idée de vous proposer le sacrifice de notre passion me parut admissible. Ne vous étonnez plus de la force que j'ai eue à vous la présenter. Vous seul me l'aviez inspirée, et mon cœur vous donnait alors la plus forte preuve de mon affection et de ma confiance.

Lors même que mon mari ne nous eût pas découverts, avec cette lettre chérie j'aurais été à vous, je vous aurais dit : « Aurélien, soyez mon frère, mon ami, ma Providence et que jamais nous n'ayons à rougir de nos sentiments. » Quand je vous vis un instant découragé, me refusant sans pitié la force que je vous demandais pour nous deux, je fus trouver Zoé, la mort dans l'âme. Vous quitter pour jamais n'était rien pour moi en comparaison de vous trouver faible et égoïste.

« C'est donc moi, dis-je à cette excellente amie, qui dois me sacrifier, je le ferai. Dieu me le pardonne, car j'y suis poussée par un besoin irrésistible! » Et quand je vous vis rentrer, je vous regardai comme l'homme le plus aimable et le plus aimé!. Voilà tout !... Mais quand je vous trouvai courageux avec joie, avec plaisir, je reconnus celui qui avait tracé ces mots : « Résiste-moi, etc. » Vous fûtes pour moi ce que vous fûtes à jamais et que rien dans aucune langue ne saurait exprimer : « Dites-moi, Aurélien, dites-moi, ange tutélaire, regrettez-vous? *L'amour* que vous m'inspiriez valait-il mon *amitié* d'au-

jourd'hui? Je vous aimais comme j'avais déjà aimé une fois, et je vous aime comme je n'aimerai jamais sur la terre! »

Guillery, 18 octobre 1825.

Je reviens d'une noce de village où j'ai été assez ennuyée de me trouver. Rien ne m'attriste comme les chants et les ris bruyants. La grosse gaieté me donne envie de pleurer. Et puis, je n'ai jamais pu m'amuser à une noce, ni féliciter une mariée depuis que je le suis moi-même.

En revenant dans la calèche de mon beau-père, je n'étais plus distraite, ni égayée par les gentillesses de mon fils, qui dormait sur mes genoux. Je me suis laissée aller à mes réflexions. J'ai jeté un coup d'œil rapide sur le passé. J'ai vu loin derrière moi la jeunesse et la liberté et je me suis demandé comment j'avais pu rire et danser le jour où je m'engageai sans retour. Je ne sais pourquoi je suis portée ce soir à la mélancolie. Peut-être êtes-vous triste aussi. Je gagerais que vous êtes seul à rêver. Je veux écrire les idées qui m'ont occupée. En vous les racontant, je serai soulagée. Il est bon que vous connaissiez bien votre amie, et les souvenirs de ma jeunesse ne peuvent manquer de vous intéresser. Lorsque, à 17 ans (1), je me vis abandonnée de tous les miens et ne recevant qu'une froide et dédaigneuse pitié, au lieu des services qu'on m'avait promis, ma fierté s'éleva au-dessus de mon malheur. Je raidis mon âme, je me présentai le front serein avec des vêtements usés devant mes prétendus protecteurs (2). Je les remerciai de leur compassion et je leur déclarai que je n'en avais pas besoin. Ils me promettaient tous leurs soins, pourvu que je me laissasse servilement guider par eux. Je me sentais assez d'esprit et de jugement pour me passer de leur avis, et je refusai fermement d'acquiescer à plusieurs points qui me paraissaient contraires à mes principes et à mes sentiments. On me traita de petite bête, d'esprit faux et romanesque. On m'abandonna à moi-même en disant que je ne devais m'en prendre qu'à moi. Au fond, on était ravi de se débarrasser des obligations qu'on s'était imposées et je ne l'étais pas moins de n'être à charge à personne.

(1) Après la mort de sa grand-mère, Mme Dupin de Francueil (25 déc. 1821).

(2) Son cousin René de Villeneuve. Voir, pour cette période de la vie de G. Sand, *Histoire de ma vie*, t. VII et VIII, chap. VII et VIII.

Il était une autre tyrannie à laquelle je ne pouvais me soustraire de même (1). Mais celle-là était légitime et nécessaire. Je m'étais ôté, de ma propre main, le moyen de lui résister. Le témoignage de ma conscience m'aide à supporter tous les maux. Avec cette satisfaction intérieure, il n'est rien qu'on ne puisse surmonter. J'aime l'allégorie des fables qui font tomber les hydres et les géants devant le vrai courage.

On chercha tous les moyens, on employa toutes les vexations pour me faire consentir à un mariage dont je haïssais la seule idée. Je conservai jusqu'au bout mon sang-froid et ma supériorité. Mon visage était flétri, ma santé détruite, mes cheveux tombés, mais ma volonté subsistait toujours ferme comme un mur d'airain. On se lassa de me persécuter avant que je fusse lasse de souffrir.

Grand Dieu ! est-ce bien moi qui aï montré tant de caractère ? Est-ce moi que la moindre contrariété abat et décourage, qui écoutais avec un visage tranquille et un visage inaltérable tout ce que la haine et la colère peuvent fournir de plus insultant et de plus acéré pendant des heures entières ? Il faut que je vous raconte un trait de l'acharnement de mes persécuteurs et de la résolution de leur victime. Je ne reviens jamais sur ces sujets de ressentiment. Je ne les raconte jamais à qui que ce soit, et jusqu'ici j'ai douté de cet adage qu'on soulage ses peines en les racontant. Mais vous confier ma vie, c'est pour moi boire les eaux d'oubli. Il me semble qu'en cachant ces vieux souvenirs dans votre sein, c'est m'engager à ne jamais les ramener au jour, et à ne plus jamais ressentir leur amertume.

Depuis longtemps on me menaçait de la captivité. Je me contentais de répondre : « Vous n'auriez pas si mauvais cœur. » On essaya de m'effrayer en me menaçant jusqu'au seuil de la prison. Par un temps d'épais brouillard, vers la chute d'une courte journée d'hiver, on me fit monter en fiacre, on donna tout bas des ordres au cocher. Ce début m'effraya un peu. Mais, rassemblant toutes mes forces, je me tins préparée à tout. Pendant près de deux heures on nous promena dans des quartiers perdus que je ne connaissais point. On me fit enfin descendre à une petite porte que je serais bien embarrassée de retrouver aujourd'hui. Des religieuses vinrent nous ouvrir une grille, et après avoir traversé les détours étroits et obscurs d'un

(1) Celle de sa mère (Mme Maurice Dupin).

cloître, on ouvrit la porte d'une cellule que je pourrais bien comparer à celle de *la Chartreuse* de Gresset.

— Vous avez demandé à être au couvent, me dit-on alors. Vous avez espéré qu'en rentrant dans celui où l'on vous a élevée, et où vous avez reçu tous vos mauvais principes, vous jouiriez de plus de liberté. On sait fort bien que vous y auriez été accueillie. On y aurait passé tous vos défauts, excusé toutes vos démarches, et caché votre conduite. Ici vous serez beaucoup mieux. La communauté est prévenue sur votre compte et en garde contre vos beaux discours. Apprêtez-vous à passer dans cette cellule les trois ans et demi de votre minorité. N'espérez pas implorer le secours des lois. Personne n'entendra vos plaintes, et ni vos défenseurs ni vous-même ne saurez le nom ni le lieu de votre retraite. Vous y serez d'ailleurs si bien gardée à vue que jamais un billet ne sortira, même de votre plume. Une femme de chambre vous apportera tous les mois les vêtements nécessaires, et vous ne recevrez jamais qui que ce soit. Le parloir vous est interdit de même que la société des pensionnaires. Ces arrangements vous conviennent-ils ?

— Mais pourquoi pas ? répondis-je. Cette cellule est fort élégante. Comment donc, il y a une cheminée ! Mais c'est un luxe que je ne connaissais pas à mon couvent. Je serai, en effet, bien mieux dans celui-ci. On a eu la bonté d'y placer un piano. Toutes les notes ne sonnent pas, ajoutai-je en l'essayant. Mais aussi, ce serait trop exiger. Est-ce ce soir que je prends possession de mon appartement ? Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on m'envoie mes livres demain matin.

On ne se sentit pas la dureté d'aller plus loin. On me ramena en me disant que je serais installée la semaine suivante. Pendant cet intervalle, soit qu'on se reprochât une action aussi despotique, soit qu'on craignît la vengeance des lois, soit qu'on eût eu l'intention de m'effrayer, on renonça à ce projet.

On eut recours au dernier de tous, celui de me perdre... au moins de réputation. On me conduisit dans une société légère, bruyante et dissipée, et dès le lendemain on retourna à Paris, me laissant seule, sans ami, sans guide, sans protecteur, ne connaissant les maîtres de la maison que de la veille, au milieu de jeunes gens et de militaires, auxquels on m'avait annoncée comme une jeune personne inconséquente, pour ne pas dire plus. Heureusement, on manqua le but absolument. Le maître

et la maîtresse du château (dont j'ai souvent prononcé le nom devant vous) me rendirent justice dès le premier jour. Ils étaient des gens frivoles en apparence, mais bons, honnêtes et sensibles (1). Ils me tendirent les bras et s'érigèrent mes amis et mes défenseurs, m'entourèrent de soins et de bonheur. C. [Casimir Dudevant] était de leurs amis intimes. Je le voyais tous les jours et il me témoignait l'intérêt le plus vrai, le plus désintéressé. Quand mes tyrans vinrent me voir dans mon exil, et qu'ils me trouvèrent choyée, aimée, bien portante et bien vêtue (car Mme Angel (2) me couvrit de ses vêtements lorsque j'en manquais absolument), leur colère fut impossible à décrire. Ils prirent en haine les gens qu'ils m'avaient tant vantés lorsque j'hésitais à aller chez eux, prévenue par la légèreté qu'on leur reprochait dans le monde. Ils m'arrachèrent bientôt de cette famille adoptive, à laquelle je portais tant de reconnaissance. Mais elle continua à me secourir, à me consoler en me venant trouver à Paris. Je sentis alors qu'il me fallait un soutien, et que je ne pouvais songer à réaliser les chimères de bonheur, qui, plus jeune, lorsque la fortune me comblait près de ma grand mère, m'avaient portée à refuser les plus brillants partis. Je choisis C..., par la raison qu'en recherchant mon amitié, il n'avait songé ni à ma main, ni à ma fortune. Je déclarai ma résolution et quand, après m'avoir tourmentée plusieurs mois encore pour m'en faire accepter un autre, on m'eut trouvée inébranlable, on se rebuta et je me mariai. Je marchai à l'autel avec cette fermeté qui devait m'accompagner jusqu'au bout. Je fus gaie à table ; je divertis tous mes bons amis. On avait banni de ce repas ces plaisanteries sans sel et sans délicatesse, que le mauvais goût autorise en pareille occasion. Mon amour était pur. Je voyais d'un côté de la table mes ennemis auxquels je pardonnais, et de l'autre, mon bienfaiteur dont la joie éclatait. Je me voyais enfin délivrée d'un joug odieux et insupportable, et j'avais la consolation de me dire que je n'avais pas rendu haine pour haine, insulte pour insulte.

Après le dîner, James (3), mon père adoptif, s'approcha de moi :

— Voyez-vous, me dit-il, ces figures allongées? Comme on fait mauvaise mine quand on est mécontent de soi !

(1) Les Duplessis qui habitaient Le Plessis.
(2) Mme Duplessis. — (3) M. Duplessis.

— Pardonnons tout, lui dis-je, ils sont assez vexés. Tâchons de les mettre à l'aise.

— Fort bien, me dit-il, je vais me moquer d'eux et les traiter à merveille pour vous faire plaisir. Au fond, je ne sais qui me retient de leur appliquer vingt soufflets pour leur apprendre à avoir compté sur ma maison, comme ils l'ont fait en certaine circonstance. Morbleu! Insulter ainsi un des braves de l'ancienne armée!... (Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas, mon ami, d'être enthousiaste de tout ce qui se rattache à ce temps et à ces hommes.)

Ce récit vous explique comment j'ai pu me décider... Mais je ne dois pas me plaindre. Je ne le puis sans ingratitude. Tout ce que je me permettrai de dire c'est que de tous les jours du mariage, le plus beau est le premier. Je me sens mieux d'ailleurs, et je ne suis plus tentée de murmurer quand je viens de vous ouvrir mon cœur. Vous me blâmeriez de ma faiblesse et, pour avoir votre approbation, je me sens encore capable de courage. Si la confiance que j'ai eue de vous fatiguer d'une partie de ma vie pouvait vous engager à me rendre la pareille, je m'estimerais infiniment heureuse, mon tendre ami, de lire vos souvenirs. Ce n'est pas que j'en aie besoin pour vous connaître. Il me semble que je vous ai toujours connu et que je sais toutes les actions de votre vie. Mais comme rien au monde ne peut m'inspirer plus d'intérêt, j'espère que vous ne me refuserez pas. J'aime à vous entendre parler de votre mère. Ce que vous me dites d'elle forme un contraste frappant avec ce que je vous dis de la mienne! Et vous n'avez pas pu être malheureux.

Bonsoir, mon ange, bonne nuit. Je salue chaque jour qui s'écoule en disant que c'est un de moins passé loin de vous.

Guillery, le 19 octobre 1825.

D'après l'éloge que vous m'en avez fait, j'ai repris ce matin *le Moine* (1), le noir roman que j'avais laissé à la moitié, ennuyée et dégoûtée des crimes et des absurdités qui en marquaient chaque page. Je veux croire, mon frère chéri, que c'est votre jugement qui l'a emporté sur le mien et que s'est surtout le besoin de penser comme vous qui m'a fait revenir de mon

(1) *Ambrosio, or the Monk*, roman de Mattew-Gregory Lewis, publié en 1795.

antipathie pour cet ouvrage. Le dernier volume surtout m'a paru plein de force et de beautés. J'ai toujours été de votre avis que la conception en était hardie et le but estimable. Les détails m'en paraissent dégoûtants et j'avoue que je ne saurais m'accoutumer à ces crimes odieux. D'ailleurs, l'épisode inutile et absurde de la nonne sanglante est dénué de sens et ne renferme point comme les autres apparitions de ce roman une heureuse allégorie. La conclusion, l'entretien du diable avec le moine et le tableau de la mort de ce dernier sont des chefs-d'œuvre du genre qui rachètent les nombreux défauts de l'ouvrage. Mais que je haïrais l'auteur d'un semblable livre! Quel esprit assez sombre, quel cœur assez ennemi du genre humain peut avoir rêvé ce tissu d'horreurs? Dieu me préserve de tomber souvent sur de pareilles lectures! On vient de m'apporter les œuvres de Mme Riccoboni, que je ne connais pas et que j'ai entendu vanter. Je n'ai pas ici beaucoup de choix. Je n'aime guère les romans et j'en connais fort peu. Cet hiver, je veux que vous me choisissiez mes lectures. Je n'en ferai pas une que vous n'ayez approuvée ou désignée.

Bonsoir, mon jeune Mentor. Dieu soit avec vous!

Guillery, le 20 octobre 1825.

Cette journée s'est écoulée comme toutes celles que je passe ici, mon cher ange, c'est-à-dire, sans être marquée par rien de nouveau ni d'intéressant à vous raconter. Mais je vivrais cent ans de la même manière, et je vous écrirais tous les jours que tous les jours, il me semble que j'aurais quelque chose à vous dire. Qu'importe que je vous répète cent fois, mille fois la même chose? Notre affection sera toujours le sujet de nos entretiens et aucun de nous ne se lassera jamais de dire, ni de faire répéter à l'autre ce mot délicieux : « Je t'aime. » Je vois qu'on ne peut jamais en épuiser ou en tarir la douceur. On prie Dieu tous les jours. On lui répète tous les matins et tous les soirs la même prière. Une âme pieuse la lui adresse à toutes les heures et ne se fatigue jamais, ne s'endort jamais en recommençant la même formule. La langue des hommes est trop pauvre pour exprimer tous les degrés de tendresse qu'on peut éprouver. Quand on a épuisé les souvenirs et les expressions, on se soumet à répéter les mêmes discours qu'on a fait la veille. Mais le lendemain encore et tous les jours, et tous les

jours qui suivront, la chaleur d'une âme aimante s'échauffera et rajeunira ces paroles. Il n'y a qu'un cœur froid et un esprit frivole qui puissent trouver la monotonie et le dégoût dans une chose qui a plu réellement une fois. J'entends des gens qui disent : « Quand on a vu les montagnes une fois, on en a assez. C'est beau en passant : mais au bout du compte, c'est toujours la même chose ! »

Qu'on est malheureux, mon ami, de s'ennuyer de ce qui est si beau! Sans doute, les rochers sont les mêmes depuis mille ans et dans mille ans le seront encore. Mais leur aspect ne varie-t-il pas tous les jours, avec les diverses réflexions, les divers sentiments qu'on y apporte? Quand j'entrai dans les Pyrénées, je les trouvai imposantes, gigantesques. Mon âme, disposée à la tristesse, aux émotions pénibles, contempla avec un plaisir mélancolique la profondeur de ces abîmes, le désordre de cette nature, qui me semblait si bien d'accord avec celui de mes idées. Mais plus tard, quand je les parcourais à côté de vous, appuyée sur votre bras, leur vue ne m'inspirait plus cet effroi, ce serrement de cœur, et j'étais plus que jamais en rapport avec la nature. Tout me semblait riant, délicieux, tout jusqu'au chaos me parut ravissant. Je ne me disais plus : « Je suis bien ici! J'y suis séparée du reste de la terre, » mais je me disais : « Que je suis bien ici! J'y oublierais toute la terre. » Ah! mon ami, jamais la belle nature ne peut paraître monotone qu'aux esprits vides; elle a des charmes toujours nouveaux, même pour les malheureux. Ce qui est bien est toujours bien! Malheur à ceux qui s'en lassent!

Ici, toutes mes journées se ressemblent. Je me lève tard, je déjeune, je passe une heure ou deux au piano, je rentre dans ma chambre, je lis ou je dessine jusqu'au dîner. Après le dîner, il faut un peu tenir compagnie aux voisins qui abondent. On veut me faire chanter. Mais cela me fatigue et maintenant que je me soigne, je m'excuse, et j'accompagne les autres. Quand je peux me dérober sans qu'on s'en aperçoive, je viens seule rêver à vous, dans ma chambre, ou s'il fait beau dans le petit parterre. Enfin, on se retire de bonne heure, tout le monde s'endort et je me mets à causer avec vous. Et c'est la récompense de ma journée. C'est ainsi qu'elle se passe sans que j'entende prononcer votre nom, sans qu'il sorte de ma bouche... Et cependant, Aurélien, nous ne nous quittons pas

un instant. Ma pensée est fixée sur vous. Elle vous suit, elle vous entoure... Vous la sentez, vous la respirez, n'est-ce pas? Ah! dites-moi que votre vie est enchantée, comme la mienne, qu'aucun travail ne vous paraît aride, aucune obligation pénible à remplir. Quand votre tête est lourde et fatiguée, ne sentez-vous pas ma main qui tâche de rafraîchir votre front? Quand vous ne pouvez plus conduire votre plume, est-ce que je ne suis pas là pour vous aider? Je ne suis pas venue pour fatiguer votre imagination, mais pour la reposer. Je ne veux pas vous mettre en désordre, ni faire bondir votre cœur quand j'entre dans votre cabinet. Je veux que vous deviniez ma présence au calme que vous éprouvez. Je veux que vous ne receviez que de moi la consolation et la paix.

Pour moi, mon frère bien-aimé, quand je lis, quand j'écris, quand je chante ou quand je dessine, n'imaginez pas que je suis distraite de votre souvenir. Si je lis une réflexion juste et bonne, mais surtout un sentiment bien tracé, bien senti, bien exprimé, aussitôt mon cœur vole vers vous et vous l'adresse. Si je rencontre un portrait accompli, une conduite admirable, un héros parfait, je pense à vous, et ce n'est plus son nom, c'est le vôtre que mes yeux lisent à chaque page. Quand j'écris, je pense encore que vous êtes derrière moi. Vous lisez par-dessus mon épaule, vous riez de la négligence de mon style, vous trouvez mes idées bonnes, mes sentiments vrais, et vous m'ôtez la plume des mains pour me corriger.

Quelquefois, toujours occupée de l'idée que je vous parle, je me surprends, disant des choses fort aimables dans des lettres d'obligation et de cérémonie, et j'efface bien vite parce que, si l'on prodigue des prévenances aux indifférents, que gardera-t-on à ses amis? Quand je dessine, j'ai toujours l'espérance que vous feuilletterez un jour mon album, que vous prendrez mon crayon, que vous redresserez mes lignes et, si quelque difficulté m'embarrasse, je vous la réserve à finir. Mais c'est surtout quand je fais de la musique que mes yeux, ma voix, mon cœur vous parlent et vous adressent une jolie romance. Mais je n'ai plus de voix. Je me fatigue d'abord. Alors, je reste au piano pendant des heures entières. Mes doigts parcourent les tons, passent de l'un à l'autre, et rendent enfin des sons justes, mais qui n'ont ni but ni enchaînement, ni chant, ni le sens commun. Que m'importe! Je ne sais pas ce que je fais. Je m'entends. Je ne

m'écoute pas. Je suis l'impulsion que le hasard donne à mes idées, et je suis dans un ravissement, dont on se moquerait si on me voyait, mais que vous comprendriez. Oui, vous me comprenez, car alors vous êtes assis sur cette chaise en face de moi! Cela vous suffirait-il? Nous serons si souvent éloignés dans notre vie! Que serait-ce donc s'il ne nous restait rien l'un de l'autre pendant l'absence?

Bonsoir, dormez bien, rêvez à moi. Je vous aime, oui, je vous aime et je puis vous le dire sans trouble et sans remords.

Guillery, le 21 octobre 1825.

J'aime beaucoup les jours de chasse, parce que je peux causer avec vous le matin.

Je vous disais, hier soir, qu'il ne s'était passé rien digne de vous être raconté. J'oubliais que vous connaissiez Candelotte, notre digne curé, et que je vous en avais confié des traits sublimes. C'est un génie que le curé de Pompiey. Il est né pour mon bonheur. Quand je n'ai pas ri de la semaine, il arrive pour essuyer ce débordement de gaieté. Je lui chantais hier une romance de Blangini que vous connaissez certainement et qui commence ainsi : « Il est trop tard. » Eh bien! je la lui ai chantée d'un bout à l'autre en mettant toujours curé à la place d'Églé:

Retiens, curé, cet avis doux et sage,

ou bien

Il n'est, curé, qu'une heureuse saison...

Et il n'a pas douté de ma bonne foi, et il est persuadé que cette romance s'appelle *la Chanson des curés*. Comment trouvez-vous Candelotte?

Je veux depuis plusieurs jours traiter un sujet que j'oublie toujours parce que je me perds, je m'oublie, je bats tout à fait la campagne en babillant avec vous, mais nous y voici :

Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas, mon ange chéri, de ce que j'ai cessé de vous tutoyer? J'en veux perdre l'habitude. Vingt fois, j'ai été au moment de m'oublier, et de vous dire devant tout le monde un *tu* qui aurait fait fort mauvais effet avec les soupçons qu'on a déjà. Mais ce n'est pas là ma meilleure raison, mon cœur me fait souvent négliger la prudence. Il me semble qu'au point où nous en sommes, le *vous* a quelque chose de plus tendre et de plus affectueux. Dans mon idée, du

moins, il signifie, il embrasse bien plus de choses. Je tutoie mon frère, ma sœur, Jane, mes amis intimes. J'ai tutoyé encore quelqu'un, Aurélien, et je ne veux pas que le même langage ait servi pour lui et pour vous. S'il existait quelque chose de mieux que le *tu* et le *vous*, je ne l'emploierais que pour vous. Je ne veux pas que nous attachions du froid et de la cérémonie à ce mot. Nous ne nous reverrons guère qu'entourés et quand nous reprendrions le ton de réserve, il nous en coûterait trop. Accoutumé comme vous le serez à m'entendre vous parler ainsi, il ne vous semblera pas que la présence des importuns nous ait dérangés. *Vous*, de la manière dont je le dirai, sera toujours particulier, et propre à vous seul. Cependant, je ne veux pas vous empêcher de vous en servir dans vos lettres. Si c'est pour vous une contrainte, s'il vous semble que cette convention nous éloigne et vous attriste, continuez à m'appeler comme il vous plaira. Mais si vous avez tutoyé quelque autre femme, si vous avez trouvé un grand charme à cette intimité, parlez-moi autrement qu'à elle, de peur que vous n'imaginiez encore lui parler. Au reste, mon ami, si cette manière vous déplaît, je ferai toujours ce que vous voudrez.

Mais les voilà qui reviennent déjà!... A ce soir, ami.

Onze heures du soir.

Qu'est-ce que je vous disais donc ce matin, mon seul ami? Je déraisonnais tout à fait en vous demandant si vous aviez aimé une autre femme. Comment ai-je pu vous faire une pareille question quand vous m'aviez dit qu'avant moi vous ne connaissiez que le plaisir et rien de plus. Quelle lettre, Aurélien, que celle que vous m'avez remise à Bordeaux! Je ne l'ai pu lire qu'une seule fois et cependant elle est gravée mot pour mot dans ma mémoire. Vous vous seriez moqué, disiez-vous, quelque temps auparavant, de quelqu'un qui aurait aimé comme vous le faites maintenant. Vous voulez donc me croire vaine, aussi, moi. Ah! je ne croyais pas qu'on pût trouver tant de gloire à posséder le cœur d'un homme. Je dédaignais tellement les hommages! Ceux qu'on nous accorde ordinairement sont si faciles à mentir et ont si peu de quoi nous enorgueillir! Mais avoir retrempé une âme comme la vôtre, l'avoir rendue à ce qu'elle était et à ce qu'elle devait être! Car la jeunesse et le plaisir seuls vous avaient assez fasciné la vue pour vous faire

douter d'un amour pur et vertueux. Votre cœur était fait, était né pour sentir autrement. Et si jusqu'alors vous avez méconnu les vertus de notre sexe, ce n'était pas de votre faute, mais de celle des femmes que vous aviez rencontrées. La destinée nous attendait tous deux. Elle nous a amenés là de points bien différents, et nous a présentés l'un à l'autre, vous à moi, pour me rendre la vie et me la faire chérir plus que par le passé, moi à vous pour vous la donner, vous la faire comprendre et goûter. Pyrénées, Pyrénées, lequel de nous deux pourra jamais vous oublier? Lequel pourra vous entendre prononcer sans que son cœur batte plus vite? Lequel pourra jeter les yeux sur le moindre fragment de vos rochers, sans trouver gravée là toute l'histoire de son cœur? J'aime bien, mon Aurélien, que vous vous rappeliez cette conversation que nous eûmes sur la route de Luz. Nous n'avions pas encore voulu convenir avec nous-mêmes que nous nous aimions, et cependant, je vous parlai comme je n'ai parlé à aucun homme, car je parlai sérieusement. Le langage de la plaisanterie est pour tout le monde, celui du cœur, pour le seul être qui soit capable de vous comprendre. Quand je vous entendis me demander (d'un air mal assuré, j'en conviens) : « *Qu'est-ce que la vertu dans le sens que vous lui donnez? Une convention, un préjugé? — Si tu t'es trompé,* me dit bien vite mon cœur, *tu n'aimeras jamais cet homme-là!* »

Mais vous ne souteniez pas chaudement votre assertion. L'instant d'après, vous me dîtes : « Soyez sûre, madame, que je pense comme vous et que je plaisantais tout à l'heure. — Je l'espère pour vous », répondis-je. Et mon cœur ajouta intérieurement : « et pour moi ».

Bonsoir, ami. Vous n'imaginez pas avec quel plaisir je vous dis ceci : bonsoir, toutes les fois que ma montre marque minuit!

Guillery, le 22 octobre 1825.

Si je ne me trompe, je dois recevoir une lettre de Zoé aujourd'hui. Il y a près de douze jours que je vous ai quittés, et je n'ai pas encore de vos nouvelles, et nous sommes si près que le service de la poste est éternel!

Savez-vous que je me porte très bien depuis le 10? Nous mettrons ce jour dans nos annales, à côté du 27 août (1). Je

(1) Cette date est celle de la journée des adieux à Lourdes.

mange peu, mais avec appétit. Je dors bien, je pleure quelquefois. J'ai encore le sang un peu porté vers la tête. On n'a pas voulu me saigner. Mais chaque jour, je vais de mieux en mieux. J'espère que vous serez content de ma docilité. Je vous ai fait une demande que vous m'accorderez pour ma récompense, celle de m'écrire sans travail, sans application quelques lignes relatives à votre vie passée. Vous étiez derrière moi quand je vous écrivis cette prière, ces jours derniers, et vous m'avez répondu : « Je te le promets. » Je l'ai entendu, Aurélien, et j'y compte. Je veux que vous me racontiez vos *amours*, et que vous soyez sincère. Je ne m'en fâcherai pas, soyez-en sûr. Je ne suis plus la même à votre égard, qu'il y a deux mois. Vous m'avez dit que vous n'avez aimé réellement que moi. Je le crois, puisque vous l'avez dit. C'est pour cela que vous ne devez pas craindre de me raconter vos anciens sentiments. Je ne vous demande pas compte de tous vos plaisirs et de toutes vos liaisons. Dieu m'en garde ! Mais, je veux, mon ami, que vous me racontiez comment et de qui (sans me nommer personne) vous avez été ou vous vous êtes cru amoureux. Je veux aussi que vous me parliez beaucoup de votre mère et de votre sœur et que vous m'en fassiez le portrait. J'ai dit : *Je veux*, Aurélien. Ne tremblez pas devant une amie si impérieuse, je me dédis. J'aime mieux : *Je vous en prie*. D'ailleurs, c'est la même chose entre nous.

J'ai encore de vous une promesse, mais formelle, mais sortie de votre bouche. Vous m'avez promis à Bordeaux de me faire un petit dessin dans le genre de celui que je vous ai donné. Quand votre mois de *corvée* sera fini, vous y travaillerez, n'est-ce pas ? J'ai bien eu l'impertinence de griffonner une scène que le meilleur peintre n'aurait peut-être pas su saisir, dont il n'aurait du moins pas rendu toute la force, toute l'expression ! Mais j'aimerais mieux un de nos souvenirs crayonné par vous que s'il était peint par Gérard ou par David. Ce sera de *vous*, Aurélien, de vous ! Je n'échangerais pas ce petit morceau de papier pour la plus précieuse galerie. Nous ne savons pas dessiner, mon ami, mais nous savons aimer, et c'est l'âme de tous les arts !

AURORE.

(*A suivre.*)

LE BOLCHEVISME EN CHINE

SUN-YAT-SEN

FONDATEUR DE LA RÉPUBLIQUE CHINOISE

Au cours de ces derniers mois, de graves événements se sont déroulés en Chine, et s'il ne faut pas les prendre au tragique, dans une République qui continue à vivre sous un régime de féodalité militaire, du moins doit-on considérer avec la plus sérieuse attention leur répercussion possible sur les intérêts européens en Extrême-Orient. Aussi, dans les troubles de Canton, de Changhaï ou de Tien-Tsin, de même que dans la menace d'armées en marche sur Pékin, nous retiendrons seulement le grand fait qui domine aujourd'hui tous les autres incidents, cette pénétration bolchéviste en Chine, que nous avons signalée dans une précédente étude, comme le ferment le plus actif, soulevant la masse intellectuelle et ouvrière contre les Puissances européennes (1).

Hors cela, rien n'est changé en Chine où se joue toujours le drame révolutionnaire, avec les mêmes acteurs trop connus qui se disputent tour à tour le premier rôle, en nous laissant de plus en plus incertains sur le dénouement. Depuis l'An I de la République, c'est-à-dire depuis 1912, nous assistons à une lutte entre trois ou quatre personnages, autour d'un fantôme de président et d'un gouvernement central, impuissant

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1925.

à faire reconnaître son autorité du Nord au Sud, en face des grands chefs militaires, qui tiennent, l'un après l'autre, Pékin sous leur domination. En 1924, le maréchal Tchang-So-Lin, gouverneur de la Mandchourie, par son alliance avec le général Feng-Yu-Hsiang, a provoqué la fuite du président Tsao-Koum que soutenait Ou-Pei-Fou, et maintenu en force, depuis 1925, le gouvernement d'un nouveau président, le maréchal Tuan-Chi-Jiu.

Or, par un de ces revirements dont la Chine est trop souvent le théâtre, c'est aujourd'hui Ou-Pei-Fou que nous retrouvons comme allié de Tchang-So-Lin, contre le général Feng-Yu-Hsiang, qui est encore maître de Pékin, mais se trouve maintenant attaqué à l'Est et au Sud, et dont la situation est à ce point incertaine que l'on escompte déjà sa défaite, en annonçant son repli sur la Mongolie et la fin de sa carrière politique.

Voilà ce qui se passe actuellement sur le devant de la scène chinoise, c'est-à-dire rien de bien nouveau, mais en arrière, il y a maintenant une puissance très agissante qui s'efforce de diriger les événements au milieu de cette période d'agitation et de désordre : c'est le gouvernement de Moscou, représenté par Léon Karakhan, ambassadeur des Soviets à Pékin.

Son pouvoir s'est manifesté brutalement dans un incident récent entre l'administration russe des chemins de fer de l'Est Chinois et le gouverneur de la Mandchourie, dont pouvait sortir un conflit international. Le gouvernement de Pékin a dû céder sous la menace d'une intervention armée de la Russie en Extrême-Orient, mais on peut voir, dans ce fait, une préface aux événements actuels, qui mettent aux prises le général Feng-Yu-Hsiang soutenu par le gouvernement de Moscou et Tchang-So-Lin, appuyé par celui du Japon, avec entrée en ligne de Ou-Pei-Fou, sympathique à l'Angleterre.

Dans ce tableau du conflit des partis politiques en Chine, il manque aujourd'hui l'un des principaux personnages, celui dont le nom symbolise les trois tendances que l'on distingue nettement dans le chaos de la situation présente, anarchie, xénophobie et bolchévisme, le chef du gouvernement du Sud à Canton, Sun-Yat-Sen.

Agitateur vulgaire ou héros national, tel apparaît Sun-Yat-Sen, suivant que l'on considère sa vie et son œuvre à travers

les ardentes critiques de ses adversaires ou les hyperboles de ses partisans. Il est en tout cas l'un des plus célèbres et certainement le plus discuté de tous ces hommes politiques engendrés par la Révolution; aussi n'est-il pas sans intérêt d'évoquer son ombre au milieu des événements actuels, pour montrer en lui le type accompli de ces révolutionnaires qui ont troublé la Chine en surface et n'ont pu la soulever en profondeur.

I

L'histoire de Sun-Yat-Sen, du point de vue chinois, est celle d'un chef de parti qui, pour ses admirateurs et ses disciples, mérite le titre de véritable fondateur de la République. Dans ce personnage d'éternel révolté, certains même voudraient reconnaître quelque ressemblance avec le père de la Révolution russe, à cette différence près, toutefois, qu'il n'a pas, comme Lénine, du sang sur les mains.

Entre tous les figurants de la pièce chinoise, Sun-Yat-Sen présente ce caractère particulier que l'on peut suivre le personnage à travers sa vie privée, en partie européenne, tandis qu'il serait bien difficile de percer le mystère qui entoure l'existence des grands chefs chinois vivant au milieu de leurs armées et impénétrables à toute analyse psychologique. Le plus connu est Feng-Yu-Hsiang, que l'on qualifie, suivant les moments, de général chrétien ou de traître, ce qui est un jugement un peu sommaire pour déterminer sa valeur morale ou politique.

Sun-Yat-Sen est parmi les promoteurs de la Révolution chinoise, celui dont on a le plus parlé, et qui a certainement le plus parlé. Aussi a-t-il alimenté, dans son pays, de nombreuses polémiques et même hors de Chine, notamment aux États-Unis, où il a trouvé un panégyriste convaincu, M. Paul Linebarger, qui fut son compagnon de jeunesse et le suivit dans quelques-uns de ses voyages : il a écrit sa vie dans un volume de 460 pages, publié à New-York en 1925, sous le titre : *Sun-Yat-Sen et la République chinoise*. La grande Revue italienne *Politica* lui a consacré également une étude sous la signature de son collaborateur le plus versé dans les questions d'Extrême-Orient, M. Auguste Palmiéri. Enfin, le R. P. Wieger lui-même l'a suivi pas à pas et, en vérité, sans

indulgence, dans ses actes politiques des années qui ont précédé sa mort, en mars 1925.

Sun-Yat-Sen est né en 1866 à Choy-Hung, petite ville du Kouang-Toung, sous le nom de Soun-Wenn ou Sounn-ya-Tchenn. A vrai dire, le lieu de sa naissance ne tient qu'une faible place dans sa vie d'aventures, car sa vraie patrie fut plutôt Canton, la plus avancée des grandes cités chinoises, grâce au reflux des émigrants, retour d'Amérique, qui la mettent plus directement en contact avec le monde extérieur.

Son biographe, Paul Linebarger, abonde en détails charmants sur la prime jeunesse du petit Chinois, et ce qu'était la vie de famille dans un village de l'intérieur, privé de tout contact avec la civilisation européenne. Sun-Yat-Sen fréquente l'école locale, mais il est difficile de dire ce qu'il y apprend, puisqu'il ignore tout de la géographie qui, par ordre de l'Empereur, était une science interdite. Rien n'existait que la Chine, gouvernée par le Fils du Ciel, Maître du monde. Aussi, grand fut l'étonnement de Sun-Yat-Sen, la première fois qu'il vit une carte géographique suspendue à un mur, et que son imagination put s'élancer à travers des continents, des montagnes et des mers jusqu'alors insoupçonnés.

Élevé sans religion, son seul culte fut celui de la famille, jusqu'au jour où la lecture de la Bible lui fit connaître que la vie terrestre avait un au-delà. Cette première empreinte chrétienne devait, dans la suite, élargir ses horizons, en lui montrant, dans le Christianisme, une religion adaptée aux formes les plus hautes de la civilisation, tandis que le confucianisme, le boudhisme et le taoïsme maintenaient la Chine figée dans son immobilité millénaire.

La première étape de Sun-Yat-Sen sur le chemin de l'étranger fut Honolulu, où nous le retrouvons en 1879, à l'âge de quatorze ans, dans une *English Missionary Bishop School*, apprenant l'anglais et la Bible. C'est dans cette ville, où son frère avait un commerce, qu'il passe trois années de sa jeunesse, recevant de ses maîtres non seulement l'enseignement de la langue, mais cette formation d'esprit fortement teintée de modernisme, qui développa chez le jeune Chinois les premières aspirations pour la rénovation de son pays. Cette influence anglaise fut aussi ressentie par un autre personnage de la Révo-

lution, le général Feng-Yu-Hsiang, soigné, au cours d'une grave maladie, par des missionnaires protestants, et converti à la religion réformée.

Revenu en 1882 dans sa ville natale du Kouang-Toung, où sa famille avait des intérêts, il s'adapte difficilement à cette vie chinoise, enlizée dans un amas d'abus et de corruption bureaucratique, qui heurtent son esprit libéré des superstitions ancestrales. Son biographe raconte qu'aux habitants de son village, Sun-Yat-Sen semblait un sage par son précoce savoir, en même temps qu'un hérétique par son mépris pour la religion nationale. Il advint même qu'un jour, avec préméditation, il provoqua un véritable scandale en mutilant la statue d'une idole de bois, symbole de l'Empereur de Chine. Après ce sacrilège, ses concitoyens rendirent la vie impossible au jeune iconoclaste, qui fut contraint de chercher un autre champ d'expansion pour ses audacieuses conceptions anti-impérialistes.

Cet incident fut le grand tournant de son existence. Déraciné du sol natal, il sentit germer en lui la première semence de révolte contre tous les préjugés de sa race, qui ne s'accordaient plus avec sa mentalité de Chinois anglicanisé. Chassé de sa ville, Sun-Yat-Sen se rendit à Hong-Kong pour recevoir l'instruction dans les écoles britanniques, puis orienta définitivement sa carrière vers les études médicales qu'il poursuivit jusqu'au moment où il obtint le diplôme de médecin-chirurgien de l'*Alice Memorial Hospital*. C'est sur ce succès que se termina sa vie d'étudiant, et là commence son existence d'homme politique où, tour à tour propagandiste, conspirateur et chef de parti, il devint le leader de la Révolution chinoise.

Avant de montrer Sun-Yat-Sen dans ce rôle politique, faisons connaître les traits particuliers de son caractère et ses tendances d'esprit, ce qui nous permettra de retrouver, derrière le paravent moderne, le vieux fond chinois immuable.

Sun-Yat-Sen est un de ces types, à multiples exemplaires, de jeunes Chinois sortant de leur pays pour entrer en contact avec la civisation européenne, qui façonne leurs intelligences, d'ailleurs fort réceptives, selon nos idées occidentales. Retournant ensuite chez eux avec un ensemble de notions plus ou moins bien digérées, leur cerveau se transforme en un vaste bric à brac, où toutes ces notions s'entrechoquent au lieu de se

classer par un travail durable d'assimilation. Ces intelligences, trop hâtivement développées en dehors de leur ambiance naturelle, sont autant de terrains de culture pour les idées les plus avancées et ainsi s'expliquent les progrès rapides du virus révolutionnaire dans cette classe chinoise mise en contact avec notre civilisation.

Ce qu'il y a de non moins curieux à constater, c'est que ces jeunes Chinois, formés à l'école des Occidentaux, et c'est le cas pour Sun-Yat-Sen, élève des collèges anglais, deviennent de farouches xénophobes. Rentrés dans leur pays, ils forgent, avec tout ce qu'ils ont appris de l'étranger, des armes pour combattre l'œuvre civilisatrice des Puissances européennes, auxquelles le Chinois doit cependant ses meilleurs progrès.

Sun-Yat-Sen est le représentant le plus qualifié de cette génération d'intellectuels chinois, transformés en révolutionnaires par l'importation d'Europe des doctrines sociales les plus audacieuses. Comme le remarque avec justesse M. Palmiéri, son âme reste asiatique, mais les paroles qui s'échappent de ses lèvres sont européennes. Il est le symbole d'une Chine qui voudrait rompre les liens avec son passé immobile pour s'unifier au-dessus des petites patries locales, dans un vaste mouvement d'émancipation.

C'est à Macao que Sun-Yat-Sen fit ses débuts comme médecin, et là aussi se placent les origines de sa carrière politique. Ses tendances réformatrices se révèlent dans la formation du parti de la « Jeune Chine », autour duquel vint se grouper cette jeunesse ardente des grands centres, qui croyait pouvoir secouer la torpeur de la Chine par la seule vertu de formules européennes. Mais, pour Sun-Yat-Sen, la petite cité portugaise ne devait être qu'un point de départ et un lieu de retraite. Aussi sa véritable action ne commence-t-elle qu'en 1893, lorsqu'il vint s'établir à Canton, où il trouvait alors une masse chinoise compacte de coolies en partance ou d'émigrants rapatriés, c'est-à-dire des éléments très agissants pour préparer un mouvement révolutionnaire. Passant de la théorie à l'action directe, il organise, de 1893 à 1895, une conspiration pour renverser la dynastie Mandchoue, mais sans bien savoir ce qu'il mettrait à la place, tant était encore grand le prestige de l'Empereur, Fils du Ciel. Poursuivant inlassablement ses projets

révolutionnaires, Sun-Yat-Sen constitue la « Société du renouvellement de la Chine », dont la propagande s'exerçait surtout parmi les soldats, sur lesquels on devait compter pour un coup de force contre le gouvernement de Pékin. Cette première tentative fut malheureuse, car le complot ayant été découvert, Linke Dun, son compagnon, fut exécuté, et lui-même, dont la tête avait été mise à prix, ne dut son salut qu'à la fuite.

Ici, la vie de Sun-Yat-Sen, déjà toute vibrante d'activité, entre encore dans une nouvelle phase; ce sont les routes de l'exil qui s'ouvrent devant ce jeune révolutionnaire de vingt-neuf ans. Nous le retrouvons tour à tour au Japon, dans les Colonies britanniques, en Amérique, en Angleterre, c'est-à-dire partout où il rencontrait des centres chinois pour intensifier sa propagande. Il vit de son travail, pratique la médecine, en même temps qu'il catéchise ce milieu d'étudiants et de marchands, qui forment le principal élément de l'exportation chinoise à l'étranger. En enseignant les autres, il s'instruit lui-même par l'étude des Constitutions européennes et américaines, à travers lesquelles il cherche ce que peut s'assimiler son propre pays. Il a, en effet, l'intelligence de comprendre que la Chine ne peut être que réfractaire au communisme, alors qu'il n'y a pas, dans l'intérieur du pays, de prolétariat chinois, en dehors de certains milieux ouvriers dans les grandes villes industrielles. Nous ne sommes d'ailleurs qu'en 1895, et à cette époque, c'est sur le programme de l'émancipation des peuples qu'il peut grouper ses quelques partisans : éléments disparates de Chinois de Chine ou de l'étranger qui appuient sa propagande par d'importants subsides.

Au Japon, il reçoit une certaine assistance de la part du gouvernement, qui espère trouver là un moyen de soustraire la Chine à l'influence du capital étranger, mais, en réalité, favorise un mouvement dont le résultat le plus évident lui paraît être un affaiblissement de ce voisin inquiétant. L'Amérique soutient, au contraire, Sun-Yat-Sen avec l'idée que, devant cette menace révolutionnaire, l'État chinois entrera résolument dans la voie des réformes et fortifiera son autorité.

En Angleterre, la propagande de Sun-Yat-Sen ne se développe pas sans comporter quelques risques. La Légation chinoise à Londres s'empara de sa personne, sous le prétexte qu'il était atteint de folie furieuse, et le retint enfermé pour le

diriger ensuite vers la Chine, où, partant sous la protection d'une bonne escorte, il ne serait certainement jamais parvenu à destination. Mais Sun-Yat-Sen avait, en Angleterre, des amis dévoués qui prévinrent le Foreign Office qu'on avait arrêté un Chinois sur le territoire anglais. L'affaire fit, en son temps, un grand bruit, et Sun-Yat-Sen fut immédiatement relâché, ce dont il ne garda, d'ailleurs, aucune reconnaissance spéciale au gouvernement britannique.

De retour en Chine, nous le voyons constituer ligue sur ligue pour propager les idées qu'il avait puisées dans ses contacts avec les démocraties européennes et américaines. Tour à tour, il entraîne dans l'action violente les marchands, les intellectuels, les soldats, en concentrant particulièrement ses efforts sur les régions du Sud, mieux préparées à recevoir la bonne parole révolutionnaire. Sous le couvert d'un nationalisme exalté par la haine de l'étranger, c'est, en somme, la dynastie Mandchoue qu'il s'agit de renverser pour la remplacer par une République dotée d'une Constitution sur le modèle américain, les États-Unis exerçant sur lui une particulière attraction.

Dans une déclaration qui date de 1907, Sun-Yat-Sen s'affirme déjà comme le chef d'un parti révolutionnaire, qui veut placer la Chine sous un régime républicain à tendance socialiste. « Nous voulons, dit-il, une Révolution émancipatrice, parce que nous ne pouvons tolérer qu'un groupe de Mandchouriens s'arroge le monopole de toutes les richesses. Nous voulons une Révolution politique, parce que nous ne pouvons tolérer qu'un seul homme centralise toutes les prérogatives du pouvoir en sa personne. Nous voulons une Révolution sociale, parce que nous ne pouvons tolérer qu'un groupe de capitalistes ait le monopole de toutes les richesses du pays. »

Un pareil langage, tenu d'ailleurs à Tokio, ne pouvait être entendu en Chine sans exposer son auteur aux pires sévices. Aussi, est-ce par les sociétés secrètes, très nombreuses en Extrême-Orient, comme dans tous les pays d'oppression, que se propageait ce ferment de révolution, plus spécialement à travers les provinces du Sud.

Mais ce plan reste sans force exécutoire jusqu'au moment où Sun-Yat-Sen put trouver des alliés pour imposer, par la violence, une transformation politique, à laquelle la masse du

pays restait indifférente. Après plusieurs conspirations sans succès, il réussit enfin à s'assurer, en 1911, comme auxiliaire, le général Hwan-Hsing, qui lui apporte un renfort militaire pour tenter le coup d'audace contre la dynastie Mandchoue.

Dès ce moment, la Révolution est en marche; elle éclate en avril 1911, lorsque, avec un fort contingent de rebelles armés, Hwan-Hsing essaie de s'emparer de l'arsenal de Canton, afin de trouver dans cette ville un centre d'opérations, pour entraîner dans le mouvement les autres provinces du Sud. Ce mouvement préparatoire échoua, faute d'éléments de soutien dans les autres centres révolutionnaires; mais, au lieu de se décourager devant cet insuccès, Sun-Yat-Sen reprend de nouveau le chemin de l'Europe afin d'y recruter des ressources et des partisans.

II

C'est une des pages les plus curieuses de l'histoire de la Chine que cette Révolution de 1911, avec la chute de la dynastie Mandchoue et l'avènement de la République.

Nous sommes au 10 octobre 1911, à Ou-Tchang-Fou, dans la province de Hou-Pei, et voici la suite des événements. Des régiments armés à l'européenne se sont révoltés; ils brûlent le palais du vice-roi, massacrent toute la garnison mandchoue et placent à leur tête l'un des conjurés, Li-Yuan-Houng. Ce premier succès fut l'effet du hasard, plutôt que le résultat d'une longue préparation. Ou-Tchang-Fou était de toutes les villes la moins capable de lancer un mouvement, car personne, sauf quelques soldats de l'armée impériale, n'était favorable à un soulèvement. Quand le complot fut découvert, Li-Yuan-Houng, alors colonel et inscrit sur la liste des conjurés, se tenait caché sous un lit. Ses hommes le tirent de cette position critique et le forcent à se mettre à la tête de la troupe pour tenter la transformation de cette conspiration manquée en un mouvement révolutionnaire.

Après s'être emparé de l'Arsenal, Li-Yuan-Houng constitue une petite armée dont il se nomme général; il traverse le Yang-Sé, s'installe à Hankéou, siège des Concessions étrangères, où il prend le pouvoir en menaçant, à travers la distance, le gouvernement de Pékin. C'est alors que, pour la

défense de l'Empire, se lève un autre chef de parti, le général Yuan-Che-Kaï, qui est rappelé de l'exil où il vivait disgracié depuis 1909. Hier, comme aujourd'hui, la lutte devient celle de deux généraux se dressant en face d'un gouvernement impuissant à maintenir l'autorité du pouvoir central.

Dans la confusion des événements qui se produisent alors en Chine, nous citerons seulement les faits principaux, formant les étapes de cette Révolution, dans laquelle le peuple ne joue d'ailleurs aucun rôle.

Le 4 novembre 1911, Changhaï proclame la République.

Le 5 novembre, décret du gouvernement promettant la transformation de l'Empire en monarchie constitutionnelle.

Le 9 novembre, Canton proclame à son tour la République.

Le 2 décembre, c'est Nankin, pris de vive force, qui entre également dans le mouvement.

Le 6 décembre, décret de l'Impératrice douairière acceptant la démission du prince régent, chef légal de la famille impériale. C'est l'agonie de l'Empire que tous ses partisans abandonnent, mais que personne encore n'ose renverser.

Le 11 décembre, armistice entre le Nord et le Sud, avec proclamation de la fraternité des Chinois, Mandchous, Mongols et Thibétains dans la Chine à venir.

En ce même temps, le général Yuan-Che-Kaï s'impose en maître à Pékin où il est accueilli comme un sauveur par le Gouvernement impérial, qui le nomme généralissime, avec pleins pouvoirs pour agir contre les révolutionnaires du Sud. Simple feinte de la part de Yuan-Che-Kaï qui, sentant la partie perdue, reste en observation à Pékin et attend les événements.

Le 27 décembre marque l'époque du dénouement, avec l'arrivée à Changhaï de Sun-Yat-Sen, retour d'Europe, où il avait pris un recul nécessaire après l'échec de la précédente insurrection.

La rentrée en scène de Sun-Yat-Sen déchaîne un grand enthousiasme dans le parti révolutionnaire de Changhaï, qui convoque une assemblée nationale pour décider de la nouvelle forme de gouvernement. Mais Nankin, encore plus expéditif, envoie des délégués à Sun-Yat-Sen, pour lui annoncer qu'il a été élu président provisoire et l'inviter à former un gouvernement républicain.

Le 1er janvier 1912, le fait est accompli, Sun-Yat-Sen prend

la présidence avec le chef révolutionnaire, Li-Yuan-Houng, comme vice-président Une Constitution est élaborée sur le mode américain, avec pouvoirs présidentiels très élargis, en attendant qu'une consultation nationale ait définitivement consacré le nouveau régime républicain.

Un seul obstacle restait sur la route de Sun-Yat-Sen pour la prise de possession totale de ses fonctions, la présence à Pékin de Yuan-Che-Kaï, soutien de l'Empire chancelant. Le 29 janvier, le généralissime, qui avait déjà ouvert des négociations avec ceux qu'il était chargé de combattre, démasque son plan de trahison, force l'Impératrice douairière à l'abdication et se fait remettre le pouvoir pour former, lui aussi, un gouvernement républicain. L'attitude de cette vieille dynastie Mandchoue, trahie par tous, n'est pas sans grandeur dans sa déchéance. Le décret d'abdication porte que place est faite à la République pour qu'elle ressoude, en un seul gouvernement, le Nord et le Sud.

Que fut cette première présidence de Sun-Yat-Sen? Un règne éphémère d'à peine un mois et demi. Ici, nous laissons la parole à son biographe, Paul Linebarger, qui, replaçant la scène dans son cadre, nous traduit, en fidèle ami, les états d'âme du nouveau président :

Le 29 décembre 1911, Sun fut élu président de la République de Chine par la Convention à Nankin, et entra dans les grands murs de la Capitale de la République, l'après-midi du premier jour de la nouvelle année 1912. Avant que le soleil fût levé sur ce jour, il avait pris le serment du Ministère et assumé la responsabilité pour la continuation de cette République qu'il avait créée. Les canons tonnaient, les feux d'artifice éclataient et les grandes lanternes faisaient une avenue de lumière, telle que Nankin, la ville des cent siècles, n'en avait jamais vu auparavant. Mais, au-dessus de toute cette apothéose, planaient les ténèbres de l'incertitude, et un grand nuage de doute que le lendemain devait dissiper.

Le vingt-cinquième jour de la douzième lune de la troisième année de Hsuang-Tung (12 février 1912), pour la seconde fois, la cloche de la liberté sonna, lorsque parvint la nouvelle de l'abdication de la dynastie Mandchoue. Enfin, le plein succès de la démocratie chinoise avait été achevé, le devoir était rempli, et maintenant Sun avait le droit de se retirer comme premier magistrat de la nation. Deux jours après le décret de l'abdication, il harangua l'assemblée républicaine et proposa sa démission :

« Le Nord et le Sud sont réunis, dit-il, par l'abdication de l'Empereur. Yuan promet et veut, je crois, soutenir la République. Il est homme d'expérience en affaires d'État, et un loyal partisan de cette démocratie pour laquelle nous avons si longtemps travaillé. Je peux aussi bien être utile à mon pays dans un travail administratif. Laissez Yuan devenir président à ma place; il promet de servir le peuple de la nouvelle République. »

Le 15 février 1912, sur la recommandation de Sun-Yat-Sen, Yuan-Che-Kaï était élu par un Parlement, dont il serait bien difficile de préciser la composition, et devenait, par la seule volonté de son prédécesseur, le président de la République chinoise.

Ainsi finit le pouvoir de Sun-Yat-Sen, par un acte qui atteste, sinon son sens politique, du moins la sincérité de ses sentiments républicains. S'effacer dans ses hautes fonctions devant une personnalité plus capable d'assumer la charge serait, en effet, un rare exemple de désintéressement, surtout en Chine, si Sun-Yat-Sen n'avait été grossièrement trompé par celui qui était appelé à le remplacer.

Après avoir précipité, par sa trahison, la chute de la dynastie mandchoue, Yuan-Che-Kaï devait trahir une seconde fois en invitant Sun-Yat-Sen à lui céder sa place, pour le plus grand bien de la République naissante alors qu'il avait la ferme intention de se servir de son pouvoir pour reconstituer l'Empire en sa personne.

Sun-Yat-Sen se laissa persuader qu'il y avait de plus grandes tâches, au service de la République, que de consacrer son temps à écouter les supplications des quémandeurs ou des fonctionnaires. Une autre mission s'offrait à lui, dans l'intérêt supérieur du pays, celle de la réorganisation des chemins de fer et de leur développement, en vue de créer, par la multiplication du réseau ferré, le lien indispensable entre toutes les parties du vaste continent chinois.

Sur ce point, Sun-Yat-Sen voyait juste. « Si nous avions, disait-il, un développement suffisant de nos lignes de chemins de fer, la voie serait ouverte au commerce et à l'industrie et ce serait un grand bienfait pour notre peuple, qui ne doit pas vivre seulement de la vie agricole. » Il faut également lui reconnaître le mérite d'avoir soutenu que la gestion des voies ferrées ne devait pas constituer un monopole de l'État, mais

être confiée à des sociétés privées, ce qui n'excluait pas, par conséquent, l'intervention d'entreprises étrangères, dûment contrôlées. Son vaste plan de grands travaux publics, qui n'existe plus qu'à l'état de souvenir, comprenait la construction de 100 000 kilomètres de chemins de fer, l'amélioration des canaux, l'agrandissement des ports et l'aménagement des forces hydrauliques, avec le concours du capital européen.

Si les intentions de Sun-Yat-Sen étaient bonnes, la réalisation de ses projets le fut beaucoup moins. Il ne tarda pas à démontrer son incapacité comme organisateur, gaspillant les fonds que le gouvernement de Pékin avait mis à sa disposition pour installer un Office de chemins de fer nationaux. Son biographe garde un silence prudent sur cette période de son existence. Après cet insuccès dans sa carrière administrative, qui ne devait pas laisser plus de traces que sa carrière présidentielle, Sun-Yat-Sen rentre alors dans son vrai rôle, celui d'un révolutionnaire en constante opposition avec le Pouvoir établi, mais impuissant à gouverner, aussi bien avec ses amis que contre ses ennemis. Canton devient son quartier général, autour duquel il groupe dans un Comité, bien connu sous le nom de Kouo-Ming-Tang, tous les éléments révolutionnaires composés principalement d'intellectuels et d'ouvriers. Son action tend également à s'exercer sur les autres centres des provinces du sud-ouest, qu'il s'efforce de réunir en une vaste confédération opposée à celle du gouvernement de Pékin.

III

Nous renonçons à décrire tous les épisodes de la vie de Sun-Yat-Sen, de 1913 à 1920, ses attaques contre Yuan-Che-Kaï, son successeur à la présidence à la République, qui intrigue pour se faire proclamer Empereur, les luttes à Nankin et à Changhaï, la fuite au Japon, puis le retour dans sa patrie, lors de la présidence de l'ancien chef du mouvement révolutionnaire de 1911, Li-Yuan-Houng.

Au milieu de toutes les convulsions qui marquent chaque changement de président, nous retrouvons toujours Sun-Yat-Sen dans sa même agitation et sa même impuissance, poursuivant son plan d'unification au profit des provinces du Sud, mais s'insurgeant contre cette unification quand elle est recherchée

par les provinces du Nord. Un seul fait est à retenir, c'est que le fossé se creuse de plus en plus entre les deux parties de la Chine et qu'aujourd'hui encore, par suite de cette politique néfaste, la République chinoise est sans autorité pour rétablir l'unité du pays.

Dans le chaos des événements, que nous tenterons de suivre à travers les éphémérides du R. P. Wieger, on retrouve le 1er décembre 1920, Sun-Yat-Sen constituant un gouvernement provisoire à Canton, avec un programme aussi juste qu'utopique : convertir la Chine en une fédération de provinces autonomes, rendre l'instruction obligatoire, supprimer les gouverneurs militaires et licencier les armées. Sur ce programme, le 5 mai 1921, les parlementaires de Canton l'élisent comme président extraordinaire, en face du gouvernement de Pékin aux mains du président Su-Che-Tchang, sommé de se retirer. Les Puissances étrangères font savoir qu'elles ne reconnaissent pas le nouveau pouvoir de Sun-Yat-Sen.

Cette dualité de gouvernement dure jusqu'en juin 1922, date à laquelle le président Su-Che-Tchang donne sa démission, sous prétexte de vieillesse et de maladie, « le cœur plus amer que la chicorée, » dit son message. Il est remplacé par Li-Yuan-Houng, l'ancien vice-président de Sun-Yat-Sen dans son gouvernement éphémère de Pékin, tous deux devenus depuis lors des ennemis qui s'accusent mutuellement de trahison.

De nouveau la moitié de la Chine se dresse contre l'autre avec ses deux présidents, l'un reconnu par les provinces du Nord, et l'autre par une partie de celles du Sud, ce qui éloigne plus que jamais tout programme d'unification.

Dans ce conflit inévitable, Sun-Yat-Sen succombe : il est à son tour trahi par le chef de son armée, le général Tchen-Kioung-Ming, qui s'installe à Canton comme gouverneur de la province. Contraint de fuir, il se réfugie sur une canonnière chinoise restée fidèle, d'où il continue la lutte, non pas avec le canon, mais avec des discours, ce qui est bien dans le genre rhétorique du personnage. « Je suis encore vivant, proclame-t-il, et avec moi vit la démocratie. Je vais bombarder la ville de Canton pour protester contre le militarisme et prouver que le gouvernement protecteur de la loi n'est pas anéanti. »

Après une série de manifestations plus oratoires que militaires, Sun-Yat-Sen, peu rassuré sur le résultat de cette démons-

tration défensive à bord d'une canonnière, se rend à Hong-Kong, puis à Changhaï, pour y recruter des partisans en vue d'organiser plus fortement la résistance.

C'est alors que, dans sa politique de révolutionnaire, se dessine un nouveau plan que nous devons retenir comme la plus sérieuse menace pour les Puissances étrangères en Chine. Sun-Yat-Sen élabore, au sein de son parti, un projet de triple alliance sino-russo-allemande, de nuance soviétique, dont les soldats licenciés, organisés en corps de travailleurs, formeraient la base. Cette politique est celle à laquelle va s'attacher Sun-Yat-Sen, lorsqu'il entrera en contact plus direct avec les deux agents de la propagande bolchéviste, d'abord Adolf Abramovitch Yoffe, puis Léon Karakhan, qui deviennent ses plus précieux auxiliaires et vis-à-vis desquels il s'engage à faire l'alliance entre la Chine du Sud et la Russie soviétique.

Nous devons rappeler, pour la compréhension du personnage et de son rôle, que dès 1914, Sun-Yat-Sen a été constamment opposé à l'entrée en guerre de la Chine aux côtés des Alliés. Pour lui, l'intérêt de son pays était non seulement de s'abstenir, mais de pousser encore les Japonais à chasser tous les Européens de l'Extrême-Orient. Le gouvernement de Pékin fut d'un avis différent, estimant à juste titre qu'en s'attachant au flanc des Alliés, la Chine trouverait, dans les Puissances belligérantes, sans avoir besoin de participer activement à la guerre, une défense contre l'impérialisme japonais, beaucoup plus à craindre pour elle que celui des Européens.

A partir de cette époque, la pénétration bolchéviste s'accentue avec Karakhan à Pékin et avec Borodine à Canton, spécialement délégués pour maintenir le contact direct de Moscou avec ses nouveaux alliés. En s'appuyant sur les sympathies agissantes des représentants soviétiques, Sun-Yat-Sen reprend courage et, de retour à Canton, en mai 1923, réorganise son gouvernement et l'oppose à celui du général Feng-Yu-Siang et du général Ou-Pei-Fou, qui sont les deux maîtres de l'heure dans la capitale chinoise. Le président Li-Yuan-Houng, ayant été renversé, s'enfuit à Tien-Tsin et est remplacé par Tsao-Koum, nouveau coup d'État, accompagné de nombreuses crises ministérielles.

Dans cette dernière phase de sa vie politique, pleine d'incidents de tout genre et surtout de confusion, Sun-Yat-Sen s'agite de plus en plus dans sa vaine ambition de jouer les grands

premiers rôles, et de reconstituer sur son nom l'unité nationale chinoise, en face de l'étranger. Mais il ne fait que manifester son impuissance, et n'ayant pas de troupes pour se mesurer avec Tchang-So-Lin, à Moukden, Feng-Yu-Siang à Pékin et Ou-Pei-Fou dans le Setchouan, c'est par des discours et des messages qu'il s'efforce, mais sans succès, de dominer les événements. Combattu par le gouvernement du président Tsao-Koum, il s'en prend alors aux Puissances étrangères qu'il accuse de faire obstacle à l'unification de la Chine. Dans le message qu'il leur adresse, au nom de son gouvernement du Sud, on reconnaît la phraséologie ordinaire des représentants bolchévistes :

Depuis un an, le président Li-Yuan-Houng, imposé par les militaristes en juin 1922, a été renversé par les mêmes en juin 1923 ; plusieurs gouvernements ont été formés et défaits, toujours selon le bon plaisir des militaristes. Le peuple chinois, qui désire la paix et l'unité, ne veut plus de ces hommes. Moi qui connais bien ses désirs, l'an dernier, j'ai suggéré de réunir en conférence les chefs des partis politiques et les chefs militaires, en vue de préparer le désarmement par voie d'accord. J'ai ajouté qu'on pourrait employer les soldats licenciés à faire des travaux d'utilité publique. J'espérais aussi qu'on arriverait à créer un gouvernement uni et stable. Mais les militaristes ne voulurent pas d'une conférence qui, en les privant de leurs troupes, les aurait fait rentrer dans le droit commun. N'osant pas le dire ouvertement, ils envoyèrent des émissaires dans le Kouang-Toung, le Fou-kien et le Seu-tch'oan, lesquels y semèrent si bien la discorde que rien ne put être fait pour l'unification et l'apaisement.

La force des militaristes vient de la position qu'ils occupent dans le gouvernement de Pékin, reconnu par les Puissances étrangères. Or, ce gouvernement, qui n'est ni de droit ni de fait celui du peuple chinois, n'existe que grâce à cette reconnaissance, au prestige moral et aux ressources financières que lui assurent les administrations contrôlées par des étrangers. En prenant ainsi en mains les affaires du gouvernement de Pékin, les Puissances ont fait, inconsciemment, je veux le croire, une chose qu'elles ont toujours déclaré ne pas vouloir faire : elles sont intervenues dans les affaires intérieures de la Chine, en lui imposant ce gouvernement qui, sans elles, ne pourrait pas vivre un seul jour.

Si la critique est juste lorsqu'elle porte sur la situation de la Chine, divisée par ces factions militaires qui rendent impossible tout gouvernement stable, il n'en est pas de même quand elle met en cause les Puissances étrangères, accusées d'entre-

tenir l'anarchie et surtout d'en profiter, — affirmation dans laquelle on retrouve l'influence soviétique, qui pénètre de plus en plus en Chine, sous le couvert d'un nationalisme exacerbé.

Cette hostilité contre les Puissances étrangères, exploitée par la Russie, forme le fond de cette politique d'agitation, poursuivie dans le Sud, dont il n'est rien sorti pour la reconstruction de la Chine moderne. Au lieu de concevoir l'intervention des Puissances comme une condition du développement économique, Sun-Yat-Sen ne cherche qu'à détruire cette armature, sans savoir ce qu'il mettra à la place. En ceci, — et nous insistons sur ce fait, — il a puissamment secondé l'activité diplomatique de Karakhan, qui tendait également à écarter toutes les influences étrangères au bénéfice du bolchévisme triomphant.

IV

Nous arrivons au dernier épisode du drame chinois auquel prit part Sun-Yat-Sen : la trahison du général Feng-Yu-Hsiang qui, en passant en pleine bataille du camp d'Ou-Pei-Fou dans celui de son adversaire, le maréchal Tchang-So-Lin, a provoqué la chute du président Tsao-Koum. Un nouveau président est nommé en la personne du maréchal Tuan-Chi-Jiu, et Sun-Yat-Sen décide de se rendre à Pékin, toujours dans la pensée d'imposer sa collaboration au nouveau gouvernement et de faire l'union des deux parties de la Chine sur le programme des trois Minn, que nous rappelons ici :

1° Les citoyens des cinq races qui composent la démocratie chinoise constituent un seul peuple et sont tous égaux.

2° La souveraineté nationale réside dans le peuple.

3° Le peuple a droit à toutes les ressources nationales.

Mais, à ce programme idéal de politique intérieure que nous n'avons pas à discuter, il en ajoute un autre pour la politique extérieure, qui est manifestement d'inspiration soviétique :

Tous les traités imposés à la Chine par les Puissances étrangères, sur un pied d'inégalité, doivent être annulés.

Tous les droits spéciaux obtenus par les pays et les particuliers étrangers seront abolis, c'est-à-dire en fait le régime des Concessions étrangères.

Les emprunts chinois seront revisés et modifiés de façon à ne plus faire de la Chine une colonie des Puissances étrangères.

Parti de Canton en novembre 1924, avec une nombreuse escorte de partisans, Sun-Yat-Sen se dirige d'abord sur Changhaï, où il est salué avec enthousiasme par la population ouvrière, et fraîchement accueilli par la partie commerçante, en raison des troubles que suscite sa présence. Mécontent de cette réception, il tourne sa fureur contre les Concessions étrangères et leur adresse la menace suivante :

Ceux qui veulent m'empêcher de venir ici doivent se souvenir que Changhaï est terre chinoise. C'est nous, Chinois, qui sommes les maîtres et eux qui sont simplement nos hôtes. En qualité de citoyen chinois, j'entends résider où il me plaît, et je n'ai aucun avis à recevoir des hôtes que nous tolérons sur notre sol.

Si, malgré tout, ces gens-là, aidés par quelques-uns de mes compatriotes, veulent m'en empêcher, je suis disposé à prendre des mesures énergiques à leur égard... Il y a trop longtemps que les Chinois sont humiliés chez eux.

Aussi bien, le temps est venu où la suppression des Concessions s'impose. Si les Puissances ne le comprennent pas, je crains que l'on ne doive s'attendre à des incidents malheureux. Il n'est plus, en effet, un seul Chinois qui ne se rende compte que certains pays étrangers abusent impudemment de la Chine...

Après un très court séjour, Sun-Yat-Sen repartait pour Pékin en passant par le Japon où il allait manifester, une fois de plus, sa haine contre les civilisations pourries de l'Occident, la Russie exceptée, en faisant appel, dans les luttes prochaines, à l'union fraternelle des jaunes. Arrivé à Pékin vers la fin de l'année, il connaît encore les joies de la popularité lorsqu'il entre dans la capitale, le 31 décembre 1924, aux acclamations de la foule, composée surtout de professeurs et d'étudiants, parmi lesquels il avait toujours compté de nombreux disciples. Cette réception est de bon augure pour le succès de la « Conférence de réorganisation », convoquée par le nouveau gouvernement, et dans laquelle il entend dicter ses conditions au président Tuan-Chi-Jiu, avec l'appui de l'ambassadeur Karakhan, qui travaille dans l'ombre à cette réorganisation, suivant la méthode soviétique.

La préparation de cette Conférence, sur laquelle on a fondé tant d'espoir pour l'unification et la réorganisation de la Chine, fut le dernier acte de la vie politique de ce grand agitateur, arrivé au terme de sa course. Atteint depuis plus de

dix ans de dyspepsie et de troubles digestifs, sa maladie s'était encore aggravée lors de son récent voyage au Japon. Une rechute le terrassa dans les premiers mois de 1925 et le 12 mars, il mourait à Pékin, dans la maison du docteur Wellington-Kou, l'ancien ministre des Affaires étrangères, sans avoir pu regagner Canton, sa vraie patrie.

La mort de Sun-Yat-Sen fut pour toute la Chine un événement considérable, car, n'étant plus à craindre comme chef de parti, il devenait, même pour ses adversaires, un héros national. Ce peuple chinois, sans respect pour ses présidents, dont pas un n'avait pu terminer sa carrière dans le calme, manifesta au contraire une admiration sans bornes pour le révolutionnaire impénitent, redevenu à ses yeux le fondateur de la République. Nous trouvons quelques détails sur cette apothéose posthume dans le récit d'un correspondant étranger à Pékin, M. Francis Borrey, qui nous a donné un compte rendu imagé des obsèques.

Nous avons tout d'abord confirmation que Sun-Yat-Sen était chrétien, de religion protestante, comme le général Feng-Yu-Hsiang, et nous apprenons qu'une cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle de l'hôpital Rockfeller, où la dépouille mortelle avait été déposée pour l'embaumement.

Après cette cérémonie tout intime, ce furent les obsèques officielles organisées par le parti Kouo-Ming-Tang :

Dehors, dès neuf heures, un service d'ordre, police et soldats, avait été établi, et des centaines de délégations de toute sorte, d'étudiants, de corporations, d'ouvriers, venaient se serrer, se tasser aux alentours de l'hôpital, sur la place et dans la San-Kiao-Houtong.

Les funérailles sont nationales. Le ministre des Affaires étrangères, celui de l'Intérieur et le délégué du Président représentent le gouvernement, qui a également convoqué à la cérémonie tous les chefs des grandes administrations.

Vers dix heures, arrive M. Karakhan, qu'accompagnent cinq ou six personnes de son ambassade, dont le général, attaché militaire en grande tenue, et que d'aucuns prennent pour un simple garde rouge.

Vers onze heures, grand bruit, cris et proclamations. La cérémonie religieuse et privée étant terminée, voici que commence la cérémonie laïque et publique. L'ordonnateur annonce que le corps va sortir, et le cercueil, porté très bas, porté si bas que beaucoup ne le verront pas, s'avance au balancé des hanches de quelques vieux

amis porteurs. Il est recouvert du drapeau de Sun-Yat-Sen : un soleil blanc avec rayons blancs sur fond bleu. Ce drapeau a été imaginé à Paris, à l'hôtel Wagram, où Sun occupait une petite chambre, certain jour de 1905. La musique joue des marches funèbres.

On a estimé à cent mille le nombre des personnes répandues sur le passage du cortège, — foule énorme, silencieuse, grave et recueillie. Remarqué le délégué apostolique, Mgr Costantini:.. Et j'ai pensé aux paroles de jadis : « Un grand destin chrétien monte sur la Chine. » Sera-t-elle protestante, catholique, ou encore ne prendra-t-elle, cette Chine mystérieuse, énorme et troublante, confucienne dans les moelles, ne prendra-t-elle au christianisme que son essence et sa fleur?... En attendant, retenons que Sun-Yat-Sen était chrétien protestant, et que, pour discrète et intime qu'ait été la cérémonie funèbre et religieuse, elle ne marque pas moins un événement, étant donné la formidable personnalité qu'avait le défunt. Et ceci a été compris et senti par beaucoup de grands chefs politiques de tous les partis.

Dans ses dispositions testamentaires, Sun-Yat-Sen avait manifesté le désir d'être enterré dans un cercueil en argent, venu de Moscou, fidèle représentation de celui de Lénine. Ce geste symbolique est, d'ailleurs, dans l'esprit de son testament, qui révèle ses affinités politiques et l'ultime étape de son évolution doctrinale. En voici le contenu :

Pendant quarante ans, j'ai consacré toute mon énergie à la cause de la Révolution. Mon rêve suprême était que la Chine jouisse de la liberté et de l'égalité avec les autres pays. Mon expérience de quarante ans m'a convaincu que, pour atteindre mon but, il était nécessaire de réveiller le peuple chinois et de coopérer dans le monde avec les nations qui, dans leurs luttes, lui accordent la parité de droits. La Révolution n'est pas encore arrivée jusqu'à ce point. Tous mes collègues et coopérateurs continueront leurs efforts en suivant mes doctrines du San-Minn et en appliquant le programme que j'ai tracé pour hâter l'ouverture de la Conférence et l'abrogation, dans le temps le plus bref possible, de tous les traités qui nient l'égalité internationale.

V

Quel jugement porterons-nous sur ce redoutable personnage? Sa carrière tourmentée se présente sous deux aspects différents, suivant qu'il s'agit de Sun-Yat-Sen, champion du nationalisme

chinois, en face de la féodalité militaire dans un pays profondément divisé, ou bien du révolutionnaire transformé en fourrier du bolchévisme russe pour servir ses ambitions politiques et sa haine de l'étranger.

Dans sa première incarnation, Sun-Yat-Sen fait figure d'un mystique, ou plus exactement d'un illuminé, découvrant que les maux de la Chine viennent de l'incapacité de sa dynastie Mandchoue, de la corruption de sa bureaucratie, de la passivité de cette masse chinoise, figée dans des traditions séculaires, et rêvant d'une pacifique Révolution qui donnerait une âme à ce grand corps invertébré, pour le porter ensuite au degré de la civilisation la plus avancée. Nous pouvons alors facilement concevoir que la Chine moderne ait vu le symbole de sa régénération et de son indépendance dans ce fondateur d'une République idéale que n'aurait pas reniée Confucius.

Mais il y a, dans ce révolutionnaire, une autre personnalité qui, surtout, nous intéresse, au point de vue européen, parce qu'elle est beaucoup plus inquiétante, c'est le Sun-Yat-Sen que l'influence de Moscou a façonné à l'image de Lénine, par les soins de ses représentants en Chine, Yoffe, Karakhan ou Borodine.

De 1920 à 1924, un changement s'opère dans son esprit par suite de ses multiples contacts avec ces diplomates, importateurs en Chine des théories de Karl Marx. Bien que le bolchévisme soit une plante exotique pour la mentalité chinoise, elle se développe rapidement chez Sun-Yat-Sen, qui croit trouver là une force nouvelle sur laquelle appuyer sa politique d'agitation révolutionnaire. Salué par ses partisans comme le Lénine de l'Extrême-Orient, il perd peu à peu la conscience de sa nationalité pour devenir l'un de ces produits destructifs qu'engendre le communisme, et qui ne voient les intérêts de leur pays qu'à travers le programme de la IIIe Internationale.

Cette comparaison entre Sun-Yat-Sen et Lénine est devenue un leit-motiv dans les nombreux articles que la presse russe a consacrés, après sa mort, à l'introducteur du bolchévisme en Extrême-Orient. L'idée de l'alliance entre la Russie soviétique et la Chine a été lancée, dès 1916, à Berne, par Lénine lui-même, qui n'a cessé, depuis lors, de considérer Sun-Yat-Sen comme un précieux allié pour combattre, sous le couvert d'une politique nationaliste, l'impérialisme européen, et surtout pour

jeter la semence d'émancipation prolétarienne à travers la race jaune, préface de possibles invasions (1).

De son côté, Sun-Yat-Sen a déclaré, en toute circonstance, qu'il était le disciple de Lénine, et il l'a manifesté sous une forme hyperbolique dans le discours qu'il a prononcé au Congrès des délégués révolutionnaires réunis à Canton, lorsque parvint, le 15 janvier 1924, la nouvelle de la mort du fondateur de la République soviétique :

« Lénine fut notre guide, notre ami. Sa perte est cruelle pour nous. Ayant beaucoup voyagé, j'ai connu beaucoup d'hommes. Lénine m'est resté comme le type de la tendresse du cœur. Eh bien, il m'est impossible de dire combien cet homme si bon dut subir, depuis 1916, d'insultes et d'avanies. C'est qu'il a démontré que le monde est composé de 250 millions d'oppresseurs et de 1 milliard 250 millions d'opprimés ...Avec l'aide de quinze mille Russes éclairés par lui, il arriva à renverser le despotisme qui écrasait la Russie. Une réaction terrible suivit. Ligués avec l'étranger, les Russes conservateurs employèrent contre lui toutes les forces : l'aviation, les tanks, la propagande des journaux, l'or semé à pleines mains. Lénine triompha de tout. Il fit de la Russie un corps militant invincible. »

Nous arrêterons là cette comparaison, car nous ne voudrions pas affirmer que les convictions communistes des deux chefs fussent de même qualité ou plus exactement d'égale nocivité. Sun-Yat-Sen a toujours considéré le bolchévisme comme un moyen de combat, mais non pas comme une doctrine que puisse s'assimiler le peuple chinois, traditionnellement attaché à sa terre et sans force de réaction. En fait, le parti communiste ne comprend en Chine, à part quelques éléments jeunes, pour la plupart étudiants, que des ouvriers de grands centres d'industrie, auxquels s'adjoint la masse flottante de tous les mécontents et des coolies retour d'émigration. On peut même dire qu'entre le communisme et le banditisme, il y a quelque rapprochement, si nous en jugeons par ce curieux épisode que cite M. Palmieri. A une assemblée de communistes à Canton, vint un fameux bandit, Fan-Ciung-Shui qui, après avoir écouté avec beaucoup de gravité les discours, tint

(1) Le péril bolchéviste a été également signalé par « Civis », dans sa clairvoyante campagne de *la Dépêche coloniale*, sous le titre : *Ce qui se passe et ce qui se prépare en Chine.*

à peu près ce langage : « De tous temps, nous avons pratiqué le communisme sur la montagne de l'Honan, et c'est pourquoi nous sommes vos ancêtres à cet égard. Alors, cependant, nous ignorions que nous exercions le même métier que vous vous efforcez d'apprendre. C'est une grande joie pour moi de constater que vous êtes nos disciples. »

Sun-Yat-Sen fut, à sa manière, un patriote qui, du point de vue chinois, est le symbole de toutes les aspirations de la Chine nouvelle, de son effort d'indépendance et auquel il faut laisser le mérite d'avoir combattu cette oligarchie, qui fait du pouvoir central l'enjeu de la rivalité des chefs militaires. N'ayons garde toutefois d'oublier que, pour soutenir cette politique nationaliste, Sun-Yat-Sen a recherché un point d'appui dans une alliance avec l'État soviétique, afin de contrebalancer le concours que le gouvernement chinois pouvait trouver chez les autres Puissances européennes.

Or, tandis que Sun-Yat-Sen, croyant candidement travailler à l'indépendance de son pays, se faisait ainsi l'introducteur du bolchévisme en Chine, le gouvernement des Soviets poursuivait un tout autre plan, celui de propager en Extrême-Orient le grand mouvement communiste de la IIIe Internationale. Ce plan n'est d'ailleurs ni un secret, ni une nouveauté, car déjà en 1920, Zinovief, président du Comité exécutif de cette IIIe Internationale, déclarait, dans le Congrès des peuples orientaux tenu à Bakou, et auquel participèrent les délégués d'une vingtaine de peuples orientaux, y compris la Chine :

« La Russie bolchéviste tend la main à l'Asie, non parce qu'elle en épouse l'idéal ou parce que l'Asie envie ses théories sociales, mais parce que les huit cents millions d'Asiatiques lui sont nécessaires pour abattre l'impérialisme et le capitalisme. Nous voulons libérer ces races de prolétaires sans faire attention aux couleurs, car peu importe pour nous qu'ils soient blancs ou jaunes ou noirs. Une révolution mondiale ne peut avoir lieu que si ces huit cents millions d'hommes s'unissent à notre mouvement révolutionnaire. »

Pour préciser son programme, Zinovief distinguait deux courants dans l'avance triomphale du bolchévisme : « Un de ces courants est impétueux, il rompt toutes les digues; il entraîne des décombres dans ses vagues. C'est le courant du prolétariat qui, dans la Russie, l'Allemagne, la France et

l'Italie, se heurte contre le capitalisme. Un autre courant, moins fort et plus tranquille, est le mouvement de la nationalité opprimée qui ne sait pas encore ce qu'elle veut, mais comprend que la cause de son mal est l'impérialisme anglo-français. Ces deux courants doivent se réunir, se purifier des préjugés nationaux, puis se fondre, et se lancer comme un océan en tempête contre ces maux que nous voulons extirper. »

Quant au plan d'exécution pour déchaîner ce mouvement à travers la Chine, il est consigné dans les instructions secrètes que reçoivent les diplomates nouveau style, envoyés de Moscou au service de la propagande bolchéviste, et dont le sens se précise ainsi qu'il suit :

— Intervenir dans la politique intérieure de la Chine pour la doter d'un Gouvernement favorable à la politique des Soviets ;

— Favoriser, par tous les moyens, la fondation de petites républiques soviétiques chinoises pour diffuser plus facilement dans les masses la doctrine du bolchévisme ;

— Mettre un frein aux ambitions du Japon en l'éliminant à tout prix de la Chine, et laisser ainsi le champ libre à l'action soviétique.

Tel est, dans sa politique en Extrême-Orient, le plan du gouvernement de Moscou, dont sa diplomatie poursuit inlassablement, sous nos yeux, l'exécution, au milieu des agitations actuelles de la Chine anarchique, convulsée par les divisions intestines et sans pouvoir central assez fort pour refaire l'unité nationale. La grande pensée bolchéviste est d'isoler la Chine de l'Europe, en la séparant de toutes les influences qui s'exercent autour d'elle pour favoriser dans la paix son développement économique.

Sun-Yat-Sen a joué le principal rôle dans cette œuvre destructrice, en livrant inconsciemment son pays à cette nouvelle invasion étrangère. Il a marqué la première étape du bolchévisme en Extrême-Orient, avec l'espoir qu'il endiguerait sa force d'expansion après l'avoir utilisée pour les fins de sa politique nationaliste ; mais, en réalité, il a forgé la première chaîne que la Russie voudrait river à la Chine pour dresser le bloc asiatique contre la civilisation européenne.

MAURICE LEWANDOWSKI.

QUELQUES IMAGES FRANÇAISES

LA PICARDIE ET LES FLANDRES

Dans une très large mesure, on peut dire que la beauté d'un paysage est créée par l'œil et par l'âme de celui qui le contemple. Et ainsi il n'en est guère, — et même absolument pas, — d'indifférents. Des immenses plaines du Nord, de cette monotone région de tourbières, de houillères, de champs de blé et de champs de betteraves, ou de pâturages, — de toute cette platitude et de toute cette tristesse infinies, — il est encore possible d'extraire de la beauté et de la poésie. Un soir d'août, à l'heure brûlante qui précède le coucher du soleil déjà presque horizontal, dans les grasses plaines agricoles, entre Montdidier et Amiens, je me rappelle avoir vu surgir l'image opulente de cette beauté septentrionale : c'était vraiment la *Picardia nutrix*, telle que Puvis de Chavannes l'a célébrée dans une toile fameuse. Lentes rivières ombragées de saules, canaux mélancoliques entre leurs doubles rangées de peupliers, grandes eaux étalées, masses de verdures moutonnantes, meules solitaires au milieu d'une prairie à demi voilée de brume, — ce pays des grands chevaux de trait et des nourritures plantureuses évoque surtout des idées de richesse et de force, avec on ne sait quoi d'épanoui et de triomphant.

C'est aussi une des terres privilégiées de l'art. L'art est fils de l'opulence. Amiens, avec ses vieux logis cossus, ses hôtels aux repas abondants et raffinés, ses fabriques, ses marchés, son musée et sa cathédrale incomparable, est bien la capitale symbolique de cette région française. Elle mérite d'être visitée avec attention, dans ses moindres recoins, surtout dans sa par-

tie la plus ancienne, celle qui est coupée de petits canaux et de petites rues tortueuses, et d'où l'on voit surgir, avec une étonnante magnificence, le profil colossal de la basilique.

On a épuisé toutes les formules de la louange pour cette merveille de l'art gothique. La « Bible d'Amiens », comme l'a appelée Ruskin, cette Bible de pierre, ce monde d'images et de figures à la fois idéales et réelles, ce peuple rustique, démoniaque et divin, est quelque chose de réellement unique. Et pourtant, sous ce foisonnement de sculptures, de filigranes, de broderies et d'arabesques orientales, les lignes essentielles de l'édifice restent nettes et sévères, d'une grandeur et d'une simplicité toutes latines. L'intérieur est clair et joyeux, blanc et or, comme celui de la cathédrale de Chartres. Mais rien n'égale l'impression produite par la masse de l'abside, les roses et les porches des transepts et surtout par la prodigieuse façade. Qu'on s'asseye sur le parvis, un soir d'été, au moment du crépuscule, quand le soleil déclinant baigne de lueurs mauves et légèrement dorées les pinacles des tours jumelles et la procession des personnages royaux qui se déroule tout le long de la galerie supérieure : on se demande si l'art a jamais rien créé de plus vivant, de plus luxuriant, de plus somptueux, et en même temps, de plus harmonieux, de plus lumineux.

***

Quand on a vu la cathédrale d'Amiens, il est certain qu'il ne reste pas grand chose à voir, comme grand spectacle d'art, dans cette région de la Picardie et des Flandres. Cependant il y a de l'art partout, dans ce riche pays, même dans les villes les plus industrielles, les plus encrassées par la fumée des usines. Des villes comme Douai, Cambrai, Valenciennes, Roubaix même, ont de belles églises ou de vieux beffrois à montrer. Mais elles ne sauraient rivaliser avec Lille, qui, elle aussi, renferme bien des trésors d'art, — d'ailleurs insuffisamment connus ou appréciés, — et qui est une véritable capitale, la capitale de la France du nord.

Certes, les anciens monuments de Lille ne sont pas de tout premier ordre. Et pourtant, la remarquable église gothique de Saint-Maurice, la façade et surtout la cour de la Bourse, édifice de style renaissant et dernier vestige de la domination espagnole, sont des morceaux d'architecture dont une grande ville peut

être fière. Mais le caractère le plus original de Lille lui vient de la conquête française. Là, comme ailleurs, Louis XIV a marqué fortement son empreinte. Presque tout ce qui a une valeur d'art, dans cette cité de négoce et d'industrie, date du XVIIe ou du XVIIIe siècle. La rue Esquermoise, la rue Royale, la rue des Jardins sont pleines de vieux hôtels décorés, à l'intérieur comme à l'extérieur, dans le plus pur goût classique. On y conserve notamment de merveilleuses boiseries. Les deux chefs-d'œuvre de cet art-là, dans la capitale de la Flandre française, c'est la majestueuse Porte de Paris et surtout la citadelle de Vauban. L'architecture militaire n'a rien fait de comparable à ce vaste ensemble de fortifications et d'édifices de toute sorte. La citadelle de Lille, — qu'il faut absolument conserver, tant pour sa haute valeur d'art que pour son intérêt documentaire, — est une véritable ville en miniature, avec sa chapelle, son théâtre, son hôpital, son arsenal, ses boulangeries, ses casernes, sans oublier l'hôtel particulier du gouverneur. Les portes en ont été décorées avec une magnificence exceptionnelle. Celle de l'ouest, véritablement monumentale, est ornée de bas-reliefs, représentant des lyres et des flûtes, avec des volumes ouverts, entre des trophées de casques et de cuirasses, le tout sommant l'écu de France, entouré de branches de chêne. La grande porte a un caractère encore plus décoratif et triomphal : l'écu de France, en un relief puissant, s'y détache sur un fond de trophées, de boucliers, d'enseignes romaines, de cuirasses de parade. Je ne connais guère, en France, que la citadelle de Mont-Louis, à l'entrée de la Cerdagne espagnole, qui, par la beauté, l'étendue et la diversité des constructions, la science de l'organisation surtout, puisse être comparée à celle de Lille.

Tout cela n'est rien encore : le vrai caractère de Lille, c'est d'être une capitale de l'industrie française, — et même tout simplement une capitale. Comme richesse, comme intensité de vie, faculté d'initiative et activité créatrice, elle rappelle Barcelone, la grande métropole catalane. Notre industriel du Nord peut se comparer au grand industriel barcelonais. Même quant-à-soi, même particularisme, même opiniâtreté dans l'effort, même goût du faste, même habitude de voir et de faire grand. C'est ainsi que Lille a pris de plus en plus, pendant ce dernier quart de siècle, un aspect de grande ville moderne.

Les constructions fastueuses s'y sont multipliées : palais de la nouvelle Bourse, palais des Beaux Arts, Facultés catholiques, grands boulevards bordés d'hôtels luxueux, cathédrale neuve, — cette Notre-Dame de la Treille, dont le chœur seul est actuellement construit et qui s'annonce comme devant être la plus grande église néo-gothique qu'on ait encore vue. Ce qui manque le moins dans ce vaste développement de bâtisses, dans cette fièvre architecturale, c'est l'argent. La Flandre est riche. Des fortunes de cinquante et de cent millions n'y sont pas rares.

Là, vraiment, comme à Lyon et dans quelques-unes de nos villes de l'Est, réside l'âme de la France travailleuse et sage, celle qui a fait et qui a sauvé la nation, dans toutes les crises qu'elle a traversées.

LA NORMANDIE AUX MULTIPLES VISAGES

Je confesse mon erreur : j'ai longtemps nourri des préjugés absurdes à l'égard de la Normandie, que je me représentais comme un pays d'une tristesse et d'une platitude désolantes. Je la voyais à travers les descriptions de Flaubert, l'herbage d'Yonville et les nostalgies romantiques de Mme Bovary. Quelle joie de constater que je m'étais trompé !

Non seulement elle est verdoyante et fleurie, mais si diverse en ses aspects! C'est cela surtout qui surprend. Après avoir admiré le royal estuaire de la Seine, on est tout étonné de trouver un charme à la Normandie fluviale et bocagère, à celle des petites rivières ombragées de beaux arbres, comme à celle des bois, des jardins et des parcs. La région sylvestre et pastorale de l'Eure s'oppose nettement à celle plus accidentée de l'Orne. Il y a une « Suisse normande », garnie de vraies montagnes, laquelle est proche voisine d'une « Riviera normande ». Cette « Riviera », cette Normandie maritime, qui s'étend de Dieppe à Cherbourg et même à Granville, présente, elle aussi, une foule d'aspects contrastés. Sévère et un peu monotone dans le pays de Caux comme dans le Cotentin, elle semble ramasser toutes ses grâces et toutes ses magnificences entre Honfleur et Cabourg. Assurément, cela ne rappelle que de loin notre Riviéra provençale : les falaises normandes ne sauraient se comparer à nos Alpes maritimes. Pas de beaux profils de montagnes, pas de

promontoires ni de rivages découpés et travaillés comme des œuvres d'art, pas de lumière surtout, — ou plutôt une autre lumière très différente de la lumière méridionale. Et pourtant, je me rappelle, à Sainte-Adresse, certains matins d'été, où la mer toute bleue sous la falaise toute blanche prenait une splendeur presque méditerranéenne.

Néanmoins, cette Normandie est bien une Riviéra tout de même, non pas seulement par le faste de ses Deauville, de ses Trouville, de ses Cabourg, de toutes ces luxueuses stations balnéaires échelonnées sur des lieues et des lieues de côtes, mais par la beauté de ses paysages, à de certains endroits aussi grandioses que ceux de Provence et d'Italie. C'est surtout la vigueur et le foisonnement de sa végétation, les grands arbres, le débordement de la parure florale, qui surprennent ici l'homme du Midi. Un massif de chênes ou de marronniers, à la lisière d'un parc, une villa aux toits rouges, aux fenêtres et aux balcons fleuris de géraniums, devant un parterre éclatant de bégonias, d'hortensias, de roses et d'œillets d'Inde, — toute cette opulence végétale s'enlevant, à travers les branches chargées de feuillages sur le fond mouvant et argenté de la mer, — ou bien encore une route encaissée entre ses haies arborescentes, ses arbres fruitiers, les rameaux de ses hêtres et de ses ormes qui se rejoignent en vertes ogives, ces simples beautés naturelles prennent, dans cette Normandie des rivages, un accent inconnu et vraiment spécial.

Au tournant de l'estuaire de la Seine, Honfleur, avec son étrange église de bois, son sanctuaire aérien de Notre-Dame de Grâce, ses vieux logis autour de ses bassins déserts, offre peut-être les plus magnifiques spectacles marins de toute cette côte normande.

***

Après Rouen, parmi les villes de l'intérieur, Caen, l'antique capitale de la province, s'impose à l'attention comme à l'admiration par une physionomie bien à elle et par un grand nombre de beaux monuments Mais toute la France en est pleine... Que cette vieille France était donc belle! Quel sens délicat de la beauté, quel amour et quelle entente subtile de l'art! Quel noble emploi de la richesse! Et comme nous sommes inférieurs à nos ancêtres! Non seulement nous n'avons rien ajouté à leur

patrimoine, mais trop souvent hélas ! nous l'avons cruellement souillé et détruit.

A travers bien des vicissitudes, Caen a su conserver peut-être le meilleur de son héritage monumental.

Parmi tous ces édifices et tous ces vestiges du passé, je distingue quatre groupes principaux : le roman, le gothique, le renaissant et le classique. Dans le premier se rangent les deux splendides basiliques de Saint-Étienne et de la Trinité, l'Abbaye des hommes et l'Abbaye des femmes, comme les appelle la voix populaire, ces deux chefs-d'œuvre de l'art roman, qui se répondent, en quelque sorte, aux deux extrémités de la ville. La Trinité, avec ses deux grosses tours carrées, dont les flèches ont été incendiées, étale un profil un peu lourd et trapu. Mais Saint-Étienne donne une impression de légèreté et de grâce ailée : une façade romane, d'une sobriété toute classique, que dominent deux sveltes campaniles, aiguisés chacun d'une longue flèche, et couronnés à la naissance de la flèche, d'un bouquet de clochetons gothiques. A la croisée du transept, un autre campanile octogonal, et enfin, flanquant l'abside et les bas-côtés, quatre clochetons de même style, élancés et fins comme des aiguilles de pierre. Ces sept pointes de flèches, dardées vers le ciel, semblent emporter dans leur élan la massive basilique romano-gothique. C'est puissant et fort, et, en même temps, d'une élégance aérienne...

L'intérieur surprend et enchante par sa clarté, l'abondance des vides lumineux dans la surface opaque de la maçonnerie, la légèreté des galeries qui font le tour de la nef et de l'abside. Ce mélange de roman et de gothique est quelque chose de charmant. Mais c'est surtout la belle pierre blanche de la bâtisse, — une pierre comparable à celle des églises champenoises, — qui produit cette impression de légèreté et de luminosité joyeuse.

***

Même aspect des églises gothiques : Saint-Jean, Saint-Pierre, Saint-Sauveur. Elles sont blanches et gaies, dans leur robe de pierre lumineuse, — et toutes fleuries et couronnées des plus exubérantes et des plus folles végétations du gothique flamboyant, poussé à son paroxysme. On trouve même qu'il y a excès : trop de fleurs, trop de feuillages, trop de broderies !

Le chœur de Saint-Pierre égare l'imagination vers on ne sait quels Alhambras ou quels Alcazars surchargés de tous les stucages et de toutes les stalactites, de toutes les arabesques ornementales de l'art mauresque. L'extérieur de l'abside, sous son opulente décoration de style renaissant, inquiète le regard par une pareille intempérance. Mais l'ensemble de l'édifice reste grandiose, très net et très pur dans ses lignes essentielles.

De ce gothique trop épanoui à l'art de la Renaissance et du XVIIe, la transition est presque insensible. Cette époque du XVe et du XVIe siècle est peut-être celle qui a laissé le plus de vestiges dans les rues du vieux Caen. Un peu partout, des fenêtres à meneaux, des lanternes ou des tourelles en poivrière. De vieux hôtels, à peu près intacts, comme celui de la Monnaie, ou celui de la Bourse, ce dernier décoré de hauts-reliefs et de deux fort belles statues, qui rappellent les formes allongées et sveltes de Jean Goujon : un David vainqueur de Goliath et une Judith, tenant d'une main le cimeterre et, de l'autre, la tête d'Holopherne, gracieuse figure de nymphe, drapée comme une Victoire antique, et, sur un long col de cygne, tournant une petite figure sauvage et candide, presque moderne d'expression.

Après cela vient le groupe des édifices classiques! L'hôtel de ville, le palais des Facultés, l'église Notre-Dame de la Gloriette, le portail monumental de la Citadelle, avec ses trophées de pierre, sommés de l'écu de France (que, naturellement, il a fallu marteler, aux temps révolutionnaires). Mais, parmi tous ces beaux monuments, une place insigne revient à l'ancienne Abbaye bénédictine, qui s'adosse à l'église Saint-Étienne et qui est devenue, aujourd'hui, le lycée Malherbe. Ah! ces moines savaient bâtir! Quelle leçon ils donnent à nos architectes, à nos municipalités et à nos gouvernements! Jamais, en France, on n'a bâti avec cette solidité quasi romaine, — et surtout avec cette magnificence, — Versailles excepté. Je songe à toutes les maisons bénédictines qui, chez nous, ont été construites, au XVIIe et au XVIIIe siècle, et notamment au superbe palais, dont Rouen a fait son hôtel de ville. Cela est simple et sobre. Mais quel air de grandeur! A Caen, dans cette abbaye désaffectée, il faut voir les escaliers monumentaux, aux rampes de fer ouvragé, les cloîtres, les pilastres des cours, le parloir orné de trumeaux Louis XV, la salle capitulaire; la chapelle, le réfectoire avec ses voûtes en berceau, ses boiseries sculptées et les grandes toiles,

véritables fresques, qui en garnissent le pourtour et qui sont signées des plus grands noms de la peinture française de ce temps-là.

Quelle Thélème que cette Abbaye pour une congrégation d'intellectuels et d'artistes! L'Église seule a pu créer cette chose admirable et qui ne s'est plus revue depuis! Elle seule a pu faire cela : mettre l'intelligence dans un palais, lui donner non seulement le vivre et le couvert dans un lieu de beauté, mais lui offrir tous les trésors de l'esprit avec toutes les joies des yeux. Aujourd'hui, ce haut refuge de la pensée est déchu de son emploi. Les jeunes lycéens, qui ont pris la place des moines, soupçonnent-ils la valeur d'art et la signification historique du palais qu'ils habitent?...

En quittant ce riche musée qu'est la ville de Caen, on ne sera peut-être pas insensible aux beautés naturelles des environs, encore qu'elles soient, aujourd'hui, gâtées par le voisinage d'agglomérations industrielles. Mais j'oserai recommander une promenade, au crépuscule, le long de ce canal, ombragé de grands arbres, qui va de Caen à la mer. Ce canal, à l'eau dormante, est large comme un fleuve, un fleuve tout droit, qui se déroule et qui se perd dans le nébuleux horizon marin. Ce miroir d'eau, étalé à l'infini, est d'une grandeur et d'une mélancolie inexprimables...

LA CHAMPAGNE ET SA CAPITALE

Il y a, chez nous, un préjugé contre la Champagne. La « Champagne pouilleuse » fait tort à tout le reste du pays, la Champagne vineuse et agricole, bocagère et vallonnée. Et pourtant, même cette région ingrate, ces immenses plaines crayeuses, qui s'étendent entre Mourmelon et Sainte-Menehould, sans autre accident que leurs plantations régulières de petits sapins, quelques fermes, ou quelques parcs à moutons disséminés entre de rares clochers de villages, ces étendues grisâtres et monotones ne manquent pas d'une certaine grandeur. Ce n'est qu'un aspect, l'aspect le plus austère de la physionomie champenoise. Il en est une foule d'autres qui peuvent rivaliser avec les beautés ou les grâces les plus aimables du paysage français. Chaumont qui, du haut de son viaduc, domine une profonde

vallée, les rives de la Marne avec leur couronne de forêts, Langres et la magnifique terrasse de ses vieux remparts, ses édifices militaires, sa cathédrale, sont assurément parmi les paysages les plus caractéristiques de la région. Les parties qui touchent aux Vosges, à l'Argonne, ou aux Ardennes, — vallons verdoyants, petits étangs mélancoliques, forêts tragiques, encore déchiquetées par les obus de la dernière guerre, — rien de tout cela ne peut être indifférent à qui sait voir, ou réfléchir.

Mais il est trop évident que le paysage champenois est parmi les plus tempérés de France. Tout cède devant les beautés architecturales de la Champagne, et, d'abord, devant l'incomparable cathédrale de Reims. Il faut la voir et la revoir, telle qu'elle est aujourd'hui, avec ses affreuses mutilations, dans sa nudité de grande ruine historique, comme il faut visiter sa voisine, la très belle et curieuse basilique de Saint-Rémy. Mais j'oserai dire que Reims, malgré sa Place Royale, son hôtel de ville, son musée, qui est un des plus riches parmi les musées de province, ne possède pas un aussi complet ni aussi original ensemble d'édifices médiévaux que Troyes, la vieille cité des comtes de Champagne.

Troyes est une des capitales du gothique, une des reines du vitrail et de la pierre ciselée. Pourquoi est-elle, en somme, si peu connue, si peu visitée? Je vois très bien ce qu'une municipalité italienne saurait faire d'une ville comme celle-là. Le moindre pignon, la moindre poutre de bois sculpté serait mise en valeur. On restaurerait tout ce qui peut être restauré. Et d'abord la ville serait propre et avenante. Elle ferait sa toilette pour le visiteur et aussi pour n'être pas trop indigne de son glorieux passé. La Troyes moderne donne, au contraire, l'impression d'une ville débraillée, malpropre et mal entretenue, livrée à l'incurie et à l'ignorance démocratiques. Cela date de loin. La barbarie sectaire et révolutionnaire s'est acharnée, tout particulièrement à Troyes, contre les plus vénérables monuments de l'ancienne France. Avec une sorte de rage démoniaque, ils ont vidé les niches de leurs statues, ils les ont brisées, ils ont découronné les gables des portails, fait voler en éclats de merveilleuses verrières, martelé les tympans et les écussons, souillé et saboté ignoblement tout ce qui pouvait tomber sous leurs coups, ou être exposé à leurs ordures. D'un passé, qui était un haut exemple de beauté, de noblesse intelli-

gente et de spiritualité, ils ont fait une immense ruine. Tant d'abjection dans la bêtise et dans la sauvagerie est une honte dont on ne se console point.

Heureusement, le XIXe siècle s'est préoccupé de réparer, dans la mesure du possible, les dévastations de l'âge précédent. Quelques bons citoyens s'y sont employés. Et ainsi Troyes peut offrir aux admirations du passant une série d'églises dont on trouve peut-être ailleurs l'équivalent, mais non point en aussi grand nombre.

La cathédrale de Troyes est une des plus belles, sinon la plus belle parmi celles du premier rang, — en mettant à part, bien entendu, la pléiade des sept grandes cathédrales françaises, qui sont hors de pair. En dépit des mutilations et des destructions révolutionnaires, elle produit encore un très grand effet, soit qu'on en contemple le transept et le portail nord de l'extrémité de la petite rue Métantier, soit qu'on s'arrête à l'angle du parvis et qu'on regarde la façade un peu de biais, en venant de la Bibliothèque. L'effet serait plus merveilleux encore, si toute la sculpture extérieure de l'édifice n'avait pas été atrocement mutilée par les révolutionnaires. Ce sont les trois grands portails de la façade qui ont le plus souffert : les tympans, martelés avec fureur, ne présentent plus que des surfaces nues, là où s'enlevaient en relief les belles figurations plastiques chères aux artistes du moyen âge. Mais, malgré cela, la façade de la cathédrale de Troyes reste singulièrement imposante sous ses étages de fines arcatures, ses niches à dais, ses bandeaux de fleurs de lys découpés à jour. Ce gothique, parvenu à son apogée, est d'une exquise élégance, d'une légèreté tout aérienne. L'impression dominante est celle d'une énorme masse naturelle, travaillée et spiritualisée par l'art le plus chargé de pensée. C'est lourd d'opulence et pourtant ailé, infiniment divers, exubérant et foisonnant et pourtant d'une robuste et harmonieuse unité. La partie la plus triomphale peut-être serait le transept du nord, qui, avec son porche aux multiples voussures, son gable élancé, sa grande rose épanouie, domine de si haut les petites maisons débonnaires et charmantes de la rue voisine. Et pourtant, elles n'en sont point écrasées. Tout cela se fond en une saisissante image de l'ancienne France, où la bonhomie et la naïveté s'alliaient sans peine à la grandeur et à l'art le plus raffiné.

Mais l'intérieur de la cathédrale l'emporte peut-être sur l'extérieur. Non point que la grande nef surprenne par des proportions insolites. On la trouverait même un peu timide dans son élan. Elle est claire et joyeuse en son abside, comme en ses bas-côtés, en sa robe de belle pierre blanche, la pierre crayeuse du plateau champenois. Tout cela n'est rien : la parure incomparable de la cathédrale de Troyes, ce sont ses verrières qui forment un ensemble à peu près complet. Sauf les deux dernières, celles de la grande nef sont intactes, de même que celles de l'abside. Toutes les belles époques du vitrail sont ici représentées, depuis les naïves compositions légendaires du XIIIe siècle, découpées en écussons qui se superposent, jusqu'aux vastes figurations réalistes du XVIe et jusqu'aux grisailles monochromes ou bichromées du XVIIe. Rien n'est suave comme les bleus-saphirs de la grande nef, si ce n'est les topazes, les améthystes, les ors du chœur, ou les rubis pâles et les roses du transept méridional. Derrière le maître-autel, tout au fond de l'abside, un vitrail du XIIIe, bleu-mauve, bleu de bluet, baigné et comme imbibé de lumière douce et mystérieuse, est un apaisement et un enchantement pour les yeux éblouis par les splendeurs voisines...

***

Quand on s'est arrêté devant ces verrières insignes, qu'on a fait le tour de toutes les nefs, qu'on a contemplé les pièces rares du trésor, — et notamment un délicieux coffret d'ivoire byzantin, où des figures en relief se détachent sur un fond de pourpre à demi effacé, — il reste à voir à peu près toute la ville, ce qui n'est pas une petite affaire : et d'abord les nombreuses églises, dont aucune n'est indifférente, qui, toutes, se signalent par d'extraordinaires morceaux d'architecture ou de sculpture, et enfin par quelques beaux ensembles de vitraux.

Faut-il les nommer? C'est tout ce que peut faire un voyageur pressé. Car des volumes seraient nécessaires pour en épuiser la description... Saint-Urbain, véritable châsse de verre, joyau de l'art gothique, qui soutient aisément la comparaison avec la Sainte-Chapelle, — s'il ne l'éclipse point, — Sainte-Madeleine et son admirable jubé surchargé de broderies et de pendentifs, Saint-Jean, avec ses verrières et sa singulière horloge en forme de minaret, Saint-Pantaléon et son étroite nef

toute fleurie de sculptures et de statues de la Renaissance, Saint-Rémy, Saint-Nizier, Saint-Martin des Vignes, et enfin Saint-Nicolas, la plus aimable, la plus gaie et la plus lumineuse de toutes les églises. Elle a de beaux vitraux, naturellement (il y en a partout dans les églises de Troyes), mais surtout, une très gracieuse et originale statuaire du XVIe siècle, qui s'adosse aux piliers de la grande nef, qui décore les autels et les balustres. Enfin une singulière et très curieuse chapelle supérieure, qui s'élève en avant de la nef et qui en occupe toute la largeur. On y accède par un escalier monumental aboutissant à une sorte de loggia, ou de tribune, d'où l'on domine le clair vaisseau de l'église, toute souriante dans la lumière apaisée de ses vitraux, sous la guirlande de ses statues, les broderies et les fleurs de pierre de ses chapelles. Saint-Nicolas est décidément la plus séduisante et la plus amicale de toutes ces jolies églises de Troyes...

***

Après cela, il y a la ville elle-même, qu'il faut prendre la peine de regarder longuement. C'est une des plus caractéristiques de la France du nord, une de celles qui ont le mieux conservé l'empreinte médiévale. Je doute qu'à cet égard Rouen, Caen et Strasbourg puissent l'emporter sur Troyes. Cela n'a rien de monumental. Cela est modeste et même quelque peu rude, mais c'est d'un profil et d'un bouquet vraiment très spécial, toutes ces vieilles rues tassées, affaissées et tortueuses, avec leurs murs à poutres apparentes, leurs étages en surplomb, leurs pignons et leurs toits pointus : la rue des Chats, la rue des Quinze-Vingts, la rue de Veauluisant, et combien d'autres !

Les monuments de l'époque classique y sont nombreux : vieux hôtels du XVIe ou du commencement du XVIIe siècle, vieux logis à portails sculptés, à lanternes et à tourelles; Hôtel de ville commencé en 1624 et terminé seulement en 1670, bel édifice à pilastres corinthiens surmonté d'un campanile, que l'on s'afflige de voir ainsi dégradé et sali, — Hôtel-Dieu, d'une assez belle ordonnance, que ferme une magnifique grille en fer forgé et doré, chef-d'œuvre comparable aux célèbres grilles de Nancy, d'une virtuosité et d'une opulence qui rappellent la main et le style de Jean Lamour. Mais surtout,

le Musée, ancienne abbaye bénédictine, et l'ancien Palais épiscopal, vaste ensemble de bâtisses attenant à la cathédrale. L'aspect en est véritablement seigneurial. Autour d'une cour oblongue, un superbe hôtel du xve siècle, flanqué de deux corps de logis conçus dans le grand goût classique, et, sur l'autre côté, les rosaces, les piliers et les contreforts de la cathédrale. L'ensemble est fastueux, d'un étonnant effet décoratif. Toutes ces architectures d'époques diverses, loin de se contrarier, s'harmonisent dans une identique impression de noblesse et de grandeur. Il a fallu installer dans ce beau lieu de sordides administrations modernes, avec tout le négligé, toute la crasseuse laideur qu'elles traînent après elles.

De l'autre côté de la cathédrale, faisant pendant au palais de l'Évêque, le Musée, installé dans l'ancienne abbaye de Saint-Loup, est d'abord une ample et solide bâtisse cléricale, un de ces logis somptueux comme les grands abbés et les grands seigneurs d'autrefois savaient en construire : on n'y épargnait ni la pierre, ni le bois, ni les belles rampes en fer forgé, ni tous les raffinements d'art et de confort propres aux époques délicates et cultivées. Mais cet imposant logis est surtout une grande infirmerie, où les mutilés des siècles et des hommes ont trouvé un abri précaire avant la désagrégation finale : il y a là, dans la cour et sous le préau du Musée, une collection de statues et de bas-reliefs, — débris de toute sorte, en fer et en pierre, romans, gothiques et renaissants, — qui rappellent le riche musée Calvet, à Avignon. Les salles du premier étage renferment, avec d'inestimables manuscrits aux précieuses enluminures, quelque cent mille volumes, réunis autrefois par les moines, et qui font de la Bibliothèque de Troyes une des plus considérables parmi les bibliothèques provinciales.

Enfin, les galeries de peinture et de sculpture, outre un assez grand nombre d'œuvres ayant un réel intérêt documentaire, possèdent au moins deux morceaux, dont l'un est un admirable chef-d'œuvre : un portrait de Mme de Montespan par Mignard, — toile révélatrice qui trahit, avec une singulière intensité d'expression, la redoutable courtisane, l'être de ruse, de cruauté et de charme que fut cette femme extraordinaire, — et un buste de Louis XIV par Girardon, supérieur même au fameux buste de Coysevox, qui décore la cheminée de l'Œil-de-bœuf, à Versailles. Le Chef, l'homme de pensée et de comman-

dement, revit tout entier dans ce marbre animateur. Naturellement, on l'a relégué à une place obscure, — sans doute pour que cette beauté n'offensât pas trop la bassesse égalitaire, — alors qu'il faudrait le mettre en pleine lumière, à la place d'honneur qui lui appartient.

DEVANT LES VITRAUX DE CHARTRES

Chartres est comme écrasé par sa cathédrale.

Cité mariale, lieu de pèlerinage, où les reines de France, pendant leurs grossesses, venaient implorer l'aide de la Notre-Dame souterraine, — la fameuse « *Virgo paritura* », qu'on vénère dans la crypte de la basilique, — elle domine la Beauce de toute la hauteur de ses flèches jumelles. Ces deux fuseaux de pierre, posés comme deux cierges votifs et perpétuels, au sommet de la vieille acropole gauloise, détournent le regard de l'immense plaine agricole et sylvestre, qui, pourtant, n'est point sans beauté, et aussi de la charmante ville resserrée et tassée à leurs pieds.

Et pourtant Chartres a de pudiques attraits, un charme fait de solitude et de silence, de médiocrité, de simplicité honnête et proprette, d'aisance bourgeoise et, çà et là, de bonne et solide distinction seigneuriale. Je songe, en écrivant cela, à ces antiques rues aux détours nonchalants, à ces ruelles sinueuses qui avoisinent la cathédrale et dont quelques-unes sont bordées de vieux logis, qui ont de la race et même du style. On se sent là, vraiment, au cœur de la vieille France, — dans ces rues si nettes, devant ces maisons si soigneusement entretenues, — et tout cela si intime, si discret, comme baigné d'une grise atmosphère de limbes, où flottent les cendres du passé !... Impression singulière que, pour ma part, je n'ai éprouvée que là et aussi dans certaines rues bourgeoises de Meaux, aux alentours de la cathédrale de Bossuet...

Sans parler de quelques débris médiévaux, de quelques églises et de quelques édifices plus modernes, qui retiennent l'attention, Chartres peut montrer encore, — un peu perdu dans l'ombre de sa prestigieuse cathédrale, — un très élégant palais épiscopal, fleuri de toutes les grâces de notre XVIIIe siècle. Un simple corps de logis en briques roses, où se détachent des embrasures de fenêtres en pierre guillochée et le balustre

italien qui couronne le portail. Mais, dès le seuil, un lumineux et large vestibule, éclairé par de hautes baies, aux moulures Louis XV, et où l'on accède par un superbe escalier à double évolution et bordé d'une rampe en fer forgé. A gauche, une grande salle carrée, que surplombe un balcon garni d'une balustrade en serrurerie et tout enguirlandé de coquilles et de moulures rococo. Puis, s'ouvrant sur cette salle, une chapelle en rotonde, un peu théâtrale d'aspect, avec ses groupes de pilastres corinthiens, son autel de porphyre et d'albâtre, que surmonte une Assomption de la Vierge, blanche figure enlevée sur un fond de nuées irradiantes. Cette chapelle, avec ses stucages déjà bien abîmés, est une fragile merveille... Après cela, toute une enfilade d'appartements, dans un autre corps de logis perpendiculaire à la salle carrée, et une autre file, à gauche du vestibule. Sous les fenêtres de ces hautes pièces, aux belles boiseries et aux cheminées à trumeaux, un parc aménagé sur le terre-plein des anciens remparts, avec des arbres centenaires, entre les branches desquels on aperçoit les formidables masses architecturales de la basilique, — et, enfin, dans un coin du rempart, en retrait, le long d'un des corps de logis, une délicieuse petite terrasse orientale, qui domine les jardins en amphithéâtre, les toits rosâtres de la ville et les eaux lentes de la rivière...

Cette belle demeure, désaffectée, tombe en ruines. Il a fallu marteler, là comme ailleurs, les armes épiscopales, qui sommaient le fronton, et l'on a laissé se pourrir les planches et se désagréger les plafonds et la toiture... On essaie, en ce moment, de la réparer, pour en faire un musée. Espérons que le remède ne sera pas pire que le mal. Mais il était si simple de ne pas changer la destination primitive de ce logis! Les évêchés sont faits pour loger des évêques et non pour abriter d'obscurs fonctionnaires municipaux et tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites...

***

Il faut se réfugier dans la cathédrale pour oublier la brutalité et la sottise des hommes.

A l'intérieur, quelle impression de simplicité puissante! Mais cette robuste nef, avec ses transepts démesurés, ses chapiteaux ceints de feuilles de chêne, est d'une extrême

sobriété décorative. Tout y émeut, mais rien n'y captive particulièrement le regard. Laissons les fameuses sculptures, peut-être trop vantées, qui surchargent la clôture du chœur et contemplons, un instant, les incomparables vitraux.

Voici, d'abord, ceux du portail royal, de la façade occidentale, avec sa lourde rose et ses trois baies semi-romanes : éblouissement de bleus limpides et virginaux, de turquoises laiteuses. C'est, sans doute, à cause de ces verrières, que Huysmans avait appelé la cathédrale de Chartres : « la Blonde aux yeux bleus ». La grande rose du couronnement, lourde de magnificence, rappelle les vitraux d'Orient, simples pétales lumineux noyés dans les blancheurs des stucs. Ici, les pétales et les petites roses détachées de la grande rose centrale, se découpent avec une intensité singulière dans la noirceur massive de l'armature des pierres. Au-dessus, les trois fenêtres, accotées en manière de triptyque, sont presque toutes bleues, d'un bleu qui se fonce, à mesure que l'œil se porte de droite à gauche, — bleu de myosotis, bleu des bluets de la Beauce. Celui de gauche a de vifs éclats d'or, le blond rutilant des blés, le blond qui émerveillait Huysmans, — blond des champs de blé, entre lesquels s'allument, çà et là, de rouges coquelicots. Les deux autres sont plus apaisés, presque tout bleus, d'un bleu doux et laiteux, que relève un peu de rouge pâle. L'ensemble : une merveilleuse tapisserie bleu et or, une grande nappe de lumière opaline, où tombent quelques gouttes de rubis...

Mais le paradis des verrières de Chartres, c'est l'abside et ses chapelles rayonnantes. Qu'on y pénètre par le côté droit, et, après avoir franchi les trois marches qui délimitent le transept, qu'on s'arrête un instant, pour contempler le formidable hallier de la nef, ces futaies de piliers et d'ogives, et ces grandes surfaces abruptes où se déploient les radieuses tapisseries des vitraux... Après cela, qu'on se plonge dans la pénombre de l'abside, chargée de prières et d'on ne sait quels subtils effluves spirituels. On est, soudain, enveloppé et comme pénétré de lueurs et de couleurs surnaturelles, qui seraient vivantes et parlantes comme des âmes... Le regard se tend, on s'accoutume peu à peu à cette splendeur excessive et pourtant très suave, on cherche à analyser, à ordonner ses émotions...

A droite en entrant, un premier groupe de verrières du

XIIIe siècle, légèrement enfumées, mais très belles déjà. Cela est dense et profond. On a l'impression de ces lourds tapis d'Orient, à la laine épaisse et bourrue, où les pieds s'enfoncent comme dans l'herbe d'un pré... Et puis, un trou blanc, — trois vitraux modernes, incolores, qui bouchent tant bien que mal les fenêtres dont on a brisé les verrières, — et, tout à coup, une plaque d'orfèvrerie translucide, un grand panneau rayonnant, saphir et rouge de sang, avec des réveils d'émeraude. Ces petites flammes vertes, c'est comme la mélodie qui chante sur la basse opulente des rouges et des bleus...

Un autre groupe de trois : une transition, faite de rose vif et de vert plus tendre.

Après quoi, c'est la grande magnificence, la série des vitraux sombres comme des crépuscules, où s'exaltent des feux d'aurore, des rougeoiements de forges célestes. Le premier, d'un saphir funéraire qui s'enténèbre, où se foncent des rouges-brique et des rouges orangés, où passent comme des lueurs fuyantes de vert et de jaune presque imperceptible. Au centre, vers le haut, une trouée radieuse : un calice de diamant, couleur de feu, y resplendit, sorte de Graal cristallin, d'où transsude le sang eucharistique...

Puis, un autre groupe de trois, juste au milieu de l'abside, dans une chapelle à cinq fenêtres. Les deux baies extrêmes font ressortir les trois autres qu'elles encadrent : l'une est de verre blanc, et l'autre, fumeuse. Mais le vitrail du centre et celui de gauche sont admirables, d'un bleu plus clair et plus joyeux que ceux du groupe précédent, avec des figures vêtues de pourpre et de topaze, qui se détachent nettes comme des enluminures. La verrière médiane, riche et chaude de tous ses ors, semble une chape orfévrée et tissée de lumière... Et, comme pour reposer le regard après ce flamboiement, deux nappes de saphirs sombres enchâssés de gemmes vineuses, où les figures sacrées flottent, dans un champ plus large, sur un bleu nébuleux de purgatoire...

Et puis, entre les sveltes piliers et les ogives de l'abside, l'enchantement suprême : trois verrières, — les plus somptueuses et les plus suaves de toutes, — une symphonie de pourpre sombre et de violet, une broderie compliquée d'écarlate, de jacinthe rose, de saphir et d'or, une chasuble de Pâques, comme celle que la Vierge de Tolède apporta à saint

Ildefonse, immatériel tissu de clarté, brodé par les anges des couleurs de l'arc-en-ciel. Cela éblouit et pacifie tout ensemble, cela exalte le cœur et les sens, — et pourtant l'âme qui se laisse aller à la douceur crépusculaire de ces bleus ultra-terrestres, s'enfonce peu à peu dans une quiétude propice à l'oraison, dans une nuit intérieure où les couleurs et les formes expirent...

C'est la fin de l'incantation. La symphonie lumineuse va bientôt expirer elle-même, à l'extrémité de l'abside. Encore un groupe de deux verrières qui s'amortissent dans un outre-mer toujours plus dense et dans des opacités de rouge antique. Et enfin, l'ultime lueur, comme tamisée par les soupiraux du Paradis : deux vitraux aux tons voilés, où s'amassent des noirceurs d'ébène, et qui laissent tout leur éclat aux innombrables cierges allumés devant l'effigie sainte de Notre Dame de Chartres...

Ces vitraux sont vivants. Ils ont comme une force sacramentelle. Les visiteurs qui circulent à l'intérieur comme à l'extérieur de cette basilique de rêve, semblent touchés par une grâce spéciale : ils sont frappés et recueillis. Ils comprennent vaguement qu'ils viennent de passer devant un des seuils de l'Invisible. Beaucoup, avant de partir, s'arrêtent une dernière fois sur le parvis, ne pouvant détacher leurs regards de la divine Cathédrale aux yeux bleus...

LOUIS BERTRAND.

LE MYSTICISME RÉVOLUTIONNAIRE

ROBESPIERRE
ET LA « MÈRE DE DIEU »

VI [1]

L'EFFONDREMENT

Un incident inaperçu, mais comique, marqua cette séance fameuse. On a vu que, vers midi, le Comité de Salut public expédiait l'huissier Courvol à l'Hôtel de ville pour y transmettre au général Hanriot et à l'agent national Payan, l'ordre de venir sur-le-champ à la Convention, afin d'y rendre compte de la situation de Paris. Courvol, huissier des Assemblées depuis les premiers jours des États Généraux, était un fonctionnaire expérimenté. Ayant servi la Constituante, la Législative, la Convention, il ne s'étonnait évidemment plus de rien. Pourtant cette journée du 9 thermidor devait laisser en son esprit un souvenir ineffaçable : parvenu à l'Hôtel de ville, il se présenta bravement à Hanriot, lui remit la convocation dont il était porteur, et réclama un reçu. Un reçu! Hanriot, déjà ivre, rugit de colère : « Je t'en fous! On n'en donne point dans un moment comme celui-ci. Va dire à tes Jean F... de scélérats que nous sommes ici à délibérer pour les purger, qu'ils ne tarderont pas

Copyright by G. Lenotre, 1926.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1925, 1er et 15 janvier, 1er février et 15 mars 1926.

à nous voir... » Comme Courvol n'insistait pas et s'esquivait prudemment, le général en chef de l'armée parisienne reprit, s'adressant à ses gendarmes d'ordonnance : « Gardez-moi ce drôle-là ! Vous m'en répondez sur votre tête. » Hanriot aimait à boire ; mais il n'avait pas « le vin mauvais » ; vers trois heures de l'après-midi, il s'attendrit, libéra son prisonnier et lui adressa ces recommandations : « N'oublie pas de dire à Robespierre qu'il soit ferme, et à tous les bons députés qu'ils n'aient pas peur ; nous allons les délivrer de tous les foutus traîtres qui siègent parmi eux. » Courvol reprit donc le chemin des Tuileries : en arrivant à la Convention, au plus fort de la bataille, il crut devoir aviser de l'insuccès de sa mission le Président, — c'était Thuriot, qui, aux premiers mots de l'huissier, et tout en secouant sa sonnette, éclata en fureur : « Allez vous faire f... ! Laissez-moi tranquille ! Tant pis pour vous ! » L'huissier dut regretter les jours lointains des États Généraux et les façons mignardes du marquis de Dreux-Brézé.

A l'heure même où Courvol recevait ce deuxième camouflet, Héron partait du Comité de Sûreté générale pour s'assurer de la personne d'Hanriot dont l'arrestation venait d'être décrétée. Héron était accompagné de deux agents sûrs, Rigogne et Pillé, celui-là même que son *diable-gardien* protégeait contre tous les risques. Sur la place de Grève, un piquet de cavalerie et une batterie de canons ; dans les escaliers et les couloirs de l'État-major, une foule d'officiers de tous grades et de toutes armes. Héron se faufila parmi cette cohue, parvint jusqu'à Hanriot qui pérorait dans un salon encombré de militaires, et, à haute voix, il communiqua les décisions du Comité au général qui, pour toute réponse, désignant « d'un geste de sultan », aux braves qui l'entouraient, l'audacieux émissaire de la Convention et ses compagnons : « Je vous ordonne de tuer ce scélérat dans l'instant, et la Patrie sera encore une fois sauvée. C'est aujourd'hui que... trois cents scélérats de la Convention doivent être exterminés. Il y a assez longtemps que les patriotes sont dans l'oppression et que les coquins les font incarcérer pour protéger les nobles et les prêtres !... » Sa péroraison fut frénétique : « Poignardez-le ! Poignardez-les tous les trois ! Que je sois délivré dans l'instant ! » Les aides de camp, sabres au clair, se précipitaient ; mais Hanriot s'était jeté sur Héron, lui serrant la main en vieil ami et l'embrassant tendrement,

désirant qu'on ne se quittât plus; puis, réprimant sa sensibilité, il passa dans la pièce voisine et reparut un papier à la main : « Tu mérites la mort, décréta-t-il ; je t'envoie en prison; ton jugement sera rendu demain. » Héron et ses deux acolytes furent conduits sous bonne garde au violon de la rue du Bouloi.

C'est, sans conteste, à ce moment que Hanriot apprend l'arrestation de Robespierre, car il monte à cheval, et, suivi de quelques aides de camp, au nombre desquels le marchand de bas Deschamps, l'éphémère châtelain de Maisons-Alfort, il se lance à l'assaut de la Convention. Par malheur, dans l'emportement de sa vaillance, il se trompe de direction et se rue, en une galopade effrénée, vers le faubourg Saint-Antoine, quartier parfaitement paisible, d'ailleurs, et dans l'ignorance absolue des événements; aussi l'ébahissement des habitants du faubourg est grand à la vue de ces cavaliers qui semblent être en déroute et fuir à bride abattue vers Vincennes, tout en criant : « Aux armes! Les coquins, les scélérats triomphent! » Les gens rentrent chez eux, plus effrayés qu'enhardis par cette façon d'enflammer les courages. Ils revoient passer Hanriot qui, remis enfin dans la bonne voie, retourne à la place de Grève, entraîne les gendarmes postés devant la Maison commune et, toujours courant, criant, jurant, jetant l'alarme, se dirige par la rue Saint-Honoré vers le Comité de Sûreté générale.

Le siège de ce Comité n'était pas aux Tuileries même, mais dans un grand hôtel tout voisin du château et communiquant avec lui par un couloir en planches. C'est là qu'avaient été conduits, au sortir de la Convention, Robespierre et ses quatre compagnons; ils y dînaient quand, soudain, vers cinq heures et demie, — un grand tumulte, une ruée dans l'escalier, des bruits de sabres cognant les marches, — la porte est brutalement poussée : Hanriot apparaît. Avec une impétuosité qui fait plus d'honneur à sa fougue qu'à sa stratégie, laissant ses gendarmes dans la rue, il s'est précipité, suivi de Deschamps et d'un autre, et, bousculant huissiers, employés, garçons de bureau éperdus, a foncé jusqu'au salon où quelques agents gardent ceux qu'il vient délivrer. Mais la porte se referme derrière lui; il est saisi, lié de cordes, désarmé, ainsi que ses deux acolytes. On le traîne, écumant, mais immobilisé, au Comité de Salut public.

La foule grossit autour des Tuileries, s'attroupant dans les cours, sur la terrasse, au pied du grand amphithéâtre élevé pour la cérémonie de l'Être suprême; on l'a conservé en vue de la fête de Barra et Viala qui devait être célébrée le lendemain et qu'un vote de la Convention vient de reporter, en raison des événements, à une date ultérieure. Les groupes, curieux des nouvelles, piétinent sous l'écrasante chaleur, dans les remous d'air brûlant et les nuages de poussière. Tout est très calme autour du palais; la Convention a suspendu sa séance. Un peu avant six heures, Le Bas est emmené par des agents de la Sûreté générale, jusqu'à son domicile pour assister à l'apposition des scellés. Vers sept heures, Hanriot, toujours lié de cordes, traverse les cours, escorté de gendarmes qui le reconduisent au Comité de Sûreté; il est hué au passage. Peu après on apprend que l'Assemblée est rentrée en séance : début lugubre : les nouvelles sont désastreuses : la Commune est en insurrection; les Jacobins pactisent avec elle; le tocsin tinte à l'Hôtel de ville; le rappel bat dans les sections et les quartiers populeux se lèvent. Une force armée considérable se masse à la place de Grève. Les municipaux mettent en liberté Payan, Nicolas, Taschereau et autres, tous ceux dont le Comité de Salut public a ordonné l'arrestation. La situation est tragique : d'un moment à l'autre, la Convention peut être assaillie dans son palais par l'armée révolutionnaire; elle n'a pour défenseurs que ses postes de grenadiers et cent cinquante invalides indisciplinés.

Par prudence, le Comité de Sûreté générale se débarrasse de ses prisonniers : sauf Hanriot, gardé à vue, tous les autres sont évacués : Couthon est conduit, en fiacre, à la prison de Port-Libre; Saint-Just à celle des Écossais; Robespierre, escorté de l'huissier Filleul et de deux gendarmes, Chanlaire et Lemoine, est emmené, en fiacre également, à la prison du Luxembourg; son frère et Le Bas sont dirigés vers la Force. La malheureuse Élisabeth Le Bas, anxieuse, le cœur tremblant, s'y rend deux heures plus tard; elle a entassé sur une voiture du linge, un matelas, un lit de sangle, une couverture, pour épargner à son cher Philippe le sordide coucher du cachot. Devant la prison, un rassemblement de braillards; des délégués de la Commune délivrent les détenus : Élisabeth voit de loin sortir son mari; il se rend à l'Hôtel de ville où on

l'appelle. Il prend le bras d'Élisabeth, la réconforte, l'exhorte à rentrer chez eux... Tout en marchant, « il lui fait mille recommandations au sujet de leur petit Philippe qui vient de naître : — Nourris-le de ton lait; inspire-lui l'amour de la Patrie ; dis-lui bien que son père est mort pour elle... » Il était ferme et sombre ; elle pleurait, se serrant contre lui, sanglotant à chaque *adieu* de son bien-aimé. Enfin, par la rue du Martroi, ils arrivent à la place de Grève ; un dernier baiser : « Vis pour notre fils ; inspire-lui de nobles sentiments, tu en es digne... Adieu, mon Élisabeth ! Adieu... » Il s'arracha, gravit les marches du perron, et disparut dans la cohue qui obstruait l'entrée de la Maison commune. Elle dut rester là longtemps, parmi les canons et les chevaux des troupes amassées devant le vieux palais municipal qu'illuminait, comme aux jours de fête, un cordon de lampions fumant sur la corniche du premier étage. Avec son étroite porte centrale, ses deux grandes arches béantes sous les gros pavillons à hautes toitures, chargées de monumentales cheminées, qui flanquaient son élégante façade toute bossuée de sculptures et de statues, ses longues lucarnes, ses gargouilles et son mince campanile dont la cloche battait le tocsin comme le pouls fébrile de la ville en émeute, l'Hôtel de ville, merveilleuse masure du XVIe siècle, s'élevait, dans sa vétusté fluette, au fond de la place exiguë et irrégulière, encadré de maisons à pignons, penchées, vermoulues, tendant le ventre. De l'enfoncement des rues tortueuses débouchaient continuellement des bandes armées qui acclamaient les municipaux, à l'aspect des sept fenêtres éclairées de la grande salle où ceux-ci tenaient séance.

Depuis six heures du soir, la Commune, en effet, légifère dans le tumulte, mal informée, d'ailleurs, des événements : où sont les députés proscrits, où est Hanriot, l'homme indispensable ? Prisonniers du Comité de Sûreté, dit-on. Coffinhal, vice-président du tribunal révolutionnaire, énergique robespierriste, s'offre à les aller chercher. Vers huit heures, il part, prend quelques artilleurs, court à l'hôtel du Comité de Sûreté générale, traverse la cour en trombe, enfonce les portes, ne trouve qu'Hanriot, délivre le général ahuri et qui, à peine débarrassé de ses liens, se met à traiter de Jean-f... les gendarmes qui l'ont laissé prendre. Il monte à cheval, se rend au Carrousel où ses canonniers attendent depuis trois heures des ordres précis. Il

n'a qu'à faire un geste, la Convention est perdue ; l'Assemblée, percluse d'émoi, tend la gorge aux massacreurs. Sauf Carnot, que rien ne trouble, et qui travaille solitaire, tous les membres des Comités ont déserté leur poste pour se réfugier dans la salle des séances. Collot préside : il avertit ses collègues que les locaux de la Sûreté générale sont au pouvoir des scélérats et que « voici l'instant de mourir ». L'heure est solennelle et sinistre ; dans cette sombre et profonde salle qu'éclairent quelques quinquets, deux lustres pendant du plafond de papier peint et les hauts lampadaires à quatre foyers qui s'élèvent de chaque côté de la tribune, parviennent assourdies les rumeurs du dehors. Les députés se groupent ou se promènent en causant ; plusieurs dorment ; nulle délibération ; d'instants en instants, soit par un citoyen surgi dans l'ombre de la barre, soit par un collègue qui s'est risqué jusqu'aux anti-salles, ils sont avisés des péripéties de l'attaque imminente : Hanriot harangue ses troupes ; le nombre des assaillants grossit ; les canons chargés à mitraille sont braqués sur le palais, et la Convention dont les seules armes sont ses décrets, met « hors la loi » les insurgés et leurs complices. *Hors la loi* ! c'est la suppression sans phrase, la condamnation à mort, soustraite à l'aléa du procès. Hors la loi Hanriot, Robespierre, Le Bas, Saint-Just, toute la Commune rebelle... Mais que peuvent ces sanctions contre l'émeute déchaînée ?

Pourtant, il est neuf heures et demie ; la nuit est tout à fait tombée, aussi brûlante que le jour. Hanriot n'attaque point ; à ses côtés titube Damour, l'officier de paix de la section des Arcis, ivre à ne point se tenir debout et serrant sur son cœur les cordes qui ont lié son général : « Les voici, ces cordes, elles valent pour moi une couronne civique ; je ne les donnerais pas pour un million. » De son côté Hanriot pérore toujours. Le vrai, c'est que lui, ni personne, n'ose rien d'irrémédiable. L'insurrection est sans chef ; nul ne veut assumer la responsabilité du premier coup de feu, et la bataille se passera en discours, en jurons, en galopades. Et, tout à coup, Hanriot commande demi-tour et emmène toute sa troupe vers l'Hôtel de ville, où il est reçu en triomphateur. Robespierre jeune et Le Bas sont là ; mais Maximilien ? Qu'est-il devenu ? On le sait maintenant : à la prison du Luxembourg, où il est arrivé vers sept heures et demie, suivi « d'environ deux à trois mille

badauds » : le concierge a refusé d'ouvrir sa porte ; l'ordre de la Commune est « de ne recevoir aucun détenu ». Maximilien s'est fait conduire par ses deux gendarmes à la Mairie, située dans l'enceinte du Palais de justice, à l'ancien hôtel du premier président. Il y parvint vers neuf heures du soir ; la servante de la citoyenne Lescot-Fleuriot s'apercevait depuis le matin « qu'il y avait bien du train » ; mais elle en ignorait le motif ; elle entendit, à la tombée de la nuit, dans la rue de Jérusalem, qui donnait accès à la Mairie, « des applaudissements et des cris de *Vive Robespierre* ! » Les administrateurs de police accoururent à l'arrivée du fiacre et en ouvrirent la portière : Robespierre « bondit hors de la voiture, sans toucher au marchepied », comme un homme égaré ; « il tenait un mouchoir blanc collé sur sa bouche, et s'élança dans la cour » ; il était « blême et tout abattu ». Les administrateurs l'accueillirent avec les plus vives démonstrations d'amitié ; l'ayant pressé dans leurs bras, ils l'entraînèrent en le soutenant vers leur bureau. Un employé qui s'était mis à la fenêtre entendit l'un d'eux dire : « Rassure-toi donc ; n'es-tu pas avec tes amis ? » Les gendarmes qui l'avaient accompagné furent aussitôt emprisonnés, coupables d'avoir « porté la main sur l'ami du peuple ».

Robespierre ne veut plus maintenant quitter cet asile sûr ; en vain la Commune lui envoie-t-elle une députation chargée d'une invitation pressante : « On a besoin de tes conseils. Viens sur-le-champ. » Il refuse de bouger : c'est pour sa cause qu'on a soulevé Paris, et il prétend attendre, loin du danger, l'issue légale de l'événement. La Commune insiste : il est manifeste que le grand désir de tous est de répartir les responsabilités et de se compromettre personnellement le moins possible. Aussi a-t-on expédié un fort détachement de cavalerie pour tirer Saint-Just de la prison des Écossais ; il vient d'entrer à l'Hôtel de ville. C'est Robespierre maintenant qu'on y veut avoir : le matamore Hanriot, infatigable, remonte à cheval, galope jusqu'à la Mairie, enlève *l'Incorruptible* et le ramène à la Commune où son entrée suscite des acclamations délirantes et « des embrassements réitérés ». Il ne manque plus que Couthon qui, lui aussi, tranquille à la prison de Port-libre, ne demanderait qu'à être oublié ; Robespierre le fait chercher par les gendarmes qui doivent parlementer un bon quart d'heure

avec l'infirme avant de le décider; enfin on l'apporte, très ennuyé, à l'Hôtel de ville, vers une heure et demie du matin.

Piètres dictateurs; dès qu'ils sont là, l'énergie du corps municipal, si hardi au début de la lutte, semble faiblir; ce serait le cas « d'improviser la foudre », et on ne fait rien. Robespierre prononce un discours; trônant au fauteuil, à côté du maire Lescot-Fleuriot, il reçoit le serment de diverses députations de sections; prétexte à nombreuses harangues. On échange aussi quelques horions : un fripier qui est là, Juneau, s'étant permis d'insinuer que la Convention n'est pas uniquement composée de scélérats, est fortement houspillé; on lui prend son chapeau, on lui déchire son habit, on l'amène à Robespierre qui le juge sommairement : « Assommez-le! Assommez-le! » On écrit aux armées, qui sont loin et ne s'intéressent guère, par bonheur, à ce qui se passe à Paris. Puis, fatigué du bruit, Robespierre demande à se retirer dans le salon voisin avec ses amis. Ils y tiennent conseil, sans se résoudre à rien. Attendent-ils le jour pour marcher sur la Convention? Espèrent-ils qu'elle ne pourra se passer d'eux et se dissoudra d'elle-même, ou que le peuple fera seul la besogne? Le peuple; il est comme la servante de la citoyenne Lescot : il voit bien « qu'il y a du train », mais il n'en démêle point les causes. Comment choisirait-il entre deux partis dont chacun l'invite « à combattre les factieux, les tyrans, les ennemis de la liberté », mots usés par l'abus et qui n'émeuvent plus. Et puis rien ne se décide : ce piétinement sans but depuis le Carrousel jusqu'à la Grève, cette interminable station devant l'Hôtel de ville, déconcertent les plus résolus. Qu'est-ce qu'on attend? On a essayé de les retenir par des distributions de vin; les canonniers boivent aux frais d'Hanriot, chez le traiteur de la rue du Mouton; mais on est las; il n'y aura rien avant le jour, et, peu à peu, individuellement d'abord, puis par groupes, bientôt par pelotons, la plupart des soldats-citoyens regagnent leurs quartiers. A une heure du matin, Hanriot, étant sorti de l'Hôtel de ville pour encourager ses troupes, trouve la place à peu près déserte, lâche quelques bordées de jurons et rentre à la Maison commune sans parer à la désertion de « ses braves frères d'armes ».

En voyant l'armée révolutionnaire se retirer, la citoyenne Le Bas qui, vraisemblablement, est restée à la Grève espérant revoir

son mari, juge qu'il ne se passera rien de décisif avant le matin; en retournant chez elle, elle rencontre, sur le quai de Gesvres, un cortège qui la terrifie : trois députés à cheval proclament la mise hors la loi des conspirateurs. La Convention, en effet, s'est ressaisie depuis qu'Hanriot ne l'assiège plus; elle a nommé Barras, l'un de ses membres, commandant général de la force armée, et celui-ci, aussitôt muni d'un plumet et d'une écharpe, s'est mis en campagne. Il ne dispose que de 4000 hommes, tous citoyens réactionnaires ou modérés, et projette seulement de protéger la retraite de l'Assemblée « vers les hauteurs de Meudon ». En même temps, une douzaine de députés se sont offerts à parcourir les rues pour ramener le peuple égaré : chacun d'eux s'arme d'un sabre, se ceint, comme Barras, d'une écharpe tricolore; précédés de tambours et d'huissiers porteurs de torches, entourés de policiers, d'agents des Comités, de gendarmes, ils s'arrêtent aux carrefours, donnent lecture d'une proclamation et du décret de mise hors la loi. L'effet est théâtral; de halte en halte, ils se rapprochent de l'Hôtel de ville, et ce sont eux qu'a rencontrés sur le quai Élisabeth Le Bas. Soutenus par la troupe de Barras qui, en deux colonnes, se dirige aussi vers la Grève, ils arrivent enfin, un peu avant deux heures et demie du matin, sur la place... Elle est absolument déserte; un certain nombre de sectionnaires est groupé sous les deux arcades de la Maison commune, comme pour en garder l'accès, et la porte centrale est obstruée d'une foule que l'encombrement du porche empêche de refluer à l'intérieur. De défenseurs point, en apparence du moins. Seulement, les sept hautes fenêtres de la grande salle, et les deux fenêtres du salon du Secrétariat qui lui fait suite, découpent dans la nuit leurs rectangles lumineux. La Commune n'a donc pas levé sa séance; elle reçoit en ce moment une députation des Jacobins, au nombre desquels le menuisier Duplay, et le serrurier Didiée, deux intimes de Robespierre.

Le cortège des Conventionnels, débouchant du quai sur la place, s'arrête à distance respectueuse; l'Hôtel de ville est peut-être miné; ses occupants vont le défendre énergiquement. Tandis que les émissaires de la Convention délibèrent, on aperçoit, à trente pieds du sol, un homme sorti d'une des fenêtres du Secrétariat, debout sur l'étroite corniche du premier étage, parmi les lampions qui s'éteignent; il tient ses

souliers à la main; il semble hésiter, va et vient d'un bout à l'autre de la périlleuse tablette; il s'arrête : la voix d'un crieur proclame la mise hors la loi des rebelles. Alors l'homme prend son élan, et se jette... Il tombe sur les gens massés au perron, en renverse deux et reste, brisé, sur les marches. C'est Robespierre jeune, — Bonbon. — L'un des agents du Comité de Salut public, Dulac, qui fait partie de l'escorte des conventionnels, l'a vu tomber; comprenant à ce tragique suicide que l'insurrection est en détresse, il joue des coudes, fonce dans la foule, se glisse, gagne le grand escalier; quelques hommes déterminés le suivent, bousculant les gens empilés sur les marches et dans les vestibules du premier étage. Une cohue infranchissable bouche la porte de la salle où siège la Commune. Le concierge Bochard, qui, sur l'appel d'un gendarme, est monté en hâte, entre à ce moment dans le salon du Secrétariat par une porte de derrière moins encombrée: il aperçoit Le Bas étendu mort sur le parquet et, tout aussitôt Robespierre se tire un coup de pistolet dont la charge lui perce la joue et passe à trois lignes de Bochard, sur lequel le blessé tombe, éclaboussé de sang, « dans l'embrasure même de la porte ». Au bruit de ce coup de feu, Lescot-Fleuriot, qui préside la Commune, a sauté de son fauteuil, couru jusqu'à la porte du Secrétariat et il reparaît pâle et tremblant; aussitôt « on entend crier de toutes parts : « Robespierre s'est brûlé la cervelle ! » C'est à ce moment que Dulac et ses hommes, sabre en main, sont parvenus à fendre la presse et à pénétrer dans la salle de la Commune : une trentaine de municipaux y sont encore, « médusés », et se laissent prendre sans résistance. Dulac poursuit jusqu'au Secrétariat par le couloir anfractueux qui y conduit, engorgé d'un entassement humain, mêlée confuse de cris, de bourrades, de coups, de poussées. Du seuil du salon, il voit Robespierre gisant, « près de la table », sous laquelle est caché Dumas qui roule entre ses doigts un flacon d'eau de mélisse.

L'Hôtel de ville est au pouvoir des hommes de la Convention. Dans toutes les galeries la chasse aux rebelles se poursuit en une indescriptible confusion : on ne sait qui est pris et qui échappe : Saint-Just, toujours impassible, à peine décoiffé, se livre sans un mot. Hanriot a disparu; un certain Laroche, compagnon peintre, escaladant le grand escalier, voit un homme

qu'un autre emporte sur son dos et abandonne en haut des marches, comme un paquet compromettant : c'est Couthon. Laroche l'interpelle : « Tue-moi », dit l'infirme. L'ouvrier refuse : « Alors, supplie Couthon, mets-moi dans le petit escalier qui est là... » Laroche l'y pousse et reste auprès de lui : « Monte-moi un étage plus haut », gémit Couthon. Il fait très sombre dans le réduit où l'a traîné Laroche et celui-ci ne quitte pas son prisonnier. Durant une heure, le podagre angoissé guette tous les bruits : il voudrait savoir ce qui se passe dans la salle de la Commune; à une grande clameur de *Vive la Convention!* il frissonne : « Je suis perdu! » Comme on emmène des municipaux arrêtés, il répète : « Je suis perdu! Donne-moi ton couteau... » Alors Laroche, certain que la victoire n'est plus indécise, appelle : « A moi, camarades! Je tiens Couthon!... — Malheureux, tu me livres?... » Mais Laroche est impitoyable : « Il n'y a pas de bon dieu, il faut que tu y passes!... » Des hommes accourent, apportant des lumières; l'un d'eux décharge son pistolet sur le paralytique accroupi; la balle l'atteint au front; son sang jaillit sur la culotte de Laroche, qui s'esquive.

Au tout petit jour, on fit « le tableau » : le cadavre de Le Bas, porté au cimetière Saint-Paul où on l'inhuma dès sept heures du matin; les deux fossoyeurs Quatremain père et fils signèrent seuls l'acte de décès; — Robespierre jeune, relevé « presque sans vie » après sa chute sur le perron de l'Hôtel de ville, et porté sur une chaise par plusieurs citoyens jusqu'au comité de la section de la Commune, rue des Barres; quatre chirurgiens constatèrent, outre une fracture du bassin et plusieurs contusions graves à la tête, un inquiétant état « de faiblesse et d'anxiété ». Pourtant on l'interrogea : il protesta « qu'il n'avait cessé de bien faire son devoir à la Convention », qu'il était « pur comme la nature, ainsi que son frère »; il dénonça comme ennemis du peuple et conspirateurs Collot-d'Herbois et Carnot. On trouva dans ses poches sa carte de député, quelques papiers, une petite clef et 16 livres 5 sous en assignats. Quoique les médecins déclarassent qu'il était près de rendre l'âme, le mourant fut porté au Comité de Sûreté générale; — Couthon, évanoui, attendait sur une civière qu'on le dirigeât vers l'Hôtel-Dieu pour y être pansé; — Maximilien Robespierre, la face en sang, était transporté, étendu sur une

planche, jusqu'aux Tuileries (1). Le blessé parvint au Carrousel vers deux heures et demie du matin. La Convention siégait en permanence depuis la veille, avant midi : Charlier présidait par occasion, remplaçant Collot exténué : « Le lâche Robespierre est là, dit-il; voulez-vous qu'il entre? — Non! non! » cria l'Assemblée, soudain réveillée de sa torpeur; ainsi apprit-elle que sa victoire était complète. L'ordre fut donné de déposer le tyran au Comité de Salut public; ses porteurs l'étendirent dans l'antichambre « sur une table d'acajou »; on appuya sa tête vacillante contre une boîte de sapin. Au salon voisin, ses anciens collègues, revenus de leurs transes, se restauraient et buvaient copieusement.

Dans l'antichambre encombrée de gens venus pour le voir, Robespierre, couché sur la table, est immobile et livide comme un mort, les yeux clos, sans chapeau, sans cravate, sa chemise ouverte, tachée de sang ainsi que son habit bleu violacé et sa culotte de nankin; ses bas de coton blanc sont rabattus sur ses talons. Au bout d'une heure, il rouvre les yeux; sa blessure saigne abondamment; il l'étanche de temps à autre au moyen d'un petit sac de peau blanche qu'il avait gardé dans sa main, — l'étui de son pistolet, bien probablement. Autour de la

(1) On n'a pas cru devoir, au cours de ce récit, encombrer de références les pages de la *Revue*; mais il est indispensable d'exposer pour quelles raisons on adopte ici la version du *suicide* de Robespierre, version contraire à la tradition, généralement répandue, d'un coup de pistolet tiré par le gendarme Méda.

Outre la déclaration de Bochard, concierge de l'Hôtel de ville, de Dulac, agent du Comité de salut public, on possède le récit écrit « d'après les renseignements fournis par les employés du Secrétariat de la Commune », et où on trouve ces mots : « Robespierre s'est brûlé la cervelle ». (*Journal de Perlet*, n° 487, du 24 thermidor, p. 87.) On doit ajouter à ces témoignages celui de l'orateur de la députation de la section des Gravilliers, reçue par la Convention, le 16 thermidor : « Robespierre l'aîné se donne un coup de pistolet dans la bouche, et en reçoit en même temps un d'un gendarme. » (*Moniteur, Réimpression*, XXI, 385.) Tout en appréciant l'intention louable de ce citoyen soucieux de concilier les deux versions, le premier terme de sa déclaration est seul à retenir, puisque l'on sait, par le procès-verbal des chirurgiens, que Robespierre ne portait trace d'autres blessures que celle qu'il s'était faite à la bouche et n'avait, par conséquent, *reçu* d'aucun gendarme aucun coup de feu.

En présence de ces quatre relations, dont trois sont contemporaines de l'événement, — celle de Dulac a dû être écrite quelques mois plus tard, — faut-il tenir compte du récit de Méda, daté de septembre 1802 et qui contient presque autant de hâbleries et de bévues que de lignes? Si l'on en croit son *Précis historique des événements qui se sont passés dans la soirée du 9 thermidor*, Méda fut le héros de la journée : c'est lui qui arrête Hanriot, son général, au Comité de Sûreté; — voyant les membres du Comité de Salut public, « fort embarrassés », il « se mêle

table, où il repose comme un objet de curiosité, une foule sarcastique, — ses courtisans d'hier, — observe ses moindres mouvements. Beaucoup l'injurient ou le raillent. Il les regarde fixement, surtout les employés du Comité qu'il reconnaît. Quelques-uns, pris de pitié, lui mettent entre les doigts du papier, faute de linge, pour qu'il essuie sa blessure; parfois, agité de secousses convulsives, il lève les yeux vers le plafond. Le jour paraît, éclairant la splendeur des jardins qui ont vu sa gloire; l'aube embrasée présage une journée plus chaude que la précédente. Vers cinq heures du matin, un médecin militaire, qui passait, fut invité à panser le blessé; il s'adjoignit le chirurgien major des grenadiers de la Convention; tous deux lavèrent le visage, très enflé et meurtri jusqu'aux yeux; la joue gauche était percée, à un pouce de la commissure des lèvres; ils retirèrent de la bouche plusieurs dents et des fragments de la mâchoire brisée, ne découvrirent « ni la balle, ni trace de sa sortie » et, « vu la petitesse de la plaie, conclurent que le pistolet n'avait été chargé qu'à plombs ».

Atroce agonie. Lui qui a si douloureusement souffert des tristesses de son enfance et des humiliations de ses débuts, qui s'est tant efforcé à s'en revancher, dans l'espoir peut-être

à leur séance » et les conseille si bien que, simple gendarme, il est nommé sur-le-champ commandant de toutes les forces dont dispose la Convention. Son premier exploit est de « se sauver en passant sous le ventre de plusieurs chevaux », car Hanriot, délivré, veut sa mort. Méda se réfugie à la Convention, puis marche vers l'Hôtel de ville avec Léonard Bourdon, qui le nomme « commandant de l'attaque... » Il pénètre à la maison commune, pousse jusqu'au Secrétariat, y trouve Robespierre, « assis dans un fauteuil, le coude gauche sur les genoux et la tête appuyée sur la main gauche ». Ici, il faut laisser la parole à Meda : « Je saute sur lui en lui présentant la pointe de mon sabre; je lui dis : — *Rends-toi, traître.* Il relève la tête et me dit : — *C'est toi qui es un traître et je vais te faire fusiller.* A ces mots je prends de la main gauche un de mes pistolets et, faisant un à droite, je le tire... Il tombe de son fauteuil; l'explosion de mon pistolet surprend son frère, qui se jette par la fenêtre... Les conjurés se dispersent de tous les côtés; je reste maître du champ de bataille... » Puis Méda montre l'Incorruptible « gisant aux pieds de la tribune »; il le fouille, lui prend sa montre, son portefeuille, « contenant plus de 10 000 francs de bonnes valeurs ». Les grenadiers se précipitent sur le blessé, qu'ils croient mort, le traînent par les pieds jusqu'au quai Pelletier pour le jeter à la Seine; Méda s'y oppose et fait conduire directement le moribond *à la Conciergerie.* Or tout cela est manifestement faux, car le suicide de Robespierre jeune a précédé et non suivi celui de son frère; — il n'y avait pas de tribune dans le salon du Secrétariat; — et l'Incorruptible ne fut pas porté à la Conciergerie, mais aux Tuileries. C'est à croire que Méda n'a rien vu, rien su, des péripéties de la nuit du 9 au 10 thermidor.

Il fut, à la vérité, présenté à la Convention et reçut l'accolade du président.

d'abolir, en son esprit qu'elles ont aigri, leur lancinant souvenir, il se retrouve là, piétiné, bafoué, honni, misérable, distillant goutte à goutte l'affront suprême d'être définitivement vaincu, l'amertume affreuse de sa vie manquée, la honte de sa dernière aventure, où il n'a montré, — lui, si sûr de son génie, — ni prévoyance, ni habileté, ni énergie, ni clairvoyance, ni pénétration politique. Il n'aura été grand qu'aux yeux du vulgaire, redouté que par les timides, louangé que par des hypocrites, et son nom passera dans l'histoire comme celui d'un médiocre ambitieux, d'un sectaire brouillon, hargneux et jaloux. Une heure, une seule heure rayonnante en compensation de si cruels déboires, celle où il a vu Paris à ses pieds, parmi les mélodies et les fanfares; et cette Fête, à laquelle il mêlait Dieu, et dont Dieu, décidément, était absent, a marqué le premier pas vers sa déchéance. Quelle énigme qu'une telle existence, à la fois si néfaste et si torturée, sans joies, toute d'âpres luttes et de haine! Quel but mystérieux sous cette prétention de ramener l'âge d'or par la Terreur et l'échafaud? Maintenant, il ne parlera plus; on ne saura jamais quelle fut sa chimère et l'on pourra discuter indéfiniment sans découvrir s'il fut l'instrument d'un parti occulte, un utopiste, un monomane,

Mais non point pour avoir débarrassé du tyran la République : le texte du *Moniteur* dit seulement : « Ce brave gendarme a tué de sa main *deux des conspirateurs.* » (*Moniteur, Réimpression*, XXI, 343.) De Robespierre, pas un mot. Un an plus tard, dans son rapport bourré de documents officiels, Courtois écrira : « *Robespierre, qu'un gendarme croit avoir immolé, se tire un coup de pistolet.* » (*Deuxième rapport de Courtois*, p. 70 et suiv.). Ce disant, Courtois s'adressait aux Conventionnels, bien renseignés, et dont beaucoup ne l'estimaient guère. Plus il leur était suspect, moins il aurait risqué de s'exposer à un démenti.

Quant à tirer une indication du rapport des chirurgiens qui, aux Tuileries, pansèrent Robespierre, il n'y faut pas songer : consulté par M. Aulard, le docteur Paul Reclus estime « que l'on doit écarter comme insuffisants et contradictoires les termes du procès-verbal officiel *sur lesquels s'appuient les historiens pour conclure à l'assassinat* ».

Le seul passage de la relation de Méda qui mérite peut-être quelque attention est celui-ci : « J'atteins un fuyard dans l'escalier : c'était Couthon que l'on sauvait. Le vent ayant éteint ma lumière, je le tire au hasard, je le manque, mais je blesse à la jambe celui qui le portait. » Il y a, dans ces quelques lignes, une corrélation assez frappante avec la déclaration du compagnon peintre Laroche, rapportée ci-dessus.

Méda, simple gendarme à l'époque du 9 thermidor, réclame, comme récompense, le grade de général. On le promut sous-lieutenant. Il faut, d'ailleurs, lui rendre hommage : colonel, en 1812, du 1er régiment de chasseurs à cheval, il fut tué à la Moskova, au moment où l'Empereur, pour sa belle conduite, le nommait général de brigade.

ou simplement un envieux atrabilaire, victime d'un fiel atavique. Qui le considère comme un précurseur, un bienfaiteur du peuple, fait penser à ce mot d'un démocrate, désabusé : « Le peuple serait bien heureux s'il n'avait pas tant d'amis ! »

La fin tragique a été contée mille fois : le transport sur un fauteuil, depuis les Tuileries jusqu'à la Conciergerie ; un enfant qui sortait de l'école rencontra sur le Pont-Neuf l'effrayant cortège : les porteurs, pour souffler, avaient déposé leur fardeau à l'entrée du quai des Lunettes, vis-à-vis l'esplanade où se trouve la statue d'Henri IV. La foule huait le blessé qui, la tête enveloppée d'une serviette tachée de sang, à chacune des vociférations, tournait les yeux vers l'endroit d'où partaient les cris et y répondait par un haussement d'épaules. A la vieille prison, où son entrée apportait l'espérance et le salut, on le jeta dans un cachot en attendant le jugement; « les guichetiers le foulaient aux pieds. » Il parut se réveiller d'un long rêve, fit signe, dit-on, qu'il voulait écrire ; un geôlier riposta par un sarcasme. Quelle confidence aurait-il faite? Quel secret tenait-il à révéler? Voulait-il gagner du temps, maudire une dernière fois ses ennemis, ou, qui sait? implorer l'absolution d'un prêtre?...

Au tribunal, l'audience fut dramatique mais courte. On n'avait encore sous la main que vingt-deux des conjurés; tous étant hors la loi, il suffisait de constater leur identité : deux employés du tribunal remplirent cette formalité. On apporta dans le prétoire quatre civières : sur l'une gisait Robespierre, sur l'autre son frère, les reins brisés, presque mourant; sur la troisième, Couthon; sur la dernière, Hanriot, enfin retrouvé dans une petite cour de l'Hôtel de ville, où il s'était jeté d'une fenêtre sur un tas de fumier. Les autres étaient Saint-Just, Payan, Dumas, arrêté la veille à ce même tribunal sur son siège de président, le cordonnier Simon, plusieurs autres membres de la Commune rebelle et Lescot-Fleuriot, le maire de Paris. Quand celui-ci parut, Fouquier-Tinville, qui était son ami, eut un geste théâtral et digne : il déposa son écharpe et sortit de l'audience, laissant à Liendon, son substitut, le soin de requérir. L'appel terminé, sans aucun débat, les vingt-deux furent livrés au bourreau. Nul détail sur leur attitude, à ce moment terrible où on dépouillait les condamnés de leurs bijoux et de leur argent et où on les parait

pour la mort. Trois charrettes attendaient dans la cour du Palais; quand, vers six heures, on commença à y charger les moribonds, éclata dans la foule, pressée, un grand bruit d'applaudissements et de clameurs joyeuses, qu'ils ne devaient plus cesser d'entendre; sur tout le parcours, en effet, depuis la Conciergerie jusqu'à la place de la Révolution, — car un décret de la Convention ordonnait que, pour plus de solennité, l'exécution aurait lieu sur cet emplacement, où l'échafaud n'avait pas été dressé depuis la fête de l'Être suprême, — les bravos, les chants, les lazzis, les cris d'allégresse, les malédictions, montaient de la cohue en formidable tumulte.

Jamais, même à la fête des Victoires, Paris n'avait vu pareille affluence; à toutes les fenêtres ouvertes, des têtes rieuses; sur tous les balcons, des groupes réjouis; dans les rues, tous les chapeaux en l'air, des mines rayonnantes, des félicitations échangées, une communauté, une expansion de contentement qui épanouissait tous les visages. Pas un mouvement de pitié pour ces malheureux qui allaient mourir; leur aspect affreux exaltait, au contraire, l'impitoyable enthousiasme. Hanriot, les joues balafrées, un œil hors de l'orbite, était dans la première charrette, à côté de Robespierre jeune, étendu comme un cadavre; dans la seconde, Maximilien, assis à côté de Dumas, baissait sa tête, couverte d'un bonnet et enveloppée de linges sanglants; Couthon, couché dans la troisième charrette, était piétiné par les autres; tous, mornes et consternés, se taisaient, soufflétés par la joie populaire. La presse était si grande que les voitures durent s'arrêter plusieurs fois; leur trajet se prolongea durant une heure: elles firent halte à la maison Duplay; des femmes, devant la porte, dansaient une ronde; un gamin, trempant un balai dans un seau de boucher, aspergea de sang les volets fermés. Sur la place fatale, une multitude turbulente; l'arrêt, enfin, au pied de l'échafaud. Couthon fut le premier porté sous le couteau; puis les autres; ce fut long; une demi-heure au moins, plus peut-être, d'horrifiante attente. Tandis qu'on guillotinait ses compagnons, on coucha Maximilien à même le sol, son bel habit bleu noué sur ses épaules nues; il monta l'avant-dernier; quand, pour dégager sa nuque, les bourreaux arrachèrent le bandage qui emmaillotait toute sa tête, on entendit un rugissement de douleur si strident qu'il porta l'épouvante jusqu'aux extrémités de la place, et Robespierre appa-

rut une dernière fois, tout en sang, la bouche béante, la mâchoire pendante. Lescot-Fleuriot mourut le dernier.

Quelques instants plus tard, à la Convention, toujours en permanence, Tallien annonçait : « La tête des conspirateurs vient de tomber... » Un tonnerre d'applaudissements l'empêcha de poursuivre. Quand il put reprendre la parole, ce fut avec le ton du *deus ex machina* des tragédies de collège : « Allons, dit-il, nous joindre à nos concitoyens; allons partager l'allégresse commune. Le jour de la mort d'un tyran est une fête à la fraternité. » Et, sur sa proposition, la séance fut levée « au bruit des applaudissements et des cris de joie ».

* * *

La répression ne s'arrêta pas à la mort des chefs; le lendemain, soixante-dix membres de la Commune, pris à l'Hôtel de ville, au matin du 10, furent exécutés sans jugement. Depuis l'origine du Tribunal révolutionnaire, on n'avait jamais vu fournée si nombreuse; le 12, on guillotina ceux des municipaux, — une douzaine, — qui étaient parvenus à se soustraire aux premières recherches. Dans ces hécatombes figuraient plusieurs « séides » de Robespierre, entre autres Boullanger, Lubin, Lumière, Desboisseaux, le peintre Cietty, l'imprimeur Nicolas, dont les noms ont paru au cours de ce récit. On n'eut Coffinhal que cinq jours plus tard; il s'était échappé de l'Hôtel de ville et dérobé aux poursuites; travesti en batelier, il se réfugia dans l'île des Cygnes, où il demeura deux jours et deux nuits, n'ayant rien à manger que des écorces d'arbres. Poussé par la faim, il alla demander asile à un homme qu'il avait obligé : celui-ci le reçut, l'enferma sous clef, et courut chercher la garde. Un membre de la Commune, un artiste, Beauvallet, sauva sa tête en se cachant sous les combles de l'Hôtel de ville, où il vécut plusieurs jours du suif de vieux lampions remisés là, et de l'eau croupie amassée dans un sabot de rémouleur. Deschamps, « le courrier » de Robespierre et son hôte à Maisons-Alfort, fut pris aux environs de Chartres, ramené à Paris et guillotiné sur la place de la Révolution.

Tout ce qui approcha Robespierre est traqué : les Duplay sont emprisonnés, le 10, à Sainte-Pélagie. Sûre qu'elle irait le lendemain à l'échafaud, Mme Duplay se tua dans son cachot : on la trouva, le 11 au matin, pendue à l'un des barreaux de sa fenêtre,

en chemise, un mouchoir rouge sur la tête, les pieds liés d'un ruban noir. On retira de ses doigts crispés un anneau d'or, une bague de rubis; des poches de sa robe jetée sur son lit, on sortit deux paires de lunettes, quelques pièces d'argent et des sous, ainsi que « des mémoires de dépenses ». Mme Duplay était restée jusqu'à son dernier souffle bonne ménagère. Si grande était, en ces jours de délivrance, l'animosité contre les complices de Robespierre que les aristocrates détenus à « Pélagie » ne virent dans la fin de cette malheureuse qu'un motif à facéties; l'un d'eux colportait la nouvelle en ces termes : « Citoyens, je vous annonce que la reine douairière vient de se porter à un excès un peu fâcheux. — Quoi donc? Qu'est-il arrivé? » s'écriaient Duplay père et fils, qui n'étaient informés de rien. « Citoyens, c'est un grand jour de deuil pour la France; nous n'avons plus de princesse! » Le menuisier ne comprit pas; et le chroniqueur ajoute : « Ce qui nous amusa le plus dans tout ceci, c'est que, le soir même, Duplay fils donna dix francs à un guichetier pour aller s'informer de la situation de sa mère, qu'il croyait en liberté. » Le fait est que les filles de Mme Duplay tout au moins, ignorèrent longtemps, non point le décès, mais le suicide de leur mère, puisque trois mois plus tard, l'une d'elles, réclamant sa liberté, écrivait au Comité de Sûreté générale : « Ma mère est morte de chagrin... »

La plus affligée fut la pauvre Élisabeth : après avoir quitté son mari sur la place de l'Hôtel-de-Ville, dans la nuit du 9 thermidor, elle rentra chez elle « presque folle », resta deux jours « étendue sur le parquet, sans forces ni connaissance ». Au matin du 10, une femme vêtue de noir et couverte d'un grand voile demanda à lui parler, à elle seule; elle venait, disait-elle, de la part de Le Bas. On ne la laissa pas entrer. Le 12 reparut Schillichem, le chien de Philippe : depuis le 9, il avait quitté la maison; il y revint haletant, la langue pendante; « cette pauvre bête avait passé ce temps sur la tombe de son maître ». Puis se présentèrent les agents du Comité de Sûreté; ils emmenèrent Élisabeth avec son petit garçon, âgé de cinq semaines, à la prison Talaru, où sa sœur Éléonore vint la rejoindre. Toutes deux étaient sans argent, confinées dans une mansarde n'ayant de jour que par une « tabatière »; la nuit, Élisabeth descendait de son grenier et, munie d'une petite lanterne, lavait à l'abreuvoir de la geôle les langes de son enfant; pour les sécher, elle

les plaçait sous son matelas. On la changea de prison; en brumaire an III, elle se trouvait à Saint-Lazare; Éléonore ne la quittait pas : « Jamais, ma bonne sœur, écrivait quarante ans plus tard Élisabeth, jamais je n'oublierai de ma vie ton dévouement pour moi et pour ton petit neveu; ma reconnaissance sera éternelle. » Ces deux femmes restèrent héroïques : on ne trouve pas dans leur dossier un mot d'abaissement devant les vainqueurs; jamais elles ne renièrent le passé. La veuve de Le Bas porta noblement le nom de son mari et ne voulut pas le changer contre un autre : plus tard, elle épousera l'un des frères de son cher Philippe, Charles Le Bas, qui mourut en 1829, et elle fut ainsi, fièrement, jusqu'en 1859, date de sa mort, — elle avait quatre-vingt-neuf ans, — « la veuve Le Bas ».

Duplay, lui, sut se faire oublier. Promené de prison en prison, avec son jeune fils Maurice et son neveu Simon, — l'homme à la jambe de bois, — il ne récrimina point, garda un silence opportun, laissant passer le terrible orage. Au bout de cinq mois, on tira le menuisier de son cachot pour procéder à l'inventaire des meubles et effets de son associé, l'imprimeur Nicolas, et de Maximilien Robespierre, son locataire. Duplay, brisé par tant d'écroulements, revit ainsi, vide d'habitants, bouleversée par les perquisitions, cette maison où il avait vécu entouré des siens maintenant dispersés et où le moindre meuble évoquait dans son souvenir tant de bonheur et de fantômes. Il dut assister à la saisie des vêtements, linge et livres de Robespierre, qui furent portés « au dépôt commun à tous les effets des condamnés ». Il existe un répertoire de ce dépôt, document macabre et qu'on ne peut feuilleter sans horreur; mais, sauf d'importantes exceptions, les objets sont mentionnés en bloc : « 90 gilets de toute espèce; 23 pantalons tant bons que mauvais; 42 culottes; 12 houppelandes dont une de *vi de chourat* (vitchoura) », et sans attributions personnelles. On sait seulement, par un renseignement de seconde main, que la vente de la défroque de Robespierre, le 15 pluviôse an III, produisit 39 400 livres : son portrait seul aurait atteint 15 000 livres. D'après une note extraite d'un « procès-verbal de vente d'effets provenant du Tribunal révolutionnaire, le 25 thermidor an IV » et mis aux enchères dans l'une des salles de la « Maison Soubise », — le palais actuel des Archives nationales, — deux habits de drap, l'un bleu, l'autre marron... provenant des deux

Robespierre condamnés, criés à 100 francs, furent adjugés à 855 livres ». On retira de cette vente « un fusil saisi chez Robespierre et appartenant à Duplay qui parvint à établir son droit de propriété ». Était-ce le fusil que Maximilien se préparait à emporter à Choisy, le 10 thermidor, pour chasser le lièvre que lui tenaient en réserve les Vaugeois? Quant à l'habit bleu, c'était certainement le bel habit de la fête de l'Être suprême, rapporté du cimetière de Monceau où l'on avait procédé au dépouillement et à l'inhumation des suppliciés. Le transport de leurs corps et l'enfouissement coûta 193 livres, plus 7 livres données comme pourboire aux fossoyeurs, « y compris l'acquisition de chaux vive dont une couche fut étendue sur les corps des tyrans, pour empêcher de les diviniser un jour ».

Englobé dans le procès de Fouquier-Tinville et des jurés du tribunal révolutionnaire, Duplay eut la prudence de ne point parler : des témoignages favorables lui valurent l'acquittement; mais on le retint en prison. Vaguement compromis plus tard dans l'affaire Babeuf, il sortit indemne encore du long procès de Vendôme. Libre alors, il se remit au travail; appauvri par ses longues détentions, il réussit, à force d'économies, à rétablir ses affaires et se rendit acquéreur de la maison qu'il tenait à bail depuis si longtemps; il possédait d'autres immeubles dans Paris et des terrains dans divers quartiers. Il mourut en 1820, âgé de 84 ans.

Sa fille, Sophie, mariée depuis 1789, ainsi qu'on l'a dit, à un avocat d'Issoire, nommé Auzat, se trouvait, à l'époque du 9 thermidor, en Belgique où Auzat exerçait, par le crédit de Robespierre, les fonctions de directeur des transports militaires de l'armée du Nord. On les arrêta tous les deux et, avec eux, Victoire Duplay qui les avait rejoints en voyage de plaisir. Ils furent conduits à Paris : Auzat protesta chaudement, reniant sans vergogne Maximilien, auquel il devait son lucratif emploi; il imprima une *Pétition à la Convention nationale*, où il traitait le despote abattu selon le goût du moment : « Telle était l'influence funeste du génie malfaisant de ce tyran qu'il devait après sa mort faire arrêter presque autant d'innocents qu'il en avait fait périr pendant sa vie. » Il renie même, pour plus de sûreté, la famille de sa femme : « Auzat et son épouse... étaient mal vus de tout ce qui entourait Robespierre et de Robespierre lui-même. » En dépit de ces cajoleries aux Ther-

midoriens triomphants, Auzat resta longtemps détenu. En brumaire an IV il réclamait encore sa liberté et sa femme implorait toujours le Comité de Sûreté générale près de résigner sa mission.

On avait arrêté à Bruxelles, en même temps qu'eux, un personnage dont le nom a été cité déjà et qui mérite une mention spéciale : Calandini, ce savetier amené d'Arras, en 1791, par Robespierre et qui, au dire de Guffroy, était le chien de garde de *l'Incorruptible*. Nommé officier à l'armée du Nord, il ne s'attardait point dans les grades inférieurs; l'*Almanach national* de l'an II le mentionne, en effet, parmi les adjudants généraux : il était chef d'état-major de la 3me division. Calandini comptait certainement au nombre des intimes de la maison Duplay, car on voit, en août 1793, Le Bas écrivant d'Hazebrouck à sa fiancée : « Ne m'oublie pas auprès de la citoyenne Chalabre, de Calandini, de Robespierre. » On l'arrête donc le 16 thermidor, il reste à Lille jusqu'au 30 du même mois, arrive au Comité de Sûreté le 7 fructidor. Interrogé, il est remis en liberté, le 10. Mais sa carrière militaire est compromise et l'on n'aperçoit pas qu'il ait gagné des batailles. Réformé par le Directoire, il se fixe avec sa femme et son enfant à Paris où il vit tranquille, durant plusieurs années, d'une pension de 1200 francs. La police impériale a l'œil sur lui : il fréquente des gens « mal pensants »; en 1807 il est même emprisonné à la suite d'un déjeuner entre anciens militaires de l'an II accusés de propos séditieux. On perquisitionne chez lui : on y découvre « des emblèmes révolutionnaires et le portrait de Robespierre »; on l'envoie en surveillance à Auxerre où, durant trois ans, il paraît s'assagir; sa pension de réforme est réduite à 600 francs : le voilà exaspéré; il fomente une émeute, qui avorte, et l'ex-général, robespierriste impénitent, est envoyé au château d'If comme prisonnier d'État. En décembre 1811, devançant Mallet qui, un an plus tard, se contentera de le copier, il annonce, par voie d'affiche manuscrite, à la petite garnison de la forteresse que l'Empereur « est déchu au nom de la Nation », et qu'il est nommé, lui, Calandini, dictateur et gouverneur provisoire de France, chargé « par la consulte extraordinaire et secrète des électeurs du peuple français, de remettre en vigueur les Constitutions de 1789, 90 et 91 ! » Longtemps détenu au secret, il devient fou. Sous la Restauration il

accablait encore les ministres de ténébreuses divagations libertaires : les conversations entendues naguère autour de la table des Duplay où s'asseyaient les jacobins fameux, hantaient l'esprit troublé de ce pauvre homme. Au temps de Louis XVIII, il vivait à Marseille où sa femme, Marie-Thérèse Govinelle, complètement illettrée, le surveillait de près, assurant qu'il n'était ni méchant, ni dangereux.

Simon Duplay, le neveu du menuisier, menuisier lui-même, s'était bravement enrôlé, à dix-huit ans, le 1er novembre 1791. Après Valmy, ainsi qu'on l'a vu, il rentrait rue Saint-Honoré avec une jambe de bois et une pension de 15 sous par jour. Intelligent, « ardent, plein d'esprit », il servait de secrétaire à Robespierre, qu'il dut renier, comme le faisaient tant d'autres, après Thermidor. Il n'en fut pas moins incarcéré avec toute sa famille; étroitement surveillé dans la prison des Madelonnettes, il ne fut libéré qu'au bout d'un an. On le retrouve, en l'an VII, employé au ministère de la Police générale où il avait pour collègues deux des frères de Le Bas. Il y rendit, sous l'Empire, de signalés services et y resta, en qualité de sous-chef de bureau, jusqu'en 1827, date de sa mort. De sa femme, Marie-Louise Auvray, il avait eu deux enfants dont l'un fut le père de l'éminent professeur Simon Duplay, membre de l'Académie de médecine, récemment disparu.

Il convient de signaler combien fut remarquable, à divers titres, la descendance du menuisier Duplay : son fils Maurice, le collégien de l'an II, mourut, en 1847, administrateur des hospices de Paris : une petite fille d'Auzat épousa l'associé de la plus célèbre maison d'édition française, et nul n'ignore que Philippe Le Bas, l'orphelin de Thermidor, élevé à Juilly, soldat de la garde impériale, historien et latiniste éminent, dut à ses travaux d'épigraphie la renommée et un fauteuil à l'Institut. Il fut, sous la Restauration, le précepteur d'un jeune Français, alors exilé, qui se nommait Louis-Napoléon Bonaparte. Ainsi le fils d'un conventionnel robespierriste forma l'esprit du futur Napoléon III. Éléonore Duplay, elle, demeura volontairement sans descendance et sans histoire ; celle qu'on avait appelée *la fiancée* de Robespierre, celle que Dubois-Crancé surnommait, à la grande joie de Danton, *Cornélie-Copeau*, se considéra-t-elle comme liée, par ses pesants souvenirs, à la mémoire de Maximilien? Elle y demeura obstinément fidèle et ne se maria jamais.

Elle cherchait manifestement à se faire oublier, car son nom ne se rencontre nulle part, — que sur une tombe, au cimetière du Père Lachaise, où on lit : Françoise-Éléonore Duplay, décédée à Paris, le 26 juillet 1832, à l'âge de 64 ans. Quel regret qu'une telle femme, qu'on dit avoir été supérieurement intelligente et artiste, — le peintre Regnault l'avait eue pour élève, — n'ait pas écrit, comme sa sœur Élisabeth, un mémorial de famille! Il est vrai que les confidences de ce genre n'ont de valeur que par leur sincérité, qualité difficilement exigible de témoins si enclins à l'apologie.

Charlotte Robespierre en est un frappant exemple : elle a laissé des *Mémoires* souvent cités; elle y couvre de fleurs la mémoire de son frère Maximilien; elle lui attribue toutes les vertus. Elle dit son désespoir à la nouvelle des événements de Thermidor : « Je m'élance dans les rues... Je cherche mes frères; j'apprends qu'ils sont à la Conciergerie; j'y cours, je demande à les voir; je le demande à mains jointes; je me traîne à genoux devant les soldats... Ils me repoussent » ... etc. Ce tableau navrant ressemble peu à la réalité, car, loin de réclamer Maximilien et Bonbon, Charlotte, à l'annonce de leur arrestation, avait fui son logement de la rue Saint-Florentin et gagné, rue du Four-Honoré, la maison d'une citoyenne Béguin, chez qui elle se cacha sous le nom de Carrault, celui de son grand-père, le brasseur d'Arras. On l'arrêta là, le 13, et tout de suite elle protesta que « chassée par ses frères, elle avait failli être leur victime »; si elle se fût doutée « du complot infâme qui se tramait, elle l'eût dénoncé plutôt que de voir perdre son pays ». Et la femme Béguin dévoile sans ménagement tout ce que Charlotte lui a conté, de la maison des « infâmes Duplay », des visites fréquentes de Fouquier-Tinville, de la façon dont s'y dressaient les listes de condamnés. On s'est étonné que le Directoire, le gouvernement impérial, celui de la Restauration gratifiassent d'une pension Charlotte Robespierre : ils payaient son reniement : faire attester par la sœur de *l'Incorruptible* que celui-ci était un monstre, voilà qui valait bien une rente de 2000 francs que Charlotte toucha jusqu'à sa mort, survenue en 1834. C'était, dans ses dernières années, une vieille personne « bien conservée, se tenant très droite, vêtue à peu près comme sous le Directoire, sans aucun luxe, mais d'une propreté recherchée. Elle parlait peu, avec gravité... » Elle habitait, toujours

sous le nom de *Madame Carrault*, le quartier perdu du Jardin des Plantes. A sa vente après décès, vente qui produisit 328 francs, un portrait de Robespierre fut estimé 40 sous; un amateur paya 20 sous le portrait de l'Impératrice Joséphine.

Que devaient-ils éprouver, les survivants de l'affreuse épopée, lorsque vieillis, cassés, revenus de leurs rêves, obligés de cacher leur nom, le hasard d'une rencontre dans Paris les mettait inopinément en présence? Si Charlotte revit, par exemple, — ne fût-ce que dans le cortège d'une des fêtes impériales, — Fouché devenu duc d'Otrante, coiffé de plumes et cravaté de décorations, ne songea-t-elle pas au temps où il lui faisait la cour et lui proposait le mariage? Ne croisa-t-elle jamais, dans les rues, Éléonore ou le vieux Duplay auxquels elle ne pardonnait pas, ou simplement un ancien familier du menuisier, tel que Taschereau qui, en 1823, âgée de 81 ans, vivait solitaire dans un appartement mesquin du quai des Orfèvres; la police le surveillait comme « ancien secrétaire de Robespierre » et notait qu'il « lisait de mauvais journaux ». En raison de ces dramatiques contrastes, on s'attarderait trop volontiers à conter la fin de ces gens qui avaient traversé l'ouragan et à rechercher leur attitude alors que, refroidis par l'âge, ils scrutaient le passé lointain. Mais une telle enquête serait hors de propos : pour terminer avec l'entourage immédiat de Robespierre, il suffit de revenir un instant à Choisy-le-Roi et de signaler brièvement la tempête de colères qui se déchaîna contre les Vaugeois et leurs créatures dès le lendemain du 9 thermidor. Tous furent mis en arrestation : Jean-Pierre Vaugeois, frère de Mme Duplay, ci-devant maire du bourg, sa femme, son fils, ses trois filles; les dénonciations contre eux pleuvaient au Comité de Sûreté générale; il dut envoyer à Choisy l'un de ses meilleurs agents, Blache, pour y recueillir les dépositions des habitants enfin délivrés de la tyrannie de ces arrogants qui, forts de leur parenté avec l'hôte de Robespierre, avaient traité Choisy en pays conquis. On expédia aux geôles parisiennes jusqu'à Louveau, le cuisinier dont Vaugeois réclamait le concours lorsqu'il traitait Robespierre; jusqu'à Simon, le joueur de violon qui faisait danser les demoiselles Duplay dans les salons de la marquise de Pompadour. On arrêta Fauvelle; on alla même à Créteil, capturer les frères Laviron, cousins de Mme Duplay; les paysans de l'endroit les accusaient d'être les *satellistes* du tyran. On apprit là certaines

choses non dénuées d'intérêt. Le Bas « et autres » étaient venus plusieurs fois rendre visite à la mère Laviron : le 10 thermidor, Laviron l'aîné avait préparé chez lui un grand repas auquel devait assister Robespierre en personne qu'on attendit en vain toute la journée, on sait pourquoi. Laviron, ne pouvant nier qu'on eût, ce jour-là, chez lui, cuisiné opulemment, s'excusa piteusement en alléguant que le 10 thermidor coïncidait avec la fête de sainte Anne et qu'il voulait célébrer, non le triomphe éventuel de Robespierre, mais la ci-devant patronne de la corporation des menuisiers. L'excuse, peu vraisemblable, ne fut pas admise, car, près d'un an plus tard, on retrouve Laviron, toujours détenu, transféré de la prison du Luxembourg à la citadelle de Cambrai.

On s'étonne que, dans les deux volumineux rapports qui lui furent commandés par les thermidoriens victorieux, Courtois, énumérant tous les crimes de la faction robespierriste, n'eût point tiré parti des conciliabules tenus chez Fauvelle et chez Vaugeois par les conspirateurs. Mais Courtois était dantoniste, et peut-être préférait-il ne point parler des « orgies de Choisy », à l'origine desquelles on retrouvait Danton et quelques spéculateurs de son entourage, — sujet scabreux. Il est surprenant également que Vadier n'ait point bruyamment triomphé en apprenant l'arrestation de la sœur de Vaugeois, la femme Duchange, sexagénaire paralysée depuis quinze ans et si faible qu'on dut l'emprisonner à l'hospice de l'Évêché. L'occasion s'offrait pourtant belle à Vadier d'engraisser son fameux rapport : car c'était cette femme Duchange qui avait, on se le rappelle, hébergé à Choisy la Mère de Dieu et son prophète dom Gerle : c'était par son intermédiaire que la nouvelle Ève avait imposé à Robespierre, au dire de certains témoins, les sept dons du Saint-Esprit.

La sibylle de la rue Contrescarpe, écrouée depuis plus de deux mois à la prison du Plessis et sauvée de l'échafaud par Robespierre, qui, on l'a vu, s'était opposé à ce qu'elle passât en jugement, risquait, par cela même, maintenant que son protecteur était abattu, d'être immolée comme complice du tyran. Mais, dans le grand embrassement qui suivit Thermidor, Paris n'aurait pas supporté de voir traîner à la guillotine cette pauvre octogénaire et ses obscures compagnes. Car la Terreur avait

pris fin subitement, non point par la volonté des thermidoriens, mais sous une irrésistible poussée de la répugnance publique. La loi du 22 prairial était abolie, le tribunal révolutionnaire réformé; les prisons s'ouvraient et se vidaient. Pourtant Catherine Théot et ses adeptes demeuraient détenus, Vadier ne pouvant, sans se discréditer, avouer que la grande conspiration déjouée, grâce à son flair, était une farce grotesque, au dénouement de laquelle devaient périr une trentaine d'innocents. La Mère de Dieu restait donc en prison, ne se plaignait pas et ne réclamait rien, soit que sa raison fût décidément troublée, soit plutôt qu'elle considérât comme une faveur du ciel cette captivité conforme à ses prophéties. Elle avait prédit, en effet, que « le grand coup », annonciateur de son rajeunissement et de sa transformation en immortelle, la frapperait « sur la colline du Panthéon, dans une maison voisine de l'École de Droit ». Or Le Plessis réunissait ces deux conditions: cette prison se composait, en effet, de l'ancien collège de ce nom, agrandi d'une notable partie du ci-devant collège Louis-le-Grand; on l'avait aménagée au printemps de l'an II pour servir de déversoir à la Conciergerie trop pleine; c'était une annexe du « garde-manger » de Fouquier-Tinville et, avant même que les travaux fussent terminés, elle regorgeait déjà de détenus. Les femmes occupaient Le Plessis; Louis-le-Grand renfermait les hommes, et la direction de cette immense geôle était confiée au concierge Haly, marié à la charmante fille de Lebeau, le geôlier-chef de la Conciergerie, — celle-là même qui fut la dernière femme de chambre de la reine Marie-Antoinette. Un monde de porte-clefs, de guichetiers, de surveillants obéissait à ce couple sinistre.

Héron et ses sbires avaient amené au Plessis la Mère de Dieu et ses dévotes dans la soirée du 17 mai. Les détenues que contenait le bâtiment des femmes, déjà verrouillées dans leurs cellules, entendirent « un étrange vacarme »; on étendit pour les arrivantes des couvertures sur le carreau des corridors et elles couchèrent là. Le matin suivant, à l'heure où l'on tirait les verrous, les prisonnières, curieuses de savoir qui étaient les nouvelles venues, se mirent à leur recherche; elles les trouvèrent tranquillement assises dans la chambre des gardiens et « groupées autour d'une vieille fille sèche, pâle, silencieuse », dont « un tremblement continu et de nombreuses plaies attes-

taient les souffrances ». Elle encourageait ses compagnes en leur serrant affectueusement la main ; celles-ci la regardaient avec attendrissement et respect. Toutes répondaient par *oui* ou par *non*, avec la plus parfaite indifférence, aux questions que les détenues leur posaient ; l'une d'elles cependant, plus communicative, se mit à déblatérer contre les prêtres, les couvents, le culte catholique, et, désignant *la Mère*, conclut : « Elle ne croit pas à ces momeries ; mais elle connaît le passé et l'avenir... » Parmi cet essaim de pauvres femmes, pour la plupart âgées et sans attraits, tranchait la jeune et jolie colombe, « fraîche comme la rose dont elle portait le nom ».

Le concierge Haly se montra plein d'égards pour Catherine Théot et ses adeptes : il les logea dans le bâtiment appelé *la Police* où, isolées, elles pouvaient pratiquer en commun leur singulier culte. Pourtant elles communiquaient avec les autres prisonnières, s'exprimant « en termes concis, ambigus et prophétiques ». En prairial, l'une de ces femmes dit à la comtesse de Vassy, fille du marquis René de Girardin, emprisonnée comme *agitatrice* : « Dans deux mois, nous ne serons pas ici. — Je le crois, répliqua la comtesse ; Fouquier-Tinville abrégera notre captivité. — Non ! Lui, son tribunal, ses jurés, ses juges n'existeront plus. Tout changera en France. — Le trône sera donc rétabli ? — Non. — Les étrangers s'empareront du royaume ? — Ni l'un ni l'autre. » La vieille Catherine elle-même retrouvait la parole pour vaticiner « d'un ton sentencieux et exalté » ; elle débitait ses oracles à tout venant, à Haly, au cuisinier, au marchand de vin et même aux guichetiers, qui se moquaient d'elle et la maltraitaient sans vaincre sa patience ni sa fureur prophétique. « Je ne périrai pas sur un échafaud, comme vous l'espériez, disait-elle ; un événement qui jettera l'épouvante dans Paris annoncera ma mort. » Ces incrédules ricanaient : « Voilà une belle péronnelle pour faire tant de bruit en disparaissant ! »

Les jours passaient et la prédiction semblait se réaliser. A la fin de prairial, quand fut connu le rapport de Vadier concluant à la mise en accusation de la prophétesse, on put croire que la menaçante réalité allait apporter à ces prédictions un démenti. Il n'en fut rien.

Les voitures du Tribunal venaient, chaque jour, chercher au Plessis un « assortiment » de victimes ; les huissiers appe-

laient de la cour les détenus désignés ; l'angoisse, à ce moment, étreignait tous les cœurs ; on écoutait, dans quelles transes ! Jamais la mère Catherine ne perdit sa sérénité et ne parut se douter qu'elle était promise à l'échafaud. L'ignorait-elle ? Lui avait-on lu le fameux rapport répandu avec profusion dans Paris et qui lui conférait la célébrité ? Savait-elle seulement que son humble nom de servante avait enrayé l'ascension du puissant tribun et que, depuis lors, il reculait ? Quand vint Thermidor, l'événement formidable ne sembla pas émouvoir sa contemplative placidité ; si on lui eût appris qu'elle y était pour quelque chose, elle n'aurait même pas compris. D'ailleurs, absorbée par les voix qu'elle entendait, rien d'autre ne paraissait l'intéresser et l'attitude de ses compagnes témoignait d'une égale insouciance

Dans les semaines qui suivirent, chacun, au Plessis, espérait et réclamait la délivrance. Haly laissant, pour ainsi dire, sa porte ouverte, tous les jours un grand nombre de détenus quittaient la prison. Catherine Théot ne s'en préoccupait point : nul n'intercéda pour elle et, comme elle était pauvre, nul non plus n'eut profit à s'entremettre en sa faveur. Cette vieille qui n'avait plus que le souffle, ne comptait d'autres amis que ses dévots. Un matin, — c'était le 14 fructidor, 31 août 1793, — la vieille visionnaire, étendue sur son grabat, paraissait être à bout de forces : ses fidèles l'entouraient, attendant, anxieuses, le grand événement qui allait signaler l'entrée de leur mère dans l'immortalité ; un peu avant sept heures et demie, elle s'éteignait doucement. A ce moment précis, une effroyable secousse ébranle toute la maison du Plessis, tout le quartier, toute la ville, en même temps qu'une épouvantable détonation déchire l'air, se répercutant en échos si assourdissants que « chaque citoyen croit que la foudre écrase sa maison ». D'un bout à l'autre de Paris les vitres sont fracassées, les tuiles pleuvent et s'émiettent sur le pavé, les cloisons se fendent ; au Luxembourg, prison voisine, toutes les portes s'ouvrent ; aucun détenu ne cherche à s'échapper ; partout l'épouvante glace les plus intrépides ; chacun se terre, affolé, s'abritant contre la pluie noire qui tombe du ciel obscurci, pluie de fragments de bois, de lambeaux de vêtements roussis, qui s'abat jusque sur la chaussée d'Antin, jusqu'au Temple, jusque sur la route de Saint-Denis... Les geôliers du Plessis qui se sont tant gaussés des prophéties

de la mère Catherine, accourent, terrifiés, au cachot où elle gît inanimée, s'attendant à la voir se dresser sur sa couche, renaître belle, jeune et désormais immortelle, ainsi qu'elle l'a prédit. Pleins de respect, ils emportent pieusement son corps dans une salle basse, le déposent « sur une espèce de lit de parade et allument autour de la morte un grand nombre de bougies. » Ils la veillent en commun, dans l'espoir d'assister à sa résurrection et prêts, bien certainement, à l'adorer et à se confondre en dévotions dès son premier signe de vie.

Cet accès de ferveur mystique ne dura point. Bientôt ils apprenaient qu'il n'y avait pas miracle mais coïncidence : la poudrière de Grenelle venait de sauter : on comptait les morts par centaines; d'autres disaient « par milliers », et certains imputaient déjà la responsabilité de la catastrophe « aux aristocrates sortis des prisons ». Quoi qu'il en fût, la dépouille de Catherine Théot n'était plus digne de vénération ; on la jeta à quelque fosse commune et l'on porta à l'évêché, dépôt des effets ayant appartenu aux condamnés et aux détenus décédés, sa misérable défroque de prisonnière : « un jupon d'indienne, une camisole rouge, une paire de poches, une cornette, une paire de vieux bas. » Le commis, — jovial ou croyant, — qui consigna sur le registre la mention de ces objets, écrivit en marge, au lieu du nom de leur défunte propriétaire : *Mère de Christ.*

Chez elle, en revanche, lors de l'inventaire, on trouva une garde-robe des plus complètes; le linge le plus luxueux, « des chemises de batiste sans prix pour la finesse, des draps de coton de toute beauté, sans coutures, des mouchoirs des Indes et autres objets précieux », qu'elle devait, sans doute, à la générosité de sa protectrice, la duchesse de Bourbon ; dix-huit chemises de femme en toile très fine et neuves; des bonnets montés en Valenciennes, en dentelle de Paris, en point d'Angleterre; douze corsets; des bas de soie gris; une vingtaine de fichus en mousseline, tant unie que brodée; un déshabillé de soie brochée; plusieurs autres en toile à fleurs ou à rayures; un jupon de soie blanche ; un mantelet et un tablier de taffetas noir, un châle des Indes en poil de chameau, un parapluie de taffetas cramoisi; deux parasols en soie, l'un rouge, l'autre vert. La prisée mentionne encore le fauteuil bleu et blanc où la pythonisse rendait ses oracles et le marchepied de velours

d'Utrecht cramoisi qui surélevait son trône; un grand nombre d'objets de lingerie de couleur bleue et blanche, — les traditionnelles couleurs de la Sainte Vierge, — beaucoup portant comme marque l'initiale M : — Marie. Mais ce que l'on s'étonne de rencontrer chez une femme qui se disait la Mère de Dieu, c'est « un chapelet en ivoire... » La pauvre folle s'adressait-elle donc à elle-même la salutation angélique? Le citoyen abbé Théot, vicaire à « Roch », s'était jeté sur cette riche succession à titre de neveu de la défunte et comme mandataire de sa sœur Louise Cohendier ; il proposait d'emporter chez lui les effets de valeur, et notamment l'argenterie ; il s'offrait même à être le gardien des scellés. Mais les administrateurs du Domaine rabattirent ses prétentions; des ayant-droit surgissaient de tous côtés; Catherine Théot avait eu sept frères ou sœurs ; le bruit fait autour de son nom réveilla les sentiments de famille chez une quantité de neveux et de nièces qui se partagèrent la succession.

La fin de dom Gerle, le mystique défroqué, fut sans éclat : après sept mois de prison, dont six semaines « dans les transes de l'agonie », il se retrouva sur le pavé de Paris, libre mais sans ressources, et, — par surcroît, — très amoureux. Il avait, en 1795, cinquante-neuf ans. Sans doute avait-il été attiré dans le taudis de la rue Contrescarpe moins pour la satisfaction de baiser le menton de la vieille Catherine que par le plaisir d'y rencontrer les jolies colombes. A peine sorti de prison, il épousa l'une d'elles, l'aînée des deux sœurs Raffet, puis il sollicita un emploi sous le nom de Chaligny. On le nomma, le 8 nivôse an VI, commis d'ordre à la troisième division au ministère de l'Intérieur, aux appointements de 2500 francs; il y végéta pendant quelques années, se rendant tous les jours de la rue Saint-Dominique d'Enfer, qu'il habitait, à la rue de Grenelle où était situé son bureau. Ces indications sont précises, mais fort sommaires; on voudrait pénétrer dans l'intimité du ménage de ces deux époux qui s'étaient connus dans des circonstances si extraordinaires; savoir les impressions qu'ils échangeaient lorsqu'ils se remémoraient l'un l'autre leur étrange passé; connaître surtout ce qu'était l'examen de conscience du vieux prêtre dévoyé qui avait senti se briser toutes les branches auxquelles il essayait de raccrocher sa foi chancelante. Il avait révélé solennellement la prophétesse

Suzette Labrousse qui, partie pour Rome afin d'éclairer le Pape de ses prédictions, enfermée comme folle au château Saint-Ange, annonçait qu'elle s'en évaderait à son gré « et s'éléverait au ciel en présence de toute la population ». Or, prosaïquement délivrée par l'invasion française, rentrée piteusement à Paris, en 1798, elle vivait recluse dans le quartier Montparnasse, aigrie par la faillite de ses prophéties et cherchant le secret de la pierre philosophale. Tout meurtri encore de cette première erreur, l'ancien Chartreux s'était affilié à Catherine Théot qui, se flattant d'être immortelle, décéda très authentiquement, à l'amère déception de ses initiés auxquels elle avait promis que, comme elle, ils ne mourraient point. Quel pouvait être l'état moral de Gerle revenu de deux aberrations si grossières, et son désespoir secret d'être en même temps privé de la foi et assoiffé de croyances? Il mourut en l'an X, le 27 brumaire, laissant toute sa fortune, — c'est-à-dire son petit mobilier et 270 francs, fruit de ses économies, — à sa veuve qui lui survécut jusqu'en 1827.

Des trois hommes auxquels il doit de n'être pas oublié, Vadier, Héron et Sénar, ces deux derniers étaient morts avant lui. Héron, arrêté cinq jours après l'exécution de Robespierre, eut le temps de détruire ses papiers compromettants; il fut déféré, en prairial an III, au Tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Se sentant perdu, il fit une belle défense, publiant placards sur brochures, en appelant à la Convention nationale, au peuple souverain, à tous les Français, protestant de la pureté de son âme, dénonçant à jet continu. Il gagna de la sorte l'amnistie que la Convention proclama dans sa dernière séance du 4 brumaire an IV. Ayant ainsi frustré l'échafaud, Héron se fixa à Versailles; il y décédait quatre mois plus tard, à son domicile, 1, rue des Réservoirs. Sa femme, qu'il voulait faire guillotiner, lui survécut près d'un demi-siècle.

Sénar connut autant de geôles que son terrifiant compère, implorant son renvoi à Tours et écrivant ses effarants *Mémoires*, si précieux, sur certains de ses collègues du Comité de Sûreté générale, au sujet desquels sa véracité est manifeste, puisque subsistent les dossiers d'archives où l'on peut contrôler ses assertions. A la fin de 1795, il rentrait à Tours, objet de mépris et d'horreur pour tous les honnêtes gens de cette ville dont il avait été le premier magistrat. Il se logea dans une maison de

la rue de la Riche, à l'angle de la rue des Fossés-Saint-Martin; il avait là un salon au rez-de-chaussée, deux chambres au premier étage et quelques débarras. Fourbu, désœuvré, farouche, « oppressé d'affreux souvenirs », il n'eut ni le goût ni le temps de s'installer, si l'on s'en rapporte à la description de son logement où, d'après l'inventaire, tout est pêle-mêle, enfourné sans choix ni ordre. Le 11 germinal an IV, six semaines après la mort de Héron, deux citoyennes, les sœurs Philippe, — des servantes sans doute, — déclaraient le décès de Sénar survenu la veille à six heures du matin. D'après la tradition locale, sa fin fut émouvante : il réclama l'assistance d'un prêtre insermenté et voulut que sa contrition fût publique : en présence de voisins, de passants même, dit-on, il confessa à haute voix ses fautes et proclama son repentir. Il mourait à trente-six ans; sa femme, — divorcée, — qui s'était fixée à Poitiers, sous le nom de Félicité Desrosiers, dite Monville, avec son petit garçon, Mutius Scevola Sénar, ne se dérangea point, se bornant à envoyer sa procuration.

Vadier qui, dans la comédie de la Mère de Dieu, avait distribué à Sénar et à Héron les rôles en se réservant la tâche de librettiste, survécut longtemps à ses deux acolytes. Traqué par les polices thermidorienne et directoriale, réduit, à son tour, aux caches, aux travestissements, aux longues randonnées sur les routes, emprisonné et jugé comme complice de Babeuf, il eut l'aplomb de retourner dans son pays où il fut mal reçu : on y gardait le souvenir de certaines querelles de voisinage réglées à coup de guillotine : tout ce qui lui déplaisait dans l'Ariège avait fini sur l'échafaud. Enfin l'oubli venu, avec l'Empire, Vadier se fixa à Paris où, pour mieux les surveiller, Fouché tolérait la présence de ses anciens collègues. Veuf, Vadier avait épousé sa servante, belle personne dont l'opulence des formes contrastait avec la sécheresse parcheminée de son mari. Celui-ci, « grand comme Saturne, osseux et décharné comme lui », le nez crochu, le menton pointu, l'œil scintillant dans son orbite, avait conservé sa vivacité pétulante, mais une vivacité silencieuse; entouré de tisanes de toutes les espèces, courbé en deux, il relevait de temps à autre sa tête où pendillaient quelques rares cheveux blancs, et il ricanait tout bas avec un bruit sec et strident qui vibrait sans retentir.

L'enfant qui, plus tard, devait tracer du vieil incrédule ce croquis magistral, était lui-même le fils d'un régicide ; il vivait parmi les invalides de la Convention qui, la nuit venue, se glissaient chez son père, rasant les murs, tremblants d'être reconnus : Amar, Lindet, d'autres survivants des grands Comités, venaient là. Vadier surtout étonnait l'enfant : le vieillard ne prononçait que des mots, et, la plupart du temps, des mots d'une syllabe ; mais ses gestes, ses réticences, ses ricanements muets témoignaient d'une ironie froide et inexorable. C'était le négateur, l'irréconciliable ennemi de tout culte, de toute religion, de toute croyance. Sur un seul point il se révélait prolixe : c'était la journée du 27 prairial de l'an II, sa journée de triomphe, la grande victoire de son sarcasme sur le fanatisme : « Quand je découvris le pot aux roses de la mère Théos... », dit-il un jour. Sur ce début, Amar prit son chapeau et s'en alla. « Tu te sauves ! » cria de sa voix fêlée le persécuteur des mystiques. Amar avait refermé doucement la porte ; Vadier, continuant, racontait comment Robespierre tournait au cagotisme et voulait se faire grand prêtre. « Nous le savons bien ; tu nous l'as déjà dit cent fois ! » interrompait Lindet exaspéré. Mais rien n'arrêtait le vieux voltairien ; il se redressait, malgré sa goutte : « Quand ze leur ai fait mon rapport... voyez-vous !... le fanatisme il a été abattu du coup... il en avait pour longtemps à se relever... Et Rovespierre ! anéanti ! fini ! Ze l'ai abîmé ! » Et il se replongeait dans son fauteuil avec une indicible joie.

Ce qu'ignorait l'écrivain qui, enfant, avait entendu ces choses, c'est que, dès la Restauration venue, l'irréductible athée, rentré dans son grand domaine de l'Ariège, et rédigeant son testament, commençait : « Après avoir adoré le souverain créateur de tous les êtres, imploré sa miséricorde pour le salut de mon âme... » ; et il terminait le long énoncé de ses dernières volontés par une prière. Quand, exilé comme régicide, il mourut pieusement à Bruxelles, le 14 décembre 1828, son corps fut présenté à la cathédrale Sainte-Gudule, où le clergé métropolitain célébra un service solennel pour le repos de son âme.

G. Lenotre.

POÉSIES

PSYCHÉ

PSYCHÉ AU MATIN

J'ai marché dans l'aurore avec la joue en flammes.
Les colombes chantaient dans le bois d'oliviers,
Le candide matin scintillait sur les lames
Et la mer soupirait caressante à mes pieds.

Comme hier, j'entendais la voix des lavandières
Et des vierges venaient en riant me chercher.
Elles ont dit mon nom... J'ai fermé les paupières...
Ah ! la voix, l'autre voix qui murmurait : « Psyché » !

Et j'ai feint de lisser mes cheveux sur ma tempe,
J'ai noué ma sandale et détourné les yeux,
Car j'ai peur de porter une invisible lampe
Qui jette autour de moi la lumière des dieux.

Je la sens malgré moi flotter sur mon visage,
Lueur dont le silence est lui-même éclairé.
Je la sens rayonner au loin sur mon passage
De tout mon être las, heureux et déchiré.

PSYCHÉ AU SOIR

Un peu de jour encor pâlit la route sombre
Qui ramène le soir et l'invisible amant.
J'écoute s'allonger sur les heures sans nombre,
Des caresses de l'aube aux caresses de l'ombre,
Sa grande aile nocturne au divin battement.

Il n'a pas dit son nom. Je ne sais! J'imagine!
Quel est-il? Mon cœur vide est sonore de lui.
Ainsi chante la mer dans la conque marine.
L'amour mystérieux me brise la poitrine
Quand je pense au baiser frémissant dans la nuit.

Quand je pense à sa voix attirante et farouche
Et semblable à l'appel du faune surhumain.
Une énigme aux longs yeux veille au bord de ma couche,
Mais lorsqu'il dit mon nom doucement sur ma bouche,
Il prend comme un oiseau mon âme dans sa main.

Le long des jours muets je cherche ses paroles :
Chacune est un ramier contre mon cœur grisé.
Immobile, les yeux clos, comme les idoles,
J'en respire l'ardeur et les musiques folles,
Le trouble palpitant et jamais épuisé!

Ah! cher amour qui viens quand le songe voyage,
A l'heure où dans le ciel dorment les temples purs,
Toi qui gardes, ainsi qu'une forêt d'orage,
Le masque bleu de l'ombre autour de ton visage,
Les parfums de la nuit dans tes cheveux obscurs;

Parce qu'il était Toi, j'ai voulu le mystère,
La lampe au regard d'or n'a pas brillé sur nous.
Pourtant, lorsque parfois j'entends la nuit se taire,
Et qu'attentive au sang qui bondit dans l'artère,
Je sens brûler ton souffle et trembler tes genoux ;

Lorsque je ne suis plus dans tes bras de caresse
Qu'une petite flamme heureuse de mourir,
Il me semble qu'une ombre étrangère m'oppresse...
Je ne peux pas dompter cette brusque détresse
Cette angoisse qui monte et qui va m'envahir.

Quel mystique poison, quelle fleur de magie
As-tu cueillis pour moi dans l'herbe où le vent court?
Mon âme vainement en toi se réfugie,
Sans briser cette étrange et brève nostalgie
D'un pays qui m'appelle au fond des nuits d'amour.

PSYCHÉ NOCTURNE

Il dormait. Je sentais, dans l'extase perdues
Palpiter vaguement ses ailes étendues
Et j'écoutais ce chant de bonheur m'envahir,
Surprise de pouvoir tant l'aimer sans mourir.
Alors, en me penchant vers le bien-aimé sombre,
Mes lèvres doucement l'ont recherché dans l'ombre.
— Baisers légers, ainsi qu'on adore sans bruit —
J'ai touché ses cheveux encor frais de la nuit,
L'aile douce des cils sur la paupière immense,
Sa bouche !... Quelle angoisse a brisé le silence ?...
Un cri d'oiseau nocturne au loin dans les fourrés !...

J'entends toujours ce cri qui nous a séparés !...

PSYCHÉ A LA LAMPE

I

J'ai voulu voir, j'ai pris la lampe dans la salle
Et j'ai marché, longeant les murs, comme un voleur.
Je sentais mes pieds nus se glacer sur la dalle.
Un souffle d'air nocturne a courbé la lueur.
Mon cœur battait tout haut dans la nuit solitaire.
J'ai soulevé sans bruit la pourpre aux plis épais...
Lui !... Grand cygne endormi sur les peaux de panthère !...
Eros !... Eros !... Ah ! bien-aimé ! Je le savais !...

II

Et ma main qui tremblait a fait choir l'huile claire,
Une goutte a brûlé sur les bras immortels.
Pour la première fois, j'ai vu dans la lumière
S'ouvrir les longs yeux d'or, féminins et cruels.

Comme il m'a regardée !... Ainsi qu'une passante,
De ce regard aigu qui fixe sans aimer,
De ce regard glacé d'où la fièvre est absente,
Où l'on sent le cœur las se prendre et se fermer.

Sur le sol j'ai brisé la lampe, éteint la flamme,
J'ai cherché ses genoux d'un élan éperdu.
Le lit était désert et la chambre sans âme.
J'ai pleuré la nuit morte et le dieu disparu.

J'ai pleuré le passé, ne sachant pas comprendre,
Mais quand l'aube a jailli du ciel immense et gris,
J'ai vu, dans le miroir d'argent couleur de cendre,
Deux rides sillonner ma bouche!... Et j'ai compris!

PSYCHÉ SOLITAIRE

I

Combien de temps, combien de nuits ai-je dormi
A l'ombre palpitante et douce de la joie?
Combien de jours vécu comme un fantôme, en proie
A ce philtre éternel et tendre de l'Ami?

Je n'ai pas su marquer l'aube qui recommence,
Ni le sable qui fuit dans la saison d'amour,
Et l'autre temps se lève, et l'autre temps accourt,
Le temps vide d'espoir et gonflé de silence.

Déjà! Comment saisir la forme de l'éclair?
Comment voir qu'en deçà de l'heure qui nous presse
Se perd au fond des jours la première caresse
Quand le passé pour nous était toujours : hier.

Je cherche, je regarde autour de moi. Les choses
Ont toujours la jeunesse intacte du matin,
Les vierges vont toujours, comme au printemps lointain,
Effeuiller dans la mer leurs couronnes de roses.

Mais les noms familiers des groupes ingénus,
La vie au loin les a dispersés par les villes.
Je n'ai plus l'amitié des passantes agiles,
Leurs visages de fleurs me sont tous inconnus.

Eros, Eros, la nuit sans fin répondra-t-elle ?
Ah ! cette soif de toi qui brûle jusqu'au soir !
Chaque jour je t'envie avec mon désespoir
Ce cœur qui peut mourir dans ta chair immortelle.

II

Reviens : si tu le veux, je serai ton amie,
Une amie aux yeux fraternels,
Je parlerai sans trouble et la voix affermie
Des calmes jours habituels.

Tu viendras vers le soir, l'heure d'or où les îles
Sont au loin des pêchers en fleurs,
Et nous contemplerons les plages immobiles,
Les golfes baignés de lueurs.

Tu me diras combien est belle ton amante,
Que son corps souple est matinal,
Frais de cette fraîcheur vive de l'eau courante
Qui rend le baiser virginal.

Et ton regard fuira le moment qui nous touche,
Perdu, là-bas, sur le chemin...
Je ne te dirai pas que je meurs de ta bouche !
Je prendrai gravement ta main.

Ah ! reviens ! Je serai seulement ta servante.
Je marcherai dans ta maison,
Et tu n'entendras pas mon âme patiente,
Mes longs travaux et ma raison.

Les huiles, les parfums, les baumes de Syrie,
Ceux qui d'Égypte sont venus,
J'en baignerai ta chair de lumière pétrie,
Tes cheveux blonds et tes pieds nus.

Et je pourrai vieillir et regarder la terre
Si je sens, un soir enchanté,
Tes pieds blancs se poser sur mon cœur solitaire
Où le sang devra s'arrêter.

III

Je marche au long des jours en recherchant ton ombre.
Comme un rythme perdu, comme un trésor caché.
Nul ne connaît ma route aux épines sans nombre.
Nul ne sait!... Et pourtant, je suis toujours Psyché.

Dans le bois d'oliviers où chante la colombe,
Je vais parfois, je songe au matin triomphant.
Hier, par le sentier, à l'heure où le soir tombe,
J'ai vu venir une inconnue aux yeux d'enfant.

Le rêve intérieur inondait sa prunelle,
Sa bouche s'entr'ouvrait au baiser comme un fruit.
Elle avait le reflet de la lampe éternelle,
Eros, et ton parfum de rose dans la nuit.

Elle a passé sans voir mon être taciturne,
L'âme déjà perdue et morte entre tes bras
Et je suis revenue à la maison nocturne,
Passante aux cheveux gris qu'on ne regarde pas.

J'ai bu le soir amer, le soir d'ombre et de cendre
Et j'y sentais pleurer, tel un ruisseau qui sourd,
Le mal de ce pays mystérieux et tendre
Qui m'appelait jadis au fond des nuits d'amour.

CLAUDE CORDÈS.

MADAGASCAR

NOTRE CONTINENT AUSTRAL

(Avril 1925)

III[1]

LE PAYS DES RICHESSES FACILES

A Aix-la-Chapelle, en 1748. Le maréchal de Saxe, vainqueur de Fontenoy, y attend le prix de sa victoire. Pour de précédents services il avait déjà obtenu le château de Chambord, dont les vastes dépendances étaient, disait-il, nécessaires aux manœuvres de sa division qu'il surveillait du haut de son balcon au milieu des dames invitées à ce spectacle. Après Fontenoy, l'ambition du maréchal de Saxe a pris de l'ampleur. Une seigneurie ne lui suffit plus; il demande Madagascar. C'est une île : territoire sans voisins, frontières faciles à délimiter. Cependant le Congrès s'émeut et prend beaucoup de peine pour faire comprendre au maréchal que Madagascar dépasse la taille d'une principauté. On lui offre à la place Tabago, île des Antilles. Il accepte, à titre de compensation, — et, dans son esprit, à titre d'équivalence. Dans ce temps-là on était excusable de ne pas savoir la géographie des antipodes. Ile pour île : le maréchal fut satisfait.

Décidément, Madagascar n'était pas, il ne devait pas être de longtemps encore un fruit assez mûr pour être cueilli par la France. Au début du siècle suivant, l'aventurier polonais, comte de Benyowsky, l'offrit à notre pays. Le gouverneur de l'île Bourbon, son voisin, s'y opposa, comme si on le dépos-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

sédait d'un fief et mena si grandes intrigues que la France refusa le cadeau. Benyowsky fut, quelque temps après, assassiné par les soldats de ce gouverneur.

Je pourrais prendre le loisir d'ajouter d'autres exemples, tels que l'abandon des Indes orientales et la vente de la Louisiane, afin de marquer jusqu'où peuvent mener l'indifférence des foules en matière de colonies, l'ignorance de la géographie et de l'économie mondiale qui caractérise aujourd'hui encore ceux qui désirent échanger, louer ou vendre nos terres lointaines. J'aurais encore voulu, afin d'élargir la question, m'étendre sur le mouvement d'opinion propagé en Allemagne en faveur de l'annulation des « mandats artificiellement créés » sur les colonies allemandes au profit des « pionniers de l'Entente ». (1) Mais je me suis à dessein écarté jusqu'ici de tout aperçu historique : mon but est d'attirer seulement les regards sur l'état actuel de Madagascar.

Alors que, dans nos vastes possessions d'Afrique, les produits du sol sont en nombre restreint et ceux du sous-sol à peu près nuls, Madagascar possède une variété incroyable des uns et des autres. Quelle serait la situation du Sénégalais, si les cours de l'arachide venaient à s'effondrer, si cette graine venait à lui faire défaut? Précaire, à coup sûr. Assis sous son arbre de Cythère, le Malgache a tellement de cordes à son arc que le souci de la vie ne saurait guère lui peser. Quand la vanille se déprécie, le riz atteint des prix inusités; s'il arrive que la production d'or diminue, il se trouve que le graphite et le mica n'ont jamais connu pareille vogue. Et tout à l'avenant. Madagascar rappelle assez bien cette Diane du musée de Naples, sculptée dans un marbre ocré, et dont la poitrine s'orne de vingt et une mamelles.

Cependant cette bonne fortune n'apparut pas tout de suite; ces marques de prospérité naissante, ces chiffres pleins d'intérêt que je vais étaler devant vos yeux n'ont pas toujours existé. Sommeillant sur ses richesses, longtemps la grande île fut réputée pauvre. Il y eut même un Français pour la comparer à une brique, tant pour la fertilité que pour la couleur. Les premiers visiteurs, et longtemps encore leurs successeurs, méprisèrent ce sol parce qu'il ne produisait pas à leur gré les

(1) *Deutscher Adel von Geist und Geburt*, de Eduard von Liebert.

plantes et les denrées auxquelles ils étaient accoutumés. Il a fallu la généralisation de la science, son application à la culture jointe à de longues expériences, pour apprendre au colon que le girofle se satisfait de coteaux stériles et dénudés; que la vanille prospère dans la roche volcanique des Comores et dans les contrées tourmentées du nord mieux que dans les alluvions de l'ouest; que les conditions atmosphériques, — hygrométrie et vents, — sont plus importantes pour le café que la nature même du sol, et qu'une ombre chaude et humide constitue pour cet arbuste le plus favorable milieu; que les influences telluriques enfin sont un facteur qui change avec les continents. Il a fallu aussi, disons-le sans barguigner, trente ans d'efforts pour arriver aux premiers résultats sérieux obtenus dans toutes les branches du domaine économique, pour secouer l'apathie des Malgaches et les inciter à cueillir les présents d'une nature si généreuse.

A TRAVERS CHAMPS ET JARDINS

A Madagascar, le riz est plante sacrée. Tout Malgache qui possède le moindre atome d'honneur sème chaque année quelques grains de riz. Culture propice, agréable à la divinité, utile au corps. D'aussi bonnes raisons n'auraient pas suffi pour décider un peuple nonchalant et voluptueux à cultiver le riz en abondance. Mais ici intervient encore le fameux roi à tête et poings solides, Andrianampoïnimèrina. Il y a cent cinquante ans qu'il prit en mains les affaires des Houves et nul ne l'a oublié. A son peuple à peine groupé, le « Seigneur » commença par imposer deux lois capitales : la loi d'amour et la loi de travail.

« Aimez-vous les uns les autres... » dit-il bien avant que la Bible fût traduite en sa langue. « Ensevelissez-vous les uns les autres avec les honneurs nécessaires... ». « Il vaut mieux être mal avec le roi qu'avec ses voisins. On voit le roi de temps en temps; ses voisins, on les voit tous les jours... »

Voilà bien de la sagesse. Mais à côté de cette loi d'amour, la loi du travail : « Mon seul ennemi, dit-il, est la famine à bouche grise. Celui qui ne travaille point pactise avec l'ennemi et lui ouvre les portes du pays... »

C'est tout son code qu'il faudrait citer. Le résultat fut que l'Imèrina et, à son côté, le Betsiléo, devinrent en peu de temps

une vaste rizière, un champ illimité. Par malheur, ce bel exemple fut longtemps borné aux limites du royaume houve. Les Sakalaves, les Betsimisarakes, les gens du Nord et du Sud, ne suivirent que de très loin, satisfaits des cultures faciles ou des produits naturels de leur terre, manioc et bananes. Si bien qu'il y a vingt-cinq ans à peine, Madagascar importait du riz pour nourrir les travailleurs des villes et des entreprises côtières.

Les temps sont changés. En tous lieux maintenant, le riz est devenu la base de l'alimentation. Assaisonné de légumes ou de viande, il entre dans tous les menus. Il en reste encore assez pour en exporter 27 000 tonnes en 1922, 53 000 tonnes en 1923 et 80 000 tonnes en 1924.

Le riz! Un profane seul s'en tient à ce mot bref pour désigner une céréale si variée... Riz hâtif, riz de forêt, riz de défrichement, riz long, riz maigre, riz propre, riz rouge, riz à longue barbe, et tant d'autres appellations que le Malgache applique à ses récoltes comme des mots d'amour. Toutes ces sortes de riz, il les a jusqu'ici cultivées avec des moyens primitifs. Pas de labours. Le terrain est piétiné par les bœufs, à peine tourmenté par l'homme avec l'*angade*, la bêche des aïeux. Une faucille d'enfant sert aux moissonneurs. Mais le sol est là avec des épaisseurs d'alluvions de plusieurs mètres, et le soleil, et la pluie, et je ne sais quoi encore d'invisible et de vibrant. N'y a-t-il pas dans l'Ouest des rizières irriguées qui donnent avec ces moyens sommaires quatre tonnes de riz brut à l'hectare?

A côté de la plante sacrée, le Malgache, suivant la qualité du terrain, s'occupe de quelques autres céréales. Le Betsiléo et l'Ouest recueillent du maïs : une ou deux récoltes par an. Une partie sert à engraisser les porcs. L'homme en consomme à titre de fantaisie. Le reste est expédié sur la côte. En 1911, on notait 280 tonnes à la sortie. Aujourd'hui, le chiffre dépasse 16 000 tonnes.

Sur les plateaux, à côté des céréales proprement dites, le haricot est fort en faveur. Non pas un haricot spécial, à tournure sauvage, mais bien celui que nous connaissons pour l'avoir absorbé au collège jusqu'à la satiété. Dans la dernière décade, il en est sorti chaque année environ dix chargements entiers de vapeurs.

Mais il est un autre haricot, — exotique celui-là, — qui depuis quelque temps révolutionne l'économie du sud-ouest de l'île. Je veux parler du « pois du Cap. » Moins routiniers que les Français, qui s'imaginent encore sur la foi de renseignements généraux que ce haricot contient de l'acide cyanhydrique, les Américains et les Anglais en sont grands consommateurs et l'appellent « butter bean ». Les Machicoures, à qui le commerce paie leur récolte à raison de 250 fr. les cent kilos (deux fois plus cher que le blé à la même époque), bénissent leur dieu Andrianahary qui leur permet de ramasser des fortunes; et pour manifester leur joie ils achètent, non des habits, mais des bicyclettes et de la Chartreuse!... En se jouant, ils arrivent à exporter leurs « pois du Cap » par paquets de 15 000 tonnes environ chaque année. Parvenu dans l'hémisphère boréal, ce haricot plat s'insinue jusque dans les pâtisseries fines... Les Anglo-Saxons se régalent. Et tout le monde est content aux deux bouts de la chaîne.

« Les racines de manioc, disait le bon roi du haut de la pierre sacrée qui lui servait de trône, sont les colonnes de mon empire. Ce sont mes soldats dans la lutte contre la famine... »

— Quel bon roi? me direz-vous.

— Toujours le même! Il y eut chez les Houves des rois débonnaires, des reines cruelles : il n'y eut qu'un bon roi...

Le manioc, comme la patate douce, comme la pomme de terre, se ressent lui aussi de la fertilité du sol. Ce n'est pas une seule espèce qui pousse ici, mais plusieurs variétés, suivant l'altitude, la hauteur des pluies, la profondeur du terrain. Tout est bon dans ce tubercule, la feuille comme les racines. Avec les feuilles, le Malgache assaisonne le riz, la viande et le poisson : excellent légume. Quant aux tubercules, leur abondance est telle qu'après que chacun en a mangé à son aise (cela tient à la fois de la châtaigne et de la pomme de terre), les navires trouvent encore à charger près de 50 000 tonnes de cossettes desséchées correspondant à 150 000 tonnes de manioc frais. Ce n'est pas tout. Des féculeries se sont créées dans les centres de production et fabriquent pour l'exportation de 5 à 6000 tonnes de farine, 1 000 tonnes de fécule et près de 3 000 tonnes de tapioca.

Comment ne pas admirer au passage ce sol si généreux?

Dans la peau à peine retournée on lui enfonce des boutures, de petits bâtons de manioc de trente centimètres environ. On revient un an après. On arrache. Et un seul hectare vous donne jusqu'à trente tonnes de tubercules!

En regard de l'Inde et du Sénégal qui produisent l'arachide par centaines de milliers de tonnes, il est imprudent de parler de cette graine souterraine à propos de Madagascar. Elle n'offre encore d'intérêt qu'à titre de possibilité, mais de possibilité facile. Les quelque trois mille tonnes qui ont résulté des premiers esssais confirment ces espoirs.

Plus faciles encore la venue du ricin, la cueillette du pignon d'Inde ou pulghère, qui pousse tout seul et dont on fait des haies. Cependant, toute cette fertilité jette environ 8 000 tonnes par an sur le marché des huiles lubrifiantes ou de savonnerie. Que sera-ce le jour où l'indigène, au lieu d'en faire un jeu, y apportera de l'application?

On ne saurait quitter le chapitre des cultures vivrières sans jeter un coup d'œil sur la place du marché de Tananarive ou d'une ville de province. Les légumes d'Europe y abondent près des fruits exotiques : l'ail défendu aux prêtres et aux sorciers, recommandé aux malades; l'oignon qui rend vigoureux et la banane qui porte à l'oisiveté; la pomme de terre qui pénètre toute fraîche dans les cuisines, comme en Europe; la carotte et la courge; le chou et le pamplemousse; le melon et le piment; la mangue, l'ananas et la pêche; la papaye et la pomme; le citron et la goyave, la nèfle et le *letchi*, — essence de fruit, parfum soliditié... Plantureux mélange qui surprend le voyageur venu d'Afrique ou d'Europe. Heureuse fantaisie de la terre qui laisse le Malgache indifférent, comme un enfant qui fut gâté dès son jeune âge; puissante libéralité des éléments, qui s'ignore et ne calcule jamais...

LES DENRÉES MAGNIFIQUES

Ce sont les produits de culture que l'indigène et le planteur ne consomment pas. Andrianampoïnimèrina n'y eût jamais songé, même s'il les avait connues.

On serait tenté d'appliquer aux cultivateurs madécasses le

sic voc non vobis, si l'on ne calculait aussitôt que ces cultures de luxe leur apportent les plus hauts profits. La demande en va croissant chaque jour avec les exigences des civilisés, qui en arrivent à moins redouter la hausse du blé que celle du café. Madagascar, qui expédiait 60 000 kilos de café en 1906, 443 000 kilos en 1915, en exporte maintenant plus de 3 000 000 de kilos. Quant au clou de girofle, bouton floral du giroflier cueilli et séché au soleil, il n'est qu'au début de son ascension. Parti de rien, importé par l'Est, il a déjà atteint un chiffre de 6 à 700 000 kilos, sans compter l'essence de girofle qui rentre dans la composition de divers parfums, — violette, rose, et... de la vanilline. Avant dix ans, on pourra voir le contrôle du girofle échapper à Zanzibar et passer à Madagascar.

Cette conviction, je l'ai acquise après avoir séjourné dans quelques plantations de la côte Est. Il n'est point de spectacle plus réconfortant que celui de ces concessions qui s'étendent entre la mer et la grande falaise. L'une d'elles, située sur les bords d'un fleuve, a pour maître un de ces soldats qui firent l'expédition de 1895. Libéré sur place, il n'éprouva pas le besoin de rentrer en France, demanda une concession et l'obtint. Il cultiva d'abord de quoi vivre. Puis il défricha, planta du café et attendit en travaillant. Les ares productifs s'ajoutaient aux ares, les hectares aux hectares. Il travaillait de ses mains. Il employait aussi les gens d'un petit village voisin. Il les payait. Et comme il parlait leur langue et qu'il était juste, en une année de détresse où l'argent manqua, les travailleurs malgaches vinrent lui offrir de continuer le travail à crédit :

— Tu nous paieras quand tu pourras, dirent-ils.

La lutte dura vingt ans, faite d'efforts quotidiens, d'inlassable ténacité, soutenue la plupart du temps par une nourriture plus que frugale et l'amour croissant de cette terre bousculée et soumise. La récompense vint. Le café, après avoir valu des prix de misère, connut la hausse mondiale des produits. Le soldat devenu planteur est aussi devenu millionnaire. Il possède automobiles et autocamions. Mais il ne rentre pas encore en France. Il continue son œuvre. Sa fierté réside dans ses 300 000 pieds de caféiers, — émeraude et corail ; — dans ses girofliers qui, sous l'action de la brise, font scintiller leurs feuilles vernies où le rose, le jaune d'or et le vert tendre se mélangent ; dans ses canelliers, ses lianes à vanille.

— Regardez, me dit-il, ces Kanéfora et ces Kouilou. J'ai mis du temps à trouver l'espèce la plus productive et la plus rustique. L'Arabica, ou petit grain, se porte mieux sur les plateaux, dans les creux de vallées, à l'abri du vent. Mais ceux-ci, il a fallu aller les chercher au Congo... Voyez maintenant ces belles cerises !

Sur le tertre où sont bâtis ses magasins et d'où l'on domine la concession, des enfants, — les siens, ceux de ses frères, — jouent à l'ombre des eucalyptus. Les ouvriers portent des paniers de café aux dépulpeuses, les répandent sur les aires cimentées après le lavage. Les machines sont mues à l'électricité. On me montre, avec une fierté discrète, la petite usine hydroélectrique, plus bas, au fond d'un vallon.

Ce n'est pas tout. Il y a autre chose, et qui est très beau. Mais il faut insister pour le voir. Dans un des bâtiments, à flanc de coteau, un instituteur malgache enseigne aux enfants des ouvriers le français, l'histoire, les sciences, les principes de notre civilisation. Plus loin, un médecin malgache donne des consultations. Des vieillards sont assis sous les vérandas, devisent et fument. J'interroge l'instituteur.

— Monsieur, me dit-il, c'est le patron qui nous paie ici, le médecin et moi. Ces *dadylahy* (1) que vous voyez, sont ses anciens serviteurs, ceux des mauvaises et des bonnes années. Ils sont logés, habillés à ses frais, et touchent une mensualité à titre de retraite...

Son nom est maintenant inscrit à la Chancellerie de la Légion d'honneur. Ce colon est trop modeste pour que je le cite. Au surplus, il me faudrait en citer trop C'est le nom d'un Français, de beaucoup de Français, si différents des Levantins, des Hindous, venus pour écumer le pays et envoyer leurs réserves aux pays d'origine.

Pour la vanille, Madagascar se tient au premier rang. L'île produit les deux tiers de la récolte mondiale, soit environ 500 000 kilos. La campagne 1925-1926 donnera même, dit-on, près de 750 000 kilos. C'est un Parisien qui est roi de la vanille. Il n'en est pas plus arrogant pour cela.

Prestigieuse dans son fruit, la vanille, venue de la Réunion

(1) Homme ancien, vieillard.

sur la grande terre un peu avant l'occupation de 1895, ne l'est pas moins dans sa fleur qui est une orchidée. Le plant est une liane à feuilles longues, épaisses et pointues, qui exige un support et se propage par boutures.

Nonchalante beauté des fleurs tropicales, il faut aussi aider la vanille à se reproduire. Sans l'artifice délicat des mains de fillettes employées à cet effet, ces voluptueuses corolles risqueraient d'être stériles. Tout au plus, le hasard des vents mélangerait-il quelques fleurs pour en perpétuer l'espèce. Au temps de la floraison (de grand matin, pour éviter la flétrissure) les petites Malgaches suivent les rangs de vanilliers, armées d'une épine de citronnier. Avec précaution, elles entr'ouvrent la fleur femelle et y introduisent la fleur mâle en lui pressant légèrement les flancs. De là naît et se développe une gousse verte et allongée. On la cueille avant maturité, on l'ébouillante pour arrêter les progrès de la végétation et on la traite comme un malade, au soleil, enveloppée dans des couvertures de laine. Les gousses suent abondamment et quand toute leur eau est dégagée, il n'en reste que cette chair brune qui se recouvre de cristaux odorants et nous apporte le parfum profond et chaud des fécondations exotiques.

Si vous voulez bien compter que la vanille ainsi préparée, mise en bottes, scellée dans des caisses hermétiques, a valu l'an dernier jusqu'à 400 francs le kilo, vous vous rendrez compte de l'apport en espèces qui est rentré dans la colonie.

« C'est le tabac qui m'a enivré, mais je ne le cracherai que lorsque j'en aurai exprimé le jus ! » Ainsi le proverbe marquait-il l'affection du Malgache pour le tabac. Affection qui avait tourné depuis longtemps au vice, au point qu'Andrianampoïnimèrina, inquiet pour la santé de ses sujets, avait prescrit la peine de mort contre les fumeurs de tabac. L'usage en persista quand même. L'indigène le mâche comme un matelot, le prise comme un bibliothécaire, et de préférence, — maintenant que l'usage en est libre et à notre imitation, — il le fume en cigarettes.

Les cultures en sont variées ainsi que les espèces, et le tabac du Nord prime celui du Sud. Rien d'étonnant, le rôle des latitudes étant renversé en hémisphère austral.

Il en est planté, sous la surveillance de l'Administration et

sous le contrôle des Manufactures de l'État, d'assez fortes quantités pour permettre une exportation de 324000 kilos en 1923 et de 260000 kilos en 1924.

Il serait peu louable de quitter le chapitre des plantes et des denrées aromatiques sans citer les essences tirées de Madagascar et des Iles Comores qui sont ses dépendances. Les fleurs qui ont trouvé ici des terres d'élection, l'homme ne s'est pas contenté de les respirer. Il en a capté les principes parfumés, et il nous les envoie sous forme d'huiles et d'essences : géranium, girofle, ylang-ylang, citronnelle, *lemongrass* et canelle... Comment ne pas faire de calculs, au risque d'alourdir ces vapeurs subtiles et légères, quand les chiffres se permettent d'atteindre, en 1924, 63000 kilos d'essences diverses pour une valeur supérieure à 4 millions?

LA FORÊT OPULENTE

En consultant la carte de Madagascar, éditée au millionième par les soins du Gouvernement général et avec l'aide de dessinateurs, de graveurs et d'imprimeurs malgaches, on remarque aussitôt une bande verte qui court, parallèle à la côte Est, du Nord jusque vers les dernières villes du Sud. Ligne de forêts sans solution de continuité : 1500 kilomètres de longueur sur une moyenne largeur de 125 kilomètres. L'ensemble de ces forêts couvre 14 pour 100 de la superficie totale de la colonie; et dans ces 10 millions d'hectares la fantaisie de la libre nature s'en donne à cœur joie. Pour classer les combattants de cette lutte pour le sol, le Malgache a donné à chacune des espèces un nom indigène qui rappelle sa couleur ou ses propriétés. Des savants et des explorateurs sont venus à leur tour y mettre leur propre marque. Beaucoup de ces arbres ont sur place leur utilité. D'autres fournissent des bois marchands, des essences demandées par l'ébénisterie. En 1900, l'exportation des bois de construction et de traverses de chemin de fer ne dépassait pas 25 tonnes, et celle des bois d'ébénisterie 214 tonnes. En 1924, il a été exporté 2641 tonnes des premiers et 4220 tonnes de bois précieux : palissandre, ébène, bois de rose, avec prédominance marquée du palissandre. Somme toute, c'est à peine quelques brins arrachés à une meule de

paille. La forêt plus que la plaine manque de moyens de transport. Elle manque aussi de bûcherons.

Sur la côte Ouest une source de richesses considérables réside dans le palétuvier. En d'autres colonies, il n'est qu'un bois à brûler et une gêne pour la navigation fluviale. Ici, il en va tout autrement. L'écorce de cet arbre contient un tannin fort apprécié en Europe. Avant la guerre, la demande était telle, — à Hambourg surtout, — que la colonie en 1911 a exporté 53000 tonnes de ces écorces. La guerre, en fermant la Mer du Nord, a tari momentanément cette source de revenus. Mais le mouvement reprend et vient en 1924 d'atteindre 10000 tonnes. Quant au bois de palétuvier, il remplace à l'heure actuelle le charbon sur toute cette côte. Industrie et navigation usent sans retenue de cette inépuisable et monotone mine de combustible à fleur d'eau.

Ces forêts, la broussaille qui les entoure, que la nature a omis de peupler de gibier, sont fréquentées par des abeilles dont l'existence est sensiblement la même que celle décrite par Tailhade et Maeterlinck. Lorsqu'elles rasent la terre, disent les indigènes, elles sont occupées aux approvisionnements. Si au contraire elles s'élèvent dans les airs, c'est que le travail est terminé et que le miel est prêt à être récolté. Récolteur de miel ! Voilà qui convient admirablement au caractère fantaisiste et individualiste des paysans malgaches. Certains d'entre eux y sont même très experts. Postés sur les cols des montagnes, ils excellent à découvrir la direction des abeilles et à les suivre jusqu'à l'endroit où se trouvent les ruches, creux d'arbre ou anfractuosité.

Il en est maintenant qui réussissent assez bien à domestiquer les abeilles. Le miel devient ainsi un appoint dans l'alimentation et la cire est fort recherchée sur les marchés d'Europe. Il y a vingt ans, Madagascar en exportait 250 000 kilos environ. La production oscille depuis 1919 entre 600 et 1 000 tonnes. Les abeilles n'ont probablement augmenté ni leur nombre, ni leur activité. C'est donc au travail de l'homme que revient ce progrès.

Mais le produit sylvestre par quoi Madagascar a conquis

vraiment la première place dans le monde est le raphia. Le nom en est connu partout. Souple, légère et d'une étonnante résistance, partout aussi cette fibre est employée; et ce n'est pas un des moindres résultats de l'intercommunication des continents que de voir la pellicule inférieure de la feuille d'un palmier indien attacher les vignes de France et d'Algérie, dresser les rosiers le long des tuteurs, nouer les tiges de fleurs dans tous les jardins d'Europe. Le raphia était connu avant la conquête. Sa production n'a cessé de monter. En 1900, 33 000 balles d'un quintal sont venues en Europe. En 1920, le chiffre des exportations atteignit 82 000 balles ; et à l'heure où j'écris ces lignes, le quintal se paie dans nos ports jusqu'à 550 francs.

Voilà ce que la terre de Madagascar donne sans culture : produits de cueillette dont le volume possible est à peine entamé, souvent faute de moyens d'évacuation.

AU PAYS DU DIEU BŒUF

Si l'on devait donner à Madagascar un animal symbolique, ce serait à coup sûr le bœuf; et au pied du blason ramperait son seul ennemi, le crocodile.

Introduit à Madagascar à une époque relativement récente et rapidement acclimaté, le bœuf est devenu l'élément inséparable de la vie malgache, de sa prospérité. Le nombre des bœufs accusé par le recensement oscille depuis quelques années entre 7 et 8 millions de têtes. Chiffre sans aucun doute inférieur à la réalité. Le contrôle du cheptel bovin est en effet malaisé, son exactitude impossible dans les pâturages peu fréquentés des hommes, éloignés des centres où le bœuf se multiplie précisément. Superstitieux, le Malgache craint fort, en dénombrant son troupeau, d'attirer le malheur sur ses bêtes. D'autre part, il met tout en œuvre pour en diminuer le nombre, afin de diminuer d'autant le chiffre de son impôt. Si bien que l'on peut, en toute sécurité, évaluer le troupeau malgache à douze millions de têtes, soit environ quatre par habitants. Reportez cette proportion en France ; imaginez 150 à 160 millions de bœufs en liberté et vous me direz si le problème de la circulation n'entrerait pas aussitôt dans une crise aiguë...

Le mouton, au contraire, a peu réussi. Si l'on retire du cheptel ovin les bêtes à queue grasse destinées à la boucherie et

que la montagne et le Sud élèvent en petit nombre (200 000 environ), il ne reste plus que des échantillons.

Échantillons encore le cheval, qui ne court que sur les hippodromes, le mulet, l'âne, la chèvre, même autochtone.

En revanche, le bœuf a mis à se répandre toute la bonne volonté possible. Vous en trouvez partout, dans les plaines herbeuses, sur les croupes velues, le long des routes et des cours d'eau ; partout, sauf dans des étables. En tout temps il paît, rumine, boit et dort en toute liberté. Il prend de l'embonpoint à la saison de l'herbe fraîche et remplit sa bosse de graisse et de chair pour parer aux privations de la saison sèche. A cette époque, il devient autophage. Sa bosse diminue, se transforme en sac vide jusqu'au jour où les pluies font reverdir la campagne.

Sauf quelques exceptions, le bœuf de Madagascar ne travaille pas. Dans l'abondance comme dans la disette, il demeure un grand paresseux qui veut bien ne pas se servir de ses longues cornes et se laisser égorger aux funérailles des maîtres, pourvu qu'on lui laisse la paix et la liberté durant sa vie...

Pour ces raisons, il garda longtemps le rang de divinité pacifique. Un peu déchu à l'heure actuelle, il est cependant resté la vraie parure du Malgache, le signe de richesse, le coffre-fort et la caisse d'épargne, l'honneur de la famille.

Il est certaines tribus où le bœuf est même un ami préféré, un ami intime, un ami sacré. Un jour, un Bare du Sud vendit un sien bœuf qu'il estimait en surnombre et dont le prix permettait l'achat d'une pièce d'étoffe ou de quelques bouteilles de *betsabetsa*, de cette eau-de-vie de canne indigène qui engourdit le cerveau et procure des rêves puissants.

Le nouveau maître, sans pitié, emmena le bœuf dans une autre province et l'attela au joug.

Le Bare, dans ses pérégrinations, fut entraîné longtemps après sur cette route des roses qui descend des Plateaux vers Mananjary. Quelle ne fut pas sa stupeur en reconnaissant son bœuf qui courbait la tête sous le pesant timon d'une charrette encombrée de cuirs. La douleur alors le pénétra comme un filet d'eau glacée. Se jetant à genoux devant sa bête, il lui enlaça le garrot, l'embrassa, et à travers ses larmes :

— Pardonne-moi, *oumby !* (1) gémissait-il. Mon crâne s'était

(1) Oumby, bœuf.

vidé de sa cervelle quand je t'ai vendu! Je ne suis plus digne de toi! Je ne suis plus le véritable fils de mes ancêtres! Pardonne-moi!

N'ayant pas assez d'argent sur lui pour racheter son bœuf, trop éloigné des siens pour en emprunter, le Bare du Sud offrit de payer le solde en journées de travail et s'attela lui-même à la charrette. Le bœuf suivit, tout doucement, en paissant l'herbe des talus...

Les temps ont changé. La civilisation s'est abattue sur le bœuf, ou du moins sur une partie du troupeau. On en a fait travailler quelques-uns. Mal, à vrai dire, ou plutôt d'une façon trop primitive. Il y a fort à faire dans ce sens. On le fera. Le gouvernement y veille.

Du moins, chez les Houves et les Betsiléos, sait-on engraisser les bœufs pour l'exportation vers les îles voisines, pour la boucherie, pour les usines de conserves. Il y a les « bœufs d'herbe », qui fournissent près de 250 000 têtes, et les « bœufs de fosse » engraissés comme des oies. Le nombre de ces derniers est mince (20 000 environ), mais la chair en est remarquable.

Le service vétérinaire devait tendre à améliorer l'espèce. Il n'y a pas manqué. Le Limousin, la Normandie, la Suisse, la vallée de la Garonne, la Bretagne ont fourni des géniteurs. A Tananarive et dans les villes des Plateaux, le lait devient suffisant et le beurre frais n'est plus rare.

A vrai dire, la grosse consommation du bœuf, hormis chez les citadins qui nous imitent, est encore restreinte aux ripailles funéraires. Elle comprend aussi, chez les campagnards avaricieux, les bêtes blessées, malades ou âgées. Le reste de l'abattage s'opère dans les six grandes usines de Madagascar qui préparent la conserve et la viande frigorifiée, et qui, pendant la guerre, firent une consommation annuelle de 150 000 bêtes destinées aux troupes de France. La production actuelle, y compris les déchets et les dérivés, avoisine 10 000 tonnes par an.

L'exportation des cuirs, par corollaire, n'a cessé de croître dans le même temps. En 1900, elle était encore limitée à 600 tonnes. En 1924, elle a pu atteindre, suivant une courbe régulière, plus de 10 000 tonnes.

A côté du bœuf est venu s'installer le porc, ce gros gourmand aux bas instincts, qui vit partout en général, pourvu qu'il

mange plus qu'à sa faim. Pour rencontrer le porc indigène, il est venu des géniteurs du Limousin, de Craonne, du Yorkshire et du Berkshire. Et tous, ayant trouvé sur les Plateaux du maïs, du manioc et des patates douces, — nourritures aussi plaisantes que profitables, — ont adopté la devise *ubi bene, ibi patria*, et ont prospéré.

Leur race s'est répandue, pure ou métissée ; si bien qu'aujourd'hui le paysan malgache se trouve à la tête d'un cheptel de 450000 porcs et amène au marché ou à l'usine, tout comme nos paysans du centre, des bêtes splendides dont les jambons sont fort louables. Conserves, saindoux, viandes salées, sont régulièrement embarquées dans les ports de Madagascar avec des tonnages annuels voisins de trois mille tonnes.

L'éclectisme qui a présidé à la constitution de la flore madécasse ne s'est pas étendu à la faune. Cette immense terre ne nourrit pas une seule antilope, pas une biche. A peine quelques cochons sauvages, baptisés sangliers, alimentent-ils avec les crocodiles le bavardage héroïque des chasseurs. Et il semble que la nature, encore une fois complice de la nonchalance des habitants, leur ait épargné jusqu'au souci de défendre les troupeaux contre les fauves de la brousse africaine.

Après le bœuf qui déambule à travers les espaces, le long des haies d'aloès et d'agaves dont les fibres sont de jour en jour plus appréciées en France, entre les touffes de *pacca*, ce jute naturel en train de devenir une des richesses de Madagascar ; après le porc qui ne sort de son étable que pour grogner sur la route ou dans la basse-cour, il est reposant de suivre les gracieuses évolutions des autruches que le Sud-Ouest a si bien acclimatées. Et ce n'est pas un des jeux les moins curieux de notre civilisation que celui qui a mis dans les parcs de Tuléar ces oiseaux énormes et enfantins à la fois, remplaçants des épyornis géants qui furent jadis absorbés par cette terre en gésine...

DES FORTUNES A FLEUR DE SOL

Madagascar se présente assez bien comme un tas de terre durcie, oblong et dégradé à l'Ouest, recouvert d'un manteau jauni ou verdi au gré des saisons.

Ce manteau est troué par places et laisse voir des richesses entre les cailloux. Matières communes et abondantes, matières rares et précieuses, isolées ou mélangées, au gré des forces souterraines. La variété qui caractérise les ressources extérieures et qui fait que la polyculture devient une assurance contre la disette et le chômage, se retrouve à souhait dans le sous-sol. Le prospecteur va aisément du fer aux pierres précieuses, en passant par le graphite, le charbon, l'or, le plomb, le nickel et, disons-le sans hésitation, le pétrole.

Ce massif qui a la forme d'une amande sectionnée par son plan le plus étendu, je n'ai pas la prétention de le découvrir, d'en expliquer par le menu les éléments constitutifs. Il a déjà été étudié en long, en large et en profondeur, par de nombreux savants. Ce n'est point ici le lieu de reprendre leurs travaux. Je dirai seulement, pour la simple compréhension du sujet, que la base rocheuse de l'île est faite de granit, de gneiss et de micaschiste ; que l'action combinée de la chaleur, des pluies, des écarts de température et du vent, a lentement altéré et amolli la peau de cette masse et l'a transformée en latérite superficielle, friable et rouge, qui donne sa couleur à Madagascar. Les nodules, les lentilles, les poches de minerais incluses dans le bloc rocheux ont été mises à jour, fort irrégulièrement, par l'érosion des pluies ; l'or interstratifié dans les gneiss est resté en suspens dans la surface aisée à travailler, pauvre ou enrichie d'éluvions suivant les niveaux. Si bien qu'en des pays vastes comme des départements français on peut laver la terre que l'on foule et y trouver de l'or, — extrêmement diffus, certes, mais quand même de l'or, — et qu'ailleurs des flancs entiers de vallées ne sont que masses graphitiques exploitables à la bêche malgache : bonnes à découper comme du savon de Marseille.

Dans le massif central de l'île, des cheminées volcaniques ont vomi des masses radifères, des métaux et des terres rares. Ailleurs, les antiques réactions de l'atmosphère acide et du magma initial ont produit des traînées de calcaires, — beaucoup trop rares. Un peu partout enfin la fantaisie des forces souterraines a distribué des minerais d'une variété qui n'a d'égale que les emplois pour lesquels ils sont aujourd'hui recherchés.

Connaître ces richesses du sous-sol est bien, mais en réaliser la valeur est mieux. Où en sommes-nous ? Qu'en avons-nous fait ?

Exploité d'abord par les premiers Houves sous le roi Andriamanélo, roi forgeron, le fer leur donna la puissance sur les Vazimbas autochtones qui n'avaient à opposer à leurs sagaies que des sagaies à pointe de terre cuite. Il offre pour le moment peu d'intérêt.

De larges gisements d'ilménite ou fer titané qui contient 10 à 12 pour 100 d'acide titanique, se sont révélés en surface ou à faible profondeur, mais l'exploitation n'en est pas effectivement commencée.

Il en est à peu près de même du plomb, du cuivre et du nickel. Le laboratoire officiel de chimie, installé à Tananarive, s'en est occupé. Des travaux ont été exécutés qui donnent de beaux espoirs. Par malheur, le manque de moyens de communication entrave l'exploitation des meilleurs gisements reconnus. Que le chemin de fer du Betsiléo soit construit, et l'on peut affirmer, pour ne citer qu'un exemple, que Madagascar sera aussitôt un pays producteur de nickel.

Il y aurait beaucoup à dire sur les autres minéraux exploitables après étude sérieuse, tels que le molybdène, le fer chromé, les zircons, les pyrites de fer, l'amiante, l'agate, le fer magnétique qui pourrait à lui seul alimenter indéfiniment une industrie sidérurgique locale, le manganèse et bien d'autres encore. Mais il est préférable de s'attacher à l'étude des minerais qui enrichissent effectivement l'indigène et le colon, qui apportent à la France un appoint de matières minérales qu'elle achetait autrefois à l'étranger.

Parmi ceux-ci, le graphite tient la première place. Connu avant notre arrivée, les potiers s'en servaient pour donner à leurs poteries un vernis noir de bon aloi. Graphite : communément appelé plombagine ou mine de plomb. Synonymes impropres, il va sans dire. Graphite : carbone presque pur, mais amorphe. S'il était cristallisé, il pourrait s'appeler diamant et Madagascar serait un des plus puissants trésors de la terre.

Le graphite est inclus dans le gneiss sous forme de paillettes. Cette structure écailleuse le différencie du graphite de Ceylan et le rend plus avantageux pour la fabrication des creusets destinés à la métallurgie. Le gneiss, nous l'avons vu, s'étant décomposé superficiellement en latérite, le graphite se trouve répandu, — comme l'amande hachée dans un gâteau, — à travers la croûte d'argile rouge; et cette zone latéritique est

tellement épaisse qu'il n'y a pas lieu de prévoir de longtemps encore la nécessité d'exploiter la roche saine en profondeur. Ici encore la nature est complice de la nonchalance des hommes.

Une particularité frappante de ces gisements consiste dans leur formation très irrégulière. Elle se présente en amas lenticulaires, reliés entre eux par de minces couches. Parfois, la puissance du gisement passe ainsi de quelques centimètres à 10 et 20 mètres d'épaisseur, pour redevenir ensuite un fil ténu; et cette structure en fait de vrais chapelets de saucisses.

Ces lentilles s'exploitent à ciel ouvert, et jusqu'ici avec des moyens rudimentaires, mais rémunérateurs. On décape, on taille des gradins dans la masse qui contient de 0 à 80 pour 100 de graphite et une moyenne de 7 pour 100 sur les Plateaux. On débourbe, on lave, éliminant ainsi la gangue qui entoure le minerai. On enrichit encore par un traitement mécanique très simple, au point d'atteindre un chiffre de récupération qui varie entre 50 et 75 pour 100 des paillettes noires contenues dans le tout venant.

En Europe, ce graphite est encore purifié chimiquement au point que certaines usines françaises obtiennent des concentrés à 98-99 pour 100 de carbone. Indispensable degré de pureté exigé pour la fabrication des creusets de métallurgie.

L'exportation du graphite, qui n'était que de 7 tonnes en 1907, atteignit 27000 tonnes en 1917. La crise que subit la métallurgie, à la fin de la guerre, réduisit la demande. Les exportations s'abaissèrent à 4000 tonnes en 1919 pour reprendre graduellement et remonter en 1924 à 11500 tonnes.

Il y a lieu de se souvenir que Madagascar peut, très longtemps encore, fournir 30000 tonnes par an, rien qu'au moyen d'exploitations à ciel ouvert, et que le prix de revient, à qualité égale, est très inférieur à celui du graphite de Ceylan qui ne saurait guère le remplacer dans son emploi.

Inquiets de cette concurrence, les négociants et les industriels anglais, désireux de conserver un monopole de fait, mirent tout en œuvre pour déprécier les graphites de Madagascar. Ils n'eurent pas pour réussir de meilleurs complices que les acheteurs français, qui recevaient (l'exemple n'est malheureusement pas unique), au prix fort et sans discuter, notre graphite retour d'Écosse sous le nom de « Ceylan ».

Le temps de cette erreur est passé. Ému, le Gouvernement

de Madagascar institua une commission officielle qui se prononça pour la *standardisation* du graphite de Madagascar. Chaque envoi, depuis 1922, est analysé, échantillonné, les sacs plombés ou estampillés, suivant demande de garantie adressée au receveur des Douanes. La marque « *graphite standard Madagascar* » est déposée et donne à l'acheteur, par le plombage et l'estampille de chaque sac, toute sécurité. La teneur en cendre à l'analyse du n° 1, destiné à la fabrication des creusets qui absorbe les trois quarts de la production mondiale du graphite laminaire, ne doit pas dépasser 13 à 15 pour 100. Le type plus pur est gardé pour l'industrie électrique.

En résumé, la puissance des gisements reconnus, la valeur du produit, la diversité des qualités marchandes, permettent de considérer déjà notre grande possession indienne comme le plus gros producteur du monde de graphite cristallin. La confiance des acheteurs s'affermit chaque jour. Chaque année aussi, le tonnage augmente, cependant qne les gisements filoniens de Ceylan s'épuisent. Les prix ont passé de 600 francs la tonne à Marseille, — pour une teneur de 85 pour 100 de carbone, — à 2 500 francs en 1925, justifiant ainsi une vogue qui ne s'arrêtera plus.

Entre autres matières premières que nos industriels se croyaient tenus d'acheter à l'étranger, il a fallu la guerre pour nous révéler le mica de Madagascar. Il ne faudrait pas croire qu'on ne l'utilise que pour les salamandres et autres poêles à combustion lente. L'industrie électrique consomme de plus en plus cette matière, isolante au plus haut degré. Et c'est ici qu'intervient l'importation malgache. Nulle avant guerre, elle passe de 53 tonnes en 1920 à 286 tonnes en 1921. Les plaques de muscovite ou de phlogopite, qui sont les deux variétés fréquentes dans l'île, atteignent parfois un mètre carré d'une transparence parfaite, — surtout dans les muscovites, — et obtiennent un prix de 90000 francs à la tonne. Si cette condition se maintient, Madagascar deviendra, comme pour le graphite, le principal producteur du monde.

Le professeur Lacroix, au cours d'une conférence faite au Muséum d'Histoire naturelle, le 2 mai 1920, informa ses auditeurs que l'industrie française se désintéressait encore des corin-

dons malgaches, quitte à les racheter plus cher à l'étranger une fois pulvérisés. En attendant de vaincre la routine, Madagascar exporte ce minerai, facilement exploitable par l'indigène et vendu par lui après simple triage à la main et débourbage. Il existe des vallées où ce corindon s'exploite comme des cailloux. Seul le transport est onéreux.

Le chiffre de la production est arrivé à 1 500 tonnes en 1916, contribuant ainsi à l'outillage des alliés en meules d'émeri. L'île pourrait aisément satisfaire une demande annuelle de 4 à 5 000 tonnes.

L'utilisation du cristal de roche est plus ancienne. La compagnie des Indes et de l'Orient en importait déjà au XVIIIe siècle. Dans le nord de l'Ile, des plateaux entiers en sont couverts; trop éloignés d'ailleurs d'un moyen quelconque de communication. La lunetterie et l'industrie du quartz fondu en absorbent des quantités croissantes. De 26 000 kilos en 1907, l'exportation est passée à 150 000 kilos en 1925.

Le cristal de roche, agréable à la vue, est accompagné d'une foule de matières qui, sans atteindre à la préciosité des gemmes, n'en ont pas moins de prestige, telles que le quartz rose, l'agate, l'amazonite d'une belle couleur verte...

Puis, ce sont les minerais uranifères radioactifs, autunite, bétafite, ampangabéite, euxénite, qui ont été exportés à raison de quelques dizaines de tonnes. Madagascar pourra, quand on voudra, fournir de quoi produire annuellement, sous forme de bromure, le radium nécessaire au pays entier.

L'amiante, de son côté, se présente sous un aspect intéressant. Peu de travaux ont été faits. Mais on a la sensation de pouvoir un jour échapper à la sujétion étrangère.

Avant de quitter le chapitre des matières minérales usuelles, un devoir s'impose : il faut parler des espoirs les plus puissants que nous offre Madagascar avec deux produits du sol qui ne figurent pas encore sur les statistiques d'exportation : le charbon et le pétrole.

La découverte du charbon date de quelques années. Les gisements se trouvent dans le Sud-Ouest, dans le bassin de l'Onilahy qui débouche dans la baie de Saint Augustin et que commande le port de Tuléar. Le gisement principal de Iana-

péra n'est qu'à 220 mètres d'altitude. Les quatre couches de houille sont peu inclinées et réparties dans un grès triasique de 300 mètres d'épaisseur. La puissance totale du gisement est de 4 mètres, d'un charbon donnant 6 000 calories en surface et 7000 en profondeur.

En face, de l'autre côté du canal de Mozambique, le Natal produit un charbon de qualité presque égale, en brûle un million de tonnes et en exporte un autre million.

Mais, alors, me direz-vous, pourquoi le charbon du Sud-Ouest malgache ne suit-il pas la même voie? Parce qu'on n'a pas relié la mine à la côte par un chemin de fer. Il est curieux de constater la répugnance de nos gouvernements à construire de la voie ferrée. Timidité? Courte vue? Intérêts particuliers? Scepticisme? Insouciance ou ignorance? Alors que les Anglais n'hésitent pas à traverser le continent africain avec la ligne du Benguéla pour aller rejoindre le cuivre du Katanga!

Résultat : la colonie possède des réserves de charbon et ne s'en est pas servie jusqu'ici, faute de moyens de transports.

Que dire encore du pétrole? Quand on parle de cet hydrocarbure, pour le moment indispensable à l'activité humaine, on ne peut affirmer qu'on l'ait vu jaillir à Madagascar. Mais de sérieux indices le révèlent sur 200 kilomètres en direction Nord-Sud, à l'ouest de l'île : suintements d'huile, ozokérite ou cire minérale, eaux salines, grès bitumineux en quantités inépuisables.

Ces grès imprégnés d'un bitume épais à la surface (ils sont exploitables en grande partie à ciel ouvert) deviennent plus friables en profondeur et chargés d'huiles plus légères, dont les essences ne sont pas évaporées. Tout porte ainsi à croire qu'aux flancs des anticlinaux, des sondages patients et judicieux permettront d'atteindre la nappe formée au cours des âges sous les plafonds imperméables des roches-magasins. Alors seulement les ingénieurs se trouveront en présence de gisements d'hydro-carbure capables de soutenir la concurrence des autres grands pays producteurs de pétrole.

Pour le moment, la distillation des grès donne cent litres de naphte à la tonne, c'est-à-dire au demi-mètre cube. Le fait comporte en lui-même un tel intérêt, si l'on considère la puissance visible des couches de grès, que l'on souhaite d'y voir affluer les capitaux français plutôt que de les voir exporter vers des entreprises étrangères d'une qualité souvent discutable.

A titre documentaire, et pour terminer cette rapide étude des mines communes, je parlerai ici des phosphates naturels. Les îlots, égarés dans le canal de Mozambique, constituent d'énormes dépôts de phosphorites, dont la teneur est de 62 pour 100 de phosphate tricalcique. Les oiseaux de mer ont contribué à la formation de ces amas évalués à plusieurs millions de tonnes. On raconte à Madagascar qu'avant la guerre, des bateaux étrangers, — allemands pour la plupart, — chargeaient en toute sécurité ce phosphate dans l'île de Juan de Nova sans payer ni droits ni redevances et qu'un hasard ou une indiscrétion permit à nos dirigeants de connaître la valeur du gisement... Mais on raconte tant de choses aux Colonies!

J'ai parlé de la fièvre de l'or qui avait atteint les prospecteurs de l'Ile vers 1905. L'extraction fut surtout confiée à la main d'œuvre indigène et à ses procédés. Les sorties atteignirent, en peu de temps, près de 4000 kilos de métal à 960 millièmes. On essaya alors l'exploitation industrielle, mais sans idée de suite, ni persévérance. Cependant, au Vénézuéla, des terrains analogues constituent des mines payantes, bien que les frais généraux fondés sur la monnaie d'or soient très supérieurs à ceux de toute exploitation en pays malgache.

L'agriculture et l'élevage étant devenus très profitables, les orpailleurs abandonnèrent les mines pauvres. Si bien que les batées ne lavent plus que l'or des terres payantes de l'Ile, principalement dans l'Ouest. Le chiffre porté en 1909 sur la statistique des exportations est descendu des neuf dixièmes. Un seul correctif pourrait y être introduit. Chaque saison, un courrier spécial, parti de Majunga, apporte à Bombay, sous forme de poudre d'or ou de bijoux grossièrement travaillés, les économies et les réserves des Hindous de Madagascar. Ce sont, à coup sûr, des quantités de métal précieux qui ne prennent pas le chemin de la Banque de France...

Un élève du professeur Lacroix vient de retrouver des traces de platine sur les Plateaux, dans la région d'Ambositra. Tout en saluant ce présage de richesse, il faut attendre le résultat de recherches plus approfondies. Pour le moment, le chatoiement des béryls et des topazes, des grenats et des tour-

malines nous retient. Écoutez parler à ce sujet le professeur Lacroix lui-même que l'enthousiasme rend poète :

« Les béryls malgaches présentent une gamme de couleurs exceptionnellement étendue. Les plus appréciés sont les bleus, offrant toutes les nuances possibles du bleu azur au bleu teinté de noir; et il en est aussi qui rappellent les aspects variés, du bleu au vert, de l'eau de l'océan, quand s'y mire le soleil éclatant ou que menace la proche tempête ; ce sont les aigues-marines. Les jaunes oscillent entre la couleur de l'or et encore des verts et des bleus. Enfin, plus admirables peut-être sont les roses : le rose saumon et surtout une délicieuse fleur de pêcher d'une fraîcheur et d'une délicatesse incomparables.

« Nulle part, en dehors de la grande île, il n'existe autant de diversité dans les béryls, et ce sont surtout les béryls malgaches qui ont servi à établir solidement toutes les données précises aujourd'hui acquises à la science. »

Les gemmes de Madagascar furent longtemps passées sous silence, éclipsées par les gemmes du Brésil. Elles furent même souvent obligées d'emprunter le vocable de celles-ci pour pénétrer chez les joailliers français. Maintenant, l'adoption est chose faite, la bijouterie française acquiert sous leur véritable spécification les pierres de Madagascar, et les béryls malgaches ont conquis les vitrines de la rue Royale et de la rue de la Paix.

Ne croyez pas à un simple échantillonnage propre à satisfaire la curiosité des acheteurs. L'exportation a été de 7451 kilos en 1921 (y compris naturellement les grenats et les améthystes) et se maintient encore autour de 6000 kilos. Quand on pense que la masse des diamants épars dans le monde ne dépasse pas 50000 kilos qui se sont gardés depuis l'origine des temps, cette production annuelle, qui pourrait être sensiblement accrue, fait songer à ces trésors de Golconde que gardait un certain serpent sacré doué de ruse et de sagesse ou, si l'on veut bien, d'esprit philosophique...

LE JEU DES ÉCHANGES

Le commerce existait avant la conquête de 1895. Mais il était timide et mal assis. Au point qu'en 1900 les importations ne dépassaient pas 40 millions de francs et que la valeur des exportations de l'île était seulement de 10 millions. La popu-

lation de Madagascar demandait, à cette époque, plus qu'elle n'offrait. En 1924, la statistique annonce, au contraire, 387 millions pour les sorties de produits et 260 millions pour les entrées de marchandises. Chiffres au-dessous de la réalité; calculs obtenus au moyen de mercuriales dont les tarifs servent de base à la taxe de sortie, mais qui ne tiennent pas compte des hausses intermédiaires. Aussi, peut-on affirmer que l'ensemble du trafic en 1924 ne fut pas inférieur à 800 millions.

Cependant, les valeurs sont moins exactes que le tonnage qui, lui, ne subit pas les fluctuations des cours et du change. Or, que voyons-nous? En 1900, le tonnage total du trafic est de 102000 tonnes. Il passe à 141000 tonnes en 1910, à 258000 tonnes en 1920, et à 392000 tonnes en 1924, dont 90000 tonnes de marchandises importées de France et 302000 tonnes de produits exportés pour la majeure partie en France.

Au sujet de ce commerce colonial, les idées françaises sont encore assez erronées. Les uns y voient le mieux, d'autres le pire, alors que la vérité est assez simple. L'ensemble du trafic est entre les mains de sociétés ou de négociants qui ont investi à Madagascar un capital d'environ 200 millions de francs.

Ces sociétés ou ces négociants reçoivent les marchandises de France, les vendent au comptant ou à crédit à leurs clients indiens, houves ou chinois, qui les débitent à leur tour à l'indigène. A ce moment, tout se passe comme dans nos campagnes de France, sauf que le boutiquier cumule les fonctions de courtier et qu'il achète les produits que lui apporte le paysan malgache. Son talent consiste à faire dépenser dans sa boutique l'argent qu'il vient de verser.

Ces produits du sol sont alors acheminés dans les centres et vers les ports, vendus en demi-gros et au plus offrant parmi les négociants exportateurs. Un vapeur arrive qui emporte le riz et la vanille, les cuirs et le café, les bois et les minerais, et la chaîne recommence.

Ce que sont les marchandises importées de France? Très variées dans les villes, simplifiées dans les villages de la montagne et de la brousse. Cotonnades par-dessus tout; puis, tissus de laine et de soie, savons, parfums, outils, parapluies, coutellerie, matériaux, vêtements, quincaillerie, bimbeloterie, boissons, articles de ménage. Dans les villes, ajoutez les bicyclettes, les liqueurs, les articles de luxe, et vous vous reporterez assez

bien aux magasins de nos sous-préfectures ou même de nos chefs-lieux de département

Sur la foi de ce bref exposé, il serait imprudent de généraliser et de croire que l'allure du commerce est la même au Sénégal, par exemple, qu'à Madagascar. En Afrique occidentale française, les maisons de négoce ont, à côté des entrepôts, leurs magasins de détail avec des employés français. Elles sont ainsi tout près de l'indigène, et atteignent directement les agglomérations les plus éloignées. Le résultat est que le Sénégalais paie son savon meilleur marché qu'en France et qu'il ne manque jamais de vendre ses arachides au-dessus de la parité du blé.

Le Malgache, au contraire, circonvenu par l'intermédiaire étranger qui ne se fait pas faute de pratiquer l'usure (cent pour cent l'an est un minimum), en vient à céder ses récoltes pour le quart de leur valeur. Ainsi, sur une tonne de *paddy*, dont la valeur actuelle dépasse 600 francs, l'agriculteur malgache qui s'est laissé tenter par l'Indien et a contracté des emprunts en marchandises, ne touche pas plus de cent francs!...

Ne serait-il pas préférable de voir ce commerce de détail entre les mains de nos courageux Ariégois, comme au Sénégal? Ceux-là rapatrient leurs économies et leurs bénéfices en France et non pas à Bombay sous forme de bracelets d'or pur...

LES HOMMES INGÉNIEUX

Diminuer le volume et le poids, augmenter la valeur du produit, telle doit être la formule de l'industrie dans les contrées éloignées de la métropole. Le colon de Madagascar l'a vite adoptée, poussé dans cette voie par la cherté des frets, et parce qu'il est aidé d'une main d'œuvre intelligente.

Tous les centres de population ont leurs usines. Tananarive, les villes fleuries des Plateaux, les ports, ont leurs rizeries où le riz brut est décortiqué, blanchi et trié, pour la consommation ou l'exportation. Ailleurs, des industriels traitent mécaniquement le graphite, afin de l'enrichir. En d'autres provinces, on fabrique de la farine de manioc, de la fécule, du tapioca. Auprès des gares, des cheminées neuves pointent vers le ciel. J'ai vu, dans une escale de la côte Est, un seul colon diriger des plantations de café, de vanille et de girofle, en même temps qu'une

féculerie, une minoterie, une fabrique de tapioca, une glacière et une usine électrique!

Dans un autre port, un colon, petit et frêle d'aspect, fait marcher de pair une sucrerie et une rhumerie. C'est lui-même qui dirige ses cultures de canne à sucre. Entre temps, il rajeunit ses usines, remplace les appareils démodés et fabrique du chocolat avec le produit de ses cacaoyers. Il se plaint de la terre quand elle ne donne pas 60 tonnes de cannes à l'hectare, soit 6000 kilos de sucre!...

Aussi bien l'Ile, après s'être fournie elle-même, commence à exporter 2500 tonnes de sucre cristallisé et 12500 hectolitres d'un rhum que les gourmets ne sauraient confondre avec les mixtures colorées qui nous viennent de l'étranger.

Fait curieux, la main d'œuvre, difficile à recruter pour les travaux agricoles, s'enrôle aisément dans l'usine. Le Malgache, comme nos enfants modernes, aime la mécanique. Une usine ne manque jamais d'ouvriers. Le plaisir n'est pas mince de voir des jeunes filles malgaches manœuvrer l'emporte-pièce ou la presse à emboutir, dans une fabrique de conserves dont les spécialités rivalisent avec celles de Capdenac ou de Périgueux. Et l'œil ne se rassasie pas de suivre le mouvement des ouvriers dans ces grandes usines de Majunga, d'Antsirabé, de Tamatave et de Diégo, où les bœufs et les porcs sont amenés par milliers.

Dans le Nord, près de l'Équateur, l'industrie devient délicate. Ce ne sont que distilleries de girofle, d'ylang-ylang, de citronnelle, des magasins parfumés où les gousses de vanille sont préparées par millions.

Cependant, cet effort n'est qu'à son début. On fera mieux, avec l'aide des forces hydrauliques intactes et inépuisables.

A côté des fabrications dirigées par les Européens, se place la petite industrie familiale, qui vaut moins par son chiffre que par la preuve qu'elle donne de l'habileté des artisans.

Il arrive que le Malgache occupe ses mains tout en palabrant à l'ombre de son manguier. Alors, il tresse des chapeaux de fibre d'aloès que les grands magasins de France vendent chaque été pour la campagne et pour la plage. Tout doucement, il en est ainsi expédié en France de seize cent mille à deux millions par an. Pendant ce temps, les femmes de la ville fabriquent quelques milliers de kilos de dentelles et de broderies imitées

de l'Europe, tandis que les gens de la campagne, entre deux récoltes, tissent avec des fibres de raphia ces *rabanes* unies ou coloriées dont l'exportation n'était en 1900 que de 2 000 kilos et qui atteignit 175 tonnnes il y a cinq ans.

Un peu partout, les forgerons fournissent et entretiennent les instruments des cultures. Dans le Sud-Est, quelques vieillards essaient encore de maintenir le secret de fabrication du papier *taïmour*, et patiemment étalent au soleil la pâte de lianes écrasées, après l'avoir laminée entre deux feuilles de bananier. Enfin à la ville comme aux champs, les femmes filent la soie d'araignée ou du *landibé*, avec quoi elles tissent, attentives et recueillies, les lambas ocrés qui enveloppent les morts couchés à l'abri des « maisons froides ».

... Et voilà la petite industrie malgache.

LES VOIES ET LES GARAGES DU TRAFIC

La nature à Madagascar a bien fait les choses. Mais cette générosité d'une nature qui se charge de la production, resterait un bienfait pour l'indigène et serait presque inutile pour nous, si Madagascar n'était pas outillée pour la récolte et l'évacuation de ses produits.

Cette nécessité n'a pas échappé aux organisateurs de la colonie et au premier de tous, Gallieni. Aidé par des hommes comme le colonel Lyautey, par le commandant du génie Roques (1), il amorce dès son arrivée un réseau de routes qui joint Tananarive aux provinces environnantes. Le 12 janvier 1901, sur un des tronçons qui coupe la chaîne boisée de l'Est et descend aboutir à la mer, une automobile particulière (imagine-t-on encore ce que pouvait être une automobile en 1901 ?) effectue le parcours de Tananarive à la côte Est en trente-neuf heures. Deux cent cinquante kilomètres. Le 1er juin 1905, le transport officiel du courrier et des voyageurs s'effectue pour la première fois sur cette voie.

Depuis cette époque, 1 500 kilomètres de routes ont été créés. Chaque kilomètre de leur parcours à travers des régions accidentées témoigne de la ténacité des chefs, affirme l'endurance des conducteurs et des ouvriers. Chaque année aussi

(1) Devenu ministre de la Guerre.

a vu le développement des services rapides qui assurent les correspondances, transportent les voyageurs et les messageries. De 1909 à 1923, les parcours kilométriques officiels sont passés de 50 000 à 577 000 kilomètres.

Créez une route même dans le désert, et vous y verrez des touristes. Ici, colons et indigènes circulent en toutes saisons. On compte, en 1924, 446 véhicules automobiles, 412 motocyclettes (appartenant pour la plupart à des indigènes), des bicyclettes en très grand nombre et 9 322 charrettes à bœufs. Faut-il aussi rappeler ces charrettes à traction humaine qui s'inscrivent pour un chiffre de 1 256, employant plus de 5 000 hommes? Oui, puisqu'elles seront bientôt remplacées, comme les charrettes à bœufs, par la voie ferrée du Betsiléo et les forces récupérées de la Namourne...

Pendant que Gallieni lançait à travers le pays les tentacules de la route, il créait le 6 août 1897 une commission d'études des travaux du chemin de fer de Tananarive à la côte Est, sous la direction du commandant du génie Roques. Entrepris en 1901, le T. C. E. à voie métrique est livré au trafic au fur et à mesure de l'achèvement des tronçons et terminé en 1913. Les 369 kilomètres ont coûté 70 millions pour un parcours dont le profil rappelle assez bien, en général, celui de la ligne de Limoges à Clermont-Ferrand. Prix de revient du kilomètre : 189 160 francs.

En 1911, le Gouvernement amorce à Moramanga, gare du T. C. E., une ligne qui remonte au Nord et aboutit au lac Alaotra. En 1923, les 166 kilomètres du parcours sont entièrement livrés au trafic et le prix de revient des travaux exécutés pendant et après la guerre, est de 121 000 francs le kilomètre. Le M. L. A. a coûté moins cher qu'une ligne de tramways.

Enfin, la troisième ligne, partie de Tananarive en 1915, descend vers le Sud, à travers la grasse Imèrina et le Vakinankaratra, va rejoindre Antsirabé la généreuse, où le premier train entre en gare le 15 octobre 1923. Les progrès de la technique se font sentir sur cette ligne et les ponts en béton armé sont d'une audace élégante. Mais les matériaux et la main d'œuvre sont devenus chers; le coût du kilomètre est monté à 240 000 francs. Heureux pays qui peut encore s'offrir des chemins de fer à ce tarif!...

Voyons maintenant si ces chemins de fer ont été une bonne affaire pour la colonie qui les a construits. Le T. C. E. a transporté, en 1913, 17385 tonnes par kilomètre et 38061 tonnes en 1923. Le nombre des voyageurs a passé dans le même temps de 93373 à 389683, après avoir atteint 430000. En 1913, le Tananarive-Côte-Est encaissait 2651000 francs et dépensait 1513000 francs. En 1922, il voit ses recettes monter à 8922000 francs pour une dépense de 4978000 fr. faisant ainsi un bénéfice de 10700 francs par kilomètre. N'est-ce pas là une bonne petite affaire?

Les nouvelles voies ferrées sont moins prospères, parce que plus jeunes et ne ralliant pas la mer. Le Moramaga-Lac-Alaotra ne transporte encore en 1923 que 21000 tonnes et 74000 voyageurs, et ne fait qu'équilibrer ses recettes et ses dépenses. Le T. A. (Tananarive-Antsirabé) a marché plus vite. De 1921 à 1923, il passe de 15516 tonnes à 39260 tonnes, transporte en 1923 166000 voyageurs et gagne 4200 francs par kilomètre.

Et je ne parle que de 1923 : les années 1924 et 1925, pour lesquelles les chiffres précis me font défaut, marquent un accroissement sensible du trafic et de la prospérité de Madagascar.

Pour recueillir le trafic venu de l'intérieur par le sentier, la route, le rail et quelques rivières d'humeur médiocre, les côtes de Madagascar n'ont encore que des ports rudimentaires.

Un seul est parfait : Diégo-Suarez. Mais il se trouve hors du grand mouvement des affaires. Tamatave pourrait être un grand port, accueillant aux navires de tout tonnage. Il est mal installé. Gare trop éloignée, wharf insuffisant et mal orienté, batelage enfantin. Rufisque du Sénégal, rade foraine, sans abri, manipule la marchandise par centaines de milliers de tonnes. Mais à Tamatave, où les coraux ont formé des digues naturelles prêtes à être perfectionnées, il est seulement d'usage de se lamenter sur l'inclémence des flots. L'estuaire de la Betsiboka dessine à Majunga un havre naturel trop vaste. On n'a encore rien tenté pour faire accoster un vapeur. Le batelage est aussi actif qu'il le peut, mais à terre l'outillage est encore dans l'enfance. Nossy-Bé serait une escale protégée, — sans quais naturellement, — mais son trafic est restreint.

Dans ces ports mal aménagés, les transbordements sont

coûteux et lents. Il en résulte des surestaries, des stationnements prolongés des vapeurs, qui obligent les armateurs à augmenter le fret. Ne parlons pas de Mananjary, de Farafangana, de Tuléar, de Morondava. Les vapeurs se tiennent à perte de vue. J'allais dire à portée de T. S. F.

L'espoir de la côte Est est Manakara, l'ancien abri des corsaires, des négriers arabes et hindous. Mais l'aménagement de ce port doit se conjuguer avec la construction de la voie ferrée du Betsiléo. Espoir solide entre tous! Tamatave et Manakara, modernes entrepôts où les vapeurs feront de rapides et fréquentes escales, où se rassembleront les produits de l'intérieur drainés par le rail, et ceux de la côte amenés par le canal des Pangalanes. Ici encore, la nature a donné l'exemple. Le ressac millénaire a lentement rejeté les sables et construit, sur des centaines de kilomètres, une digue qui protège des lagunes reliées entre elles par les travailleurs malgaches et qu'un dernier effort un jour fera communiquer entièrement d'un port à l'autre. Des services de canots automobiles y circulent déjà et en rattachent une partie à une gare du T. C. E.

Majunga, Morondava, Tuléar, havres de l'Ouest!... Leur honte est grande quand les vents d'Afrique leur apportent les bruits de l'énorme trafic de Mozambique et de Beïra, les lusitaniennes; de Lourenço-Marquez la cosmopolite, qui impose à la mer la vue des plus grands hôtels du monde; de Durban tout encombrée de sacs et de monuments, de fleurs et de charbon.

Le gouverneur général Olivier m'a montré des projets de ports : aménagements, constructions, agrandissements. « J'ai, m'a-t-il dit, non pas le désir, mais la ferme volonté de mettre fin aux palabres qui durent depuis trop longtemps. Le trafic existe. Il doit se développer rationnellement avec l'outillage économique. Je ne faillirai pas à la mission que la France m'a confiée... »

Le gouverneur général Olivier est jeune. Il parle peu, s'agite encore moins. Nous le verrons plus loin, c'est un réalisateur... Il lui faudra encore de la patience et de la ténacité pour vaincre l'ignorance et la routine. Mais n'a-t-on pas dit avec raison que la civilisation des peuples se traduisait extérieurement par l'état de leurs moyens de communication?...

***

De tout temps, sur cette terre de 1 600 kilomètres de longueur, le besoin de correspondre se fit sentir, comme chez tous les peuples. Cependant, les premiers courriers réguliers sont encore dus au conquérant houve, Andrianampoïnimèrina, qui rassembla sous son autorité les messagers de profession. Cela devint une institution, avec des titres et des honneurs. De « messager royal », un homme pouvait accéder à la dignité de « coureur incomparable », avant d'entrer dans la garde royale sous le nom de « danseur au bouclier et à la sagaie »...

Ces courriers portaient des ordres secrets dans les provinces et rapportaient au souverain, avec les réponses des gouverneurs et des chefs d'armée, ce que les yeux et les oreilles royales ne pouvaient ni voir ni entendre. Comme on peut le penser, cette institution ne fut pas mise à la disposition de tous, et il fallut l'établissement de notre protectorat dans l'île pour ouvrir au public la poste et le télégraphe. Auparavant, Madagascar ressemblait assez bien au *Grand Chasse-Foudre*, le vaisseau-fantôme de nos marins bretons, sur lequel, est-il dit entre autres récits admirables, l'avant se battait depuis deux ans sans que l'arrière en sût quelque chose...

Depuis cette époque, l'ampleur du trafic, les besoins de notre action militaire et politique, nécessitèrent l'organisation complète des lignes télégraphiques et des bureaux de poste. Il fallait, d'urgence, coordonner les efforts, transmettre les offres et les demandes. De nombreux candidats indigènes se présentèrent, et de nombreux élèves sortis de l'école professionnelle, succédèrent avec une fatigue moindre aux « messagers royaux ». Et à l'instar de ceux-ci, ils ont l'honneur de transmettre, avec les lettres et les dépêches des particuliers, les paroles du *fanjakâna* (1).

Le personnel européen est allé en diminuant, tandis que le personnel indigène passait de 286 employés en 1903 à 698 en 1923, répartis dans 602 bureaux. A cette date, la longueur totale du réseau télégraphique atteignait 8 000 kilomètres.

Aujourd'hui, si vous entrez dans un bureau de poste à Madagascar, vous voyez des employés, des receveurs méticu-

(1) Gouvernement.

leux et lents qui, en français ou en malgache, demandent des communications téléphoniques, transmettent des télégrammes, inscrivent les dépôts sur les carnets de caisse d'épargne, paient des mandats, tout comme en Charente ou en Picardie.

En 1924, le mouvement des fonds dans les bureaux de poste de l'Ile a été très voisin du milliard.

Avec le progrès, la T. S. F. a remplacé le fil, partout où il était onéreux à installer. Plus de garnisons muettes, plus de provinces perdues dans l'isolement. Les îles qui entourent Madagascar sont elles-mêmes en relation constante avec la grande terre, comme des satellites qui ne perdent pas de vue leur astre. Et à Tananarive la voix de la France descend chaque jour, directe, sans détour ni intermédiaire astucieux ou négligent. Nouvelles politiques, commerciales, soufiles de la terre entière et battements du pouls de l'univers, tout est transmis aux dirigeants, aux colons, aux indigènes. Nous verrons mieux sous peu, sans doute : chaque instant de la vie métropolitaine enregistré à Tananarive et répété sur les plateaux, dans la montagne, à travers les plaines.

En réponse, il est à souhaiter que l'antenne, portée sur quatre pylônes dans le ciel de l'Imèrina, répète au monde sans se lasser que Madagascar est une contrée hospitalière qui sait prendre le visage de la France pour accueillir les hommes sains, animés de volonté ardente et de jeune activité. Il faut qu'elle annonce les découvertes constantes de ce pays, où l'on a tous les jours la sensation de passer à côté d'une richesse ignorée ou même inexploitée. Il est enfin utile qu'elle affirme que cette colonie n'est pas une charge, — comme beaucoup le croient encore de nos possessions lointaines, — mais un poids juste dans la balance économique de la France.

André Demaison.

(A suivre.)

UN GRAND RÉALISTE

CAVOUR

VIII [1]

DE LA VICTOIRE A LA MORT

I

En cette fin de l'année 1860, Cavour, faisant sa promenade quotidienne sous les arcades de la rue du Pò, rencontre le secrétaire de la légation de France, d'Ideville, qui lui plaît assez. Il le prend par le bras et l'emmène avec lui. Après l'avoir minutieusement questionné sur les affaires courantes, après l'avoir bien scruté, sondé, il s'échappe en libres propos sur Napoléon III; puis, avec un hochement de tête, comme on fait lorsqu'on désapprouve un ami : « Hélas ! dit-il, votre empereur ne changera jamais!... Son tort est de vouloir conspirer toujours. Dieu sait pourtant s'il en a besoin aujourd'hui ! N'est-il pas maître absolu ? Avec un pays puissant comme le vôtre, une grande armée, l'Europe tranquille, qu'a-t-il à craindre ? Pourquoi toujours, à toute heure, déguiser sa pensée, aller à droite, quand il veut tourner à gauche et *vice versa*?... Quel merveilleux conspirateur! » D'Ideville objecte avec timidité : « N'êtes-vous pas un peu sévère, monsieur le comte? Vous-même, n'avez-vous pas été jadis un vaillant conspirateur? — Moi? oui certes, j'ai conspiré,... mais parce que j'y étais

Copyright by Maurice Paléologue, 1926.

(1) Voyez la *Revue*, 15 octobre 1925 — 1er avril 1926.

obligé, parce que nous n'étions pas les plus forts à cette époque. Tandis que votre empereur, qu'est-ce qui l'empêche de marcher droit aujourd'hui, d'aller franchement à son but?... Mais non, il préfère dérouter les gens, les engager sur une fausse piste... Il est né conspirateur, il conspirera toujours! »

Ces propos, qui ont un vif accent de véracité, accusent chez Cavour un des traits par où il diffère le plus de Napoléon III, la faculté instinctive de s'adapter aux circonstances, une soumission presque machinale aux nécessités de l'action, une aisance, une souplesse, une malléabilité absolues dans l'exercice de la fonction à laquelle on reconnaît surtout l'homme d'État : la fonction du réel.

Oui certes, Cavour a conspiré; il n'a même fait que cela depuis deux ans, et avec quelle audace, quelle impudeur, quel mépris des lois morales! Mais parce que les procédés conjuratoires s'imposaient alors. Aujourd'hui, la situation est changée; d'autres méthodes s'imposent : il ne conspirera donc plus; sa diplomatie sera désormais irrépréhensible, toute correcte, loyale et classique.

C'est en effet une période nouvelle qui s'ouvre dans l'histoire du *Risorgimento*.

Deux grandes questions, aussi épineuses et complexes, aussi brûlantes et redoutables l'une que l'autre, se dressent encore devant le gouvernement piémontais, — la question de Venise et celle de Rome : il ne peut les éluder; car, dans ses discours fulgurants de Naples, cet imbécile de Garibaldi n'a cessé de répéter qu'il était prêt à les résoudre toutes les deux par ses propres forces, par un élan suprême de ses volontaires en chemise rouge.

Il y a cependant quelque différence entre les deux cas. Venise est aux mains de l'Autriche qui, outre sa position formidable sur le Mincio, vient de jeter les bases d'un accord politique, peut-être même d'une alliance militaire avec la Prusse et la Russie, dans les conciliabules mystérieux de Varsovie. On peut donc croire que, si le Piémont commettait l'insanité d'envahir la Vénétie, les choses ne se passeraient plus comme à Castelfidardo.

Aussi, avec une courageuse loyauté, Cavour se refuse à laisser ouvrir la question vénitienne; il le déclare en plein

Parlement : « Si ardente que soit notre affection pour Venise, pour la grande martyre, nous devons reconnaître qu'une guerre avec l'Autriche serait impossible actuellement, impossible parce que les moyens militaires nous manquent, impossible parce que nous aurions toutes les puissances contre nous... Alors, que faire? Nous adresser patiemment aux opinions publiques de France, d'Angleterre, d'Allemagne, les éclairer, les convertir. Et quand la vérité leur sera connue, le sort lamentable de Venise leur inspirera une telle pitié que nous serons désormais bien près du but. La délivrance s'opérera-t-elle par les armes ou par la diplomatie? Je l'ignore; c'est le secret de la Providence... » Voilà donc la question de Venise ajournée; mais le principe de la revendication ultérieure, les droits imprescriptibles de l'*Italia irredenta* sont solennellement affirmés devant l'Europe.

Pour la question de Rome, au contraire, Cavour entrevoit dès maintenant une solution possible et, naturellement, une solution qui exclut toute violence; car il est évident qu'on ne peut appliquer à ce qui reste des États pontificaux, surtout à la Ville éternelle où flotte le drapeau de la France, les méthodes expéditives qui ont si bien réussi dans la Romagne, les Marches et l'Ombrie.

Par une inspiration de la plus étonnante hardiesse, le ministre piémontais ne conçoit rien de moins que de négocier personnellement avec le Saint-Siège une renonciation volontaire du Pape à sa royauté politique et temporelle.

Que cette idée ait pu germer dans la tête de Cavour, on a peine à le comprendre; car, enfin, son lourd passé d'anticléricalisme, l'horreur qu'il inspire à toute la cour vaticane, les foudres terribles dont l'Église l'a frappé comme spoliateur et sacrilège, ne le qualifient guère pour une telle négociation. Mais l'affaire est engagée si habilement; les propositions qui viennent de Turin placent la question sur un terrain si élevé, elles témoignent un esprit si large, un respect si profond du sentiment religieux, une résolution si ferme de garantir au Saint-Père la pleine indépendance de son pouvoir spirituel avec tous les droits, tous les honneurs, toutes les prérogatives, tout le décor de la plus éminente souveraineté, que les pourparlers prennent rapidement une favorable tournure. Cavour a trouvé, d'ailleurs, entre autres agents officieux, un porte-parole très

subtil, très sagace, dans la personne d'un Jésuite, le Père Passaglia, qui s'est acquis naguère l'affection de Pie IX par ses belles polémiques doctrinales en faveur de l'Immaculée Conception. Le détail de la négociation est mal connu. On sait, toutefois, que plusieurs membres influents du collège cardinalice, dont le principal conseiller politique du Pape, le cardinal Antonelli, ont approuvé l'arrangement proposé. Le 21 février 1861, les choses sont même déjà en assez bonne voie, pour que Cavour puisse écrire au Père Passaglia : « J'espère qu'avant Pâques, vous m'enverrez une branche d'olivier, symbole d'une éternelle paix entre l'Église et l'État, entre la Papauté et le peuple italien. Si cela se produit, l'allégresse du monde catholique sera plus vive encore que celle qui, voilà bientôt dix-neuf siècles, accueillit l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem. » L'accord se précise, dans les semaines suivantes : des formules concrètes sont soumises au Pape. Mais, soudain, le 21 mars, tout s'écroule. Les cardinaux, qui patronnaient le plus chaudement la négociation, se rétractent; les agents officieux de Cavour et le Père Passaglia lui-même sont expulsés de Rome. Que s'est-il passé? Mystère. Y a-t-il eu simplement une protestation violente des cardinaux réactionnaires, excités par le belliqueux ministre des Armes, l'intrépide champion de l'autocratisme ultramontain, Mgr de Mérode? N'y a-t-il pas eu aussi une de ces intrigues tortueuses et lucratives où le cardinal Antonelli se laissait égarer trop souvent, comme pour compléter sa ressemblance avec Mazarin? On est réduit aux hypothèses. Mais, de ce jour, Pie IX se montrera intraitable dans la défense de sa domination temporelle. Jusqu'à son dernier souffle, il ne cessera plus de proclamer l'incompatibilité absolue de l'indépendance pontificale et de l'unité italienne : « On me dispute, s'écrie-t-il, ce grain de sable où je pose mes pieds; on ne me l'enlèvera pas. Ce coin de terre est à moi; le Christ me l'a donné; je ne le rendrai qu'à lui seul. » Et sa douleur est si poignante que, le 2 avril au matin, pendant sa messe, on le voit tout à coup s'effondrer sur son trône, sans un mouvement, le visage plus pâle que sa robe, les prunelles éteintes, l'ombre de la mort dans les yeux, s'offrant ainsi en spectacle au monde et aux hommes : *spectaculum facti sumus mundo et hominibus.*

Cette brusque volte-face de la cour apostolique est un désastre pour Cavour. Mais, avec son élasticité coutumière, il

s'en relève immédiatement. Comme au lendemain de Villafranca, il se dit : « Je suivais une voie. On me l'a coupée. Eh bien! j'en suivrai une autre. »

Cette autre voie, il la découvre à l'instant même. Puisqu'il n'a pu obtenir de Pie IX qu'il se dépouillât spontanément de sa couronne temporelle, il va essayer de s'entendre avec Napoléon III pour qu'il retire ses troupes de Rome; car, du jour où la Papauté ne sera plus sous la protection des baïonnettes françaises, les Romains auront vite fait de s'insurger contre la théocratie pontificale et de réclamer leur incorporation dans la grande famille italienne. Il ne doute pas, du reste, que cette combinaison, pour peu qu'on l'enveloppe de formules décentes, ne plaise au rêveur des Tuileries.

Depuis Castelfidardo, en effet, les rapports diplomatiques du Gouvernement impérial et de la cour vaticane sont tendus à l'extrême. La situation de l'ambassadeur Gramont n'est plus tenable : « Je vis, écrit-il, dans une atmosphère de répulsion et de mépris. » Le commandant de la garnison française lui-même, le très pieux général de Goyon, reçoit de Mgr de Mérode des compliments de ce genre : « Vous êtes le dernier oripeau qu'emploie votre maître pour couvrir son infamie! » L'Empereur acceptera donc avec joie tout expédient qui lui permettra de liquider, au moindre préjudice, les erreurs de sa politique romaine.

Ayant bien éclairé sa manœuvre du côté de Paris, Cavour porte résolument la question du pouvoir temporel au grand jour de la tribune parlementaire. Avec une ampleur et une élévation, que sa parole n'avait pas encore atteintes, il proclame que Rome doit être et sera la capitale de l'Italie; mais il ajoute : « Nous voulons aller à Rome sans qu'il en coûte à la France qui l'occupe et au Saint-Siège qui y réside. Alors même que la France serait hors d'état de nous interdire l'accès de la Ville éternelle, nous ne voudrions pas y entrer contre son gré. De même, si la réunion de l'État romain devait coûter quoi que ce fût à l'indépendance du Souverain Pontife, nous estimons que cette réunion ne serait pas moins fatale à l'Italie qu'au catholicisme... Voici donc ce que nous dirons au Pape : — *Saint-Père, le pouvoir temporel ne garantit en rien votre indépendance; renoncez-y. Nous vous donnerons en échange les fran-*

chises spirituelles que la Papauté réclame inutilement depuis des siècles à toutes les puissances catholiques et dont elle a obtenu avec peine quelques lambeaux par des concordats qui l'entravent elle-même. Ces franchises, nous vous les offrons pleines, entières, absolues; nous déclarerons l'Église libre dans l'État libre *et nous inscrirons ce grand principe au Statut fondamental du royaume...* J'ai la confiance que l'âme généreuse de Pie IX ne se dérobera pas à la gloire impérissable d'avoir réconcilié la nation italienne et l'Église, la religion et la liberté! »

Simultanément, il négocie avec les Tuileries, par l'entremise du prince Napoléon, les bases d'une convention aux termes de laquelle la France retirerait ses troupes de Rome, tandis que l'Italie s'engagerait à ne pas attaquer le domaine actuel du Saint-Siège. Un accord de principe est bientôt conclu.

II

Cette négociation, si grave, puisqu'elle prélude implicitement à la destruction de la théocratie pontificale, n'est pourtant qu'un détail dans le labeur écrasant du Premier ministre. Outre sa besogne diplomatique, il a sur les bras toute l'organisation intérieure de l'Italie nouvelle, c'est-à-dire l'assimilation administrative des provinces récemment annexées, la fusion de leurs lois et coutumes disparates, la coordination de leurs systèmes économiques, fiscaux, douaniers, monétaires, etc.., sans compter la pacification de la péninsule méridionale où les fantaisies démagogiques de l'Homme rouge n'ont laissé derrière elles que la rébellion, l'anarchie, le brigandage et la ruine. Encore n'évaluerait-on pas exactement la difficulté de la tâche, si l'on ne se rappelait à quel point, depuis les temps les plus reculés, depuis la dislocation de l'Empire carolingien, l'Italie fut toujours particulariste et gibeline, antipathique à la centralisation, réfractaire au principe moderne des grands États unifiés.

Ce qui ajoute singulièrement au mérite de Cavour dans cette œuvre immense de construction nationale et de raffermissement social, c'est l'esprit de libéralisme qu'il y apporte. De plusieurs côtés, on l'incite à se faire attribuer des pouvoirs dictatoriaux. Il répond, avec une allègre fierté : « Je n'ai nulle

confiance dans les dictatures; je crois qu'on peut faire avec un parlement bien des choses qui seraient impossibles à un pouvoir absolu. Une expérience de treize années m'a convaincu qu'un ministère honnête et énergique, qui n'a rien à redouter des révélations de la tribune et qui n'est pas d'humeur à se laisser intimider par la violence des partis, a tout à gagner des luttes parlementaires. Je ne me suis jamais senti si faible que lorsque les Chambres étaient fermées. D'ailleurs, je ne pourrais trahir mon origine, renier les principes de toute ma vie. Je suis fils de la liberté; c'est à elle que je dois tout ce que je suis. »

Ses adversaires ne manquent pas d'exploiter contre lui son libéralisme.

Un beau matin d'avril, on voit débarquer inopinément à Gênes l'Homme rouge, que les électeurs de Naples viennent de choisir comme député. Sa retraite de Capréra, loin de l'apaiser, n'a fait qu'exalter son orgueil, aigrir ses rancunes, exacerber son insatiable besoin de cabotinage et d'aventure. Écumant de colère, jetant feu et flamme, il exige des récompenses éclatantes pour ses compagnons de gloire; il annonce que l'heure est venue de remettre le sort de l'Italie aux classes plébéiennes, à « la nation armée »; il dénonce enfin comme traîtres à la patrie « Cavour et tous les laquais menteurs qui le servent dans sa politique scélérate ». De Turin jusqu'à Palerme, ces déclamations impétueuses font courir un frisson de fièvre; on peut se croire à la veille d'un grand conflit intérieur.

Le 18 avril, l'affaire est évoquée à la Chambre. Mais ce n'est pas Cavour qui engage le duel : c'est, de tous ses compatriotes, celui qui lui ressemble le plus par la vigueur de l'esprit et le sens de l'autorité; c'est l'ancien dictateur de Florence, le baron Bettino Ricasoli. Patricien de vieille race, à l'œil dur, aux lèvres scellées, au menton osseux, à la taille rigide, aux manières distantes, il cache sous ces dehors glaçants l'âme la plus généreuse et la plus passionnée; la figure est même d'un tel relief, d'un accent si énergique, d'une individualité si forte, qu'on s'imagine l'avoir déjà rencontrée parmi les personnages dantesques ou sur une médaille de Pisanello. En quelques paroles impérieuses, il écrase Garibaldi : « Et qui donc, après les temps que nous venons de vivre, qui donc oserait s'arroger

le privilège du patriotisme et du désintéressement? Qui donc prétendrait s'élever au-dessus des autres? Une seule tête a le droit de nous dominer, celle du Roi... C'est Victor-Emmanuel qui a fait notre nation ; c'est lui notre libérateur. Qu'il nous suffise d'avoir marché derrière ce chef magnanime et de pouvoir nous dire : En le servant, nous avons bien servi la patrie !... » Pendant ce réquisitoire superbe, qui tient toute l'assemblée en suspens, Cavour glisse à l'oreille de son voisin : « Je sais maintenant ce que c'est que la véritable éloquence. » Puis, toujours pratique, il ajoute : « Si je mourais demain, voilà mon successeur ! »

Obligé de gravir à son tour la tribune, le héros-démagogue s'empêtre dans ses phrases laborieuses et mal apprises. Au désespoir de ses partisans qui ont envahi les tribunes, il ne sait ni s'exprimer ni se taire. Il se ressaisit néanmoins assez pour couvrir d'injures « l'homme qui l'a fait étranger à l'Italie, le misérable qui a vendu Nice et la Savoie à Napoléon » !

Quand la tempête déchaînée par ces derniers mots s'est un peu calmée, le Premier ministre, qui, sous ce flot d'insultes, est devenu soudain affreusement pâle, répond : « Je sais qu'il y a un abîme ouvert entre le général Garibaldi et moi. J'ai accompli un devoir douloureux, le plus douloureux de ma vie, quand j'ai conseillé au Roi d'approuver la cession de la Savoie et de Nice à la France. Par la douleur que j'en ai ressentie, je comprends celle que doit éprouver le général Garibaldi, et, s'il ne me pardonne pas cet acte nécessaire, je ne lui en fais pas un reproche... » Puis, s'élevant bien au-dessus des antagonismes personnels, il esquisse magistralement les grandes lignes de sa politique. Une motion, qui s'inspire de ces idées, clôt le débat.

III

Mais, dans les jours suivants, Cavour témoigne une lassitude extrême. Le 26 mai, il dit à son ami, le comte de Salmour, qui s'inquiète de sa pâleur terreuse : « Je ne me sens pas bien. Depuis cette horrible dispute avec Garibaldi, je ne peux pas me remettre... N'importe ! Il faut que je marche ; le pays a besoin de moi. » Le lendemain et jusqu'au 29 mai, il soutient, au Palais Carignan, plusieurs discussions très

vives sur la politique intérieure et la réforme douanière.

Dès lors, son état s'aggrave rapidement : fièvre intermittente à grandes oscillations, douleurs abdominales, vomissements biliaires, agitation avec délire, algidité des membres, tous les symptômes du paludisme pernicieux. Il a déjà souffert plusieurs fois de ce mal, dont il a contracté le germe dans les rizières de Léri, et son vigoureux organisme en a toujours facilement triomphé. Mais aujourd'hui, sa résistance physiologique est épuisée par trois années d'un travail prodigieux, vrai travail herculéen..., dont il s'est trop souvent reposé dans les bras d'Omphale.

Le 5 juin au matin, sa nièce de prédilection, la marquise Alfiéri, dont il exige la présence continuelle à son chevet, lui dit : « Mon oncle, le Père Giacomo est venu prendre de vos nouvelles. Désirez-vous le recevoir un instant? » Il la regarde fixement ; il a compris : « Fais-le entrer. » Puis il demande qu'on le laisse seul avec l'ecclésiastique.

Ce Père Giacomo, de l'ordre franciscain, est le curé de l'église Sainte-Marie des Anges, paroisse de Cavour. Son entrée dans la chambre du moribond va dresser, devant sa conscience de prêtre, un problème de la plus solennelle gravité ; car non seulement Cavour a cessé toute pratique religieuse depuis sa jeunesse ; mais encore, le 25 mars 1860, il a été frappé d'excommunication majeure par le Souverain Pontife, avec « tous les auteurs, promoteurs, conseillers ou complices de l'attentat commis contre le Saint-Siège par l'usurpation des Romagnes ».

Le Franciscain est d'ailleurs préparé au drame intime qui va se jouer entre l'agonisant et lui. C'est en 1856, que Cavour lui a fait promettre de l'assister *in articulo mortis*. Ce jour-là, le comte de Salmour, entrant chez son ami, l'a trouvé singulièrement alerte et joyeux : « Camille, pour être aussi guilleret ce matin, il faut que tu aies fait une bien bonne affaire. — Oui, la meilleure affaire de ma vie. Je viens d'avoir la parole de mon curé, le Père Giacomo, que, si je l'appelle à mon lit de mort, il viendra m'administrer les sacrements, sans exiger de moi rien que je ne puisse pas consentir avec honneur. — Ah çà ! tu te moques de moi. Tu es sain, robuste, dans la fleur de l'âge ; tu as bien le temps de prendre tes précautions religieuses. — Non, je ne me moque pas de toi. Mais je

ne veux pas qu'il m'arrive comme à notre pauvre Santa-Rosa, auquel on a refusé la sépulture chrétienne, parce qu'il n'a pas voulu signer une rétractation de son rôle dans le vote des lois ecclésiastiques, rétractation qu'il jugeait contraire à son honneur. Je ne veux pas m'exposer à un pareil scandale : je suis catholique, je veux mourir dans ma religion. Et puis, n'oublie pas que ma grand mère appartenait à la famille de saint François de Sales... Maintenant me voilà tranquille. Mon curé est un saint et digne homme : il tiendra sa promesse. Et c'est pourquoi tu me vois si guilleret ce matin ! »

Resté seul avec Cavour, le Père Giacomo le confesse, l'absout et lui donne le viatique, sans avoir exigé de lui aucun désaveu des sacrilèges qui lui ont mérité l'excommunication.

Pour sa conduite en cette circonstance, le Franciscain sera aussitôt mandé à Rome, où Pie IX, si paternel d'habitude, lui reprochera durement de n'avoir pas imposé à son pénitent une rétractation péremptoire, avant de l'unir à Jésus-Christ. Mais, avec une inflexible fermeté de caractère et de principes, l'humble moine déclinera de se disculper, en invoquant le sceau infrangible de la confession. Traduit le lendemain devant les inquisiteurs du Saint-Office, il persévérera dans son attitude courageuse; il refusera obstinément d'expliquer les lumières intérieures qui l'ont éclairé, lorsqu'il a concédé au mourant la remise de ses fautes, lorsqu'il a proféré sur cette âme en partance l'ordre de Dieu. Le procès n'ira pas plus loin. Par mansuétude et peut-être aussi *ad evitandum scandalum majus*, le terrible tribunal permettra au Père Giacomo de rentrer à Turin, en le déclarant toutefois indigne d'exercer à l'avenir le ministère paroissial.

Mais Cavour, à quels sentiments a-t-il obéi, quelles étaient ses dispositions intimes, quand il a fait appeler à son chevet le curé de Sainte-Marie des Anges?

Sans vouloir pénétrer un secret que le Franciscain, — qui en fut somme toute le seul dépositaire, — a refusé de livrer au Pape, l'historien et le moraliste ont le droit de se poser la question, comme ils se la sont déjà posée d'ailleurs pour la confession *in extremis* d'un autre excommunié, non moins illustre, la confession de Talleyrand. Pour celle-ci, on est édifié aujourd'hui ; on sait tout le manège d'atermoiements, de finasseries, de subterfuges, auquel recourut le grand comédien avant de

consentir à signer « le traité de paix que lui faisait offrir le Roi miséricordieux de l'univers ». Chez Cavour, rien de pareil : la franchise, la sincérité mêmes. D'abord, il faut observer qu'il n'a pas attendu la dernière minute pour se préoccuper de ses funérailles. C'est en 1856 que, selon le mot de Salmour, il a pris « ses précautions religieuses », donc à une époque où il est dans la pleine intégrité de son libre arbitre, dans le plein épanouissement de ses facultés. Quant à ses croyances positives, on peut suivre, depuis sa jeunesse et surtout depuis son premier voyage à Paris en 1835, l'émancipation graduelle de sa pensée; on s'aperçoit bientôt que les dogmes ne l'intéressent plus : il ne cessera pas néanmoins de considérer le christianisme comme la satisfaction la plus haute et la plus efficace des instincts religieux que l'homme porte en soi, comme un principe essentiel de civilisation pour les peuples et de soutien moral pour les individus. En résumé : un scepticisme indulgent et sympathique.

Voilà, semble-t-il, quel devait être l'état de son âme, à l'instant où le Franciscain est entré dans sa chambre.

Sur le point spécial de la rétractation, que s'est-il passé entre eux? On ne le saura jamais. On peut douter cependant que le Père Giacomo ait essayé d'imposer à son pénitent une condition qu'il savait repoussée d'avance; on peut même croire que, s'il l'a tenté, il n'a rien obtenu. En effet, les sacrilèges qui ont motivé la terrible bulle du 25 mars 1860, Cavour ne les a pas commis dans un intérêt personnel, dans un esprit de lucre, de concupiscence ou d'ambition, — ce qui fut le cas de Talleyrand. Si le ministre de Victor-Emmanuel n'a pas reculé devant les foudres vaticanes, c'est par une considération qui à ses yeux primait toutes les autres, c'est dans l'intérêt supérieur de la cause à laquelle il a voué toute son âme et toute sa vie, — la cause italienne. Là-dessus, Cavour ne pouvait ni céder ni transiger, parce que sa foi patriotique dépassait de beaucoup sa foi religieuse, parce que sa vraie religion, c'était sa patrie. Même au prix d'avantages éternels, il ne pouvait se rétracter. Il fait penser à ce rude Janséniste qui, sommé de souscrire à une capitulation doctrinale, répondait : « Vous me menacez de m'interdire les derniers sacrements, si je ne rends un témoignage que je crois faux... Que m'importe de mourir pauvre, puisqu'un trésor m'attendra dans mon sépulcre! »

A peine le mourant a-t-il reçu le viatique, on lui annonce le Roi. Il se redresse autant qu'il peut sur son lit : « Ah ! Sire, que de choses j'aurais à vous dire, que de papiers à vous montrer !... Mais je suis trop malade... » Il s'excite néanmoins à parler d'affaires courantes. Victor-Emmanuel, très cordialement, — car il est très ému, — abrège l'entretien.

Demeuré seul avec son frère, sa nièce et quelques intimes, Cavour continue de parler gravement, comme si toute son œuvre se déroulait devant lui, comme s'il récitait son *Nunc dimittis servum tuum, Domine* : « L'Italie est presque faite. Il n'y a plus ni Lombards, ni Piémontais, ni Romagnols, ni Toscans; nous sommes tous Italiens. Mais il y a encore les Napolitains. Beaucoup de corruption dans leur pays! Ce n'est pas leur faute, ils ont été si mal gouvernés. Il faut maintenant les éduquer, les moraliser, leur apprendre la liberté. Surtout, pas d'état de siège, pas d'état de siège !... Ce brave Garibaldi, je ne lui garde pas de rancune. Il veut aller à Rome et à Venise; mais moi aussi !... Quant au Tyrol et à l'Istrie, c'est une autre affaire; ce sera pour une autre génération. Nous avons fait bien assez, nous autres; nous avons fait l'Italie. *Si l'Italia è, la cosa va...* »

Cependant ses forces tombent tout à coup; sa voix ne s'entend presque plus. Son vieux domestique, effrayé, en fait naïvement la remarque : « La voix de M. le comte baisse. Quand M. le comte cessera de parler, il cessera de vivre. »

Le 6 juin, vers cinq heures du matin, après avoir reçu l'extrême-onction, il devient glacé; il a cependant toute sa connaissance. Une dernière lueur passe dans ses yeux, qui se tournent vers sa nièce. Il l'embrasse à deux reprises : « Adieu et merci encore, chère petite ! » Puis, s'adressant au Père Giacomo : « *Frate, frate, libera Chiesa in libero Stato!* » A six heures trois quarts, il expire.

IV

Dans l'admirable XIIe chapitre des *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, Montesquieu, exposant « l'état de Rome après la mort de César », nous convie à méditer l'avantage que ce serait pour les grands acteurs de la scène publique, s'il leur était loisible « de faire finir la pièce qu'ils

jouent dans le monde, à l'endroit où ils veulent ». Et il explique ainsi que tant de Romains illustres aient recouru au suicide. Cavour aimait trop la vie pour la quitter de lui-même, et c'est elle qui l'a quitté, sans lui laisser le temps d'achever son œuvre. Il est mort avant le cinquième acte; mais il en avait si fortement conçu et charpenté le scénario, que la représentation s'est poursuivie jusqu'à la fin comme si le protagoniste avait continué de mener le jeu.

Un an après sa brusque disparition, une femme de haute intelligence et qui lui était liée par le plus noble attachement, la comtesse de Circourt, écrivait à Nigra : « En revenant par la pensée sur les temps qui ont immédiatement suivi ce coup si cruel, en comparant la situation où cette catastrophe a placé l'Italie avec la situation présente des affaires, on découvre que les succès les plus extraordinaires et les plus décisifs que M. de Cavour ait remportés sont l'œuvre de *son génie survivant à son existence terrestre*. C'est à cette mesure seule qu'on peut reconnaître les dimensions de cette grande figure historique. Les œuvres des hommes vulgaires ne durent même pas autant qu'eux; une combinaison adroite leur donne un triomphe momentané; des circonstances défavorables les mettent en ruine. Le comte de Cavour continue à diriger les destinées du pays qu'il a presque miraculeusement rappelé à la vie politique. L'impulsion imprimée par sa main conserve encore sa puissance. »

Les héritiers de sa tâche, Ricasoli, Rattazzi, Minghetti, La Marmora, n'ont réussi, en effet, que dans la mesure exacte où ils se sont inspirés de son programme et de ses méthodes. Ainsi, pour Rome, la fameuse convention du 15 septembre 1864, qui retentira dans le monde comme le glas de la royauté pontificale, n'est qu'une paraphrase des stipulations négociées par Cavour, la veille de sa mort, en vue d'amener le retrait des troupes françaises. Pour Venise, l'exemple n'est pas moins frappant. C'est en 1866, au lendemain de Sadowa et par le concours de la Prusse, que l'Italie obtiendra la Vénétie. Or, dès 1858, Cavour affirmait : « L'alliance de l'Italie et de la Prusse est gravée en lettres d'or sur le livre de l'histoire future. » Deux ans plus tard, à l'époque de Castelfidardo, il accentuait son affirmation : « L'indépendance de l'Italie et celle de l'Allemagne se supposent implicitement l'une l'autre, car elles sont

les deux pierres angulaires du nouvel édifice européen. » On voit déjà s'esquisser dans ces lignes la coalition prusso-italienne du 8 avril 1866,... que d'ailleurs Napoléon III encouragera fiévreusement, par tous les moyens, comme s'il craignait de manquer Sedan!

L'Italie se serait-elle faite sans Cavour? De même s'est-on demandé parfois si la Révolution d'Amérique aurait abouti sans Washington. Ce n'est pas moins que la question de savoir ce que vaut l'effort personnel dans le gouvernement des sociétés humaines, ce que peuvent l'initiative, l'intelligence, la volonté, l'audace, le génie d'un homme, aux prises avec le mécanisme infiniment complexe des forces mystérieuses qui mènent le monde. Quand Tolstoï nous dépeint les grands dramaturges de l'histoire comme des fantoches, des pantins, des esbrouffeurs, « n'ayant aucune action sur la marche irrésistible des faits », ce n'est évidemment qu'un paradoxe. Mais, à l'inverse, Richelieu n'exagérait-il pas singulièrement l'efficacité de cette action individuelle et ne méconnaissait-il pas un peu trop le cours naturel des choses, quand il déclarait de sa haute voix tranchante : « Si l'on avait emprisonné Luther dès qu'il commença de dogmatiser, on aurait évité la Réforme »?

Certes, nul ne s'aviserait de soutenir que Cavour a été l'unique artisan du *Risorgimento*. Préparée de longue date, couvée durant des siècles dans le sein des masses populaires, annoncée depuis Dante et Pétrarque par tous les penseurs et les poètes, la résurrection italienne fut éminemment un phénomène collectif de la conscience nationale. Mais il n'était pas écrit au livre du Destin qu'elle s'accomplirait à l'heure et dans les formes où elle s'est accomplie sous l'impulsion de Cavour. Loin de là! Si l'organisation et la conduite du mouvement libérateur étaient restées aux mains des sectes révolutionnaires, le drame national se serait poursuivi dans l'incohérence et la stérilité. Le dénouement ne serait peut-être survenu que vingt années, trente années plus tard, après combien de révoltes inutiles, combien d'émeutes et de conjurations étouffées dans le sang! Au contraire, du jour où Cavour prend le gouvernail, tout change, et la politique intérieure et la politique étrangère. Le patriotisme italien se discipline sous la bannière de Savoie; un esprit nouveau l'inspire : plus de dissidence, plus d'éparpillement, plus de chimère; une action ordonnée, consé-

quente, réaliste. Dès lors, on voit les événements décisifs surgir et se succéder avec une logique inflexible, comme s'ils se déclenchaient les uns les autres. Et ces événements s'appellent tour à tour l'envoi d'un corps expéditionnaire en Crimée, le Congrès de Paris, l'entrevue de Plombières, l'alliance franco-piémontaise du 28 janvier 1859, Magenta, Solférino, le traité de Zurich, l'annexion des Duchés, de la Romagne et de la Toscane, l'entrevue de Chambéry, Castelfidardo, Naples, Palerme et pour finir, la proclamation du Royaume d'Italie. Dans cet engrenage merveilleux, comment ne pas reconnaître la main agissante et la pensée conductrice?

Si l'on cherche à se rendre compte des moyens personnels qui ont permis à Cavour d'obtenir de pareils résultats, on voit que c'est surtout l'union de facultés qui sont en général incompatibles, pour peu qu'elles soient accentuées, par exemple : l'audace et la prudence, la souplesse et l'opiniâtreté, l'énergie impétueuse et la grâce persuasive, le calcul méthodique et l'anticipation divinatrice, l'intelligence aiguë et le souffle puissant, l'imagination la plus vive et la raison la plus froide, une égale aptitude à comprendre les idées générales et les faits positifs, les intérêts matériels et les passions publiques. C'est ainsi qu'il a pu être à la fois un homme de crise nationale et un homme de gouvernement régulier. Aucun rang ne prime le sien, dans la hiérarchie supérieure des hommes d'État.

MAURICE PALÉOLOGUE.

MŒURS DU JOUR

SUR LES ROUTES

X [1]

Qu'on nous explique un grand mystère.

Vous allez voir un camarade : « Ah, vous dit-on chez lui, monsieur vient de partir pour l'Auvergne, en automobile : il ne reviendra pas avant une quinzaine! » Vous vous rendez chez Mme Z., à son jour : « Madame a suspendu ses réceptions pour quelques semaines; elle fait un tour en Hollande. » Un vieil oncle vous reste : vous déjeunerez avec lui, du moins... Mais non! « Comment, répond sa fille au téléphone, vous ne saviez pas que papa visite l'Alsace?... » Et il en va partout ainsi : votre amie intime roule vers la Provence, elle a quitté Paris hier sans crier gare, le général est à Venise, la princesse en Égypte, maître Y. en Turquie, la petite W. en Normandie, etc...

Cependant, lundi dernier, vous avez rencontré votre ami aux courses, Mme Z. dans un thé, votre vieil oncle chez le libraire, votre amie intime au théâtre, vous disputiez d'archéologie avec le général, de politique avec la princesse, d'armements avec maître Y., et la petite W. vous confiait les secrets de son âme désespérée, prête à la retraite et mûre pour le couvent... Et mardi prochain, sinon l'autre, vous savez bien que

(1) Voyez la *Revue*, 1er mai 1925 — 1er mars 1926.

vous les retrouverez tous aux courses, chez le libraire, au théâtre, à dîner, dans les mêmes restaurants, dans les mêmes salons, à l'ombre des mêmes paravents.

Quel est donc ce mystère? Tout le monde voyage, et tout le monde est là. On reçoit des cartes postales, datées d'Espagne, au courrier du matin; et le soir, la personne qui vous les envoyait applaudit une revue dans un music-hall parisien, non sans vous adresser de loin le sourire le moins étonné. Les gens parcourent-ils le monde sur le tapis enchanté des contes orientaux, ce tapis qui va plus vite que la pensée, et la pensée d'une canaille encore, dont nul scrupule n'alourdit les sauts?... Ou bien ne demeurent-ils jamais que dix minutes dans les endroits vers lesquels ils se sont envolés un beau matin, soit en chemin de fer, soit en auto?... Ou bien plutôt, nous en content-ils, et se cachent-ils tout bonnement durant le temps qu'ils se disent en voyage, alors qu'un complice jette pour eux des cartes et des lettres dans les postes lointaines?... Ou bien encore ils s'ennuient dès qu'ils sont arrivés, et reviennent au plus vite, puis s'ennuient de nouveau une fois revenus, et les voilà repartis?...

Il y a là un vrai problème. La meilleure solution en doit être la dernière, à savoir l'ennui; peut-être en effet nos concitoyens s'ennuient-ils beaucoup aussitôt qu'ils s'arrêtent; peut-être la véritable volupté du voyage consiste-t-elle à changer de place, à rouler... Ce qu'il y a de certain en tout cas, c'est que l'humanité contemporaine ne saurait plus rester en place. Elle est nomade, elle a, comme on dit, « la bougeotte ». Nous ne pouvons pourtant nommer cela la danse de Saint-Guy, le terme serait plus élégant, mais ferait frissonner... A la bonne franquette, disons « bougeotte », si tout va sans accroc, tant sur la route que sur le rail; lorsque l'auto donnera contre un mur ou que le train aura sauté dans la rivière, nous parlerons alors de danse de Saint-Guy. La bougeotte est la danse de Saint-Guy des gens bien portants.

Que chacun éprouve ainsi cette furie ambulatoire, il en faut certainement trouver surtout la cause dans le développement merveilleux de l'automobile. Qui n'a pas au moins sa petite voiture? Le boucher conduit la sienne, bien entendu, et aussi le crémier, le fruitier, etc. La blanchisseuse se fait une tirelire, afin de se promener cet automne en sa camionnette.

Dans la nuit des temps, on n'avait pas honte, lit-on dans les manuels, de diviser la France en castes, reconnaissables — quelle horreur gothique! — au costume : la noblesse portait l'épée, les magistrats s'habillaient de noir, les médecins allaient en robe, la bure convenait aux rustiques. Aujourd'hui, cependant, rien n'a changé : la nation se sépare nettement en bourgeois et en vilains, les premiers étant pourvus d'une auto, quand les seconds n'en ont point. Bref, le « monsieur » commence à la voiturette : au-dessous, cela n'a pas de nom. Quelques originaux se contentent bien des taxis ou du métro, même s'ils pouvaient à la rigueur s'offrir une « petite conduite intérieure », comme tant d'autres, en se privant de tout plaisir et en rognant sur le reste : mais voyez, en ces isolés, des poseurs, des espèces de vilains de luxe.

En réalité, des nuées d'automobiles s'abattent comme des sauterelles sur tous les chemins de France, par les beaux dimanches. Plus ces véhicules sont petits, plus ils font de bruit, plus ils se ruent en effrayants zigzags de la droite à la gauche des routes; et ils ne le cèdent en calamité qu'à ces énormes chars-à-bancs menant tout l'été des bandes d'incendiaires, qui vont, non sans méthode, brûler nos belles forêts, une par une et canton par canton, en faisant patriarcalement la cuisine au creux des taillis, ou en jetant avec une gracieuse nonchalance leurs cigarettes parmi les herbes sèches.

Au-dessus, pour ainsi dire, de ces énormes charrettes tonitruantes autant qu'épouvantables, chargées jusqu'aux bords de Huns et Vandales, au-dessus des petits tacots, pétaradant et terribles, les grandes autos paraissent survoler la route. Elles enlèvent des touristes vers les quatre points de l'horizon, et se suivent, aux jours de fête, comme les tourbillons de fumée au-dessus d'un paquebot. On croirait que toute la population des villes s'enfuit par files ininterrompues : ce sont les citadins qui s'abandonnent aux accès chroniques et aigus de leurs instincts migrateurs.

Et plus loin encore que nos routes nationales, au delà des monts et des frontières, voici bien d'autres migrations encore; les longs trains étincelants de lumière emmènent chaque nuit et chaque jour les fidèles qui retournent une fois de plus en Italie, les curieux qui vont en Espagne et en Hollande, les habitués qui ont à faire leurs emplettes en Angleterre, les poètes

qui gagnent l'Orient des Mille et une nuits, ou rêvent aux hublots à travers lesquels ils verront demain jouer les mouettes légères. La moitié de notre société voyage, ou voyagera, ou se prépare à voyager, — et surtout raconte qu'elle a longuement, délicieusement voyagé. Notre charmant Abel Bonnard le disait un jour : « Il faut qu'on soit arbre ou pirogue. » Que de pirogues dans le vaste monde!... C'est fort heureux, d'ailleurs, pour la conversation : plus d'un oiseux qui n'aurait pas grand chose à conter, répète sans trêve ses récits de voyage, et guide infatigablement son petit bateau, sa pirogue enfin, parmi les entretiens de salon. A la longue, on le connait pour une fameuse utilité, bien agréable pour les soirées un peu longues et les dîners de gala, et en somme on se l'arrache, il est nourri.

L'habitude de voyager est devenue telle qu'il règne une espèce de bon ton dans les wagons-lits ; nous ne parlons que de ceux-là, car « on » accomplit en auto, cela va de soi, tout trajet inférieur à une journée de chemin de fer. Connaissez-vous quelqu'un qui prenne le train pour aller au Havre ou à Tours?... Quelles relations avez-vous donc?

Il s'est établi, disons-nous, une manière de bon ton, une sorte de bel air dans les grands wagons filant vers les Alpes, les Pyrénées, les neiges ou l'Océan. Il y a, en définitive, un art du voyage en chemin de fer : on doit savoir s'habiller avec talent, se tenir comme il faut, dire ce qu'il est convenable de dire, etc. C'est ainsi, par exemple, qu'une femme aura bonne grâce à encombrer sa cabine d'une foule de sacs, aussi petite qu'elle voudra ; tandis qu'un monsieur qui sait voyager, au contraire, n'a guère avec lui que deux valises : et, néanmoins, tout ce qui sort de ces colis magiques est surprenant, depuis tout un équipement pour la nuit jusqu'à un véritable campement de réserve, croirait-on, pour le cas ou l'on arriverait, privé de ses malles, dans l'île de Robinson.

Il en sort même des livres en bon nombre, et force magazines (dont plusieurs en anglais, par convenance, et à cause des voisins). Non qu'un voyageur expérimenté lise pour passer le temps ; cela ne se fait guère, de lire, ou, en tout cas, cela ne doit durer qu'un instant. On regarde un peu les images, on coupe quelques pages avec négligence... et puis on laisse tout ça là pour aller fumer et rôder dans le couloir, d'un air impas-

sible, ou prendre le thé au wagon-restaurant, d'un air encore plus digne et froid ; à moins encore que le voyageur élégant ne contemple vaguement les contrées qu'il traverse, sans que sa physionomie s'en anime davantage et, finalement, qu'il s'endorme, toujours noble et imperturbable, voire un peu hautain. La moindre conversation exubérante, le moindre rire bruyant dans les cabines, ainsi que les témoignages exagérés d'admiration ou de désappointement devant les sites aperçus au passage, voilà qui marque mal, tout à fait mal. Et cela peut durer deux jours, trois jours ainsi... Répétons-le, voyager en train de luxe est un art.

Au wagon-restaurant, mêmes nuances dans la tenue. Et attention!... car si Louis XIV prenait publiquement ses repas sous les yeux de ses courtisans, chacun mange peut-être au restaurant devant l'Europe assemblée; qui sait s'il n'y a point là un représentant de tous les pays figurant au traité de Versailles, pour guetter de quel air le Français manie sa fourchette et son couteau, — par l'extrême bout du manche, bien entendu ! — les dépose ensuite sur son assiette, — sans les croiser, surtout ! — accepte ou refuse un plat, etc?... Allons, il y a non seulement un art, mais une responsabilité nationale dans le voyage de vingt-quatre heures et au delà.

Il est vrai qu'on y peut voir aussi comme une petite patrie ; les gens qui voyagent souvent, et loin, en viennent peu à peu à se connaître confusément les uns les autres, à se reconnaître au moins. Ceux qui vont à Venise, à Florence, à Rome ou au Caire forment une bourgade ambulante, où l'on se salue, où l'on n'ignore ni le nom de chacun, ni sa fortune, ni ses alliances, ni ses amours, ni ses habitudes, pourvu que celles-ci prêtent à sourire, ou à se fâcher. A Venise, notamment, hormis la grande saison du Lido, on vit vraiment dans un village, somptueux certes, et composé de palais sans prix, pourtant un vrai village italo-franco-anglo-américain, sans parler de quelques autres nations encore, dont les habitants choisis se retrouvent annuellement, dont on sait quels sont les plus anciens, les notables, les douairières, les seigneurs, le sénéchal et le bailli.

On se dira très bien chez Ritz, par exemple :

— Venez donc dîner tel jour de la semaine prochaine ;

mais pas plus tard que dix heures, à cause du service...

— A Paris ?

— Mais non, là-bas, voyons !...

— A Venise ?... Oui, au fait !... Eh bien ! entendu.

Une certaine société, du reste opulente et la meilleure, est réellement nomade. Elle flotte, de l'hôtel *Excelsior* ici au *Carlton* de l'autre côté de l'eau, ou au *Savoy* par delà les monts. Il n'y a pas jusqu'à ses galanteries et commérages qui ne soient internationaux. Tenons cette foule toujours en mouvement pour une sorte de bonne compagnie errante. Nous ne pourrions affirmer qu'elle vient régulièrement en Provence, aux fêtes des Saintes Maries, avec les autres bohémiens ; leurs roulottes, en ce cas, seraient pour le moins construites en acajou précieux, bois des îles et citronnier, et c'est dans des marmites en or que ces tziganes milliardaires et gypsies emperlées mettraient leur soupe à mitonner.

Encore une fois, cependant, il ne s'agit là que des seigneurs jamais fixés et des princesses vagabondes. Tout le monde ne voyage point de la sorte à l'état normal, tout le monde non plus ne va pas si loin : en revanche, tout le monde se trouve continuellement sur la route, mais en auto, et pour accomplir des randonnées de Pâques à travers les provinces, ou de petits tours dominicaux aux environs des villes, entre dix et cent lieues... Et c'est ici que nous attendons l'homme heureux qui croit au progrès perpétuel.

Quelle bonne fortune sans pareille ce fut en effet, pour ce nouveau Pangloss, que l'invention de l'automobile ! « Enfin, songea-t-il, voici donc que les gens vont sortir de chez eux. Enfin, ils vont connaître d'autres décors, et surtout d'autres humains que ceux de leurs quartiers ou de leurs mondes fermés. Ils s'instruiront, gagneront de l'expérience. En même temps que s'agrandiront leurs cervelles, leurs âmes aussi vont s'ouvrir à la sympathie universelle, à la tendresse envers les humbles qu'ils ignoraient trop, mais rencontreront désormais partout, à l'humanité... » Vous savez que presque toutes les idées un peu vagues finissent par ce mot-là.

Hélas ! si notre homme heureux veut bien prendre la peine d'observer aujourd'hui nos touristes voués à l'automobile, — sauf exceptions, parbleu ! — combien ne se trouvera-t-il pas étonné ! Loin que ceux-ci aient acquis un soupçon de philosophie, et la

moindre notion psychologique nouvelle à parcourir sans trêve les routes après les routes, ils n'ont positivement pas changé : ils sont tout aussi enfermés en leurs univers resserrés, et ne renouvellent pas plus que naguère leurs idées prises toutes faites à Paris et emportées avec eux, bien rangées, bien pliées, serait-on tenté de dire, dans leurs nécessaires de voyage. Ils ont beau se rendre éperdument vite en toutes les villes de France, croyez-vous qu'ils y daignent regarder la société, causer avec d'autres personnes que l'hôtelier ou l'homme du garage? Ils n'ont pas le temps, il leur faut repartir au plus vite. Et quand ils traverseraient comme la foudre des campagnes sans nombre, en adresseront-ils pour cela davantage la parole aux paysans, les apercevront-ils seulement? S'ils les écrasent, oui; mais autrement, ils n'ont pas le temps. Le promeneur automobiliste passe par-dessus les contrées : il ne les connaît pas plus qu'un aéronaute ne connaîtrait Paris s'il l'avait seulement survolé en dirigeable, et fût-ce chaque jour, mais sans y être jamais descendu.

C'est un curieux spectacle que le passage d'une vaste et splendide automobile, par un radieux jour de printemps, au milieu d'un pays plein de grâce. Dans la voiture se trouvent des Parisiens, le père, la mère, la jeune fille, des enfants, tout cela emmitouflé dans des manteaux parfaits. On remarque qu'il y a en outre, en chaque coin et recoin du véhicule, tels et tels bons coffres en cuir contenant victuailles et bouteilles, cartes, bibelots de secours, miroirs, et que sais-je encore pour la toilette d'un après-midi tout entier. Ils n'ont besoin de rien, ces gens, ils auront tout sous la main jusqu'à la nuit venue, jusqu'à leur retour au logis enfin : leur auto, c'est comme une petite île particulière qui passe, absolument séparée de la route immobile, du décor stable, et entourée non plus d'eau, mais d'air, ainsi que suivie par une trombe de poussière.

Autour d'eux, voici des bêtes qui s'effraient, deux femmes qui causent sur le chemin, leurs brouettes posées. Un vieux, plus loin, taille une haie, un gamin ramène un fagot. Si c'est en forêt, des bûcherons enchaînent à grand bruit, là-bas, un tronc d'arbre sur leur charrette; ou bien des oiseaux chantent, un lapin traverse la route...

Cependant l'automobile va toujours. Graves et nonchalants, les enfants bien mis laissent errer leur regard, du haut de leur

royaume roulant, sur ces humains à peine aperçus, et qu'ils ne reverront jamais. Et de même font leurs parents : qu'y a-t-il de commun entre des terriens qui vivent enracinés sur le sol, les deux pieds retenus par les ronces ou englués dans les ornières, et les habitants d'un météore qui disparaît aussitôt qu'entrevu, ne laissant même pas un souvenir derrière lui, sinon une poule aplatie ou un lapereau moulu ?... Ce sont là deux races bien différentes. On ne leur croirait seulement pas les mêmes poumons pour respirer, ni les mêmes jambes pour marcher, les mêmes mains dont ils se servent pour manger, — sinon, hélas! pour déposer dans l'urne un bulletin de vote... En vérité, non, l'automobile n'aura point contribué à rapprocher les hommes, non plus qu'à développer beaucoup l'instruction sociale des touristes.

Toutefois, ceux-ci auront vu, — à vol d'oiseau, — des paysages en nombre infini. S'ils ont de la mémoire, des tableaux mouvants doivent se dérouler délicieusement en leurs souvenirs : et il dépend d'eux que ces souvenirs, dès lors, leur suggèrent des pensées ingénieuses et des propos heureux. Que les femmes le sachent bien, en tout cas : si elles sont jolies, elles le paraîtront davantage encore chaque fois qu'elles nous diront : « En traversant la Bretagne, un soir, au crépuscule.. Il faisait si beau, ce mois-là, en Lorraine!... Je longeais le mur d'un grand parc, au pays de Sylvie : mon cher, un silence, un parfum !... »

Vous mentez effrontément, madame, puisque vous ne pouviez pas plus entendre le silence que goûter le parfum en votre voiture furieuse ; mais vous avez bien raison, car notre imagination ne demande qu'à vous prêter les séductions de tous les pays qu'il vous plaira. La vie quotidienne n'est point déjà si drôle : nous l'ornons comme nous pouvons, et de tous les charmes possibles. Une femme se ferait même tort en se privant de nous raconter bien d'autres voyages encore ; il nous sera doux de nous la figurer devant la mer qui pleure les Sirènes, ou bien au pied des Pyramides, ou à travers la jungle hérissée, ou dans les îles aux fleurs énormes. Qu'elle ne se gêne donc pas! Pourquoi tant de personnes distinguées prennent-elles la peine de voyager fort loin, sinon quelquefois par convenance pure, et parce que c'est très bien porté?... Bah! autant faire une cure aux champs, et dire qu'on revient de

je ne sais où ; la formalité se trouve accomplie à beaucoup moins de frais, et s'il s'agit d'une très jolie femme, encore un coup, notre imagination fera le reste, par complaisance et délectation.

Mais que bénie soit l'automobile, en tout cas, et bienvenue la « bougeotte » universelle, et remercions grandement les touristes, tant de Pâques que de tous les dimanches, si peut-être on leur doit, jusqu'à un certain point, le renouveau de la cuisine en France !... Outre nos hôtels provinciaux, qui certainement sont beaucoup plus soignés depuis un quart de siècle, on ne saurait douter que l'on ne mange bien mieux un peu partout. Les moindres restaurants des villes où l'on s'arrête et des « provinces d'art » se sont piqués d'honneur, ou plutôt de concurrence ; tant il y a qu'on a vu de toutes parts fleurir des réputations culinaires au hasard des routes, et ressusciter à grand fracas les plats locaux, et s'épanouir enfin merveilleusement sur nos terroirs une cuisine décentralisée. L'illustre *Club des Cent*, et autres académies errantes de gastronomie, auront travaillé sans merci à cette triomphante renaissance de notre table nationale.

Jusqu'aux femmes qui se félicitent aujourd'hui non seulement de s'entendre en cuisine, mais encore de la savoir faire au besoin, comme de goûter les vins avec compétence, et mieux, avec art. Comme il nous semble loin, le temps qu'une dame se croyait plus dame encore, et vraiment née de la plus fine race, par ce seul fait qu'au début d'un grand dîner, elle jetait d'un air dédaigneux et distrait ses gants dans son verre !... Ce n'était pourtant qu'il y a quelque trente années. A présent, si elle préférait ne boire que de l'eau, elle glisserait plutôt à l'oreille de son voisin de table : « Que voulez-vous, je n'aime que tel bordeaux de 1914 ; or, je sais qu'ils n'en ont point de cette année-là, dans cette maison... »

De même pour les plats, une raffinée dirait volontiers : « Il fallait en cette sauce du marsala Florio : on y a mis un marsala quelconque, c'est manqué... Si l'on avait usé d'un feu de brindilles un peu plus sèches, et que l'on eût tourné la broche moins vite... » Et l'on prétend que les vertus ménagères se perdent en France !

Qu'on se rassure, pourtant : nous n'allons point tomber ici

dans cette espèce de lyrisme alimentaire qui est devenu à cette heure un véritable genre littéraire. De même qu'il existe dans le monde certaine affectation de science gastronomique, dont on se devrait peut-être méfier (combien se contentent chez eux de ratatouilles, qui font la petite bouche dès qu'ils sont à l'auberge !), de même observe-t-on chez maints écrivains sans appétit un dandysme de la gourmandise, et une sorte de panache culinaire. A-t-on remarqué que l'ail surtout anime le courage de quelques-uns, qui s'en déclarent friands comme ils vous lanceraient un cartel ?... L'humanité obéit à des lois mystérieuses.

Quoi qu'il en soit, la résurrection opportune d'un art si traditionnel en France, et qui eut chez nous ses maîtres, — voire ses héros, comme Vatel, — fut évidemment liée à la passion du voyage, au développement de l'automobile, et à cette ivresse que toute notre nation éprouve aujourd'hui à rouler et rouler sans cesse de route en route.

On trouverait encore çà et là, néanmoins, quelques réfractaires, ou enfin quelques bizarres, pour lesquels se promener n'est point courir, quelques factieux, si vous voulez, qui ne possèdent seulement pas d'automobile. Avouons tout, certains de ces malheureux ont même des chevaux : ils sont fous.

Ils mènent cependant aux champs une vie charmante. Rien ne leur échappe. Les saisons naissent sous leurs yeux. Ce sont eux qui s'arrêtent soudain, en plein mois de février, parce qu'au détour d'un boqueteau deux rossignols vocalisent à pleine gorge parmi les branches nues. Eux encore qui, les premiers en avril, voient poindre au verger la neige des arbres, sous le ciel noir : car il pleut, bien entendu. Eux pour lesquels s'ouvriront en confidence, tour à tour, les ayaux, le muguet, les boutons d'or, enfin les marguerites, tandis que les feuilles des violettes deviendront tout doucement énormes, pareilles aux jolies femmes qui grossissent, — pardon ! qui s'épanouissent.

Les touristes éperdus diront ce qu'ils voudront, mais ils ne connaissent point ces secrets-là. Tant pis pour eux !

MARCEL BOULENGER.

CHARLES PÉGUY

ET LES FRÈRES THARAUD

C'est un livre qu'ils nous devaient, qu'ils ne pouvaient pas ne pas écrire, un témoignage, un livre du cœur, un livre qui est eux-mêmes autant que leur ami, puisqu'ils étaient inséparables, Péguy et les frères Tharaud, les frères Tharaud et Péguy (1).

Du plus loin que je me souvienne, je les trouve ensemble dans ma mémoire. Dans ce temps-là, quoique élève d'une autre ménagerie, je fréquentais parfois Sainte-Barbe, où Jérôme préparait sans enthousiasme l'École normale. Je revois encore, un soir, dans le boyau qui servait de parloir, un petit homme bourru et pressé qui rentrait. Il portait une pèlerine et un paquet de livres. Tharaud s'écria : « Voilà Péguy ! » Ce ne fut qu'un éclair, mais pas de doute : c'était le chef. Ce camarade à capuchon, et qui ne payait pas de mine, possédait ce signe magique qu'on appelle l'autorité. Cela ne se discutait pas, ne faisait question pour personne, à commencer par lui. Naturellement, il faisait centre. Il avait son groupe, son clan, et cela résultait d'une opération spontanée, d'une espèce de droit non écrit, d'un pacte qui faisait que l'on était des siens.

Dans notre petit monde de collégiens, Péguy était une manière de célébrité. D'abord, il arrivait de la caserne et avait déjà fait son service militaire. Il était ardemment socialiste et athée, et cependant il brûlait d'un si grand zèle de charité que ses amis dévots (comme cet angélique Louis Baillet, qui mourut moine bénédictin) l'avaient élu pour président de leur confé-

(1) J. et J. Tharaud, *Notre cher Péguy*, 2 vol. in-16 ; Plon.

rence de Saint-Vincent de Paul. On le voyait aux Halles à cinq heures du matin, quêtant pour une soupe populaire du quartier de la Butte-aux-Cailles dont il s'occupait avec le futur religieux · et avant l'heure de la classe, ces deux apôtres avaient déjà traversé tout Paris en poussant devant eux une voiture des quatre-saisons.

Jusqu'à son dernier jour, Péguy conserva ce privilège de n'en faire qu'à sa tête et de tirer de lui-même des résolutions imprévues et toujours radicales, qui de sa part finissaient par nous paraître toutes naturelles. Ah! celui-là avait le don de créer l'événement! Il ne l'attendait pas, il prenait les devants. Ces surprises ne cessaient de nous intriguer tour à tour ou de nous émerveiller. Le mariage de Péguy! La librairie de Péguy! Et cette *Jeanne d'Arc*, cet immense drame injouable en un nombre infini de « journées », et qui comprenait autant de pages blanches que de pages de texte, dont aucune n'était numérotée! On n'avait jamais vu pareil défi au sens commun. On devait comprendre dans la suite que ces pages blanches étaient l'espace que l'auteur accordait au trop-plein de ses idées et laissait à remplir à ses futures rêveries. Et plus tard, la conversion, le catholicisme de Péguy! Cependant Péguy soutenait qu'il n'avait pas changé. Le plus fort, c'est qu'il disait vrai et qu'à travers tout cela, il était toujours le même Péguy.

Ce phénomène, pour parler comme les bonnes gens, personne ne pouvait le comprendre comme Jérôme Tharaud. Les amitiés de Péguy étaient toujours des drames Plus elles étaient passionnées, plus elles étaient vouées aux orages. Jérôme Tharaud a peut-être été la seule exception : il était le seul ami (il l'a dit dans une page charmante) auquel il fût permis de ne pas partager la foi, quelle que fût cette foi, socialiste ou catholique. Jérôme est incapable de feindre. Sa grâce, c'est le naturel, et le naturel l'a sauvé. Et puis Péguy l'admirait pour cette perfection de goût qui, dès le collège, annonçait l'irréprochable ouvrier littéraire Avec son amour du métier, sa piété de l'ouvrage bien fait, Péguy estimait chez Jérôme la probité de l'art, l'excellence de l'outil, la conscience, le jugement infaillible. « Tharaud ne lit pas, disait-il : il entr'ouvre un livre avec le doigt, flaire une minute entre deux pages, et il ne se trompe jamais. » Chose singulière, tout de même! Lui, l'écrivain le plus encombré, dont la phrase charrie tant de graviers, s'obstrue

de tant de bancs de sable, comme c'est curieux de lui voir tant de dévotion pour le talent le plus opposé, ce talent si clair, si décanté, ce style le moins bavard et le moins redondant, cet art si étudié, si savant, si maître de soi (et même, au début, contracté jusqu'à la sécheresse, par horreur de la « littérature »). Mais ce qui n'est pas moins singulier, c'est que Jérôme lui rendait cette admiration : il a toujours su voir ce qu'il y a d'unique dans les broussailles de ce style, les enchantements de cette Sologne de bruyères, d'étangs et de nuages.

Oui, d'une manière inexplicable, ces deux esprits si dissemblables semblaient faits l'un pour l'autre ; le plus curieux est que l'accord dura quand le confident vint à changer. Il était écrit que Péguy ne pouvait se passer d'un Tharaud. Pendant que Jérôme s'en allait à Budapest prêcher La Fontaine aux Hébreux (et découvrait sans y penser la mine orientale, le trésor qui devait alimenter ses songes), la Providence le remplaçait par Jean auprès de Péguy, et Péguy acceptait la substitution : il transportait sur le second Tharaud la tendresse fraternelle et la vieille confiance qu'il éprouvait pour l'autre. Si bien qu'il n'y eut pas d'interruption et qu'en se relayant, en s'y mettant à deux, les deux frères ont tout vu, tout su, appris au jour le jour tout ce que faisait Péguy, tout ce qui arrivait dans la boutique des *Cahiers*, fréquenté tout ce qui a passé par cet étrange endroit.

Il n'en fallait pas moins pour écrire ce livre admirable, ce modèle de biographie où tout est en mouvement, en portraits, en action, où il n'y a pas un arrêt, pas une dissertation, où tantôt Jean, tantôt Jérôme accompagnent leur ami comme s'ils étaient son ombre, marchent à son côté dans la rue, l'escortent à l'École ou chez M. Bergson, entrent aux *Cahiers* sur ses talons, le suivent dans ses courses, l'écoutent songer tout haut, au rythme de son pas militaire, et nous le restituent vivant de pied en cap. C'est ainsi que Tharaud (mettons le singulier pour leur faire plaisir) a réussi cette gageure de faire ces deux volumes consacrés à un écrivain, sans y mettre peut-être trois pages de citations, en écartant tout le déjà vu, tout ce qui a servi, comme s'il n'avait qu'à se baisser pour trouver de l'inédit et couper de l'herbe fraîche là où d'autres avaient passé. Il cueille la tradition sur la bouche des hommes, à l'instant où elle va se durcir et se cristalliser : alors elle devient

livresque et inutilisable. Tharaud éprouve peu d'attrait pour le roman : il a créé un type de livres très personnel, qui tient du voyage, de l'histoire, des mémoires, du poème. On se souvient du *Ravaillac*, de la *Vie de Déroulède*. Le *Péguy* est le chef-d'œuvre de cette trilogie : c'est un portrait où tout est vrai, avec l'émotion du souvenir, une chronique dont l'amitié a fait une légende.

Quelle légende, en effet, quelle surprenante aventure que celle du petit homme à lorgnon et à pèlerine, dont toute l'existence s'est passée, de vingt à quarante ans, sur la colline Sainte-Geneviève, dans un carré de cinq cents mètres, entre la rue Cujas, la rue d'Ulm, la rue de la Sorbonne, et qui, dans cet étroit espace (a-t-il seulement vu la mer, ne fût-ce qu'à Dieppe, par le train de plaisir?) a réussi à mener une si puissante vie de songes! Ce petit théâtre lui suffit pour déployer les ailes à son imagination et donner la mesure de son immense courage. Il se lançait tête baissée dans les difficultés : il les accumulait devant lui à plaisir; loin de les fuir, il prenait sur lui des charges de responsabilités, se mettait sur les bras une famille, des affaires, les embarras d'une boutique, les soins d'un éditeur, d'un correcteur d'imprimerie; il ajoutait, comme Balzac, à son dur métier d'écrivain le souci incessant des comptes, des bilans, des traites, des échéances; il lui fallait ce tracas pour se sentir vivre. C'était bien le fils de ces générations de vignerons du val de Loire qui, depuis des siècles, courbés, tannés, par tous les temps, travaillent leur vigne, à laquelle ce n'est jamais fini de travailler. Sans doute, la vigne de Péguy, cette boutique des *Cahiers*, ne fut jamais une grosse affaire, mais quelles proportions ce petit coin du monde prenait dans son esprit! Comme tout s'agrandissait dès qu'il parlait de sa maison! « Vois-tu, me disait-il un jour, c'est nous qui resterons. Mais oui, dans cinquante ans, toute la littérature moderne aura péri; le papier tombe en poussière. Il n'y a que les *Cahiers* qui tiendront. » Et il riait d'un si bon tour : enterrer ce siècle léger qui s'obstinait à l'ignorer.

Et quelles batailles! C'était le désespoir de Péguy de vivre dans des temps sans gloire, dans un temps où il ne se passait rien, dans des jours ternes, dont nulle histoire ne conserverait la mémoire. Aussi, dès qu'une occasion s'offrait de secouer ces platitudes calamiteuses, d'avoir une journée, de quel cœur il s'y

précipitait! Jamais il n'hésitait à se jeter dans la bagarre. Toujours on le trouvait au plus épais des coups, où il y avait des horions à donner et à recevoir. Attachée au flanc de la Sorbonne, sa noire boutique semblait un brûlot sous le ventre d'un navire de haut bord. Il se dilatait dans ces luttes où il pourfendait l'adversaire. Il en oubliait le trou obscur où il vivait. Et ce n'était pas, dans son échoppe des *Cahiers de la quinzaine*, à un écolier d'Abélard, à un enragé disputeur de la rue du Fouarre qu'il se figurait ressembler; non, mais à un frère du Cid, à un cadet des Preux, voire à un grenadier du Dernier Carré. Toujours en train de magnifier sa vie! Tout le temps sur le plan de la tragédie et de l'épopée! Et il réussissait à mener dans sa cave une existence surprenante de héros cornélien.

Et voilà qu'au milieu de cette bataille des *Cahiers*, il arrivait à Péguy une chose extraordinaire : ce Péguy dogmatique, jacobin, fanatique, qui nous régentait à l'École et n'était pas drôle tous les jours, s'apercevait avec surprise qu'il était, sans le savoir, resté ou redevenu chrétien. Cela eût paru tout naturel à son ami Baillet qui, dans sa lointaine abbaye de l'île de Wight, disait la messe pour lui tous les matins; et l'on aurait pu s'en douter à cette fameuse *Jeanne d'Arc*, où il apparaissait que les conditions requises pour la Révolution sociale, c'étaient les vertus de cette sainte. Mais c'était de quoi faire faire la grimace à toute l'École normale et à tout l'entourage socialiste de Péguy, pour qui toute croyance ou toute émotion religieuse est une sorte d'infirmité. MM. J. et J. Tharaud, qui connaissent à merveille ce milieu de très honnêtes gens et de bons esprits, pleins de préjugés, ont peint de main de maître le conflit qui devait en résulter. Ce chapitre est assurément un des plus beaux du livre. Le drame a ceci de poignant qu'il ne pouvait être évité. Il se passe, comme chez Corneille, entre hommes de bonne foi, mais ne parlant pas la même langue : les uns s'expriment en raisonnements, en chiffres, en notions pratiques, l'autre en valeurs spirituelles; les uns ne voient qu'une affaire de discipline et de parti, l'autre un cas de conscience et de salut éternel. Le débat, comme il arrive toujours dans l'histoire de Péguy, est entre la mystique et la politique, entre l'intérêt humain et le sens, de plus en plus fort, du surnaturel et du sacré.

De quels éléments s'était formé ce christianisme de Péguy?

Comment ce mécréant, ce révolté en était-il venu à faire cette découverte, que la seule chose qui comptât, c'était la vie de son âme et que les réponses de son catéchisme d'enfant valaient mieux que tous les systèmes de la sociologie ? A y bien regarder, il n'y a nulle contradiction entre les deux Péguy. Cette maison de vie, cette cité harmonieuse qu'il plaçait d'abord dans l'avenir, il la voyait maintenant dans le passé, ou plutôt il la retrouvait : elle n'était plus à construire . c'était son héritage et le bien de famille. Il était parti comme un enfant qui commence par situer son rêve bien loin en avant de lui et par le projeter sur l'écran du futur : il en traçait les plans et dressait ses échafaudages, et il découvrait un beau jour avec ravissement (cela se passe comme dans les contes) ou plutôt il connut, car il le savait depuis toujours, que la maison l'attendait et que c'était la maison de son père. Au fond, c'était le même rêve, mais la seconde fois en plus beau. Pour lui, il n'y avait qu'un point du temps inhabitable, et c'était le présent avec ses peines, ses dégoûts et ses vulgarités. Il lui fallait bien un abri pour s'évader du monde moderne et de cette existence harassante et du cuisant souci. Et plus la vie lui devenait dure et lui pesait sur les épaules, plus les épreuves se multipliaient, plus les déboires et les disgrâces s'ajoutaient aux angoisses et aux inquiétudes d'argent, plus croissaient les ennuis du ménage et les embarras de la boutique, et plus le pauvre poète prenait la fuite dans ses songes. Aux injures du sort il opposait son monde, le monde merveilleux de son imagination. Cet homme battu des vents, maltraité des bourrasques, inconnu du public, qui menait une vie si chétive dans une triste rue du quartier des Écoles, poursuivait un prodigieux monologue intérieur et se créait une vie inouïe où il mêlait le ciel. Nous avons vu cela, nous avons vu se construire ce poème, cette cathédrale de nostalgies où Péguy, pour se consoler de la terre, vivait en société avec tout ce qu'il aimait : sainte Geneviève, saint Louis, Jeanne d'Arc, et le bon Joinville et le grand Corneille et Sophocle et le vieux Priam, et la Sainte Vierge et Pauline et Polyeucte et la chère Antigone et les Saints Innocents et tous les saints du Paradis.

Il faut lire dans le livre de MM. J. et J. Tharaud ce roman singulier, le roman de Péguy. On y verra la nuance de ce christianisme infiniment individuel, fait de larmes, de déceptions, de passion refoulée, d'espérance contre l'espérance,

d'attente du miracle, d'humilité et de superbe ; on y verra les compromis auxquels Péguy se croyait tenu par sa situation intime, ses débats avec M. Jacques Maritain (la scène de Néarque au premier acte de *Polyeucte*) et l'amitié du fidèle Lotte et l'intercession céleste de Louis Baillet. Tout ce mystère de la grâce est décrit avec un tact, une réserve supérieure. On verra ce qui tient des scrupules de Péguy et du besoin ingénu qu'il avait de dramatiser sa vie. Pour moi, ce qu'il y a chez lui de plus frappant, c'est à quel point il est Français. On n'imagine pas un contemporain, un homme de nos jours, plus réfractaire à toute influence étrangère, moins touché par la vague russe et la vague scandinave, plus immunisé contre toute espèce de « Gentils » : personne n'a été si peu cosmopolite, si naïvement persuadé qu'il n'y a au monde qu'une langue, en dehors du grec et du latin, qui vaille la peine d'être parlée, et que c'est le français. Il avait là-dessus les idées d'un homme du moyen âge, et en effet, il en était, et c'est ce qu'il y a en lui de plus sincère. MM. J. et J. Tharaud regrettent quelque part qu'il ait fait ses humanités ; je ne suis pas de cet avis. Pour quelques pages un peu scolaires, pour quelque tour pédantesque qu'il a pu prendre dans les classes, je ne me consolerais pas de perdre les analyses, les critiques inimitables qu'il nous a données de Sophocle, de Racine et de Victor Hugo : je ne me résignerais pas à sacrifier ce qu'il a écrit de la religion antique, de la supplication et de la prière antiques, et sur le mystère païen et la mélancolie de Virgile et la culture classique. Il a parfaitement vu que toute cette civilisation forme un tout, et que c'était cet ensemble d'idées et de sentiments qui s'appelait la chrétienté. Mais il retrouvait tout cela par un mouvement original ; il semblait le tirer de son fonds, comme d'un bas de laine inépuisable et des économies accumulées des siens. Il avait l'air de tout inventer, de tout puiser en lui-même, d'un approfondissement de son sol, comme un paysan met au jour, en piochant son champ, une cachette de monnaies romaines enfouie là depuis les Barbares.

Il était Français comme on ne l'est plus en dehors du menu peuple, incroyablement peu mondain, et d'ailleurs fier de sa roture, aristocrate jusqu'au bout de ses ongles, de ces séculaires paysans qui sont une des plus vieilles races et un des plus nobles sangs du monde, pleins de traditions, d'usages, de céré-

monies, trésor de beau langage, de proverbes et d'antique honneur. Son christianisme au fond n'était pas autre chose : ce n'était que son village de Loire, tel qu'il l'avait connu encore dans son enfance, ou plutôt celui de sa grand mère, qui ne savait pas lire, mais qui savait tant de contes et qui était femme de si grand sens! Il aurait juré qu'elle était toute pareille à la mère de Jeanne d'Arc, et par là il se sentait un peu le frère de la sainte guerrière. C'est en creusant, en méditant sur lui-même et les siens qu'il a rencontré ses pages les plus riches et les plus profondes, ce qui, depuis Michelet, s'est écrit de plus beau sur le caractère français, ce qui explique le mieux la France de la guerre, la France de toujours; c'est chez lui qu'on verrait le portrait le plus exact du soldat de chez nous, et jusqu'à cette forme de ténacité, ce ton d'humour désabusé, de bonhomie sans illusions et de gaieté amère qui fut le sourire du poilu.

Cher Péguy! La dernière fois que je le vis, c'était vers la mi-avril de 1914. La boutique était vide. Nous étions seuls. Et lui, de quelle solitude! Il n'était point découragé, mais d'une lassitude infinie; son effort démesuré, ses quinze campagnes des *Cahiers* n'avaient servi de rien; le succès n'était point venu, ni l'argent, ni la gloire. Sauf de rares amis nouveaux, comme Barrès, sa troupe s'éclaircissait; la partie paraissait décidément perdue. Le grand poème d'*Ève*, qui est plein de beautés, était tombé dans le silence « comme une pierre au fond d'un trou », m'avouait-il d'une voix sourde. C'est seulement après sa mort que l'écrivain suisse Paul Seippel, qui vient de s'éteindre à son tour, tira de ce poème les strophes immortelles que tout le monde sait par cœur,

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés...

— ces quelques vers qui sont, comme le « *Qu'il mourût!* » ou le « *Quand vous serez bien vieille* », tout le bagage que le poète peut se flatter de laisser dans la mémoire des hommes.

J'appris sa mort, comme nous tous, par l'article de Barrès qui, du coup, lui donnait son rang, le classait dans la gloire. Vers Noël, le hasard rapprocha en Flandre mon régiment de celui où servaient les frères Tharaud. Comme toujours, dès que trois amis de Péguy étaient ensemble, son nom fut prononcé. Il y

avait si longtemps que c'était une habitude, un hommage, une sorte de rite! La mort n'y changeait rien. Péguy était présent de nouveau entre nous. Nous parlions de ce qu'il eût fait, des cinquante volumes, des drames, des poèmes que lui eût inspirés la guerre. « Eh bien! non, c'est plus beau ainsi, dit Jérôme. Rien de tout cela ne vaut sa mort. »

Ce qui est beau, en effet, chez Péguy, c'est son œuvre sans doute, mais plus encore sa vie : consacrées par sa mort, quelle en devient la signification! On ne peut se dissimuler les imperfections de l'artiste. Les dons de nature les plus saisissants, la langue la plus drue, le tempérament le plus vigoureux, ce diable d'homme trouve moyen de les gâter à force de manies et de singularités; les yeux se blessent aux épines d'une ponctuation absurde, aux fils barbelés qui hérissent sa page, aux enchevêtrements de ses parenthèses. « Je me vante, disait-il, d'être un auteur désagréable. » Il fait exprès de se mettre en boule. Avec cela, il arrive de rencontrer dans ce grimoire des morceaux, des blocs de vingt pages, parfois une brochure entière, *Notre patrie*, *Notre jeunesse*, qui semblent écrits d'une haleine, d'un seul mouvement, d'un seul trait, avec un entrain, une virtuosité uniques. Au surplus, on aime ou on n'aime pas Péguy. J'ajoute qu'il est très facile de l'aimer : il suffit de le lire à haute voix. Il écrit comme il cause : c'est un homme qui parle, et quel homme! un cœur pur, un homme qui ne laisse pas une ligne équivoque, un écrivain, c'est son mot, *qui ne travaille pas dans le péché*.

On pourrait extraire de son œuvre une peinture de la France héroïque. Comme il y a chez Hugo toute la Grande Armée, des tableaux de batailles, des eaux-fortes de grognards, on tirerait de Péguy une illustration complète de la guerre : il en a, d'avance, tout le vocabulaire, jusqu'à cette consigne de tenir, qui est une de ses locutions familières, et à la nuance spéciale de cette guerre terreuse, de cette guerre terrienne, enterrée, opiniâtre, dont le caractère fut d'être faite surtout par des paysans et des gars de la terre; il a peint cette race qui dure et qui endure, qui ne cède jamais, qui se rebiffe dans les revers, ne capitule point dans l'infortune, patiente dans les misères et atteint parfois dans le malheur les sommets de la gloire. Il avait trouvé cela dans les poètes, dans l'histoire, dans Jeanne d'Arc, dans Joinville et dans les souvenirs de

l'Autre : il avait écrit la légende de la piétaille de France. Mais le plus beau, je le répète, c'est de l'avoir écrite « avant », dans un temps de lâcheté et de pacifisme, d'abandon, de démagogie; c'est d'avoir été l'homme de cœur qui, dans un âge de doute et de malaria, a cru à la vertu française et a été lui-même une de ces vertus.

Que reste-t-il aujourd'hui de Péguy? Son socialisme tout religieux doit paraître bien démodé. Son idéologie républicaine n'est guère moins *vieux jeu* que celle des vieilles barbes de 1848. Il y a chez lui une teinte générale de Corneille et de Hugo, une générosité de cœur qui ne peut manquer d'être trouvée du dernier rococo. Sa mystique, sa manière de concevoir le rôle du sentiment et de l'intuition n'est guère davantage en faveur, non plus que son respect de la culture. Que toutes ces choses sont loin de nous! Péguy avait la bosse de la vénération; ce n'est pas le défaut des Jeune-France d'aujourd'hui. Ils ne pardonnent pas à leurs aînés d'être entrés dans la vie par la guerre et par une paix manquée. Péguy le disait : « Nous sommes une génération sacrifiée. »

N'est-ce point un excès d'injustice? N'avons-nous mérité que tant d'ingratitude? Le jour où l'on voudra écrire l'histoire de ces années troubles d'avant-guerre, de ce crépuscule du siècle qui finit au matin de la Marne, on ne pourra le faire sans recourir à Péguy et au témoignage des frères Tharaud. Tout notre passé dans ce livre repose avec Péguy : nos morts, Psichari, Lotte, Baillet, Laurentie, nos amitiés, notre jeunesse, sont embaumés dans ce suaire à côté de l'homme despotique qui fut le meilleur et le plus génial d'entre nous. Que lui a-t-il manqué pour avoir accompli toute sa destinée? Peut-être ce je ne sais quoi qui s'appelle le bonheur. Il n'était pas né sous une étoile souriante. Un pli de mélancolie ride à jamais sa mémoire tourmentée. Mais il aurait refusé d'être plaint. Il ne dépend pas de nous de réussir : l'important n'est pas d'être heureux, il s'agit d'être noble. Nul n'a contribué plus que lui à raviver la flamme de la spiritualité française. Il ressemble à ces paysages sans joie d'où monte, comme une colonne à la cime brisée, le sentiment de la grandeur.

LOUIS GILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Duc d'Orléans, chef de la Maison de France sous le nom de Philippe VIII, est mort à Palerme le 28 mars. Il faut plaindre ceux qui meurent en exil ; il faut honnir la loi inique qui les y condamne, lorsqu'ils n'ont commis d'autre crime que d'appartenir à une famille illustre entre toutes, dont l'histoire se confond avec celle de la France. C'est la faiblesse de la République de n'avoir jamais réussi à se dégager tout à fait des partis, à s'élever au-dessus d'eux, au nom de l'intérêt national, jusqu'à s'identifier avec la patrie. De ses origines, de ses compromissions trop fréquentes avec les partis de subversion sociale et nationale, est sorti, pour la République, un danger révolutionnaire jusqu'ici toujours refoulé, mais toujours renaissant, et d'autant plus intolérable que la constitution républicaine est réputée offrir une garantie contre tout bouleversement violent, puisqu'elle donne, aux changements que l'opinion croit nécessaires, l'issue légale du suffrage universel. Cette menace révolutionnaire a toujours engendré une opposition extrémiste qui fait porter à la République la responsabilité du péril de la patrie et de la société. Le prince qui vient d'achever prématurément sa vie errante, n'était ni un agitateur, ni un conspirateur, mais un bon Français qui, surtout aux heures où la France se trouva en péril de mort, souffrit de ne pouvoir, lui aussi, « servir » et à qui le pain du banni parut toujours amer. Le Duc d'Orléans n'a pas laissé d'enfants; le chef de la Maison de France est maintenant le prince Jean d'Orléans, Duc de Guise, fils du Duc de Chartres. Bien qu'il ait fait acte de prétendant, nous espérons, avec tous ceux qui aiment la justice, que la loi d'exil ne lui sera pas appliquée.

De ces compromissions avec les partis révolutionnaires, l'histoire du cartel est faite. Le vote, en lui-même heureux, des impôts demandés par M. Raoul Péret, s'en trouve vicié ; et l'élection légis-

lative du deuxième secteur de Paris en a donné le plus déplorable exemple. Ces deux événements, qui dominent l'histoire politique de la quinzaine, appellent quelques commentaires.

Ce qui fait la gravité de l'élection de Paris, ce n'est pas l'entrée de deux députés communistes de plus à la Chambre, c'est le précédent créé par la décision de la fédération radicale et radicale-socialiste de la Seine de faire voter au second tour de scrutin ses adhérents pour les candidats communistes, c'est la formation d'un nouveau cartel électoral où le parti qui obéit aux ordres de Moscou non seulement trouve sa place, mais devient dirigeant et bénéficiaire. Le combat était engagé sans ambiguïté entre les forces d'ordre et de désordre, entre la France et la IIIe Internationale ; mais les radicaux n'ont pu pardonner à l'un des candidats d'avoir porté des coups décisifs au général Sarrail, cette idole « républicaine » dont le culte, incompréhensible aux profanes, est la marque de l'orthodoxie radicale ; leurs rancunes devaient passer avant l'intérêt évident du pays et de la République. Au second tour, la moitié environ des radicaux, dociles à leurs chefs, votèrent pour les candidats communistes ; l'autre moitié égara ses suffrages sur une liste dissidente qui obtint environ sept mille voix ; si ce contingent s'était porté sur MM. Paul Reynaud et de Kérillis, ils l'auraient emporté avec plus de cinq mille voix de majorité, et les détestables effets de cette élection à l'étranger et dans nos colonies auraient été évités. Un parti n'est digne de gouverner une grande nation comme la France, qui a des intérêts matériels et moraux dans tous les pays, que s'il est capable de faire passer quelques préférences de personnes ou de nuances politiques après les intérêts permanents de l'État et de la patrie.

Il est extrêmement dangereux de laisser croire que les communistes ne sont qu'un parti républicain de gauche, un peu plus à gauche que les autres, alors qu'ils nient et détruisent tout ce qui a constitué dans l'histoire l'idéal républicain. C'est cependant la conséquence naturelle du cartel, car les socialistes, alliés aux radicaux, peuvent différer des communistes par les méthodes de propagande et les théories de gouvernement, — et ils diffèrent jusqu'à la haine la plus farouche, du moins entre les chefs, — mais ils se réclament les uns et les autres de la doctrine marxiste. Il faut qu'on sache où est le fossé et qu'on reconnaisse qu'un péril, tel que la République n'en a jamais connu, se prépare à gauche. Le communisme est redoutable parce qu'il est une Église, une orthodoxie strictement fermée, et parce que ses procédés de gouvernement sont à l'antipode de la

« liberté » politique telle que le XIXe siècle l'a comprise et que la République se flatte de l'incarner. Faire voter pour les communistes, c'est avouer qu'il n'y a plus de ressource que dans les méthodes de dictature, de violence, de gouvernement par une minorité étroite, fermée, disciplinée et armée.

Les radicaux, ou tout au moins certains d'entre eux, ont compris, en présence du résultat qui assurait la majorité aux communistes, qu'ils avaient travaillé pour leurs plus dangereux ennemis. L'élection de Paris, la belle et vigoureuse campagne de MM. Paul Reynaud et de Kérillis, ont du moins servi à poser le problème sans équivoque. Une scission, depuis longtemps latente parmi les radicaux-socialistes, s'est révélée. M. Franklin-Bouillon, déjà au Congrès de Nice, avait signalé le danger d'un cartel où les responsabilités sont aux radicaux et les bénéfices aux socialistes; au Comité exécutif du parti, il s'est efforcé d'empêcher la faute suprême : « se désister pour les communistes est un acte de véritable suicide du parti. » M. Herriot sentit la nécessité de répondre; il reconnut que le communisme est « un danger, une calamité, une absurdité », mais il conclut que le moyen d'y parer est l'union des gauches, c'est-à-dire la formule du cartel, l'alliance avec les socialistes et, le cas échéant, comme à Paris, contre « la réaction », le vote pour les communistes. La formule d'union de M. Franklin-Bouillon et de ses amis, — car il ne fait plus cavalier seul, — est différente. Il blâme les gouvernements qui endorment l'opinion publique; « au lieu de stimuler, ils bercent; au lieu de diriger, ils suivent. Cela est plus facile, cela est plus profitable; cela est peut-être le désastre pour demain »; et il proclame que « tant que la France sera menacée dans sa sécurité, ruinée dans ses finances, diminuée dans sa natalité, c'est un crime que de faire une politique qui divise les Français. »

Après l'élection du 28 mars, d'autres voix radicales ont fait écho aux courageux avertissements de M. Franklin-Bouillon. Dans *la Renaissance*, M. Jean Montigny, député de la Sarthe, a évoqué, en un article nettement pensé et vigoureusement écrit, les répercussions extérieures d'une élection où le plus important parti de gouvernement de la Chambre s'est publiquement rangé du côté des communistes : « Dans le Rif et le djebel Druse, en ce moment, chacun guette la lassitude de l'adversaire, attend le quart d'heure décisif : c'est le moment où Paris consulté répond : je suis avec Moscou... Abd-el-Krim soutient le moral de ses guerriers en exploitant auprès d'eux les nouvelles de Paris... Le parti radical-

socialiste, au Parlement, vote les crédits militaires du Maroc, mais dans la rue, il assure le succès des alliés d'Abd-el Krim... Ceux qui prennent la responsabilité de succès électoraux remportés sur de tels programmes (dans la Marne et la Seine) ne se rendent-ils pas compte que celle d'une rébellion militaire leur incomberait aussi? » Si quelques bouches ont le courage de parler, il est certain que plus nombreux sont les yeux qui commencent à s'ouvrir. Les incidents dans la rue, le soir de l'élection, les brutalités de la police, un étudiant des « jeunesses patriotes » assommé, le drapeau tricolore saisi comme un emblème séditieux, accentuèrent encore l'impression pénible produite par le succès des gens de Moscou. Lorsqu'ils firent leur entrée à la Chambre, les radicaux parurent gênés et les nouveaux élus saisirent la première occasion de se déclarer les ennemis irréductibles de ceux dont ils venaient de recueillir les voix. Dure leçon dont on n'ose espérer qu'elle sera comprise.

Il s'est toujours produit, dans les rangs des partis républicains qui sont arrivés successivement au pouvoir depuis 1870, en se détruisant et en s'absorbant les uns les autres, une évolution semblable; les hommes qui ont eu le sentiment des nécessités du gouvernement d'un grand pays au dedans et au dehors ont fini, tant bien que mal, par faire triompher leur point de vue; la génération radicale d'aujourd'hui, comme celles qui l'ont précédée, est en gestation d'un parti de gouvernement, mais elle reste gênée, comme ses devancières, par sa queue révolutionnaire qu'elle n'ose pas couper. Même du parti socialiste, des hommes de gouvernement sont prêts à se détacher, comme s'en sont détachés naguère les Briand, les Millerand et tant d'autres. Mais cette loi d'expérience ne se vérifie plus quand on parle du parti communiste; il est hors des cadres de la République; il représente, comme le fascisme, avec des méthodes théoriquement analogues, une conception totalement différente du gouvernement, de l'État et de la patrie. Au lendemain de l'élection de Paris, *le Quotidien* arborait en manchette : « Pour Lénine? Non. Contre Mussolini »; ce fut le thème de presque tous les journaux radicaux. Mais s'il est vrai que MM. Duclos et Fournier sont d'authentiques représentants du bolchévisme de Moscou, il est faux que MM. Reynaud et de Kérillis soient ceux du fascisme. Le fascisme n'existe en France que dans la mesure où le crée l'excès des fautes du cartel. Quelle faillite aurait fait le cartel des gauches s'il ne laissait aux Français que la triste alternative de choisir entre deux doctrines de violence, l'une et l'autre étrangères, l'une et l'autre incompatibles avec

le tempérament et le sens de la mesure du peuple français?

La ténacité, l'éloquence persuasive et loyale de M. Raoul Péret, et aussi la lassitude de la majorité, l'inquiétude du pays, le cours des changes, ont enfin triomphé des préjugés doctrinaires et des passions démagogiques de la majorité. Les projets du ministre des Finances, qui ne différaient pas essentiellement de ceux de M. Doumer, ont été votés à la Chambre et au Sénat après de longs débats d'où ils sont sortis moins clairs, moins justes, moins productifs, mais d'où, enfin, ils sont sortis. M. Raoul Péret, reprenant une idée de M. Painlevé, proposait une « taxe civique » uniforme de quarante francs qui rappellerait à tous les Français non indigents qu'il existe un devoir fiscal qui est, comme le devoir militaire, le même pour tous parce que tous doivent contribuer selon leurs facultés aux dépenses de l'État dont tous profitent : impôt éducatif entre tous et par conséquent démocratique au sens vrai et sain du mot. Le Parlement l'a voté, mais en le déformant; il en fait un impôt supplémentaire et progressif sur le revenu, alors que, de l'aveu de tous les hommes sérieux, l'impôt sur le revenu a déjà dépassé le taux où il est tolérable et productif et qu'il atteint celui où il devient mortel pour l'activité économique du pays. Supprimez l'espoir légitime du gain, vous tuez toute initiative, tout travail ; vous produisez inévitablement le chômage et la faillite. On a montré par des chiffres irréfutables que si un Français célibataire, par son travail, par son génie, gagnait 500 100 francs en un an, l'impôt tel qu'il est aménagé lui laisserait à peine quelques centaines de francs!

Une grosse bataille s'est livrée autour des monopoles du pétrole et du sucre que M. Margaine veut donner à l'État, comme si l'expérience n'était pas faite de l'incapacité de l'État en pareille matière; la Chambre, à quelques voix de majorité, a accepté le principe, mais elle a fini, grâce au Sénat, par en ajourner la réalisation. En somme, le Parlement a fait quelques pas de plus dans la voie inique et sans issue qui conduit à faire, d'une classe peu nombreuse de citoyens, privilégiés à rebours, les serfs de l'impôt, tandis que les autres, sans rien payer, recevraient des salaires ou des traitements de plus en plus élevés. C'est un des dangers du suffrage universel qu'il ne soit tenté d'abuser de la puissance du nombre pour faire entretenir la majorité par quelques « riches ». Mais l'expérience de tous les temps prouve que la classe des serfs de l'impôt ne tarde guère à s'évanouir et que les privilégiés restent seuls en face de la ruine et du chômage. Ainsi périt l'Empire romain. Si l'État ne réagit pas, s'il n'éclaire pas les

citoyens par l'éducation, par la presse, par ses fonctionnaires, le pays s'achemine vers la mort économique et la guerre civile. C'est quelque chose d'avoir équilibré à peu près le budget de 1926, et il convient d'en féliciter M. Péret, mais il s'en faut que le péril financier soit conjuré et la stabilité assurée.

Les impôts nouveaux dont M. Doumer et, après lui, M. Raoul Péret ont obtenu le vote constituent, pour le pays, une formidable surcharge à laquelle s'ajoutent encore les trois milliards votés le 4 décembre à la demande de M. Loucheur. Le déficit était évalué par M. Péret à 4 milliards 409 millions et il est à peu près certain qu'il sera notablement plus élevé, en sorte que les ressources nouvelles resteront insuffisantes : il en aurait été autrement si le cartel maître du pouvoir n'avait pas mêlé la politique à la finance et avait assuré plus rapidement le vote du budget, car c'est surtout la dépréciation du franc qui entraîne des surcroîts de dépenses. Avec les dépenses communales et départementales, les budgets de la France dépassent 46 milliards pour 1926. « Un pareil chiffre d'impôts, écrit dans un excellent article le *Bulletin de la Société d'études et d'informations économiques*, est vraisemblablement supérieur à ce que peut supporter le pays dans l'état économique actuel. » L'équilibre résulte d'un ensemble de taxes directes ou indirectes mal étudiées, incohérentes, dont le rendement est incertain et la perception malaisée. A tous les points de vue, les contribuables auront beaucoup de difficultés pour s'acquitter envers le Trésor. La vie deviendra plus chère, car l'accroissement des impôts, quels qu'ils soient, agit directement sur les prix. « Pour refuser de voter des impôts qui frappent la consommation, écrit un député cartelliste, M. Nogaro, dans *la Dépêche de Toulouse*, il faut vraiment méconnaître les notions élémentaires de l'incidence fiscale, car presque tous les impôts, de quelque nom qu'on les décore, s'incorporent dans les prix et atteignent les consommateurs. » Ainsi, l'équilibre budgétaire reste précaire, le problème général de l'assainissement financier n'est pas même abordé et la question de la dette demeure entière. Il faut maintenant établir un programme financier positif et pratiquer une politique générale du crédit, sans parler d'une politique de la production. Tout cela forme un ensemble qu'il est bon de sérier, mais qu'il est impossible de diviser ; et cet ensemble est commandé par un facteur d'ordre psychologique, la confiance, sans laquelle il n'y a ni crédit, ni production, et qui dépend de la politique générale du gouvernement. *Le Quotidien* grince des dents quand on le lui

rappelle, mais il n'ose pas le nier. Même une initiative généreuse et pratique comme celle de M. Coty, directeur politique du *Figaro*, ne peut produire ses fruits que dans une ambiance d'apaisement politique et d'union nationale. Le *Times*, dans un éditorial, montre que la situation ne peut qu'empirer sans un rétablissement de la confiance : « confiance dans la stabilité du gouvernement et confiance dans la détermination de ce gouvernement stable de ne rien faire pour favoriser les attaques socialistes et communistes contre la propriété. » Cette confiance, ce ne sont pas les formules de guerre civile de M. Herriot, dans son discours de Châtellerault, qui aideront à la rétablir.

L'Angleterre est intéressée à notre relèvement financier : nous sommes ses débiteurs et, en outre, la ruine du marché français serait une catastrophe économique pour elle. Sa situation financière est loin d'être favorable, puisque l'exercice budgétaire clos le 31 mars se solde par un déficit équivalant à environ deux milliards de francs-papier (au cours de 140). Les subsides accordés par l'État aux industries minières grèvent lourdement le budget et la situation est loin de s'améliorer. L'Allemand seul ne connaît pas ces soucis; il voit diminuer ses impôts. La réduction devait être de 560 millions de marks pour l'exercice 1926-1927 ; en raison du chômage, elle ne sera que de 500 millions. L'impôt sur les vins est supprimé, le droit supplémentaire sur les bières ajourné, la taxe sur le chiffre d'affaires abaissée de 1 à 0,75 pour 100, la taxe de luxe, qui gêne le commerce, supprimée. Jamais le scandale de l'Allemagne insolvable et menant campagne pour l'atténuation du plan Dawes ne s'est plus cyniquement étalé. Et l'Angleterre nous réclame le paiement de nos dettes de guerre, qu'en bonne justice nous ne devons pas, alors qu'elle n'a pas su ou pas voulu obliger l'Allemagne à payer la réparation de ses dévastations et de ses crimes.

A Londres, la question des dettes est revenue ces jours derniers à l'ordre du jour du Parlement. D'autre part, M. Raoul Péret se disposerait à reprendre sur ce sujet les entretiens interrompus. L'attaque a été menée avec une singulière âpreté par M. Snowden, qui fut chancelier de l'Échiquier dans le ministère travailliste de M. MacDonald et qui, au moment des conférences de Londres, fit preuve d'une scandaleuse partialité en faveur de l'Allemagne. Qu'un tel personnage ait osé dire : « l'exemple donné par la France durant ces sept dernières années est l'un des plus déshonorants que l'on ait jamais vu dans l'histoire des finances nationales », on ne sau-

rait s'en étonner, encore qu'un tel langage, qui oublie seulement que la France a restauré ses régions dévastées, recule les bornes de l'incongruité, mais on aurait aimé entendre une protestation plus spontanée et plus vive de M. Winston Churchill. Les travaillistes qui, après la guerre, faisaient de l'annulation des dettes interalliées un article de leur programme, sont aujourd'hui plus ardents que les conservateurs à en réclamer le paiement. M. Churchill s'en tient aux accords ébauchés en août dernier avec M. Caillaux, encore qu'il reconnaisse que l'entente ne put se faire sur la procédure à suivre au cas où le plan Dawes donnerait des mécomptes. Rien de définitif n'ayant été conclu, nous pensons que les pourparlers devront être repris sur de nouvelles bases et seulement lorsque la situation du budget et du Trésor seront en bonne voie de consolidation. Quand on a perdu son crédit, il faut, avant de négocier, le rétablir.

Au cours de la même séance, M. Snowden, si exigeant envers la France, s'est plaint amèrement, et non sans raison, des exigences des États-Unis envers l'Angleterre ; il est significatif de constater que, sur ce terrain, M. Winston Churchill, avec la mesure qui sied à un ministre, l'a suivi. Il faut souligner ces paroles, insolites dans la bouche d'un chancelier de l'Échiquier britannique : « Lorsque la France et l'Italie auront consolidé leurs dettes, les États-Unis recevront, directement ou indirectement... au moins 60 pour 100 du total probable des réparations payées par l'Allemagne, et en tout cas les premiers 60 pour 100 des réparations que paiera l'Allemagne. Ce sera vraiment un phénomène extraordinaire de voir s'opérer, par toutes ces voies et ces canaux, l'extorsion d'une dette qui drainera tout l'argent des réparations des régions d'Europe dévastées par la guerre à travers l'Atlantique vers la puissante, riche et prospère république américaine. J'espère que la gravité d'une telle situation n'échappera pas aux hommes d'État responsables en Europe et aux États-Unis. » C'est la vérité même, et l'on aime à l'entendre proclamer par M. Churchill. Il n'a oublié, et pour cause, qu'un trait : c'est que l'Angleterre, la France, l'Italie et la Belgique, auraient été plus fortes pour résister aux exigences des Américains si elles ne s'étaient pas présentées en ordre dispersé pour négocier à Washington et si le prédécesseur de M. Churchill, aujourd'hui son Premier ministre, n'avait, dès 1923, à l'instigation de la Cité, donné le déplorable exemple d'un accord particulier.

Quoi qu'il en soit, il est fort utile que M. Churchill ait insisté sur les difficultés du problème des transferts. La Commission

Dawes a pris les précautions les plus minutieuses pour que la monnaie de l'Allemagne ne puisse subir de dépréciation par suite de ses paiements aux Alliés ; c'est bien le moins que ceux-ci bénéficient des mêmes règles tutélaires dans les paiements qu'ils peuvent avoir à effectuer entre eux pour des dettes contractées en vue du commun succès. Il est admis que de tels transferts de sommes considérables ne peuvent s'opérer, de l'État créancier à l'État débiteur, que si la balance commerciale du premier se solde par un excédent d'exportations Nous serions fondés, si les réclamations des Américains étaient trop pressantes, à leur demander d'ouvrir leur marché à nos articles d'exportation, en particulier à nos vins. Pour se montrer intransigeant sur cette question des transferts, M. Henry Bérenger, ambassadeur à Washington, mériterait d'être appuyé par ses collègues d'Angleterre, d'Italie et de Belgique. C'est assez, c'est trop, qu'on ait pu admettre que les paiements de l'Allemagne au titre des réparations puissent servir non à réparer les dévastations de la guerre, mais à payer des dettes dont la majeure partie provient de dépenses qui ont, une fois déjà, enrichi les producteurs ou les négociants américains et, par suite, l'État ; il est inadmissible que la stabilité de notre monnaie, lorsqu'elle sera rétablie, puisse être de nouveau compromise par des paiements à l'Amérique ou à l'Angleterre. Mais il faut d'abord nous mettre en mesure de nous passer des crédits américains afin d'échapper à l'esclavage financier et politique où le roi Or, concentré aux États-Unis, prétend nous réduire.

Il est très intéressant pour nous de suivre le débat passionné qui, au Sénat de Washington, met aux prises, à propos de l'accord négocié il y a quelques semaines par le comte Volpi au nom de l'Italie avec le gouvernement du président Coolidge, les partisans et les adversaires de la ratification. L'accord avec l'Italie, jugé trop favorable par une minorité de sénateurs qui balance presque la majorité, a été défendu par le secrétaire d'État Mellon et par le sénateur Smoot. Celui-ci, dans son discours du 25 mars, a prononcé des paroles qu'il est intéressant de rapprocher du langage de M. Churchill que nous citions tout à l'heure. « Je crois pouvoir affirmer que le problème le plus ardu que les pays étrangers auront à résoudre sera celui de savoir de quelle manière ils pourront s'assurer la monnaie de change nécessaire pour payer les États-Unis. Je ne pense pas un seul instant que les prêts qui ont été accordés à ces pays puissent être remboursés avant plusieurs générations. » M. Smoot invoque

l'exemple de l'Angleterre qui, au temps où elle était le centre monétaire du monde, renonça à se faire rembourser par ses créanciers, continua au contraire à leur avancer de nouveaux crédits, mais bénéficia d'un courant ininterrompu de commandes qui enrichirent l'industrie, le commerce, et entretinrent la richesse de l'État. « Je déclare sans hésitation, conclut M. Smoot, que les prêts que nous avons consentis aux pays étrangers et que les banquiers consentent actuellement ne pourront pas être remboursés. » Si les États-Unis veulent accroître encore leur prospérité économique, ils devront accorder de nouveaux crédits à l'Europe. Le discours de M. Smoot a soulevé, tant au Sénat que dans la presse, les plus vives discussions; il a, en général, été mal compris, et une partie du public y voit une raison de rejeter l'accord avec l'Italie. Un sénateur de l'Arkansas a demandé que le débat soit ajourné jusqu'à ce que l'Italie ait donné des garanties de ses intentions en matière de désarmement. Il reste donc douteux que l'accord avec l'Italie soit ratifié, malgré les efforts de M. Coolidge et de la Commission de la dette. En attendant, l'emprunt de cent millions de dollars consenti à l'Italie n'a qu'un médiocre succès; tout le programme de Wall Street pour accorder des crédits destinés à la reconstruction de l'Europe se trouve compromis ou retardé.

Les pourparlers que M. Bérenger est chargé de conduire avec le Trésor américain ne peuvent être continués avant que soit réglée la ratification de l'accord avec l'Italie. Si la thèse de M. Smoot représentait l'opinion du gouvernement, il est évident que le règlement des dettes aurait un caractère plutôt théorique et prendrait la forme d'une sorte de reconnaissance de la primauté financière des États-Unis, centre monétaire du monde. L'accord une fois conclu, le gouvernement américain se rendrait compte qu'il ne lui est pas possible d'exiger ou d'obtenir des versements effectifs. Le bon sens et la justice finiraient ainsi par faire entendre leurs voix.

La fin des deux rébellions que la France est obligée de combattre au Maroc et en Syrie intéresse directement l'équilibre financier, puisque les crédits supplémentaires pour les deux expéditions ont dépassé 500 millions en 1925 ; elle n'est pas étrangère non plus au règlement des dettes interalliées. Surtout, elle est, comme le rétablissement financier, fonction de la politique intérieure. Si le gouvernement cessait de paraître condescendant aux réclamations des socialistes et même des communistes, le mouvement de pacification qui a déjà amené de nombreuses tribus à demander l'aman, s'accen-

tuerait rapidement. Le *Times* disait récemment, avec raison, que la situation de la France au Maroc ne serait menacée que dans deux cas: si l'instabilité financière se prolongeait, et si l'Espagne n'acceptait pas de collaborer à la soumission du Rif. Le bruit que des négociations avec Abd-el-Krim, qui n'a qualité pour négocier qu'au nom de sa tribu, seraient en bonne voie, paraît résulter d'une note officieuse du 5 avril; mais, le 6, c'était la nouvelle d'une offensive rifaine repoussée par nos troupes qui arrivait. Pour en finir avec Abd-el-Krim, il n'y a plus qu'un effort à faire, mais c'est un effort militaire; une paix prématurée, en accroissant l'autorité du *roghi*, préparerait sûrement pour l'avenir les plus grandes difficultés et les plus graves périls. On dit M. Steeg partisan des négociations; nous nous refusons à croire qu'il méconnaisse à ce point son rôle. Seule la soumission sans conditions est compatible avec la sécurité de la France et de l'Espagne au Maroc et des Marocains eux-mêmes.

En Syrie, une heureuse offensive, nettoyant le massif de l'Hermon, commence l'encerclement du djebel Druse, seul centre important de rébellion qui soit encore en armes. Par ses négociations à Angora, M. Henri de Jouvenel a obtenu la dissolution des bandes turques qui s'apprêtaient à descendre sur le territoire confié au mandat français. A Jérusalem, notre Haut-Commissaire a visité le maréchal Plumer. La zone des opérations actuellement entamées avoisine en effet le territoire palestinien et il s'agit d'empêcher que les Wahabites qui, par leur récent accord avec les Anglais, poussent leur domination en Transjordanie jusqu'à une centaine de kilomètres de la frontière syrienne, puissent s'infiltrer à travers la zone anglaise pour prêter main-forte aux Druses. A Rome enfin, devant la commission des mandats de la Société des nations, M. Robert de Caix a défendu avec succès la politique française en Syrie sans dissimuler que des fautes avaient pu être commises. Il a rencontré le loyal appui du représentant britannique. Dans le Proche-Orient, l'entente franco-anglaise est indispensable pour rétablir la paix et prévenir de nouveaux dangers.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er mars

Pages.

LE DANSEUR MONDAIN, première partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française 5

NOS GRANDES ÉCOLES. — II. SAINT-CYR, par M. le GÉNÉRAL TANANT 39

LE MYSTICISME RÉVOLUTIONNAIRE. — ROBESPIERRE ET LA « MÈRE DE DIEU ». — IV, par M. G. LENOTRE 59

LE DÉSARMEMENT DU DANEMARK, par M. le CONTRE-AMIRAL DEGOUY 91

LE REPOS SUR LA RIVIERA, par M. MARCEL BOULENGER 106

UN GRAND RÉALISTE : CAVOUR. — VI. *SOLFÉRINO ET VILLAFRANCA*, par M. MAURICE PALÉOLOGUE 115

MADAGASCAR, NOTRE CONTINENT AUSTRAL. — I. *AU GRÉ DE LA ROUTE*, par M. ANDRÉ DEMAISON 133

LETTRES INTIMES (1855-1868). — II, par AUGUSTIN COCHIN 164

FRANCE ET ITALIE, DES ARMISTICES A LOCARNO. — II. (1920 1925), par *** . . . 188

RÉCEPTION DE M. ÉMILE PICARD A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. HENRY BIDOU . 208

REVUE LITTÉRAIRE. — *A PROPOS DU TRICENTENAIRE DE Mme DE SÉVIGNÉ*, par M. VICTOR GIRAUD 212

REVUE MUSICALE. — *L'ENFANT ET LES SORTILÈGES*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 224

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 230

Livraison du 15 mars

LE DANSEUR MONDAIN, deuxième partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française 241

LE CARDINAL LAVIGERIE. — *SOUVENIRS*, par M. JULES CAMBON, de l'Académie française 277

LE RATTACHEMENT DE L'AUTRICHE A L'ALLEMAGNE, par *** 290

VOYAGEURS D'ORIENT. — I. *DES PREMIERS PÈLERINS A CHATEAUBRIAND*, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 314

POÉSIES, par M. TRISTAN DERÈME 344

LE MYSTICISME RÉVOLUTIONNAIRE. — ROBESPIERRE ET LA « MÈRE DE DIEU ». — III. *LA SÉQUELLE DE L'INCORRUPTIBLE*, par M. G. LENOTRE 349

Pages.
Pour résoudre le problème financier, par M. Octave HOMBERG 380
Anne d'Autriche au Louvre, par M. Louis HAUTECŒUR 400
Madagascar, notre continent austral. — II. *Au gré de la route*, par M. André DEMAISON 426
Au grand palais. — Indépendants et prix du salon, par M. Pierre TROYON. 459
Réception de M. Georges Lecomte a l'Académie française, par M. Henry BIDOU 465
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 469

Livraison du 1er avril

Le Danseur mondain, dernière partie, par M. Paul BOURGET, de l'Académie française 481
L'Aviation triomphante, par M. Charles RICHET, de l'Académie des Sciences. 525
Voyageurs d'Orient. — II. *Les maîtres des dieux*, par M. Henry BORDEAUX, de l'Académie française 562
Impressions cinghalaises, par M. Francis de CROISSET 595
Une belle vie d'historien : Augustin Cochin, par M. Georges GOYAU, de l'Académie française 621
La bataille pour les matières premières, par M. Louis de LAUNAY, de l'Académie des Sciences 654
Un grand réaliste : Cavour. — VII. *L'homme d'état et le condottiere*, par M. Maurice PALÉOLOGUE 670
Revue scientifique. — *Sur l'électricité atmosphérique*, par M. Charles NORDMANN 695
Revue dramatique, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 706
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . . 710

Livraison du 15 avril

Les Captifs, première partie, par M. J. KESSEL. 721
Le roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze. — *Journal intime et Lettres inédites*, par Aurore SAND. 762
Le bolchévisme en Chine. — Sun-Yat-Sen fondateur de la République chinoise, par M. Maurice LEWANDOWSKI 800
Quelques images françaises, par M. Louis BERTRAND, de l'Académie française. 824
Le mysticisme révolutionnaire. — Robespierre et « la Mère de Dieu ». — VI. *L'Effondrement*, par M. G. LENOTRE 842
Poésies, par Claude CORDÉS 875
Madagascar, notre continent austral. — III. *Le pays des richesses faciles*, par M. André DEMAISON 881
Un grand réaliste : Cavour. — VIII. *De la victoire a la mort*, par M. Maurice PALÉOLOGUE. 913
Mœurs du jour. — Sur les routes, par M. Marcel BOULENGER 928
Charles Péguy et les frères Tharaud, par M. Louis GILLET. 938
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . 948

Paris, 1926. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 53057.

Pages.
380
400

426
459

465
469

481
525

562
595

621

654

670

693
706
710

721

762

800
824

842
875

881

913
928
938
948